

Azincourt

Bernard Cornwell

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Bernard Cornwell

AZINCOURT



Bernard CORNWELL

Azincourt

Traduit de l'anglais
par Pascal Loubet



Michel Lafon

*Ce livre est dédié à ma petite-fille,
Esme Cornwell, avec toute mon affection.*

*« Azincourt est l'un des épisodes épiques de l'histoire anglaise
qui vient à l'esprit de la manière la plus immédiate et saisissante...
C'est une victoire des faibles sur les forts, du fantassin ordinaire
sur le chevalier, de la résolution sur la fanfaronnade...
C'est aussi l'illustration du comportement sur le champ de bataille
et de la pire atrocité. »*

Sir John Keegan, *Le Visage de la bataille*

*« Une multitude de blessés !... Une foule de cadavre !...
Des morts à l'infini !... On tombe sur les morts !... »*
Nahum, 3.3

Prologue

Par un jour de l'hiver 1413, juste avant la Noël, Nicholas Hook décida de commettre un meurtre.

C'était une froide journée. Il avait gelé pendant la nuit et le soleil de midi n'était pas parvenu à faire fondre le givre. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent et tout le paysage était blême, gelé et immobile quand Hook aperçut Tom Perrill dans le chemin creux qui menait de la grande forêt aux pâturages du moulin.

Nick Hook était aussi furtif qu'un fantôme. À dix-neuf ans, c'était un forestier, et même par une journée où le pas le plus léger faisait craquer l'herbe gelée, il avançait sans un bruit. Il remonta en haut du chemin où Perrill avait attaché un orme abattu à l'un des chevaux de trait du seigneur Slayton. Perrill devait l'apporter au moulin pour tailler de nouvelles aubes pour la roue. Il était seul ; c'était inhabituel, car il s'éloignait rarement de chez lui sans son frère ou quelque autre compagnon, et Hook ne l'avait jamais vu loin du village sans son arc à l'épaule.

Nick Hook s'arrêta à l'orée de la forêt et resta caché derrière les buissons de houx. Il était à cent pas de Perrill, qui pestait parce que le tronc ne cessait de se bloquer dans les ornières gelées du chemin et que le cheval renâclait. Perrill l'avait vainement battu jusqu'au sang et en était réduit à accabler la pauvre bête de jurons.

Hook tira une flèche de son carquois et vérifia que c'était bien celle qu'il lui fallait. Bien empennée, sa large pointe pouvait percer un cerf et trancher les artères afin que la bête soit saignée à blanc si l'on manquait le cœur, mais cela arrivait rarement à Hook. À dix-huit ans, il avait remporté les trois tournois du comté en battant des archers plus âgés et renommés dans la moitié de l'Angleterre. À cent pas, il faisait toujours mouche.

Il posa la flèche sur le bois de l'arc. Il ne quittait pas Perrill des yeux, car il n'avait pas besoin de regarder son arme. Du pouce gauche, il maintint la flèche tout en glissant la corde dans l'encoche, puis il redressa l'arc, le regard toujours rivé sur le fils du meunier.

Il banda l'arc, apparemment sans effort, alors que la plupart des hommes qui n'étaient pas archers n'auraient pu le tendre même à moitié, et tendit la corde jusqu'à son oreille.

Perrill s'était retourné vers les prairies où la rivière dessinait un

ruban argenté sous les saules dénudés. Il portait des bottes, des braies, un justaucorps et un manteau en peau de daim. Jamais il ne se serait douté que la mort le guettait.

Hook lâcha la flèche, en douceur, la corde de chanvre faisant à peine tressaillir ses doigts. Il suivit de l'œil l'empenne grise et le fût de frêne à pointe d'acier qui filait droit vers le cœur de Perrill. Il l'avait si bien affûtée qu'elle transpercerait la pelisse comme toile d'araignée.

Nick Hook détestait les Perrill autant que ceux-ci les Hook. Cette haine remontait à deux générations, à l'époque où le grand-père de Tom Perrill avait tué dans une taverne celui de Nick d'un coup de tisonnier dans l'œil. Le vieux lord Slayton, décrétant que c'était un juste combat, avait refusé de punir le meunier, et depuis les Hook cherchaient vengeance.

Jamais elle n'avait été assouvie. Le père de Hook était mort sous les coups durant la partie annuelle de balle-au-pied et personne n'avait découvert qui l'avait tué, mais chacun savait que c'étaient les Perrill. La balle avait été envoyée dans les taillis derrière le verger du manoir et douze hommes étaient partis à sa recherche, mais onze seulement étaient revenus. Le jeune lord Slayton s'était gaussé que l'on qualifie cette mort de meurtre : « Si l'on devait pendre un homme pour avoir tué durant une partie de balle-au-pied, avait-il dit, il faudrait mener la moitié de l'Angleterre à la potence ! »

Le père de Hook, berger, avait laissé deux fils et une veuve, qui mourut en couches deux mois après son époux, à la Saint-Nicolas, treizième anniversaire de Nick. Selon sa grand-mère, une telle coïncidence prouvait que Nick était maudit. Elle tenta de conjurer le mauvais sort en lui plantant une flèche profondément dans la cuisse, puis en lui déclarant que la malédiction serait dissipée s'il l'utilisait pour tuer un cerf. Hook avait braconné et tué l'une des biches de lord Slayton avec la flèche ensanglantée, mais le mauvais sort avait tenu. Les Perrill étaient toujours en vie et la haine persistait. Un beau pommier du jardin de la grand-mère de Hook était mort et elle avait soutenu que c'était la vieille mère Perrill qui l'avait gâté. « Ces Perrill, de tout temps, ce sont des gueux mangeurs d'étrons », avait-elle grondé. Elle avait jeté le mauvais œil sur Tom Perrill et son cadet Robert, mais la vieille mère Perrill avait dû user d'un sort, car aucun n'était tombé malade. Les deux chèvres que Hook faisait paître sur le pré communal disparurent et le village mit cela sur le compte des loups, mais Hook savait que les Perrill étaient les coupables. Il se vengea en abattant leur vache, mais ce n'était pas comme les tuer, eux. « C'est ton devoir de les tuer », lui répétait sa grand-mère, mais il n'en trouvait jamais l'occasion. « Que le diable te fasse cracher de la

merde et qu'il t'emporte en enfer ! » le maudit-elle. Elle le jeta dehors à ses seize ans. « Va et que la faim te crève », siffla-t-elle. Elle était dans une telle rage qu'il était inutile de répliquer : Nick s'en fut et il serait bien mort de faim si cette année-là il n'avait été le champion des six villages en plantant flèche sur flèche dans la cible.

Lord Slayton en fit un forestier : il lui incombait de garnir la table du seigneur de venaison. « Mieux vaut que tu les abattes selon la loi, déclara lord Slayton, plutôt qu'être pendu pour braconnage. »

Or donc, en ce jour de la Saint-Winebald, juste avant la Noël, Nick regardait voler sa flèche vers Tom Perrill, certain qu'elle le tuerait.

La flèche fila droit à travers les haies frangées de givre. Tom Perrill ne se doutait de rien. Nick sourit. C'est alors que la flèche trembla. Une plume s'était détachée et la flèche s'écarta, entailla le flanc du cheval et se ficha dans son épaule. La bête hennit et, en se cabrant, délogea le tronc de son ornière.

Tom Perrill se retourna vers la forêt et, comprenant qu'une seconde flèche suivrait bientôt, il courut après son cheval. Nick Hook avait de nouveau échoué. Il était maudit.

Lord Slayton s'affaissa dans son fauteuil. À quarante ans, c'était un homme aigri, laissé infirme par une blessure d'épée aux reins, reçue à Shrewsbury, qui l'empêcherait à jamais de combattre.

— Où étais-tu à la Saint-Winebald ? demanda-t-il sèchement à Nick.

— Quand était-ce, mon seigneur ? demanda innocemment Hook.

— Bâtard ! cracha lord Slayton.

Le régisseur assena à Nick un coup du manche de son fouet.

— J'ignore quel jour c'était, mon seigneur, s'entêta Hook.

— Il y a deux jours, répondit sir Martin.

C'était le beau-frère de lord Slayton et le prêtre du manoir et du village. Il n'était pas plus chevalier que Hook, mais lord Slayton exigeait qu'on lui donne du « sir » en raison de sa haute naissance.

— Oh ! fit mine de se rappeler Hook. J'étais à tailler les frênes à Beggar's Hill, mon seigneur.

— menteur, répliqua lord Slayton.

William Snoball, régisseur et maître-archer de Sa Seigneurie, lui donna un autre coup sur l'arrière du crâne. Un filet de sang ruissela dans sa nuque.

— Sur mon honneur, mon seigneur, mentit candidement Hook.

— L'honneur de la famille Hook ! ricana lord Slayton avant de se

tourner vers Michael, le cadet de Nick, qui avait dix-sept ans. Et toi, où étais-tu ?

— Je rechaumais le porche de l'église, mon seigneur.

— Il dit vrai, confirma sir Martin.

Le prêtre, maigre et dégingandé dans son froc noir taché, grimaça un sourire vers le jeune homme. Tout le monde aimait bien Michael. Même les Perrill semblaient lui épargner la haine qu'ils éprouvaient pour le reste des Hook. Michael était aussi blond que Nick était brun, et d'une disposition aussi avenante que Nick était renfermé.

Les frères Perrill se tenaient aux côtés des frères Hook. Thomas et Robert étaient grands et minces, avec des yeux enfoncés dans les orbites, un long nez et le menton en galoche. Leur ressemblance avec sir Martin le prêtre était indéniable, mais le village, avec la déférence due à un clerc bien né, faisait mine de croire qu'ils étaient les fils du meunier, tout en les traitant respectueusement. La famille Perrill jouissait de privilèges tacites, car tout le monde savait que les frères pouvaient requérir l'appui de sir Martin si on les menaçait.

Et Tom Perrill n'avait pas simplement été menacé, mais presque tué. La flèche aux plumes grises qui l'avait manqué d'une main gisait à présent sur la table du manoir. Lord Slayton la désigna à son régisseur qui s'approcha.

— Ce n'est point l'une des nôtres, énonça celui-ci après examen.

— Les plumes grises, tu veux dire ?

— Personne ici n'utilise de plumes d'oie, répondit à contrecœur Snoball en jetant un coup d'œil à Nick. Ni pour empenner, ni pour rien !

Lord Slayton posa son regard sur Nick Hook. Il savait la vérité. Comme tout le monde présent, sauf peut-être Michael, qui était une bonne âme.

— Qu'on lui donne le fouet, proposa sir Martin.

Hook fixa la tapisserie accrochée dans la galerie. Elle représentait un chasseur perçant un sanglier de sa lance. Une femme, seulement vêtue d'un voile translucide, contemplait le chasseur casqué et en braies. Les solives de chêne de la galerie étaient noircies par des siècles de fumée.

— Qu'on le fasse fouetter ou qu'on lui coupe les oreilles, répéta le prêtre.

Hook baissa les yeux vers lord Slayton et se demanda, pour la millième fois, s'il regardait son vrai père. Hook avait les traits marqués de Slayton, le même front lourd et la large bouche, et les mêmes yeux et cheveux noirs. Ils étaient de la même taille, et Nick possédait la robustesse de Sa Seigneurie, avant que cette épée renégate ne le

contraigne à user des béquilles rembourrées de cuir posées contre son fauteuil. Sa Seigneurie le fixa, imperturbable.

— Cette querelle doit cesser, dit-il. Me comprends-tu ? Qu'il n'y ait plus de sang versé. Hook, si quiconque meurt chez les Perrill, je vous tuerai, toi et ton frère. M'as-tu compris ?

— Oui, mon seigneur.

— Il faudrait prouver le meurtre, s'indigna soudain sir Martin. (Le prêtre décharné semblait toujours dans un autre monde, perdu dans ses pensées ; il en sortait brusquement et se lançait dans des discours comme pour rattraper quelque temps perdu.) Le prouver. Le prouver.

— Non ! répliqua lord Slayton en frappant l'accoudoir du poing. Si l'un de vous quatre meurt, je pendrai les autres ! Peu me chaut ! Que l'un glisse dans la rivière et s'y noie, je dirai que c'est un meurtre. Est-ce bien compris ? Cette querelle ne peut durer plus longtemps !

— Il n'y aura nul meurtre, mon seigneur, dit humblement Tom Perrill.

Lord Slayton se tourna vers Hook, attendant le même engagement, mais Nick resta coi.

— Le fouet le fera obéir, mon seigneur, dit Snoball.

— Il a déjà été fouetté ! dit lord Slayton. À quand remonte la dernière fois ?

— À la Saint-Michel, mon seigneur.

— Et qu'as-tu appris ?

— Que le bras de maître Snoball faiblit, mon seigneur.

Un petit rire étouffé lui fit lever les yeux. L'épouse du seigneur les observait depuis la galerie. Elle n'avait point d'enfants. Son frère, le prêtre, faisait des bâtards à tour de bras, mais lady Slayton était bréhaigne et amère. Hook savait qu'elle avait consulté en secret sa grand-mère pour trouver un remède, mais pour une fois la sorcellerie de la vieille femme n'avait pu exaucer ce souhait d'enfant.

Snoball gronda devant l'impudence de Hook, mais lord Slayton laissa paraître son amusement dans un brusque sourire.

— Dehors ! Tous autant que vous êtes. Hormis toi, Hook.

Lady Slayton regarda les hommes quitter la salle, puis elle tourna les talons et disparut dans ses appartements. Son époux fixa longuement Nick sans un mot, puis désigna la flèche.

— D'où la tiens-tu, Hook ?

— Je la vois pour la première fois, mon seigneur.

— Tu es un menteur, Hook. Un menteur, un voleur, un félon et un bâtard, et je ne doute pas que tu sois un assassin. Je devrais te faire donner le fouet jusqu'à t'écorcher. Ou peut-être te faire pendre. Le monde se porterait bien mieux sans toi.

Hook le regarda sans mot dire. Une bûche crépita dans le feu et des étincelles jaillirent.

— Mais tu es aussi le meilleur archer qui soit, reconnut lord Slayton à contrecœur. Donne-moi cette flèche. (Hook obéit.) L'empennage a cédé en vol ?

— Il semblerait, mon seigneur.

— Tu n'es point un tailleur de flèches, n'est-ce pas, Hook ?

— Eh bien, je les fabrique, mon seigneur, mais point aussi bonnes que je voudrais. Je ne parviens pas à bien effiler les fûts.

— Il faut une bonne lame pour cela, dit lord Slayton en tripotant la flèche. Alors, d'où la tiens-tu ? D'un braconnier ?

— J'en ai tué un la semaine dernière, mon seigneur, répondit prudemment Hook.

— Tu n'es point censé les tuer, Hook, mais les amener au manoir afin que je les tue.

— Ce gueux avait tiré sur une biche dans la forêt de Thrush, et comme il s'était enfui je lui ai planté un épieu dans le dos et l'ai enterré derrière la colline de Cassell.

— Qui était-ce ?

— Un vagabond, mon seigneur. Je crois qu'il passait par là et n'avait rien d'autre que son arc.

— Un arc et un carquois de flèches à plumes grises, opina Sa Seigneurie. Tu as de la chance que le cheval ne soit point mort. Je t'aurais fait pendre, sans quoi.

— César a été à peine égratigné, mon seigneur, répondit Hook avec désinvolture.

— Et comment le sais-tu si tu n'y étais point ?

— J'entends ce que l'on dit au village, mon seigneur.

— Et moi aussi, Hook. Et tu laisseras en paix les Perrill ! M'entends-tu bien ? En paix !

Hook n'avait guère foi en grand-chose, mais il s'était convaincu que la malédiction qui s'acharnait sur lui ne céderait que s'il tuait les Perrill. Il ne savait pas très bien ce qu'était ce mauvais sort, il avait seulement la déplaisante impression que la vie avait plus à offrir que le manoir. Pourtant, quand il songeait à échapper au service de lord Slayton, il était rongé par l'inquiétude que quelque désastre aussi invisible qu'incompréhensible le guette. C'est ainsi que la malédiction se manifestait à lui et il ignorait comment la lever autrement qu'en tuant ; néanmoins il opina avec docilité.

— J'ai entendu, mon seigneur.

— Et tu obéiras, répondit lord Slayton en jetant dans l'âtre la flèche qui s'embrasa peu après, au grand regret de Hook. Sir Martin ne

t'aime point, dit lord Slayton en baissant la voix. (Il leva les yeux vers la galerie et Nick, comprenant qu'il voulait savoir si son épouse était encore là-haut, secoua discrètement la tête.) Et tu veux que je te dise pourquoi ?

— Je crois qu'il n'aime guère de monde, mon seigneur, éluda Hook.

Lord Slayton le contempla pensivement.

— Et tu as raison pour Will Snoball, dit-il finalement. Il s'affaiblit. Nous vieillissons tous et j'aurai besoin d'un nouveau centenier, vois-tu ?

Un centenier commandait une compagnie d'archers et William Snoball détenait cette fonction depuis toujours, outre celle de régisseur du manoir et deux autres, qui faisaient de lui le plus riche des hommes de lord Slayton.

— Je comprends, murmura Hook.

— Pour sir Martin, Tom Perrill devrait le devenir. Et il redoute que je t'y nomme, Hook. Je me demande bien pourquoi il imagine que je ferais cela. Et toi, le crois-tu ?

Hook regarda Sa Seigneurie. Il renonça à la tentation de lui demander à quel point il avait connu sa mère.

— Non, mon seigneur, répondit-il humblement.

— Aussi, quand tu iras à Londres, Hook, prends garde. Sir Martin t'y accompagnera.

— À Londres !

— J'ai été mandé de dépêcher mes archers à Londres, expliqua lord Slayton. Y es-tu jamais allé ?

— Non, mon seigneur.

— Eh bien, tu iras. J'ignore pourquoi, mais le roi requiert mes archers. Peut-être est-ce la guerre ? Je ne sais. Mais si tel est le cas, Hook, je ne veux pas que mes hommes s'entretuent. Pour l'amour du ciel, Hook, que je n'aie pas à te faire pendre.

— Je ferai de mon mieux, mon seigneur.

— Maintenant, va. Et dis à Snoball de venir me voir. Hook obéit.

C'était une journée de janvier, encore froide. Le ciel était bas et couleur de crépuscule, alors que c'était à peine la mi-matinée. À l'aube, quelques flocons avaient voleté, mais la neige s'était calmée. Le givre blanchissait le chaume des toits et les rares flaques étaient gelées. Nick Hook aux longues jambes et à la large poitrine était assis, renfrogné, devant la taverne, avec sept compagnons dont son cadet et les deux frères Perrill. Il était chaussé de bottes à éperons et portait

deux paires de braies pour se protéger du froid, une camisole de laine, un justaucorps de cuir et une tunique de lin frappée des armes de lord Slayton – un croissant de lune et trois étoiles d'or. Les huit hommes avaient à la ceinture une bourse, une longue dague et une épée, et tous étaient vêtus de la même livrée dont les armes fanées disparaissaient sous la crasse.

Personne ne les regardait trop, car on se méfie d'hommes armés en livrée, et ceux-là étaient des archers. Ils ne portaient ni arc ni carquois, mais la largeur de leurs épaules indiquait qu'ils pouvaient tirer sans peine d'une brassée la corde d'un arc de guerre. Ces archers étaient l'une des causes de la terreur qui régnait dans les rues de Londres. Une peur âcre et persistante comme la peste des égouts et la fumée des cheminées. Les portes des demeures étaient closes. Même les mendiants avaient disparu, et les rares personnes qui passaient dans les rues étaient de celles qui avaient suscité cette peur. Et même elles préféraient éviter les huit archers.

— Seigneur Jésus... dit finalement Nick.

— Va à l'église si tu veux prier, bâtard, dit Tom Perrill.

— Je conchierai la face de ta mère avant, répliqua Hook.

— Taisez-vous tous les deux, intervint William Snoball.

— Nous ne devrions pas être ici, grommela Hook. Londres, ce n'est pas chez nous !

— Eh bien tu y es, alors cesse de bêler, rétorqua Snoball.

La taverne se trouvait au coin d'une étroite ruelle menant à une vaste place de marché. Son enseigne, un taureau peint, était accrochée à une énorme poutre en saillie du mur, appuyée à un gros pilier du marché. D'autres archers étaient rassemblés alentour, tous de livrées différentes, tous envoyés par leurs seigneurs. Deux prêtres chargés de parchemins pressèrent le pas dans la rue. Au loin dans la ville, une cloche sonna. L'un des prêtres jeta un coup d'œil au croissant et aux étoiles et faillit trébucher quand Tom Perrill cracha.

— Que faisons-nous ici, par le Christ ? demanda son frère.

— Le Christ ne nous le dira pas, répondit aigrement Snoball, mais je suis certain que nous sommes là pour accomplir Sa volonté.

La volonté du Christ consistait à garder le coin de la rue et les archers avaient pour consigne de ne laisser personne entrer sur la place ou en sortir. L'ordre ne s'appliquait pas au clergé ni aux nobles mais seulement aux gens du commun, lesquels avaient la sagesse de rester chez eux. Sept chariots tirés par des hommes en loques étaient arrivés dans la rue, chargés de bois de chauffage, tonneaux, pierres et madriers, mais escortés par des cavaliers en armes portant la livrée du roi. Les archers les laissèrent passer sans rien dire.

Une fille rondelette au visage balafré leur apporta un pichet d'ale de la taverne. Elle remplit les chopes des archers et ne broncha pas quand Snoball fourragea sous ses jupes. Elle attendit qu'il ait terminé et tendit la main.

— Non, non, ma mie, dit Snoball, je t'ai fait une faveur et c'est toi qui devrais me payer.

La fille rentra. Michael fixa la table, l'air gêné, et Tom Perrill ricana. Il n'y avait guère de plaisir à retirer en provoquant Michael, qui avait trop bon cœur pour en prendre ombrage.

Hook regarda les hommes du roi qui avaient arrêté les chariots au centre de la place, où deux poteaux étaient dressés dans deux gros tonneaux remplis de pierres et de gravier. Un cavalier vérifia qu'ils tenaient solidement, puis il sauta de cheval et les ouvriers commencèrent à déposer des fagots de bois autour des deux tonneaux.

— Du bois royal, dit Snoball. Il brûle plus vif.

— C'est vrai ? demanda naïvement Michael.

Personne ne lui répondit.

— Enfin, dit Tom Perrill.

Hook vit une petite troupe sortir de l'église de l'autre côté de la place. C'étaient des gens ordinaires, qu'escortaient des soldats, des moines et des prêtres, et l'un d'eux se dirigea vers la taverne du Taureau.

— Voilà sir Martin, dit Snoball, comme si ses compagnons n'auraient pu reconnaître le prêtre qui approchait d'une démarche sautillante avec un petit sourire.

Hook éprouva un tressaillement de haine en voyant le maigre personnage au visage de travers. Avec son regard habité, il donnait l'impression de contempler l'au-delà, mais nul ne savait si c'était l'enfer ou le paradis. Pour la grand-mère de Hook, il n'y avait pas de doute : « Il a été mordu par le chien du diable, disait-elle. Et s'il n'était pas bien né, il aurait été pendu depuis belle lurette. »

Les archers se redressèrent avec un respect forcé.

— L'œuvre de Dieu vous attend, jeunes gens, dit le prêtre. (Les tempes grisonnantes et le crâne dégarni, il ne s'était pas rasé de quelques jours et son long menton était couvert de poils blancs qui paraissaient du givre.) Il nous faut une échelle et sir Edwards apportera les cordes. C'est bien de voir les nobles à l'ouvrage, n'est-ce pas ? Il nous la faudra longue, cette échelle. Il doit bien s'en trouver une ?

— Une échelle, répéta Snoball, comme s'il n'avait jamais entendu ce mot.

— Et longue, suffisamment pour atteindre cette poutre, précisa sir

Martin en désignant l'enseigne au taureau.

Longue, longue, répéta-t-il distraitemment comme s'il avait déjà oublié de quoi il était question.

— Allez chercher une échelle, ordonna Snoball à deux archers. Une longue.

— Pas d'échelle courte pour l'œuvre de Dieu, dit brusquement sir Martin. (Il se frotta les mains et grimaça un sourire à Hook.) Tu paraissais malade, Hook, ajouta-t-il avec entrain, comme s'il espérait que Nick était à l'agonie.

— L'ale a un drôle de goût, répondit Hook.

— C'est parce que nous sommes vendredi, et que l'on doit s'en abstenir le mercredi et le vendredi. Ton saint patron, le bienheureux Nicholas, refusait le tétou de sa mère en ces jours et cela devrait être une leçon ! Il ne peut y avoir de plaisir pour toi, Hook, ni le mercredi ni le vendredi. Ni ale, ni joie, ni tétous, tel est ton destin pour l'éternité. Et pourquoi, Hook, dis-moi ? Parce que tu as tété le sein flétri du mal ! Je n'aurai point de merci pour ses enfants, disent les Écritures, parce que leur mère a été une catin !

Tom Perrill ricana.

— Que faisons-nous, mon père ? demanda Snoball d'un ton las.

— L'œuvre de Dieu, maître Snoball, la Sainte Œuvre de Dieu. À l'ouvrage !

On trouva une échelle alors que sir Edward traversait la place, quatre cordes enroulées sur ses larges épaules. Sir Edward était homme d'armes et portait la même livrée que les archers, mais elle était plus propre et de couleurs encore vives. C'était un homme râblé, qu'une lance avait défiguré à Shrewsbury en arrachant son casque, lui fracassant une pommette et lui tranchant une oreille.

— Les cordes des cloches, expliqua-t-il en les laissant tomber à terre. Il faut les attacher à la poutre, et je ne monterai point à l'échelle. (Sir Edward commandait les hommes d'armes de lord Slayton et était aussi craint que respecté.) Hook, tu le feras.

Hook grimpa à l'échelle et attacha les cordes à la poutre, puis tira dessus pour montrer que le nœud était solide.

— Finissons-en, grommela sir Edward, et ensuite peut-être pourrons-nous quitter ce maudit endroit. À qui est cette ale ?

— À moi, sir Edward, répondit Robert Perrill.

— Elle est mienne à présent.

Sir Edward vida la chope. Il portait une cotte de mailles par-dessus son justaucorps de cuir et une épée à sa ceinture. C'était une épée toute simple. La lame n'était pas ornée, la garde était en acier, et la poignée faite de deux morceaux de noyer. L'épée était l'outil de

travail de sir Edward, qui s'en était servi pour massacrer le rebelle dont la lance l'avait défiguré.

La petite troupe avait été menée par des soldats et des prêtres jusqu'au milieu de la place, et la plupart s'étaient agenouillés et priaient. Ils étaient une soixantaine, hommes et femmes de tous âges.

— Puisqu'on ne peut pas tous les brûler, dit sir Martin avec regret, la plupart iront en enfer au bout d'une corde.

— Si ce sont des hérétiques, grommela sir Edward, il faudrait tous les brûler.

— Si telle était la volonté de Dieu, répondit sèchement sir Martin, Il nous aurait fourni suffisamment de fagots.

La foule commençait à arriver. La peur continuait d'imprégner la ville, mais les gens, sentant sans doute que le plus grand péril était passé, affluaient vers la place et sir Martin ordonna aux archers de les laisser passer.

— Ils doivent le voir de leurs propres yeux, expliqua-t-il.

La foule était maussade, penchant clairement plus du côté des prisonniers que des gardes, même si, ça et là, un prêtre ou un frère improvisait un prêche pour justifier les événements du jour. Les condamnés, disaient-ils, étaient les ennemis du Christ. De l'ivraie parmi le bon grain. Ils avaient refusé de se repentir et devaient donc affronter la damnation éternelle.

— Qui sont-ils, d'ailleurs ? demanda Hook.

— Des Lollards.

— Qu'est-ce que c'est, Lollard ?

— Un hérétique, petit morveux, répondit jovialement Snoball. Ces gueux devaient se rassembler ici et mener une rébellion contre notre gracieux roi, mais c'est en enfer qu'ils finiront.

— Ils n'ont point l'air de rebelles, dit Hook.

La plupart étaient d'âge mûr, certains âgés et d'autres fort jeunes. Il y avait des femmes et des fillettes parmi eux.

— Peu importe leur allure, ce sont des hérétiques et ils doivent mourir, dit Snoball.

— Telle est la volonté de Dieu ! glapit sir Martin.

— Mais en quoi sont-ils hérétiques ? insista Hook.

— Oh, mais que nous sommes curieux, aujourd'hui, ironisa sir Martin.

— Moi aussi, je voudrais bien savoir, renchérit Michael.

— Parce que l'Église en a décidé ainsi, rétorqua sèchement sir Martin. (Puis, se radoucissant :) Crois-tu, Michael Hook, que lorsque je lève l'hostie, elle se transmue en le corps mystique, très saint et bien-aimé de notre Seigneur Jésus-Christ ?

— Oui, mon père, bien sûr !

— Eh bien, eux ne le croient point, dit le prêtre en désignant les Lollards agenouillés dans la boue. Ils croient que le pain demeure pain, ce qui fait d'eux d'ignobles vermines. Et crois-tu que notre Saint Père le pape est le vicaire de Dieu sur cette terre ?

— Oui, mon père, opina Michael.

— Grâce au Ciel, sans quoi j'aurais dû te faire brûler.

— Je croyais qu'il y avait deux papes ? intervint Snoball.

— As-tu jamais vu un pécheur brûler, Michael Hook ? poursuivit sir Martin sans relever.

— Non, mon père.

— Ils hurlent, mon petit Hook, dit sir Martin avec un sourire de plaisir. Comme sanglier qu'on écorche. Si fait ! (Il se retourna brusquement et pointa un long doigt maigre vers Nick.) Et tu devrais prêter oreille à leurs cris, Nicholas Hook, car ils sont la liturgie de l'enfer. Et toi, ajouta-t-il en ponctuant ses paroles de son index, tu es voué à l'enfer. (Le prêtre fit volte-face en écartant les bras comme un grand corbeau.) Gardez-vous de l'enfer, mes enfants ! s'exclama-t-il. Gardez-vous-en ! Pas de tétou le mercredi et le vendredi, et accomplissez chaque jour l'œuvre de Dieu avec diligence !

D'autres cordes avaient été passées aux enseignes voisines et à présent les soldats répartissaient les prisonniers en groupes qu'ils poussaient vers ces gibets de fortune. Un homme se mit à crier à ses compagnons de garder foi en Dieu et qu'ils se retrouveraient au ciel avant la fin de la journée. Il continua ainsi jusqu'à ce qu'un soldat en livrée royale lui casse la mâchoire d'un coup de poing. L'homme fut l'un des deux choisis pour les bûchers et Hook, à l'écart de ses camarades, vit l'homme hissé sur le tonneau rempli de pierres et attaché au poteau. On jeta d'autres fagots à ses pieds.

— Allons, Hook, ne rêve pas, grommela Snoball.

La foule de plus en plus nombreuse restait silencieuse. Quelques-uns semblaient ravis, mais la plupart regardaient à contrecœur, ignorant les sermons des prêtres et tournant le dos à un groupe de moines en froc brun qui psalmodiaient des laudes.

— Hisse-moi ce vieillard, ordonna Snoball à Hook. Il y en a dix à pendre, alors mets-toi à l'ouvrage !

L'un des chariots vides qui avaient servi à apporter le bois fut amené sous la poutre et Hook y fit monter l'homme. Les six autres prisonniers, quatre hommes et deux femmes, attendaient. L'une des femmes se cramponnait à son mari, tandis que la deuxième priait, agenouillée. Les quatre prisonniers sur le chariot étaient des hommes, l'un d'eux assez âgé pour être le grand-père de Hook.

— Je te pardonne, mon enfant, lui dit l'homme alors que Hook enroutait la corde autour de son cou. Tu es archer, n'est-ce pas ? (Hook ne répondit pas.) J'étais sur la colline à Homildon, poursuivit-il en contemplant les nuages gris. J'ai tiré mes flèches pour mon roi, l'une après l'autre, sur les Écossais, et Dieu me pardonne, mais j'ai fait mouche ce jour-là. J'étais archer, conclut-il en le regardant droit dans les yeux.

Peu de choses étaient chères à Hook en dehors de son frère et des filles qu'il prenait dans ses bras, mais les archers lui tenaient à cœur. C'étaient ses héros. L'Angleterre, pour Hook, n'était pas protégée par des hommes en armures scintillantes montés sur des chevaux bardés, mais par des archers. Des hommes ordinaires, paysans et artisans, capables de tendre l'arc d'if et d'envoyer à deux cents pas une flèche sur une cible grande comme la main. Hook plongea donc son regard dans le sien et vit non un hérétique mais la fierté et la force d'un archer. Il y vit son reflet et, comprenant soudain qu'il appréciait ce vieil homme, retint sa main.

— Tu ne peux rien y faire, mon garçon, dit doucement l'homme. J'ai combattu pour le vieux roi et son fils veut ma mort ; alors serre bien la corde. Et quand je serai mort, mon garçon, fais quelque chose pour moi.

Hook hocha la tête pour montrer soit qu'il avait entendu, soit qu'il acceptait d'accéder à sa requête.

— Vois-tu cette fille qui prie ? C'est ma petite-fille, Sarah. Emmène-la. Elle ne mérite pas encore d'aller au Ciel. Tu es jeune et fort, tu peux l'emmener.

Comment ? se demanda Hook. Il tira un coup sec sur la corde, puis sauta du chariot et manqua glisser dans la boue. Snoball et Robert Perrill, qui avaient noué les autres cordes, étaient déjà à terre.

— Ce sont gens simples, disait sir Martin, mais puisqu'ils se croient plus malins que Notre Mère l'Église, qu'une leçon leur soit donnée afin que d'autres ne les suivent pas dans l'erreur. N'ayez nulle pitié pour eux, car c'est la merci sans limites de Dieu que nous administrons !

Et cette merci sans limites fut administrée en tirant brusquement le chariot sous les pieds des quatre condamnés. Ils tombèrent de quelques pouces et se tortillèrent.

Hook regarda le vieillard et ses larges épaules d'archer. L'homme suffoquait, agité de soubresauts, mais dans son agonie il fixait Hook de ses yeux exorbités comme pour le supplier d'aller chercher Sarah sur la place.

— Attendons-nous qu'ils meurent ? demanda Snoball à sir

Edward, ou bien leur tirons-nous les pieds ?

Sir Edward sembla ne rien entendre. Il paraissait de nouveau distrait, le regard vague, bien que fixant l'homme attaché au premier bûcher. Un prêtre haranguait le Lollard à la mâchoire brisée pendant qu'un homme d'armes attendait avec une torche.

— Je vais les laisser ainsi, mon seigneur, reprit vainement Snoball.

— Oh ! s'ébroua soudain sir Martin du même ton de révérence qu'il usait lorsqu'il disait la messe. Eh bien, eh bien, eh bien... voyez cette petite beauté. (Le prêtre regardait Sarah, qui s'était relevée et contemplait, horrifiée, l'agonie de son grand-père.) Oh, mais que Dieu est bon, s'extasia le prêtre.

Hook s'était souvent demandé de quoi les anges avaient l'air. Il y en avait de peints sur le mur de l'église du village, mais leurs visages étaient flous et leurs robes et leurs ailes étaient jaunies et souillées par l'humidité qui ruisselait sur le plâtre. Cependant, Hook comprenait que les anges étaient des créatures dont la beauté n'était pas de ce monde. Leurs ailes devaient être comme celles des hérons, mais plus grandes et faites de plumes qui brillaient comme le soleil dans la brume matinale. Il se les imaginait avec des cheveux d'or et de longues robes immaculées. C'étaient des êtres à part, sacrés, mais c'étaient aussi de belles filles qui hantaient les rêves d'un garçon. Des beautés portées par des ailes scintillantes : tels étaient les anges.

Et cette Lollard était aussi belle que les anges qu'imaginait Hook. Elle n'avait pas d'ailes, bien sûr, sa robe était souillée de boue, et son visage déformé par une grimace d'horreur, mais elle n'en demeurait pas moins belle, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, ses hautes pommettes et une peau épargnée par la vérole. C'était une fille digne de hanter les rêves d'un garçon, ou les pensées d'un prêtre, en l'occurrence.

— Vois-tu cette porte, Michael Hook ? demanda sir Martin. Prends cette fille et mène-la dans l'écurie.

— Que je la prenne ? demanda Michael, perplexe.

— Pas que tu la prennes ! Pas toi, pauvre imbécile ! Mène-la simplement à l'écurie de la taverne. Je veux prier avec elle.

— Ah, vous voulez prier, sourit Michael.

— Vous voulez prier avec elle, mon père ? demanda Snoball avec un gloussement.

— Si elle se repent, répondit pieusement sir Martin, elle pourra vivre. Dans Sa douce miséricorde, le Christ le permet, et nous verrons si elle se repent. Sir Edward ?

— Mon père ?

— Je vais prier avec cette fille !

Sir Edward ne répondit pas, ne quittant pas des yeux le bûcher où le chef des Lollards fixait le ciel sans prêter attention aux paroles du prêtre.

— Va la chercher, jeune Hook, ordonna sir Martin.

Nick vit son frère prendre la fille par le bras. Michael était presque aussi fort que Nick, mais il avait une sincérité et une douceur qui vainquirent la terreur de la fille.

— Viens là, dit-il doucement. Notre bon père veut prier avec toi. Laisse-toi faire, personne ne te fera de mal.

Snoball ricana pendant que Michael emmenait la fille docile vers l'écurie où étaient attachés les chevaux des archers. L'endroit était glacial et empestait la paille et le purin. Nick Hook les rejoignit. Il se répétait qu'il allait simplement protéger son frère, mais en vérité c'étaient les paroles du condamné qui le poussaient. Arrivé à la porte, il vit une fenêtre et soudain, surgie de nulle part, une voix résonna dans sa tête.

« Emmène-la, disait la voix. Emmène-la et le Ciel sera tien. »

— Le Ciel ? répéta-t-il à voix haute.

— Nick ? demanda Michael qui tenait toujours la fille.

Mais son frère regardait la fenêtre en haut du pignon.

« Sauve la fille », dit la voix.

Il n'y avait personne hormis eux trois, mais la voix était bien réelle et Hook tremblait. Si seulement il pouvait sauver la fille, l'emmener. Jamais il n'avait rien éprouvé de tel. Il s'était toujours senti maudit, détesté même de son saint patron, mais soudain il sut que s'il sauvait la fille Dieu l'aimerait et lui pardonnerait tout ce qui lui valait la haine de saint Nicholas. Le salut lui était offert. Là, derrière cette fenêtre, on lui promettait une nouvelle vie. Plus jamais il ne serait Nick le maudit. Il le savait, mais il ignorait comment s'y prendre.

— Que fais-tu donc ici ? demanda sir Martin.

Nick ne répondit pas, continuant de fixer les nuages par-delà la fenêtre. Son cheval gris s'ébroua et piaffa. À qui appartenait cette voix qu'il avait entendue ?

Sir Martin le laissa et se dirigea vers la fille en souriant.

— Bonjour, jeune dame, dit-il d'une voix rauque. Dévêts-la, ordonna-t-il sèchement à Michael.

— La dévêtir ? s'inquiéta celui-ci.

— Elle doit apparaître nue devant Dieu, expliqua le prêtre, afin que Notre Sauveur puisse la juger telle qu'elle est. La vérité est dans la nudité. C'est ce que disent les Écritures.

Les Écritures ne disaient rien de ce genre, mais sir Martin avait souvent eu l'occasion de trouver utile cette citation de son invention.

— Mais... reprit Michael, qui, bien que lent à comprendre, sentait tout de même que la chose était louche.

— Obéis !

— Ce n'est pas bien, s'entêta Michael.

— Oh, pour l'amour du Ciel ! s'emporta sir Martin en l'écartant et en empoignant la fille par le col.

Elle poussa un petit cri et essaya de se dégager. Michael regardait la scène, horrifié ; mais son frère, encore sous l'emprise de la mystérieuse voix et de la promesse céleste, s'avança vivement et donna un tel coup de poing dans le ventre du prêtre que celui-ci se plia en deux avec un glapissement où se mêlaient surprise et douleur.

— Nick ! s'exclama Michael, consterné.

Hook avait pris la fille par le bras et se tournait vers la fenêtre.

— À l'aide ! cria sir Martin, le souffle court.

Hook se retourna pour le faire taire, mais Michael s'interposa. Au même instant, les deux frères Perrill accoururent.

— Il m'a frappé ! s'indigna sir Martin. Emparez-vous de lui ! (Tom Perrill sourit tandis que son cadet Robert semblait aussi perplexe que Michael.) Saisissez-vous de ce gueux ! haleta le prêtre, emmenez-le dehors et gardez-le !

Hook se laissa entraîner dans la cour. Son frère le suivit et contempla d'un air abattu les pendus sous la fine pluie glaciale qui commençait à tomber. Nick s'était brusquement calmé. Il venait de frapper un prêtre, un homme bien né, parent de lord Slayton. Les frères Perrill se moquaient de lui, mais Nick n'y prêta pas attention : il entendit sir Martin arracher la robe de Sarah qui hurla, la main qui étouffa le cri et le bruit de la paille froissée, mêlé aux halètements du prêtre et aux gémissements de la jeune fille. Il fixa les nuages bas et sentit qu'il avait failli à Dieu. Toute sa vie, on lui avait dit qu'il était maudit, et là, en ce lieu où planait la mort, Dieu lui avait demandé un seul geste et il avait échoué. Entendant un grand murmure sur la place, il devina que l'un des bûchers avait été allumé pour envoyer un hérétique dans les feux pires encore de l'enfer, et craignit d'y être lui aussi précipité parce qu'il n'avait pu sauver un ange aux yeux bleus des mains d'un prêtre à l'âme noire. Puis il songea que la fille était une hérétique et se demanda si ce n'était pas plutôt le diable qui lui avait parlé. Les geignements de la fille laissèrent place à des sanglots, et Hook releva la tête dans la pluie qui lui fouettait le visage.

Sir Martin sortit de l'écurie avec un sourire d'hermine repue, laissant retomber son froc.

— Voilà, dit-il. Cela n'a pas pris longtemps. La veux-tu, Tom ? demanda-t-il à l'aîné des Perrill. Elle est tienne si tu la veux. Et succulente, avec cela ! Égorge-la quand tu auras fini.

— On ne la pend pas, mon père ?

— Tue cette catin, c'est tout. Je le ferais bien, mais l'Église ne tue point. Nous livrons au bras séculier, et c'est ce que tu es, Tom. Alors va troussez l'hérétique et tranche-lui la gorge. Toi, Robert, garde Hook. Michael, va-t'en ! Tu n'as rien à faire ici !

— Va, dit Nick en le voyant hésiter.

Robert Perrill lui maintenait les bras dans le dos. Hook aurait pu facilement se dégager, mais il était encore ébranlé par la voix et son geste imprudent. Frapper sir Martin était passible de la corde, mais le prêtre ne voulait pas s'en satisfaire et entreprit de le frapper. Il n'avait guère de force ni les muscles d'un archer, mais la rage l'habitait et ses poings maigres criblèrent le visage de Nick.

— Sale vermine merdeuse ! glapit sir Martin en le frappant. Tu es un homme mort ! Tu finiras comme cela ! (Il désigna le bûcher entouré de flammes ; à travers l'épaisse fumée, Hook distingua une silhouette arc-boutée.) Misérable gueux ! Ta mère était une putain qui t'a chié.

Les flammes redoublèrent et sur la place s'éleva un hurlement, comme un sanglier qu'on éventre.

— Au nom du Ciel, que se passe-t-il ? demanda sir Edward qui était accouru en entendant les imprécations du prêtre.

Sir Martin frémit. Il avait les mains en sang, ayant réussi à fendre la lèvre de Hook et à lui casser le nez, mais rien de plus.

— Hook m'a frappé, s'indigna-t-il avec un regard où Nick vit une folie diabolique. Et il doit être mis à mort.

— Ce sera à lord Slayton d'en décider, répondit sir Edward. As-tu frappé sir Martin ?

Hook se contenta de hocher la tête. Était-ce Dieu qui lui avait parlé dans l'écurie ou le diable ?

— Il m'a frappé, répéta sir Martin en arrachant la cotte d'armes de Nick, séparant la lune et les étoiles. Il n'est point digne de ces armes, dit-il en la jetant dans la boue. Va me trouver quelque corde et lie-lui les mains, ordonna-t-il à Robert Perrill. Et prends-lui son épée !

— Je la prends, dit sir Edward en tirant l'arme qui appartenait à lord Slayton. Livre-le-moi, Perrill, ordonna-t-il. Que s'est-il passé ? demanda-t-il à Nick en l'entraînant vers la porte.

— Il allait violer la fille, mon seigneur. Il l'a violée !

— Bien sûr que oui, s'agaça sir Edward. Il le fait toujours.

— Et Dieu m'a parlé, bafouilla Hook.

— Quoi ?

— Dieu m'a parlé, répéta piteusement Hook.

Sir Edward ne répondit pas. Il le fixa avec stupéfaction, puis se tourna vers la place où le condamné avait cessé de crier. Ses cordes prirent feu et le corps s'effondra dans une gerbe d'étincelles. À l'aide de fourches, deux hommes d'armes le repoussèrent sur le haut du bûcher.

— J'ai entendu une voix, maugréa Hook.

Sir Edward hocha la tête avec indifférence.

— Où est ton arc ? demanda-t-il soudain.

— Dans l'arrière-salle de la taverne, mon seigneur, avec les autres.

Sir Edward se retourna alors que Tom Perrill arrivait avec un grand sourire, une main souillée de sang.

— Je vais t'envoyer à la taverne, dit calmement sir Edward. Tu attendras afin que nous t'attachions les mains avant de t'emmener au manoir comparaître devant la justice, puis tu seras pendu au chêne devant la forge.

— Oui, mon seigneur, répondit docilement Hook.

— Et tu ne sortiras point de la taverne, reprit sir Edward, cette fois avec insistance. Tu n'iras point en ville dans une rue appelée Cheapside et tu ne chercheras point une auberge à l'enseigne des Deux Grues. Et tu n'y entreras point pour demander un homme du nom d'Henry de Calais. M'entends-tu bien, Hook ?

— Oui, mon seigneur.

— Henry de Calais recrute des archers, continua sir Edward tandis qu'on amenait le deuxième condamné à son bûcher. On a besoin d'archers en Picardie et on paie bon argent.

— Picardie, répéta Hook d'une voix atone, se disant que c'était une ville quelque part en Angleterre.

— Gagne un peu d'argent en Picardie, Hook, car Dieu sait que tu en auras besoin.

— Je suis un hors-la-loi ? demanda Nick avec inquiétude.

— Tu es un homme mort et, comme tel, hors-la-loi. Et tu l'es, car mon ordre est que tu attendes à la taverne pour être jugé au manoir et que lord Slayton n'aura d'autre choix que de te faire pendre. Alors va et fais ce que j'ai dit.

Mais avant que Hook ait pu obéir, un cri retentit.

— Chapeaux bas !

Un bruit de sabots annonça l'arrivée d'une troupe de cavaliers qui entrèrent sur la place. Les chevaux s'alignèrent en piaffant, soufflant des nuages de leurs naseaux. Tout le monde se découvrit et

s'agenouilla.

— À genoux, mon garçon, dit sir Edward.

Le cavalier de tête n'était guère plus âgé que Hook, mais son visage étroit et rasé de près exprimait une certitude sereine tandis qu'il balayait d'un regard froid les alentours. Il avait les yeux noirs, et une bouche mince et sévère. Son cheval noir était richement harnaché de cuir luisant et d'argent. Sa cape doublée de fourrure était d'un violet sombre, mais ses bottes, ses braies et sa tunique étaient noires, tout comme son chapeau de velours orné d'une plume et le fourreau de son épée. Il s'arracha à sa contemplation et guida son cheval vers la femme et les trois hommes qui se tortillaient au bout de leurs cordes auprès de la taverne. Un coup de vent poussa vers lui une fumée chargée d'étincelles qui fit cabrer sa monture. Il l'apaisa de sa main gantée où Hook aperçut des bagues.

— Ont-ils pu se repentir ? demanda le cavalier.

— À bien des reprises, mon seigneur, répondit sir Martin d'une voix onctueuse.

Le prêtre s'était précipité hors de la cour et agenouillé. Il se signa et leva un visage hagard, comme s'il souffrait saintement pour Dieu. Il était capable de donner cette impression, et ses yeux de fou paraissaient alors pleins de douleur et de tendre compassion.

— En ce cas, dit froidement le jeune homme, leurs morts plaisent à Dieu et à moi-même. L'Angleterre sera débarrassée de l'hérésie !

Il posa un instant son regard vif sur Hook, qui baissa aussitôt les yeux pour fixer le sol, le temps que le cavalier noir s'éloigne vers le second bûcher qui venait d'être allumé. Il eut juste le temps d'apercevoir la balafre sur le visage du jeune homme. Une blessure de guerre, la trace d'une flèche juste entre le nez et l'œil, et qui aurait dû le tuer. Mais Dieu avait décrété que l'homme devait vivre.

— Tu sais qui c'est ? demanda à mi-voix sir Edward.

Hook n'en était pas certain, mais il n'eut aucune peine à deviner qu'il voyait, pour la première fois de sa vie, le comte de Chester, duc d'Aquitaine et seigneur d'Irlande, Henry, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre.

Et, selon tous ceux qui prétendaient comprendre les entrelacs des lignées royales, roi de France également.

Les flammes atteignirent le second condamné qui hurla. Henry, cinquième du nom, regarda sans broncher l'âme du Lollard partir vers l'enfer.

— Va, Hook, dit discrètement sir Edward.

— Mais pourquoi, mon seigneur ?

— Parce que lord Slayton ne veut point ta mort, et peut-être

parce que Dieu t'a parlé et que nous avons tous besoin de Sa grâce.
Surtout en ce jour. Aussi, va.

Et Nicholas Hook, archer et hors-la-loi, alla.

PREMIÈRE PARTIE

Saint Crépin et saint Crépinien

L'Aisne serpentait paresseusement dans une large vallée bordée de collines boisées. C'était le printemps et les feuilles nouvelles étaient d'un vert éblouissant. De longues herbes ondulaient dans la rivière qui contournait Soissons.

Forteresse gardant la route des Flandres, la cité, qui possédait murailles, cathédrale et château, était aux mains des ennemis de la France. La garnison portait la croix crénelée écarlate du sautoir bourguignon, et au-dessus du château flottait l'étendard criard du duc de Bourgogne, écartelé des armes royales de France, bandé d'or et d'azur et orné d'un lion rampant.

Le lion rampant était en guerre avec les lys de France, et Nicholas Hook n'y comprenait goutte.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, lui avait dit Henry de Calais à Londres, car ce ne sont point tes affaires. Ce sont querelles de Français entre eux, voilà tout. Les uns nous paient pour combattre, j'engage des archers et je les leur envoie tuer qui ils ont ordre. Sais-tu tirer ?

— Oui, je sais.

— Nous verrons bien.

Nicholas Hook savait tirer et il était donc à Soissons, sous la bannière bandée au lion et aux lys. Il ignorait où se trouvait la Bourgogne, savait seulement que son duc s'appelait Jean sans Peur et qu'il était cousin du roi de France.

— Et il est enragé, le roi de France, oh ! oui, lui avait dit Henry en Angleterre. Enragé comme un putois affligé d'éparvin. Il se croit comme fait de verre et redoute de finir fracassé en mille morceaux si on lui donne une tape. La vérité, c'est qu'il n'a rien dans le crâne et qu'il se bat contre le duc qui, lui, n'est pas enragé et a de la cervelle.

— Pourquoi se battent-ils ?

— Mais comment le saurais-je ? Et qui s'en soucie ? Ce qui m'importe, mon garçon, c'est que les banquiers me mandent les écus du duc. Voilà. (Il avait jeté quelques pièces d'argent sur la table. Un peu plus tôt dans la journée, Hook était allé dans les champs autour de Londres et avait tiré seize flèches sur un sac bourré de paille suspendu à un arbre à cent cinquante pas. Il avait tiré vivement, comptant à peine cinq entre chaque trait, et douze avaient fait mouche tandis que les quatre autres frôlaient la cible.) Tu feras l'affaire, avait dit en rechignant Henry en apprenant son exploit.

L'argent fondit avant que Hook quitte Londres. Il n'avait jamais été aussi seul et loin de son village, et les pièces payèrent ale et

putains, et une paire de bottes qui se déchirèrent avant qu'il parvienne à Soissons. Il en avait à peine cru ses yeux en voyant la mer pour la première fois durant le voyage et tentait parfois de se la rappeler. Il imaginait un lac, un lac infini et plus déchaîné que tout. Il avait traversé avec douze autres archers pour retrouver à Calais une douzaine d'hommes d'armes en livrée bourguignonne. Hook avait pensé qu'ils étaient anglais, car les lys jaunes ressemblaient à ceux qu'il avait vus sur les hommes du roi à Londres, mais ceux-là parlaient une langue étrange que ni Hook ni ses compagnons ne comprenaient. Ensuite, ils avaient marché jusqu'à Soissons, car il n'y avait point d'argent pour les chevaux dont tout archer s'attend à être doté par son seigneur en Angleterre. Deux chariots les accompagnaient, chargés d'arcs et de gerbes de flèches.

Ils formaient une étrange troupe. Certains étaient vieux, quelques-uns boitaient de vieilles blessures et la plupart étaient des ivrognes.

— Je racle le fond du tonneau, lui avait dit Henry avant qu'ils partent. Mais tu sembles frais, mon garçon. Qu'as-tu donc commis de mal ?

— De mal ?

— Tu es là, n'est-ce pas ? Es-tu hors-la-loi ?

— Je crois.

— Tu crois ! On est ou on n'est point. Qu'as-tu fait ?

— J'ai frappé un prêtre.

— Vraiment ? (Henry, un gros bonhomme dégarni au visage fermé et amer, avait paru intéressé un instant, puis il avait haussé les épaules.) Il faut prendre garde aux clercs, ces temps-ci, mon garçon. Les corbeaux sont d'humeur à la flambée. Tout comme le roi, ce petit bâtard impitoyable. L'as-tu vu ?

— Une fois.

— Tu as vu sa balafre ? Il a pris en pleine joue une flèche qui ne l'a point tué ! Et depuis, il est convaincu que Dieu est son ami et s'est mis en tête de brûler les ennemis du Seigneur. Bien, demain tu iras aider à prendre les flèches à la Tour, puis tu feras voile pour Calais.

Et c'est ainsi que Nicholas Hook, archer et hors-la-loi, était allé à Soissons, où il portait la croix crénelée de Bourgogne et arpentait les murailles. Il faisait partie d'un contingent anglais engagé par le duc de Bourgogne et commandé par un homme d'armes sourcilieux nommé sir Roger Pallaire. Hook le voyait rarement et prenait ses ordres d'un centenier nommé Smithson, qui passait son temps dans une taverne à l'enseigne de l'Oie.

— Ils nous détestent tous, avait déclaré Smithson à ses hommes. Aussi, ne vous promenez point seuls dans les rues la nuit, à moins de

vouloir prendre un couteau dans le dos.

La garnison était bourguignonne, mais les citoyens de Soissons étaient loyaux à leur imbécile de roi, Charles VI. Hook, malgré trois mois passés dans la cité, ne comprenait toujours pas pourquoi Bourguignons et Français se détestaient tant, car rien ne les distinguait à ses yeux. Ils parlaient la même langue, et, lui avait-on dit, le duc de Bourgogne n'était pas seulement le cousin du roi mais aussi le beau-père du dauphin.

— Des histoires de famille, mon gars, lui dit John Wilkinson. Il n'en est point de pire.

Wilkinson était un vieil homme, d'au moins quarante ans, qui fabriquait flèches et arcs pour les archers anglais de la garnison. Il habitait une écurie à la taverne de l'Oie, où ses limes, scies et ciseaux étaient soigneusement rangés au mur. Il avait demandé à Smithson un aide et Hook, le plus jeune des nouveaux, avait été choisi.

— Au moins, tu es compétent, l'avait complimenté en bougonnant Wilkinson. Ce qui nous vient ici, ce n'est qu'ordure, hommes comme armes. Ils se disent archers, mais ne sauraient toucher un tonneau à cinquante pas. Et sir Roger ? Il est là pour l'argent, cracha-t-il. On dit qu'il a plus de cinq cents livres de dettes ! Le crois-tu ! Et c'est avec ces moins que rien que nous devons combattre pour sir Richard.

— Les flèches nous viennent du roi, avait objecté Hook qui les avait charriées depuis la Tour.

— Tout ce qu'a fait le roi, Dieu le garde, c'est trouver des flèches qui datent du règne d'Édouard. Je sais ce que je vais faire, il s'est dit. Je vais vendre ces vieilleries à la Bourgogne ! Regarde-moi ça, ajouta-t-il en lui lançant une flèche.

Plus longue que le bras, elle était de frêne et courbée.

— Tordue comme un évêque ! C'est fait pour tirer dans les coins !

Il faisait chaud dans l'écurie. Le vieil homme entretenait un feu dans un four de briques sur lequel bouillonnait un chaudron d'eau. Il reprit la flèche tordue et la posa avec une douzaine d'autres sur le dessus du récipient, les recouvrit soigneusement d'un linge plié et posa une pierre au milieu.

— Je les échaude, et avec un peu de chance je les redresse, mais l'empenne tombe à cause de la vapeur. De toute façon, la moitié n'ont plus de plumes !

Dans un plus petit chaudron, chauffait de la colle de veau. Wilkinson en usait pour remplacer les plumes d'oie.

— Et comme je n'ai point de soie, je dois user de boyau. (Le boyau maintenait les plumes taillées et renforçait la colle.) Mais ce n'est point bon. Cela sèche, rétrécit et s'effrite. J'ai dit à sir Roger qu'il

me fallait du fil de soie, mais il ne comprend rien. Pour lui, une flèche n'est qu'une flèche. (Il noua le boyau, retourna la flèche pour vérifier l'encoche renforcée par un morceau de corne qui empêchait que la corde fende en deux le fût. Comme elle tenait bon, Wilkinson en prit une autre sur le porte-flèches – deux disques de cuir aux bords crénelés qui maintenaient ensemble deux douzaines de flèches bien séparées, afin que les fragiles empennes ne se froissent pas durant le transport.) Des plumes, de la corne, du frêne, de la soie, de l'acier et du vernis, murmura Wilkinson. On a beau avoir un bon arc et l'homme pour le tirer, mais sans tout cela, autant cracher sur l'ennemi. As-tu jamais tué d'homme ?

— Oui.

Wilkinson sourit à son ton belliqueux.

— Meurtre ou bataille ? As-tu tué dans la bataille ?

— Non, avoua Hook.

— As-tu jamais tué homme avec ton arc ?

— Un, un braconnier.

— A-t-il tiré sur toi ?

— Non.

— Alors tu n'es point archer. Tue un homme au combat, Hook, et tu te pourras dire archer. Comment as-tu tué la dernière fois ?

— Je l'ai pendu.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que c'était un hérétique.

Wilkinson passa une main dans ses cheveux grisonnants. Il était maigre comme une fouine, avec un visage lugubre et un regard aigu.

— Tu as pendu un hérétique ? On manque de fagots, en Angleterre, en ce moment ? Et quand as-tu accompli cette bravoure ?

— L'hiver dernier.

— C'était un Lollard, alors ? (Hook acquiesça et il sourit.) Alors tu as pendu un homme parce qu'il n'était point d'accord avec l'Église pour une histoire de pain ? « Je suis le pain vivant venu du Ciel », a dit le Seigneur, et le Seigneur n'a pas parlé du pain mort sur l'assiette du prêtre ? Il n'a pas dit qu'il était du pain moisi ? Non, Il a dit qu'il était le pain vivant, mon garçon, mais sans doute savais-tu mieux que Lui ce que tu faisais.

Hook sentit un défi dans ces paroles, mais, incapable de le relever, préféra rester coi. Il ne s'était jamais intéressé à la religion ou à Dieu, jusqu'au jour où il avait entendu cette voix dans sa tête, et parfois il se demandait si elle avait été bien réelle. Il se rappelait la fille dans l'écurie, son regard suppliant et son échec. Il se rappelait l'odeur pestilentielle de la chair brûlée et la fumée qui tourbillonnait

autour des lys et du léopard des armes d'Angleterre. Et le visage implacable et balafré du jeune roi.

— Celle-ci, dit Wilkinson en prenant une flèche à la pointe tordue, nous pouvons en faire une tueuse qui pourra envoyer une âme de noble en enfer. (Il la posa sur l'établi, choisit un couteau et en vérifia le tranchant sur son pouce, puis il en coupa la longueur d'une main d'un geste vif et la jeta à Hook.) Rends-toi utile, mon gars, enlève la pointe.

La pointe était une étroite pièce d'acier à trois faces à peine plus longue que le majeur de Hook. Elle était plus lourde que le commun, car elle était conçue pour percer une armure de plates et, de près, tirée d'un de ces grands arcs que seul un Hercule pouvait bander, elle aurait fendu le meilleur acier. C'était une tueuse de chevalier. Hook retira la pointe.

— Sais-tu comment elles sont durcies ? lui demanda Wilkinson.

— Non.

— On jette des os dans le feu quand on fond le fer. Des os, mon garçon. Des os desséchés et morts. Et pourquoi des os et du charbon changeraient le fer en acier ?

— Je ne sais.

— Et moi non plus, mais c'est ainsi. Des os et du charbon. (Il leva la flèche qu'il venait d'encocher, souffla dessus pour enlever la sciure et hocha la tête, satisfait.) Je connaissais un homme dans le Kent qui usait d'os humains. D'après lui, un crâne d'enfant faisait le meilleur acier et peut-être avait-il raison. Il les déterrait dans les cimetières, les brisait en morceaux et les jetait dans son four. Des crânes d'enfants et du charbon ! Oh, c'était une pourriture, cet homme, mais ses flèches tuaient bien. Que oui. Elles ne cognaient pas une armure, elles s'y enfonçaient sans un bruit ! (Tout en parlant, il avait choisi un fût de chêne de six pouces dont il glissa l'extrémité taillée en coin dans l'encoche de la flèche raccourcie.) Vois cela, dit-il fièrement en la levant. Sans faute. Cela fait trop longtemps que je fais ce métier ! (Il tendit la main pour récupérer la pointe qu'il ajusta sur la flèche.) Je vais coller tout cela et tu pourras tuer quelqu'un avec. (Il admira son œuvre. Le chêne alourdissait la pointe, lui permettant de mieux percer une armure.) Crois-moi, mon garçon, tu tueras bientôt.

— Vraiment ?

— Oui, ricana-t-il. Le roi de France est peut-être fou, mais il ne va pas laisser le duc de Bourgogne conserver Soissons. Nous sommes trop près de Paris ! Les hommes du roi seront bientôt ici et s'ils entrent en ville, mon garçon, tu iras au château ; et s'ils entrent au château, tu te tueras. Les Français n'aiment point les Anglais et encore moins nos

archers, et s'ils te capturent, mon garçon, tu souffriras. Je ne plaisante point, jeune Hook. Mieux vaut te trancher la gorge qu'être capturé par un Français.

— S'ils viennent, nous les repousserons.

— Mais oui, n'est-ce pas ? Prie pour que l'armée du duc arrive avant, car si les Français sont là, nous serons pris au piège dans Soissons comme rats dans baratte.

Et c'est ainsi que chaque matin Hook se rendait au-dessus de la porte pour contempler la route suivant l'Aisne vers Compiègne. Il passait encore plus de temps à lorgner la cour de l'une des nombreuses maisons blotties au bas des remparts. C'était celle d'un teinturier et chaque jour une rousse étendait les linges fraîchement teints sur une corde ; parfois, elle levait les yeux et regardait Hook et ses compagnons archers qui la sifflaient alors. Un matin, une vieille femme, la voyant leur faire signe, la gifla pour s'être montrée aimable avec des soldats étrangers ; mais le lendemain, la rousse était revenue, agitant sa croupe au grand plaisir de son public. Quand elle n'était pas là, Hook scrutait sur la route le scintillement d'une armure ou l'apparition de bannières qui annonceraient l'arrivée de l'armée ducal ou pire, des ennemis, mais les seuls soldats qu'il voyait étaient les Bourguignons de la garnison qui rapportaient des vivres. Parfois, les archers anglais participaient à ces pillages, mais ils ne voyaient d'ennemi que les pauvres gens dont ils volaient grain et bétail. Les paysans se réfugiaient dans les bois quand ils voyaient les Bourguignons arriver, mais les citoyens de Soissons ne se cachaient pas quand les soldats mettaient leurs demeures à sac. Sire Enguerrand de Bournonville, le commandant bourguignon, attendant l'arrivée de l'ennemi au début de l'été et un long siège, faisait remplir en prévision la cathédrale de grain et de viande séchée.

Nick Hook était de ces corvées dans la cathédrale qui sentit bientôt le grain, malgré l'odeur âcre de cuir qui flottait dans les rues de Soissons, fameuse pour ses cordonniers, selliers et tanneurs. Les tanneries étaient au sud de la ville, et la puanteur de l'urine où l'on faisait tremper les peaux empestait l'air quand le vent tournait. Souvent, Hook se promenait dans la cathédrale pour admirer les fresques et les riches autels ornés d'argent, d'or et d'émaux. C'était la première cathédrale qu'il voyait de l'intérieur et son immensité, les ombres des voûtes et le silence des pierres lui faisaient songer avec inquiétude que la vie ne se bornait peut-être pas à un arc, des flèches et des bras pour les manier. Il ignorait ce qu'elle pouvait offrir d'autre, mais ce sentiment l'avait assailli dès Londres, quand il avait entendu cette voix dans sa tête. Un jour, gauchement, il s'agenouilla devant

une statue de la Vierge Marie et lui demanda de lui pardonner d'avoir échoué à Londres.

Il leva les yeux vers son visage un peu triste et crut qu'elle posait sur lui un regard réprobateur de ses yeux peints de blanc et de bleu. *Parle-moi*, pria-t-il en silence, mais nulle voix dans sa tête ne répondit. Il ne serait point pardonné pour la mort de Sarah. Il avait failli à Dieu. Il était maudit.

— Tu crois qu'elle peut te venir en aide ? demanda la voix aigre de Wilkinson.

— Si elle ne le peut, qui pourra ?

— Son fils ? ironisa Wilkinson. (Il jeta un regard furtif autour de lui. Hormis la demi-douzaine de prêtres qui disaient la messe dans les chapelles latérales, il y avait seulement des nonnes qui se hâtaient dans la nef, escortées de prêtres.) Les pauvres filles.

— Pauvres ?

— Tu crois qu'elles veulent être nonnes ? Leurs parents les ont mises ici pour les garder de tout péril. Ce sont bâtardes des riches qu'on enferme pour qu'elles ne puissent enfanter d'autres bâtards. Viens là, que je te montre quelque chose. (Il marcha lourdement vers le grand autel tout scintillant d'or sous les immenses voûtes, s'agenouilla et baissa respectueusement la tête.) Jette un regard à ces boîtes.

Hook monta vers l'autel où des châsses d'or et d'argent trônaient de part et d'autre d'un crucifix d'or. Par leurs parois de cristal trouble, il distingua des lambeaux de cuir.

— Qu'est-ce ?

— Des souliers, mon garçon.

— Ah bon ?

— Ce que tu chausses afin de ne point souiller tes orteils de boue.

Le cuir sombre et racorni paraissait ancien. Un reliquaire contenait une chaussure si petite que Hook jugea qu'elle devait appartenir à un enfant.

— Mais pourquoi ?

— As-tu entendu parler de saint Crépin et saint Crépinien ?

— Non.

— Ce sont les saints patrons des cordonniers et de ceux qui travaillent le cuir. On dit qu'ils firent ces souliers et qu'ils habitaient ici et y furent probablement tués. Martyrisés, mon garçon, comme ce vieillard que tu brûlas à Londres.

— C'était un...

— Hérétique, je sais. Mais chaque martyr a été tué parce qu'une puissance supérieure réprouvait ce en quoi il croyait. Le Christ sur Sa

croix, mon garçon, Jésus Lui-même, fut crucifié pour hérésie ! Pour quelle autre raison penses-tu qu'on le cloua ainsi ? As-tu aussi tué des femmes ?

— Non, dit Hook, mal à l'aise.

— Mais il y en avait ? (Il scruta Hook et grimaça.) Oh, je suis sûr que Dieu a été enchanté de l'ouvrage de ce jour-là ! (Il secoua la tête d'un air dégoûté, puis sortit de sa bourse une poignée de ce que Hook prit pour des pièces, qu'il jeta dans la grande cruche de cuivre destinée aux aumônes des pèlerins. Un prêtre qui regardait jusque-là les Anglais d'un œil soupçonneux se rasséra en entendant le bruit métallique.) De vieilles pointes de flèches rouillées qui ne sont plus bonnes à rien, expliqua Wilkinson avec un sourire narquois. Eh bien, et si tu t'agenouillais pour dire une prière à Crépin et Crépinien ?

Hook hésita. Dieu avait certainement vu Wilkinson jeter ces pointes sans valeur au lieu de pièces et, la menace de l'enfer lui paraissant soudain fort proche, il se hâta de jeter une pièce dans la cruche.

— C'est bien, mon gars, dit Wilkinson. L'évêque en sera sûrement bien content. Cela lui paiera une pinte d'ale.

— Pourquoi prier Crépin et Crépinien ?

— Parce que ce sont les saints d'ici. Et puisque c'est leur travail que d'écouter les prières de Soissons, ce sont les meilleurs à prier ici.

Hook obéit donc et pria les deux saints de pardonner son péché de Londres, puis de le prendre en leur sainte garde en leur ville avant de le renvoyer sain et sauf en Angleterre. La prière ne lui parut pas aussi puissante que celle qu'il avait adressée à la mère du Christ, mais il jugea raisonnable de s'en remettre à ces deux saints, puisqu'ils devaient veiller tout particulièrement sur ceux qui les priaient à Soissons.

— C'est bon, mon garçon, annonça brusquement Wilkinson. (Il glissa quelque chose dans sa manche et Hook, en se relevant, vit que la nappe de l'autel était effilochée, car une bonne partie avait été grossièrement arrachée. Le vieil homme sourit.) De la soie, mon gars. Il m'en faut pour les flèches, alors j'en ai volé.

— À Dieu ?

— Si Dieu ne peut pas se passer de quelques fils de soie, mon gars, Il est dans un sale pétrin. Et tu devrais être heureux. Tu voulais tuer des Français ? Prie que j'aie assez de soie pour fignoler tes flèches.

Mais Hook n'eut pas l'occasion de prier, car le lendemain, à l'aube, les Français arrivèrent.

On avait appris à Soissons que Compiègne, jusque-là aux mains des Bourguignons, s'était rendue. Soissons était désormais la dernière forteresse barrant aux Français la route des Flandres, où se trouvait le gros de l'armée bourguignonne, et l'on disait que les Français étaient à l'est, le long de l'Aisne.

Hook vit d'abord arriver des cavaliers depuis les remparts ouest. Ils portaient armures de plates et surcots éclatants, et certains se rapprochèrent au galop de la ville comme pour défier les archers. Certains décochèrent quelques carreaux de leur arbalète, mais nul ne fut touché.

— Épargnez vos traits, ordonna Smithson, le centenier, qui arrivait de la Taverne à l'Oie. N'en use point, ajouta-t-il en effleurant l'arc de Hook. Ne gâche point une flèche. (Il observa les cavaliers, qui poussaient des cris indistincts en direction des remparts où l'on hissait l'étendard bourguignon au côté de la bannière du commandant de la garnison, le sire de Bournonville. Des habitants étaient aussi montés aux remparts pour voir les cavaliers.) Vois ces gueux, grommela Smithson. Ils aimeraient bien nous trahir. Nous aurions dû les égorger jusqu'au dernier, cracha-t-il. Il ne va rien se passer aujourd'hui. Autant boire de l'ale tant qu'il en reste, conclut-il en s'éloignant.

Les Français continuèrent d'arriver durant toute la journée. La plupart étaient à pied, et ils commencèrent à encercler la ville et à abattre des arbres sur les collines au sud. Des tentes furent dressées sur l'espace défriché et on hissa les bannières des nobles, dans une débauche d'azur, d'or, d'argent et d'écarlate. Sur la rivière arrivèrent des barges qui portaient quatre mangonneaux, d'énormes catapultes. Une seule fut débarquée ce jour-là et Enguerrand de Bournonville, pensant la faire basculer dans la rivière, fit une sortie avec deux cents cavaliers en armes ; mais les Français, qui s'attendaient à l'attaque, ripostèrent avec le double d'hommes. Les deux troupes pilèrent, lances en l'air, puis les Bourguignons finirent par tourner bride sous les railleries des Français. Dans l'après-midi, de la fumée commença à s'élever alors que les assiégeants incendiaient les maisons au pied des remparts. Hook vit la jeune rousse partir avec un ballot vers le campement des Français. Aucun des fugitifs ne demanda l'asile à la cité et tous filèrent droit à l'ennemi. La fille se retourna pour faire ses adieux aux archers. Les premiers arbalétriers ennemis apparurent dans la fumée, chacun protégé par un compagnon tenant un épais pavois afin de pouvoir laborieusement réarmer son arbalète après chaque tir. Les lourds carreaux cognèrent les murailles ou sifflèrent au-dessus de leurs têtes pour retomber quelque part dans la cité.

Puis, alors que le soleil se couchait sur la monstrueuse catapulte, une trompette sonna, trois notes claires et vives dans l'air chargé de fumée, et les arbalétriers cessèrent leurs tirs. Dans une gerbe d'étincelles, un toit s'effondra au pied des remparts et la fumée tourbillonna le long de la route de Compiègne, où Hook vit apparaître deux cavaliers.

Aucun ne portait d'armure, mais d'éclatantes cottes d'armes et ils n'avaient d'autres armes que de minces baguettes blanches qu'ils brandissaient. Le sire de Bournonville devait les attendre, car la porte ouest s'ouvrit et le commandant de la cité sortit avec un seul compagnon pour trotter à leur rencontre.

— Des hérauts, dit Jack Dancy. (Il était du Herefordshire et un peu plus âgé que Hook. Il s'était porté volontaire pour servir sous la bannière bourguignonne, car il avait été pris en flagrant délit de vol. « Soit j'étais pendu au pays, soit je mourais ici », lui avait-il un jour confié.) Ils viennent pour nous demander de nous rendre, espérons que nous le ferons.

— Pour être captifs des Français ? demanda Hook.

— Non, non, c'est un bon bougre, dit Dancy en désignant Bournonville. Il s'assurera que nous soyons épargnés. Si nous nous rendons, nous pourrons partir.

— Où cela ?

— Là où on nous dira d'aller.

Les hérauts, qui étaient suivis à distance par deux porte-étendards et un sonneur, avaient retrouvé Bournonville non loin de la porte. Hook les regarda s'incliner depuis leurs selles. C'était la première fois qu'il en voyait, mais il savait qu'il était interdit de les attaquer. Un héraut était un observateur qui rapportait à son seigneur ce qu'il voyait et, même ennemi, il devait être traité avec respect. Les hérauts parlaient également pour leur seigneur et ceux-là devaient appartenir au roi de France, car l'une de leurs bannières était française, de soie bleue frappée de trois lys d'or. Dancy lui indiqua que l'autre, violet avec une croix blanche, était celui de saint Denis, saint patron de la France, et Hook se demanda si Denis avait plus d'influence au Ciel que Crépin et Crépinien. Débattaient-ils de leurs affaires devant Dieu, comme deux plaignants à la cour de justice du manoir ? se demanda-t-il en effleurant le crucifix en bois autour de son cou.

Les hommes discutèrent un court moment, puis s'inclinèrent de nouveau et les hérauts du roi tournèrent bride et repartirent. Le sire de Bournonville les regarda s'éloigner, puis fit volte-face et rentra au galop pour s'arrêter sous les remparts près de la maison incendiée du tanneur et crier quelque chose. C'était en français, langue dont Hook

avait appris quelques rudiments, mais il ajouta en anglais :

— Nous combattrons ! Nous ne laisserons pas cette citadelle à la France ! Nous combattrons et nous vaincrons !

Cette annonce retentissante fut accueillie en silence par les Anglais comme par les Bourguignons. Dancy soupira ; un carreau siffla au-dessus d'eux et se fracassa dans une rue voisine. Bournonville, ne recevant pas la moindre réponse de ses hommes, piqua par la porte qui se referma dans un grincement de charnières, suivi du bruit sourd de la barre qu'on remettait en place.

Le soleil brillait d'un or rougeâtre à travers la fumée, lorsqu'une troupe de cavaliers ennemis apparut le long des remparts, armés et revêtus de leurs armures. L'un d'eux, monté sur un grand destrier noir, portait une étrange bannière qui flottait derrière lui. C'était un long morceau de soie rouge unie, translucide devant le soleil, mais à sa vue les hommes sur les murailles firent le signe de croix.

— L'oriflamme, dit Dancy à mi-voix.

— L'oriflamme ?

— La bannière de guerre française, expliqua Dancy en se signant de nouveau. Cela veut dire qu'il n'y aura nulle merci. Et qu'ils veulent tous nous tuer.

C'est alors qu'il tomba à la renverse. L'espace d'un instant, Hook resta interdit, puis il crut que Dancy avait trébuché et tendit instinctivement la main pour le relever. Il vit alors le carreau empenné fiché dans le front de son compagnon. Il y avait très peu de sang. Quelques gouttes seulement avaient giclé sur son visage qui semblait autrement paisible, et Hook s'agenouilla pour regarder le carreau. Il ne saillait que de cinq doigts ; le reste était enfoncé dans la cervelle de Dancy, qui était mort sans un mot.

— Jack ? demanda Hook.

— Pas la peine de lui parler, Nick, dit un autre archer. Il bavarde avec le diable, à présent.

Hook se releva et se retourna. Plus tard, il ne devait qu'à peine se rappeler ce qui était arrivé ni même pourquoi. Jack Dancy n'était pas un ami proche, car Hook n'en avait aucun à Soissons hormis, peut-être, John Wilkinson. Pourtant, il fut pris d'une colère soudaine. Dancy était un Anglais, et à Soissons les Anglais se sentaient autant assiégés par leurs alliés que par l'ennemi. Et comme Dancy était mort, Hook tira une flèche vernie de son carquois de toile blanche.

Il baissa son arc horizontalement devant lui, posa la flèche sur le bois, la coinça du pouce et glissa la corde dans l'encoche. Puis il releva l'arc tout en le bandant.

— Nous ne devons pas tirer, dit un archer.

— Ne gâche point de flèche ! ajouta un autre.

La corde avait atteint son oreille. Du regard, il scruta les alentours nimbés de fumée et vit un arbalétrier surgir de derrière un pavois décoré de haches croisées.

— Tu ne peux pas tirer aussi loin qu'eux, l'avertit le premier archer.

Mais Hook savait manier l'arc depuis l'enfance. Il s'était exercé jusqu'à pouvoir tendre la corde des plus grands arcs de guerre et avait appris de lui-même que l'on ne vise point avec l'œil, mais avec l'esprit. On voyait, puis on pensait à sa flèche, et les mains bougeaient à peine pour viser. L'arbalétrier relevait son arme quand deux carreaux sifflèrent aux oreilles de Hook dans l'air du soir.

Il n'y prêta aucune attention. Ce fut comme lorsque le cerf apparaissait brièvement entre des feuilles et que la flèche s'envolait sans que l'archer ait eu conscience de lâcher la corde.

— Toute l'habileté est entre les oreilles, mon petit, lui avait dit autrefois un villageois. On ne vise point. On pense à la cible et la flèche y vole.

Hook lâcha.

— Fichu sot, dit un archer.

Hook regarda les plumes blanches trembler dans l'air et la flèche retomber, plus vive qu'un faucon sur sa proie. Armée d'une pointe d'acier, nouée de soie et taillée dans le frêne, la mort filait dans le silence du soir.

— Bon Dieu, murmura le premier archer.

L'arbalétrier ne mourut pas aussi facilement que Dancy. La flèche de Hook lui transperça la gorge, l'homme tourna sur lui-même en lâchant son arme, qui libéra son carreau au hasard du ciel. L'homme tomba à la renverse en se tortillant et se débattit sur le sol, portant les mains à sa gorge. Au-dessus, le ciel était rougissant de la lueur des feux et des derniers rayons de la mort quotidienne du soleil.

Voilà qui avait été bonne flèche, se dit Hook. Droite et proprement empennée de plumes toutes prises sur la même aile d'oie. Elle avait filé droit, là où il le désirait, et il avait tué un homme au combat. Enfin, il pouvait se considérer comme un archer.

Le deuxième soir du siège, Hook crut que c'était la fin du monde. La lumière était chaude et limpide, et la rivière coulait lentement entre ses rives fleuries et bordées de saules. Les bannières des Français pendaient inertes au-dessus des tentes. Des maisons incendiées la veille, s'élevait encore un peu de fumée vers le ciel sans nuages, tandis

que les hirondelles virevoltaient et chassaient sous les murailles.

Adossé aux remparts, son arc détendu posé à côté de lui, Hook pensait à l'Angleterre, au manoir et aux champs derrière la grange où le foin serait bientôt prêt à faucher. Des lièvres devaient courir dans les herbes hautes où voletaient les alouettes et des truites folâtraient dans la rivière. Il songeait à l'étable en ruine au toit de chaume pourri et au paravent de chèvrefeuille derrière lequel Nell, la jeune épouse de William Snoball, le retrouvait pour faire l'amour en silence. Il se demanda qui débroussaillait le bois des Trois-Boutons, et pour la millièème fois d'où venait ce nom. La taverne du village portait le même et nul n'en savait la raison, pas même lord Slayton, qui parfois apparaissait sur le seuil avec ses béquilles et posait une pièce d'argent sur le comptoir pour payer à tous une tournée d'ale. Puis il songea aux Perrill, malfaisants et toujours présents. Il ne pouvait rentrer, désormais, plus jamais, car il était hors-la-loi. Les Perrill avaient le droit de le tuer et ce ne serait point un assassinat, pas même un meurtre, car un hors-la-loi n'était pas sous l'aile de la justice. Il se rappela la fenêtre dans l'écurie de Londres et Dieu qui lui avait demandé d'emmener la fille. Son échec lui interdirait à jamais de voir la lumière qui brillait au-delà de cette fenêtre. Sarah. Il murmurait souvent son nom comme si cela avait pu lui apporter le pardon.

La paix du crépuscule disparut dans le vacarme. Mais d'abord il y eut une lumière. Sombre, un filet de lumière rougeâtre qui jaillit comme la langue d'un serpent infernal d'un terrassement que les Français avaient creusé auprès de l'une de leurs catapultes. Cette langue de feu fut visible un instant avant d'être obscurcie par un dense nuage de fumée noire qui se déploya soudain. Puis il y eut le bruit, une explosion assourdissante qui secoua les cieux tandis que les murailles tremblaient.

L'arc tomba sur le sol. Des oiseaux s'enfuirent en piaillant. Le soleil avait disparu derrière le nuage noir et Hook, éberlué, fut convaincu un instant que la terre s'était ouverte et que l'enfer avait vomi son feu.

— Par le sang du Christ ! s'exclama un archer.

— Je me demandais quand cela arriverait, se lamenta un autre. C'est une bombarde, expliqua-t-il au premier. N'en as-tu jamais vu ?

— Jamais.

— Tu les verras à présent.

Hook n'en avait jamais vu non plus et il frémit quand la seconde bombarde remplit de fumée le ciel estival. Le lendemain, quatre autres s'y joignirent et les six pièces des Français firent plus de dommages que les quatre engins de bois. Les catapultes étaient imprécises et leurs

projectiles qui manquaient souvent les remparts s'écrasaient dans la cité sur des maisons qui prenaient feu dans l'éparpillement des braises de l'âtre. Mais les boulets de pierre des bouches à feu rognaient implacablement les murailles déjà en bien mauvais état. Il ne fallut que deux jours pour que le revêtement extérieur s'écroule dans le large fossé fétide, puis les artilleurs agrandirent méthodiquement la brèche tandis que les Bourguignons se défendaient en édifiant une barricade derrière le mur.

Chaque bombarde tirait trois fois dans la journée, avec la régularité de cloches de monastère appelant les fidèles à la prière. Les Bourguignons avaient aussi une bombarde, qui avait été montée sur un bastion au sud, dans l'idée que les Français attaqueraient par la route de Paris. Il fallut deux jours pour la traîner sur les murailles ouest en haut d'une tour de guet. Hook fut fasciné par le tube, deux fois long comme son arc et en forme de chope à ale. L'engin était en fer noirci, posé sur un affût de bois. Les artilleurs étaient des Hollandais qui observèrent longuement les bombardes de l'ennemi et finirent par diriger la leur sur l'une d'elles avant d'entreprendre de la charger laborieusement. De la poudre fut introduite au fond à l'aide d'une longue louche, une lanterne, puis bien tassée avec un refouloir couvert d'un linge à son extrémité. Les artilleurs ajoutèrent ensuite de la terre à l'aide d'un seau et la bourrèrent, puis jouèrent aux dés en attendant qu'elle sèche. Le boulet, une pierre grossièrement taillée en forme de sphère, attendit auprès du tube que l'artilleur en chef, un gros homme à la barbe fourchue, décide que la terre était assez sèche, et seulement alors on le chargea. Il fut maintenu en place contre la terre et la poudre avec un coin de bois qu'on martela. Un prêtre vint répandre de l'eau bénite et dire une prière pendant que les Hollandais ajustaient l'inclinaison de la bouche à feu à l'aide de longs leviers.

— Recule, mon garçon, dit le sergent Smithson à Hook.

Le centenier avait daigné quitter la Taverne à l'Oie pour assister au tir. Une vingtaine d'autres étaient venus, dont le sire de Bournonville qui encouragea les artilleurs. Personne ne resta auprès de la bombarde, la considérant comme quelque bête sauvage dont il convenait de se méfier.

— Bonjour, sir Roger, dit Smithson en s'inclinant devant un grand homme maigre.

Sir Roger Pallaire, commandant du contingent anglais, ne releva pas. Il avait un visage étroit et un nez crochu, des cheveux noirs et, en présence de ses archers, l'expression d'un homme que l'on force à endurer la pestilence d'une latrine.

Le gros Hollandais attendit que le prêtre ait terminé sa prière,

puis il introduisit une plume ébarbée dans le petit orifice percé au bas du tube. Avec un entonnoir de cuivre, il le remplit de poudre, vérifia une dernière fois l'orientation du fût, puis s'écarta et tendit la main pour qu'on lui donne un long cierge allumé. Le prêtre, seul autre homme à rester auprès de la bombarde, se signa en murmurant rapidement une bénédiction, puis l'artilleur posa la flamme sur la plume remplie de poudre.

La bombarde explosa.

Au lieu de projeter son boulet sur les assiégeants, l'engin se volatilisa dans une gerbe de fumée, de débris de fer et de chairs déchiquetées. Les cinq artilleurs et le prêtre furent tués sur le coup, réduits à un nuage ensanglanté. Un homme d'armes hurlait en se tortillant, un fragment de métal lui ayant tranché le ventre. Sir Roger, qui se trouvait à côté de lui, s'écarta d'un air las et fit la grimace en voyant le sang qui avait souillé sa cotte d'armes et le blason représentant trois faucons sur un champ vert.

— Ce soir, Smithson, dit-il, tu me retrouveras après le coucher du soleil à l'église de Saint-Antoine-le-Petit. Toi et toute ta compagnie.

— Oui, mon seigneur. Bien entendu.

Le sergent fixait les restes de la bombarde. Les trois premiers mètres du tube étaient éventrés et le fond n'était plus qu'un amas de ferraille tordue. Un morceau de cerclage et une main gisaient aux pieds de Hook, et les artilleurs, engagés à grands frais, n'étaient plus que des carcasses éviscérées. Le sire de Bournonville, souillé de sang et de débris de chairs, se signa tandis que des quolibets s'élevaient des lignes françaises.

— Nous devons nous préparer à l'assaut, dit sir Roger, qui ne se souciait apparemment pas du carnage à quelques pas de lui.

— Très bien, répondit Smithson en ôtant un débris gélatineux et rougeâtre de sa ceinture. La cervelle d'un Hollandais, dit-il, dégouté, en secouant la main vers sir Roger qui avait déjà tourné les talons.

Sir Roger, avec trois hommes d'armes portant sa livrée, retrouva les archers anglais et gallois de la garnison de Soissons dans l'église de Saint-Antoine à l'heure dite. Il avait fait laver son surcot, mais les taches étaient encore visibles sur l'étoffe verte. Debout devant l'autel éclairé de lanternes qui brillaient faiblement aux colonnes, il avait l'air distant de celui qui souffre d'être en pareille compagnie.

— Votre tâche, dit-il sans préambule, quand les quatre-vingt-neuf archers furent rassemblés dans la nef, sera de défendre la brèche. Je ne peux vous dire quand l'ennemi donnera l'assaut, mais je puis vous assurer que ce sera bientôt. Et vous les repousserez.

— Oh, certes oui, sir Roger, comptez sur nous, mon seigneur,

s'empres­sa Smithson.

Sir Roger eut un fré­mis­se­ment. On ra­con­ta­it dans le con­tingent an­glais qu'il avait emprunté de l'argent à des Lombards en attendant d'hériter des biens d'un oncle, mais que la terre était revenue à un cousin et qu'il devait une fortune à ces implacables banquiers. Son seul espoir de rembourser sa dette était de capturer et rançonner quelque riche chevalier français, raison probable pour laquelle il avait loué ses services au duc de Bourgogne.

— Au cas où, reprit-il, vous ne parviendriez à empêcher l'ennemi de pénétrer la cité, vous devrez vous rassembler ici dans cette église.

Ces paroles provoquèrent un remous dans l'assistance. S'ils échouaient à défendre la brèche et perdaient les défenses situées derrière, ils étaient censés se réfugier dans le château.

— Sir Roger ? hésita Smithson.

— Je n'ai invité nulle question.

— Sauf votre respect, sir Roger, insista respectueusement Smithson, ne serions-nous point mieux à l'abri au château ?

— Vous vous rassemblez ici ! dit sir Roger d'un ton péremptoire.

— Pourquoi pas au château ? le défia un archer près de Hook.

Sir Roger scruta la pénombre, ne parvint pas à repérer celui qui avait parlé, mais daigna cependant répondre.

— Les habitants de la cité nous détestent, dit-il après un silence. Si vous tentez d'atteindre le château, vous serez attaqués dans les rues. Ce lieu est le plus proche de la brèche, vous y viendrez donc. Je m'efforcerai d'obtenir une trêve pour vous.

Il y eut un silence inconfortable. L'explication se tenait. Les archers savaient que presque tous les Soissonnais les haïssaient. Ils étaient français, soutenaient leur roi et détestaient les Bourguignons, mais ils exé­craient plus encore les Anglais : il était donc plus que probable qu'ils s'en prennent aux archers en route vers le château.

— Une trêve, répéta dubitativement Smithson.

— La querelle des Français est avec la Bourgogne, et non point avec nous, dit sir Roger.

— Nous retrouverez-vous ici ? demanda un archer.

— Bien sûr. (Un silence. Personne ne pipa mot.) Combattez bien, dit-il avec distance. Et rappelez-vous que vous êtes anglais !

— Gallois, intervint une voix.

Sir Roger frémit à ces mots puis, sans rien ajouter, sortit avec ses trois hommes d'armes. Un chœur de protestations s'éleva. L'église était de pierre et défendable, mais pas aussi sûre que le château, même s'il était vrai que celui-ci se trouvait à l'autre bout de la cité. Hook se

demanda s'il serait difficile d'atteindre ce refuge si les habitants barraient les rues et que des soldats français avaient franchi les remparts. Il leva les yeux vers les parois où une fresque représentait des hommes, des femmes et des enfants précipités en enfer. Des prêtres et même des évêques tombaient avec eux dans un lac de feu où des diables noirs les attendaient avec des fourches et des sourires avides.

— Tu préféreras être en enfer si les Français te capturent, dit Smithson en suivant son regard. Tu désireras ardemment le confort de l'enfer si ces gueux te prennent. Alors n'oublie point ! Nous nous battons aux barricades et ensuite, si tout s'écroule, nous nous rendons ici.

— Pourquoi ici ? demanda un homme.

— Parce que sir Roger sait ce qu'il fait, répondit Smithson d'un ton peu convaincu. Et si vous avez une gueuse, ajouta-t-il avec un sourire entendu, amenez-la avec vous. (Il se mit à agiter les hanches d'avant en arrière.) Nul ne voudrait que nos belles dames soient abandonnées dans les rues pour que la moitié de l'armée française les trousses, n'est-ce pas ?

Le lendemain matin, comme tous les autres jours, Hook scruta, au nord de l'Aisne, les collines boisées où tous espéraient voir apparaître les renforts bourguignons. Il se levait de bonne heure, avant l'aube, et allait prier à la cathédrale. On lui avait dit de ne point se hasarder seul dans les rues, mais les gens de Soissons ne l'importunaient pas, peut-être parce qu'ils redoutaient sa taille et sa carrure, ou parce qu'ils le toléraient, sachant qu'il était le seul archer à prier régulièrement. Il avait cessé de s'adresser à saint Crépin et saint Crépinien, parce qu'il jugeait qu'ils s'occupaient davantage des habitants de la cité, qui étaient des leurs. Il priait la mère du Christ, car sa propre mère s'appelait Mary. Il lui demandait de lui pardonner la mort de la fille à Londres. Un matin, un prêtre s'agenouilla à son côté. Hook l'ignora.

— Tu es l'Anglais qui prie, dit l'homme en anglais. (Hook ne répondit pas.) Elles se demandent pourquoi, ajouta-t-il en désignant les femmes prosternées devant d'autres statues et chapelles.

Hook aurait eu tendance à persister à l'ignorer, mais le prêtre avait un visage aimable et une voix douce.

— Je prie, c'est tout.

— Pries-tu pour toi-même ?

— Oui, avoua Hook.

Il priait pour que Dieu lui pardonne et le libère de la malédiction dont il était certain d'être affligé.

— Alors sollicite pour quelqu'un d'autre, suggéra le prêtre. Dieu

écoute plus volontiers de telles prières, je crois, et si tu pries pour un autre, Il exaucera également ta requête. (Il sourit, se releva et effleura l'épaule de Hook.) Et prie nos saints, Crépin et Crépinien. Je crois qu'ils sont moins occupés que la Sainte Vierge. Dieu t'ait en Sa sainte garde, Anglais.

Il s'éloigna. Hook décida de suivre son conseil et de prier à nouveau les deux saints patrons de la ville. Il s'approcha d'un autel au-dessus duquel les deux martyrs étaient représentés et pria pour l'âme de Sarah, qu'il avait échoué à sauver à Londres. Les deux saints se dressaient dans une verte prairie parsemée d'étoiles, sur une colline dominant une cité ceinte de murailles blanches. Leur regard triste était baissé vers Hook, qui ne leur trouva pas une allure de cordonniers. Ils étaient vêtus de robes blanches, et Crépin portait une houlette de berger tandis que Crépinien tenait un plateau d'osier garni de pommes et de poires. Leurs noms étaient peints au-dessous et Hook, bien que ne sachant pas lire, pouvait les distinguer car l'un des noms était plus long que l'autre. Crépinien paraissait le plus avenant. Il avait des yeux bleus, un visage rond et souriant, alors que Crépin semblait plus austère, se détournant à demi comme s'il n'avait pas de temps à consacrer au spectateur et s'apprêtait à redescendre vers la ville. Hook prit donc l'habitude de prier Crépinien chaque matin, même s'il saluait aussi Crépin. Et il déposait deux sous dans le tronc à chaque fois.

— En te voyant, je ne t'aurais point cru homme de prière, lui dit John Wilkinson un soir.

— Je ne l'étais pas jusqu'à présent.

— Tu crains pour ton âme ?

Hook hésita. Il était en train de lier l'empennage d'une flèche avec la soie volée.

— J'ai entendu une voix, bafouilla-t-il soudain.

— Une voix ? (Hook ne répondit pas.) Celle de Dieu ?

— C'était à Londres.

Il se sentit sot de l'avouer, mais Wilkinson le prenait au sérieux. Il fixa Hook longuement, puis hocha la tête.

— Tu es un homme chanceux, Nicholas Hook.

— Le suis-je ?

— Si Dieu t'a parlé, c'est donc qu'il a pour toi une mission. Cela veut dire que tu survivras peut-être à ce siècle.

— Si c'était bien Dieu qui m'a parlé, dit Hook, gêné.

— Et pourquoi ne l'aurait-Il point fait ? Il a besoin de parler aux gens étant donné que l'Église ne l'écoute point.

— Vraiment ?

— L'Église n'est qu'argent, mon garçon, argent. Les prêtres sont censés être des bergers, non ? S'occuper du troupeau. Mais puisqu'ils sont tous au château à se goinfrer de pâtés, les brebis doivent veiller elles-mêmes sur leur sort. Et si les Français entrent dans la cité, Hook, ne va pas à Saint-Antoine-le-Petit ! Va au château.

— Sir Roger...

— Nous veut morts ! s'emporta Wilkinson.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il n'a nul argent et une grande dette, mon garçon, et que celui qui a la plus grosse bourse peut l'acheter. Et parce qu'il n'est point un vrai Anglais. Sa famille est venue en Angleterre avec les Normands et il nous hait, toi et moi, car nous sommes saxons. Et parce qu'il est rempli jusqu'au gosier de merde normande, voilà pourquoi. Tu iras au château, mon gars !

Les nuits suivantes furent noires et la lune décroissante n'était qu'une mince lame d'argent. Le sire de Bournonville redoutait une attaque de nuit et ordonna que des chiens soient attachés auprès des restes calcinés des maisons. S'ils aboient, déclara-t-il, il faut sonner le tocsin de la porte ouest ; les chiens aboyèrent et l'on sonna le tocsin, mais aucun Français ne prit la brèche d'assaut. Au lieu de cela, quand la brume se leva sur la rivière, les assiégeants catapultèrent les cadavres des bêtes dans la cité. Les chiens avaient été éventrés et égorgés pour avertir la garnison du sort qui la guettait.

La fête de saint Abde passa et aucun renfort n'arriva ; puis ce fut la Saint-Possidius, et le lendemain, la fête des sept vierges. Hook les pria tous et le lendemain matin il pria saint Dustan, l'Anglais, au jour de sa fête, puis le jour suivant saint Ethelbert, qui avait été roi d'Angleterre. Chaque jour, il continua d'implorer la protection de Crépinien et Crépin, et le dernier jour, à la fête de saint Hospitius, il reçut sa réponse.

Quand les Français, qui priaient saint Denis depuis tout ce temps, attaquèrent Soissons.

Hook comprit que l'assaut était donné quand les cloches de la cité

se mirent à carillonner à qui mieux mieux et en grand désordre. Il faisait nuit, il dormait sur la paille au fond de l'atelier de John Wilkinson ; il ouvrit les yeux, désorienté, tandis que le vieil homme jetait du bois dans son feu pour apporter un peu de lumière.

— Ne reste pas là comme une truie qui allaite, mon garçon. Ils sont là.

— Marie Mère de Dieu, dit Hook, glacé par la panique.

— M'est avis qu'elle ne se soucie de personne, dit Wilkinson en enfilant sa cotte de mailles. J'ai laissé pour toi près de la porte un carquois rempli de bonnes flèches. Va, mon garçon, tues-en quelques-uns.

— Et vous ? demanda Hook en chaussant les nouvelles bottes que lui avait confectionnées un habile cordonnier de Soissons.

— Je te rattraperai ! Prépare ton arc et va !

Hook boucla sa ceinture, corda son arc, prit son carquois et celui qui l'attendait près de la porte, et se précipita dans la cour de la taverne. Il entendait des cris et des hurlements, mais sans savoir d'où ils provenaient. Il suivit instinctivement des archers qui couraient vers les nouvelles défenses édifiées derrière la brèche. Les cloches résonnaient lugubrement dans la nuit, et des chiens aboyaient et grondaient.

Hook n'avait pas d'armure, seulement un vieux casque que Wilkinson lui avait donné et un peu trop grand pour lui. Sa veste rembourrée pouvait arrêter un faible coup d'épée, mais il n'avait rien d'autre. Les autres archers portaient des cottes courtes et des casques bien ajustés, mais ils avaient tous le sautoir bourguignon orné de la croix crénelée et se postaient sur la muraille constituée de paniers d'osier remplis de terre. Aucun n'avait encore tiré : ils se contenaient de regarder vers la brèche, où flamboyaient des torches enduites de poix que les hommes d'armes de Bourgogne y jetaient.

Ils étaient une cinquantaine, mais aucun ennemi ne paraissait à la brèche. Pourtant, les cloches continuaient de sonner une attaque des Français. Hook se retourna et vit vers le sud une lueur dans le ciel qui teintait de rouge la tour de la cathédrale. Quelque chose brûlait vers la porte de Paris. Était-ce là qu'avaient attaqué les Français ? Cette porte était commandée par sir Roger Pallaire et défendue par les hommes d'armes anglais ; Hook se demanda une fois de plus pourquoi sir Roger n'avait pas ordonné aux archers anglais de rejoindre la garnison de cette porte.

Au lieu de quoi, les archers attendaient à la brèche ouest où aucun ennemi ne survenait. Inquiet, Smithson, le centenier, tripotait la chaîne d'argent, insigne de son rang, et jetait des coups d'œil vers le

sud.

— Par le Diable... marmonna-t-il.

— Que se passe-t-il ? demanda un archer.

— Au nom du Ciel, comment le saurais-je ? gronda Smithson.

— Je crois qu'ils sont déjà dans la cité, dit timidement Wilkinson.

Il avait apporté une douzaine de gerbes de flèches qu'il déposait devant les archers. Des cris s'élevèrent dans la ville et une troupe d'arbalétriers bourguignons passa en courant, délaissant la brèche pour gagner la porte de Paris. Quelques hommes d'armes les suivirent.

— S'ils sont dans la cité, hésita Smithson, nous devrions aller à l'église.

— Pas au château ? demanda un homme.

— À l'église, je crois, comme l'a dit sir Roger. C'est un seigneur, n'est-ce pas ? Il doit savoir ce qu'il fait.

— Si fait, et le pape pond des œufs, répondit Wilkinson.

— Devons-nous y aller maintenant ? demanda un homme.

Sans répondre, Smithson continua de jeter des regards de tous côtés en tripotant sa chaîne.

Hook fixait la brèche, le cœur battant et le souffle court. Il pria Dieu et Jésus de le protéger, sans que cela le réconforte. Une seule pensée l'occupait : l'ennemi était dans Soissons ou en train d'attaquer, il ne savait pas ce qui se passait et se sentait impuissant. Le vacarme des cloches achevait de le décontenancer. Dans l'obscurité de la brèche brillaient faiblement les dernières lueurs des torches, mais Hook aperçut des reflets argentés qui bougeaient lentement comme la fumée dans le clair de lune ou ces spectres vaporeux qui hantent la terre au soir de la Fête des Morts. C'était beau. Il les contempla longuement, quand soudain les formes argentées prirent une teinte rougeâtre et il se rendit compte avec stupeur que c'étaient les plates d'armures où se reflétaient des torches.

— Sergent ! s'écria-t-il.

— Quoi ? aboya Smithson.

— Ces gueux sont là ! cria Hook.

Et en effet, des armures polies déferlaient par la brèche sous une bannière bleue semée de lys d'or. Leurs visières étaient baissées et leurs longues épées luisaient dans les flammes. Ce n'étaient plus des vapeurs, maintenant, mais des hommes de métal brûlant, des fantômes surgis des rêves de l'enfer, la mort jaillissant des ténèbres pour s'abattre sur Soissons. Ils étaient si nombreux que Hook ne put les compter.

— Oh, mon Dieu, s'affola Smithson. Arrêtez-les !

Hook obéit. Il recula vers la barricade, prit une flèche et la posa

sur son arc. La peur l'avait soudain quitté, balayée par la certitude qu'il devait agir. Tendre sa corde.

La plupart des hommes au faîte de leur puissance n'étaient pas capables de tirer la corde d'un arc de guerre jusqu'à l'oreille. La plupart des hommes d'armes, bien qu'endurcis par les combats et l'entraînement à l'épée, ne l'auraient tendue qu'à moitié ; mais à le voir, Hook n'avait aucune peine à le faire. Son bras recula souplement, il chercha de l'œil sa cible à la pointe brillante de sa flèche et ne réfléchit pas un instant en la laissant voler. Il tendait la main vers une deuxième flèche quand la première se ficha dans une poitrine garnie d'acier et renversa le soldat sur le porte-étendard des Français.

Et Hook tira de nouveau, sans réfléchir, songeant seulement qu'on lui avait donné ordre d'arrêter les assaillants. Il décocha flèche sur flèche. Sans penser au léger mouvement de sa main gauche pour ajuster le tir, ni à la mort et aux blessures qu'infligeaient ses traits en un éclair, ni aux flèches qui glissaient parfois sur les armures. Elles étaient rares. Les longues pointes perçaient facilement l'acier à cette distance et Hook était plus fort que la plupart des archers, pourtant non des moindres, et son arc était lourd. Quand il avait fait sa connaissance, John Wilkinson avait bandé l'arc du jeune homme et, peinant à amener la corde à son menton, lui avait jeté un regard plein de respect. À présent, le long et massif arc taillé dans le tronc d'un if dans la lointaine Savoie envoyait la mort dans la nuit et le fracas des cloches. Et Hook, qui voyait seulement arriver les ennemis sur la brèche où brillaient les torches, ne remarqua pas le flot sombre d'hommes qui déferlaient de part et d'autre et arrachaient déjà les paniers remplis de terre. Soudain, une partie de la barricade s'effondra, et dans le bruit Hook vit qu'il était le seul archer resté sur les défenses. La brèche, jonchée de morts et de blessés, était envahie d'une meute hurlante. La nuit était rouge de flammes, emplie de fumée et de cris de guerre. Hook se rendit alors compte que Wilkinson lui avait crié de fuir, mais dans le feu de l'action il n'avait pas réagi.

Il reprit ses sens, s'empara de son carquois et prit ses jambes à son cou.

La barricade s'écroula derrière lui et les Français en franchirent les débris en hurlant.

Hook comprit alors ce qu'éprouvait le cerf quand les chiens envahissaient les taillis, que les hommes battaient la forêt et que les flèches sifflaient entre les feuilles. Il s'était souvent demandé si un animal savait ce qu'était la mort. Les bêtes connaissent la peur et la méfiance, mais au-delà vient la panique qui vide les tripes, les derniers instants de la vie, quand les chasseurs se rapprochent et que le cœur et

l'esprit s'emballent. Hook se sentit gagné par cette panique et courut. D'abord au hasard, dans le vacarme des cloches et des cornes, les hurlements des chiens et les cris de guerre. Il parvint sur une petite place étrangement vide, où habituellement les marchands de cuir exposaient leurs peaux, puis il entendit des verrous se tirer et comprit que les gens se terraient dans leurs maisons.

Un vacarme lui fit comprendre que des soldats défonçaient des portes. *Va au château*, se dit-il. Il s'élança, mais au détour d'une rue, voyant la grand-place devant la cathédrale envahie d'hommes en livrées inconnues et brandissant des torches, il rebroussa chemin comme le cerf qui évite la meute. Il décida d'aller à Saint-Antoine-le-Petit et prit une ruelle, traversa la place devant le couvent, puis la rue de la Taverne à l'Oie, et vit que d'autres hommes dans ces mêmes livrées barraient le chemin de l'église. Un hurlement triomphal s'éleva quand ils le repérèrent et Hook, désespéré, s'enfuit dans une impasse, escalada le mur et s'étala dans une courette pestilentielle, passa un deuxième mur et, cerné par les cris et tremblant de peur, se terra dans un coin sombre pour attendre la fin.

C'est ce qu'aurait fait un cerf traqué. Quand il voyait qu'il n'y avait plus d'issue, il se figeait, frissonnant, et attendait la mort qu'il devait pressentir. Hook tremblait. Comme Wilkinson lui avait dit qu'il valait mieux se tuer que se laisser prendre par les Français, il porta la main à son couteau mais ne put le dégainer. Puisqu'il était incapable de se tuer, il attendit qu'on le fasse pour lui.

Puis il se rendit compte que ses poursuivants avaient abandonné leur traque. Il y avait beaucoup à piller à Soissons, et tant de victimes qu'un simple fuyard ne pouvait les intéresser. Hook reprit lentement ses esprits et vit qu'il avait trouvé un refuge provisoire. Il se trouvait dans l'arrière-cour de la Taverne à l'Oie, là où on lavait et réparait les tonneaux. La porte de la taverne s'ouvrit soudainement, et une torche éclaira les tréteaux et les barriques. Un homme scruta la cour, marmonna et rentra dans la taverne où une femme poussa un cri.

Hook resta immobile. La cité résonnait de cris de femmes, de pleurs d'enfants et de rauques rires d'hommes. Un chat se faufila non loin. Les cloches avaient cessé de sonner depuis longtemps. Il ne pouvait rester ici : l'aube allait venir. *Mon Dieu, mon Dieu*, pria-t-il inconsciemment, *sois avec moi à présent et à l'heure de ma mort*. Il frissonna. Des sabots résonnèrent dans la rue, un homme s'esclaffa, une femme geignit. Des nuages passèrent devant la lune et, sans savoir pourquoi, Hook songea aux blaireaux de Beggar's Hill ; ce souvenir du pays apaisa sa panique.

Il se leva. Peut-être pouvait-il gagner l'église ? Elle était beaucoup

plus proche que le château, et sir Roger avait promis de tenter de sauver la vie des archers. L'espoir était mince, mais Hook, ne voyant pas d'autre issue, se hissa sur le mur pour regarder de l'autre côté, où se trouvaient les écuries de la Taverne à l'Oie. N'entendant pas un bruit, il escalada le mur, avança prudemment sur le toit des écuries en restant sur la solive centrale, gagna l'autre côté et sauta dans une ruelle sombre. Puis, lentement et sans un bruit, il avança jusqu'au bout vers l'église.

Et il vit qu'il n'y avait aucune issue.

Saint-Antoine-le-Petit était gardée par des ennemis. Une trentaine d'hommes d'armes et d'arbalétriers occupaient la place devant les marches, tous vêtus de ces livrées inconnues. Si Smithson et les archers se trouvaient à l'intérieur, ils étaient à peu près à l'abri, car ils pouvaient défendre la porte ; mais Hook comprit sans peine que l'ennemi était là pour les empêcher de s'échapper et en interdire l'accès à quiconque. Il songea à courir vers la porte, mais devina qu'elle serait verrouillée et qu'il serait dès lors une cible facile.

Les hommes ne se contentaient pas de garder l'église. Ils buvaient ; ils avaient attaché jambes écartées deux filles dévêtues aux tonneaux qu'ils étaient allés chercher dans une taverne, et l'un après l'autre ils relevaient leurs cottes et les violaient. Les filles restaient coites comme si elles avaient épuisé leurs larmes et leurs cris. La cité résonnait des cris des femmes qui crissaient dans la conscience de Hook comme des flèches qui glissent sur l'ardoise. C'est peut-être pour cette raison qu'il resta immobile au coin de la ruelle comme un animal ne sachant plus où aller. Il se demandait si les filles étaient mortes, tant elles étaient inertes, quand l'une d'elles tourna la tête. Cela lui rappela Sarah et il se sentit coupable. La fille, qui n'avait pas treize ans, fixait le vide tandis qu'un homme s'agitait en grognant au-dessus d'elle.

À cet instant, une porte s'ouvrit dans la ruelle, dans un flot de lumière, et Hook vit un homme d'armes vêtu d'une livrée ornée d'un épi d'argent sur fond vert tituber, tomber à genoux et vomir dans la boue. Un autre semblablement vêtu sortit à son tour et s'esclaffa. Apercevant Hook et son grand arc de guerre, il porta la main à son épée.

Sans réfléchir, Hook, paniqué, frappa le soldat d'un coup si violent de son arc que la pointe de corne lui transperça la gorge et cogna le mur. L'homme à genoux tenta de s'emparer de Hook, qui lâcha son arc et se jeta sur son nouvel adversaire. Il sentit ses doigts lui enfoncer les yeux. L'homme poussa un hurlement et Hook se rendit vaguement compte que les violeurs accouraient. Il enjamba le premier

soldat qui tentait d'arracher l'arc fiché dans sa gorge, entra dans la maison, la traversa jusqu'à une cour, escalada un mur puis un autre, poursuivi par des cris et en proie à la terreur. Il avait perdu son grand arc d'if et son carquois, mais il avait encore son épée, dont il ne s'était jamais servi. Il portait aussi toujours la croix crénelée de Bourgogne et commença à l'arracher tout en cherchant une issue. Il escalada un autre mur et tomba dans une ruelle sombre. Dans l'obscurité, il aperçut une porte ouverte et s'y engouffra.

La porte donnait sur une vaste salle vide. À la lueur d'une lanterne, il découvrit le cadavre d'un homme sur un banc recouvert de coussins. Du sang avait giclé sur les dalles. À un mur était accrochée une tapisserie. Il vit des placards et une longue table où était posés une abaque et des parchemins : l'homme devait être un marchand. Dans un coin, une échelle menait à un étage. Hook la gravit rapidement et se retrouva dans une chambre meublée d'un lit et d'une pailleasse. Il gravit une seconde échelle qui menait au grenier, puis la tira en se maudissant de n'avoir pas songé à en faire autant avec la première, mais il était trop tard à présent. N'osant pas redescendre dans la maison, il s'accroupit dans les crottes de chauves-souris sous le chaume. Il tremblait encore. Des hommes criaient dans les maisons alentour, et pendant un moment il crut avoir été découvert quand il entendit quelqu'un monter dans la chambre... mais l'homme se contenta de jeter un coup d'œil et repartit. Ses poursuivants avaient dû se lasser ou trouver une autre proie, car leurs cris s'amenuisèrent. Mais d'autres les avaient remplacés et Hook, stupéfait, se rendit compte que tout un groupe de femmes était rassemblé devant la maison. Leurs piailllements le firent tressaillir.

Il songea à Sarah à Londres, à sir Martin le prêtre et aux hommes qu'il venait de voir violer sans émotion leurs deux victimes muettes.

Les cris laissèrent la place à des sanglots entrecoupés de rires d'hommes. Frissonnant, non de froid mais de peur et de culpabilité, Hook se recroquevilla sous le toit en pente, car la chambre au-dessous de lui venait soudain d'être éclairée par une lanterne et la lumière filtrait entre les lames disjointes du plancher. Un homme qui venait d'y monter cria, puis Hook entendit une femme sangloter et le bruit d'une gifle.

— Tu es bien jolie, dit l'homme.

Hook était si terrifié qu'il ne remarqua pas que l'homme parlait en anglais.

— *Non*^[1], geignit la femme.

— Trop jolie pour être partagée. Tu seras toute à moi, ma fille.

Hook jeta un coup d'œil entre les planches. Il vit un casque à

larges bords dissimulant à demi les épaules de l'homme, puis la femme, une nonne en robe blanche accroupie dans un coin.

— *Jésus ! Marie, Mère de Dieu !* s'écria-t-elle en voyant l'homme tirer un couteau. *Non ! Non* !*

L'homme lui assena une gifle pour la faire taire et la releva brutalement. Il posa sa lame sur sa gorge, puis d'un geste vif découpa l'habit et les linges de la femme qui se débattait. Il les jeta à terre et la poussa nue sur la paille où elle se roula en boule en sanglotant.

— Oh, je suis sûr que Dieu a été enchanté de l'ouvrage de ce jour-là ! murmura une voix dans la tête de Hook.

C'était ce que lui avait dit John Wilkinson dans la cathédrale, mais la voix n'était pas celle du vieil archer. Elle était plus profonde et chaleureuse, et Hook eut soudain la vision d'un homme souriant revêtu d'une robe blanche qui portait un plateau chargé de pommes et de poires. C'était Crépinien, le saint auquel il avait adressé bien des prières à Soissons et qui lui répondait maintenant dans sa tête. Crépinien le considéra tristement et Hook comprit que le ciel lui offrait l'occasion de se racheter. La nonne avait imploré la mère du Christ, et la Vierge avait dû parler aux saints de Soissons qui s'adressaient maintenant à Hook. Mais il avait peur. Voilà qu'il entendait de nouveau des voix. Sans s'en rendre compte, il s'était agenouillé. Et cela n'avait rien d'étonnant. Dieu lui parlait à travers saint Crépinien.

Et Nicholas Hook, hors-la-loi et archer, ne sut que faire en entendant Dieu lui parler. Il était rempli de terreur.

Dans la chambre, l'homme jeta son casque, déboucla sa ceinture et la jeta, puis il grommela quelque chose à la fille avant d'ôter son haubert et sa cotte d'armes. Par les interstices du plancher, Hook y reconnut les trois faucons sur fond vert des armes de sir Roger Pallaire. Comment cela se faisait-il ? C'étaient les assaillants victorieux, et non la garnison vaincue, qui violaient et pillaient.

« Maintenant », dit saint Crépinien.

Hook ne bougea pas.

« Maintenant ! » ordonna saint Crépin.

Crépin était moins amène que Crépinien, et Hook tressaillit.

L'homme – Hook ne savait si c'était sir Roger en personne ou l'un de ses soldats – avait du mal à faire passer par-dessus sa tête le gambison qui lui coinçait les bras.

« Pour l'amour du Ciel ! » implora Crépinien.

« Agis, mon garçon », ajouta Crépin d'un ton sec.

« Sauve ton âme, Nicholas... », murmura Crépinien.

Et Hook sauva son âme.

Il se laissa tomber par l'ouverture dans le plancher du grenier et, oubliant son épée, dégaina le gros couteau qui lui servait naguère à éventrer les carcasses des cerfs. Il atterrit juste derrière l'homme qui ne le vit pas, engoncé qu'il était dans sa cotte, mais se retourna en l'entendant, juste à point pour que la lame s'enfonce dans son ventre. Il avait mis toute la force de son bras d'archer dans ce coup, et les tripes jaillirent comme des anguilles sortant d'un sac qu'on éventre. L'homme poussa un cri étranglé qu'étouffa la cotte, puis un second lorsque Hook lui porta un second coup en plein cœur.

L'homme tomba à la renverse, mort avant même d'avoir touché la paillasse. Et Hook, ensanglanté jusqu'au coude, baissa les yeux sur sa victime.

Il se rendit compte plus tard que la paillasse lui avait sauvé la vie, car elle avait absorbé le sang qui aurait sans quoi coulé entre les planches et alerté les hommes au-dessous. Tous les deux, revêtus de la livrée de sir Roger, pillaient un garde-manger sans se rendre compte de ce qui s'était passé. Hook vit que le mort portait un linge bien plus fin que l'ordinaire et que son haubert était de bonne façon et bien poli. Il s'accroupit, souleva le gambison et vit qu'il avait tué sir Roger. En apparence allié des Bourguignons, il avait eu la vie sauve et pu violer et piller, ce qui signifiait qu'il était en secret l'allié des Français. Hook tentait de comprendre cette trahison, tandis que la jeune fille le fixait, hébétée, les yeux écarquillés. Craignant qu'elle se mette à crier, il posa un doigt sur ses lèvres, mais elle secoua la tête et commença à pousser de petits gémissements étranglés. Hook s'inquiéta, puis comprit que le silence serait plus suspect que ses plaintes et la trouva fort astucieuse. Il acquiesça silencieusement et détacha la bourse ensanglantée de la ceinture de sir Roger, lui ôta sa cotte d'armes et jeta le tout dans le grenier. Puis il s'y hissa et tendit le bras vers la fille.

Elle se détourna et il dut lui chuchoter de venir, mais la fille savait ce qu'elle voulait. Elle cracha par deux fois sur le cadavre avant de lui tendre la main. Il la souleva aussi aisément qu'il bandait son arc puis lui désigna la cotte d'armes et la bourse qu'elle ramassa avant de le suivre dans le grenier. Le mince clayonnage qui séparait la pièce du grenier de la maison voisine céda d'un coup d'épaule. Il s'avança précautionneusement dans la pénombre, jusqu'au but, trois maisons plus loin, puis il fit signe à la fille de s'accroupir près du pignon, avant de commencer à enlever le plus discrètement possible le chaume du toit et quelques traverses.

Il lui fallut une heure, mais quand il eut terminé cela donnait l'impression que le toit s'était effondré. La fille et lui se réfugièrent

dans la cachette formée par le tas de paille et de bois.

Ils ne pouvaient qu'attendre. La fille tenta de lui parler, mais Hook, qui n'avait appris que quelques mots de français durant son séjour, ne la comprit pas. Il lui fit signe de se taire et au bout d'un moment elle s'appuya contre lui et s'endormit, revêtue de la cotte d'armes encore trempée de sang de sir Roger. Hook ouvrit la bourse et vit des pièces d'or et d'argent : sans doute le prix de la trahison.

Une aube fuligineuse se leva. Le corps éventré de sir Roger fut découvert avant le lever du soleil et il y eut un grand remue-ménage : des hommes fouillèrent les maisons au-dessous d'eux, mais leur cachette était si habile que personne n'eut l'idée de venir y regarder de plus près. La fille se réveilla ; il posa un doigt sur ses lèvres et elle se cramponna à lui en frissonnant. Il avait encore peur, mais la résignation le gagnait et la compagnie de la fille lui apportait l'espoir qui lui manquait encore la veille. Ou bien, songea-t-il, c'étaient les saints de Soissons qui le protégeaient. Il se signa et adressa une prière reconnaissante à Crépin et Crépinien. Ils se taisaient à présent, mais il avait obéi à leurs ordres et il se demanda si c'était Crépinien qui lui avait parlé à Londres. Cela ne semblait guère probable, mais qui cela aurait-il pu être ? Dieu ? Cela n'avait plus guère d'importance, puisqu'il avait racheté son échec de Londres. Une lueur d'espoir de rédemption et de survie s'éleva en lui, vacillante comme la flamme d'une bougie dans le vent, mais bien présente.

La cité avait connu un bref silence à l'approche de l'aube, mais quand le soleil se leva sur la cathédrale, des cris jaillirent à nouveau. Par un interstice dans la paille, Hook pouvait observer la petite place devant Saint-Antoine. Les deux filles attachées aux tonneaux avaient disparu, mais les arbalétriers et les hommes d'armes étaient toujours là. Un chien flairait le cadavre d'une nonne à l'habit retroussé jusqu'au ventre gisant dans une flaque de sang noir. Un homme d'armes traversa la place, une fille nue jetée en travers de sa selle. Il jouait du tambour des deux mains sur ses fesses et les soldats éclatèrent de rire.

Hook attendit. Il mourait d'envie de pisser mais, n'osant pas bouger, fit dans ses braies. La fille grimaça en sentant l'odeur, mais elle dut en faire autant peu après. Elle se mit à pleurer et Hook la serra contre lui le temps qu'elle se calme. Elle murmura, il répondit ; ni l'un ni l'autre ne comprenait, mais cela les reconfortait.

Puis un bruit de sabots le fit se tourner vers l'ouverture. Il aperçut une vingtaine de cavaliers rassemblés devant l'église. Un homme portait une bannière bleue semée de lys d'or, entourée d'une bordure rouge à points blancs. Les cavaliers portaient armure, mais pas de casque, et ils étaient suivis de fantassins.

L'un des cavaliers était revêtu d'un surcot aux trois faucons sur fond vert, et Hook comprit qu'il s'agissait d'un des Anglais au service de sir Roger. L'homme avança son cheval devant la porte et y donna un coup de lance en criant quelque chose. Hook n'entendit pas à cause de la distance, mais ce devaient être des paroles rassurantes, car un instant plus tard la porte s'entrouvrit et le sergent Smithson passa la tête au-dehors.

Les deux hommes conférèrent, puis Smithson rentra dans l'église et un long moment passa. Hook continua d'observer depuis sa cachette. Peu après, les portes se rouvrirent et les archers anglais sortirent prudemment dans le soleil. Apparemment, sir Roger avait tenu parole ; Hook se demanda s'il pourrait rejoindre les archers rassemblés devant le cavalier anglais. Sir Roger avait dû convenir que les archers seraient épargnés, car les Français parurent leur faire bon accueil. Les hommes de Smithson empilèrent leurs arcs, arbalètes et carquois devant la porte puis, un par un, s'agenouillèrent devant un cavalier dont la monture était drapée d'un caparaçon bleu à lys d'or. L'homme, qui portait une couronne d'or et une armure de plates resplendissante, leva la main dans un geste de bénédiction. Seul Wilkinson était resté près de l'église.

Si je peux gagner la rue, se dit Hook, je pourrai rejoindre mes compatriotes.

« Non », chuchota saint Crépinien dans sa tête, le faisant sursauter.

— Non ? répéta Hook à voix haute.

« Non », répondit Crépinien d'un ton ferme.

La fille murmura quelque chose et il la fit taire.

— Ce n'est pas à toi que je parlais, ma fille.

Le cavalier en bleu et or brandit le poing un instant, puis baissa brusquement le bras. Et le massacre commença.

Les hommes d'armes tirèrent leurs épées et s'attaquèrent aux archers agenouillés. Surpris, les premiers arbalétriers furent promptement tués, mais les autres eurent le temps de dégainer leurs couteaux pour se défendre ; cependant les Français, plus nombreux, en armure et munis de longues lames, les attaquaient de toutes parts. Les hommes de sir Roger les regardèrent faire. John Wilkinson s'empara d'une épée sur le tas près de la porte, mais deux Français lui portèrent un coup de javelot et d'épée, et son sang gicla sur l'arche sculptée d'anges et de poissons. Quelques archers furent roués de coups et faits prisonniers.

Le cavalier couronné tourna bride et s'éloigna, suivi de son porte-étendard, de son écuyer, de son page et de sa suite. L'Anglais à la

livrée aux trois faucons les accompagna, tournant le dos aux archers qui imploreraient sa merci. Mais il n'y en eut aucune.

Les Français avaient de nombreux souvenirs de défaites et haïssaient les hommes qui portaient le grand arc. À Crécy, les Français, plus nombreux que les Anglais, les avaient pris au piège et avaient chargé dans la vallée pour débarrasser le monde des impudents envahisseurs, mais les archers avaient vaincu les preux chevaliers sous une mortelle pluie de flèches empennées de plumes d'oie. Puis à Poitiers, ils avaient mis en pièces la noblesse de France, et à la fin de la journée leur roi avait été fait prisonnier. Toutes ces insultes leur cuisaient encore et il n'y eut nulle pitié.

Hook et la fille tendirent l'oreille. Une quarantaine d'archers étaient encore en vie. Les Français leur coupèrent d'abord deux doigts de la main droite pour qu'ils ne puissent plus jamais tirer. Certains archers subirent leur supplice en silence, tandis que d'autres durent être traînés de force jusqu'au tonneau où un Français bedonnant se chargeait de la besogne avec un marteau et un ciseau. Hook pensait que la vengeance s'arrêterait là, mais elle ne faisait que commencer. Les Français voulaient plus que des doigts : il leur fallait souffrance et mort.

Un homme de haute taille monté sur un destrier assista à leur exécution. Ses longs cheveux noirs tombaient sur les épaules de son armure et Hook, qui avait l'œil d'un faucon, vit clairement son visage avenant et tanné par le soleil. Il avait un nez en lame de couteau, une grande bouche et les joues assombries par une barbe de quelques jours. Par-dessus son armure, il portait une cotte d'armes ornée d'un soleil d'or rayonnant frappé d'une tête d'aigle. La fille ne le vit pas, car elle avait le visage enfoui dans les bras de Hook. À chaque cri, elle gémissait.

Hook regardait. Le grand cavalier aurait pu mettre fin à ces horreurs, mais il n'en fit rien. Impassible, il regarda les Français arracher les yeux des archers, puis les châtrer. Leurs cris s'élevèrent dans la cité déjà emplie de clameurs. C'est seulement quand le dernier eut été supplicié que le cavalier quitta la place où les archers aveuglés furent laissés à agoniser dans une mare de sang. Leur mort fut lente et Hook frissonna, malgré la tiédeur de l'air. Saint Crépinien se taisait. Une femme nue et ensanglantée dont on avait tranché les seins fut jetée sur le tas d'agonisants, puis un Français, las de l'entendre pleurer, lui fracassa le crâne d'un coup de hache. Des chiens venaient flairer les mourants.

Le sac de la cité continua toute la journée. La cathédrale, les églises de paroisses, le couvent et les prieurés furent tous pillés.

Femmes et enfants furent violés maintes et maintes fois, les hommes furent exécutés et Dieu se détourna de Soissons. Le sire de Bournonville fut exécuté et eut la chance de mourir sans souffrir. Le château, qui devait être un refuge, était tombé sans combattre, car les Français, ayant pu pénétrer dans la ville grâce à la trahison de sir Roger, trouvèrent sa herse levée et ses portes ouvertes. Les Bourguignons moururent, et seuls les hommes de sir Roger, complices, eurent la vie sauve tandis que la ville était passée au fil de l'épée. Les habitants détestaient leur garnison bourguignonne et avaient conservé leur loyauté au roi de France, mais à présent les Français les récompensaient dans le sang, par le viol et le pillage.

— *Je m'appelle Mélisande**, répétait la fille.

Hook finit par comprendre qu'elle lui disait son nom.

— Mélisande ?

— *Oui**.

— Nicholas.

— Nicholas, répéta-t-elle.

— Juste Nick, corrigea-t-il.

— Jusnick ?

— Nick.

— Nick.

Ils chuchotaient, tandis que la ville où flottait une odeur d'ale et de sang retentissait de cris.

— Je ne sais pas comment nous allons pouvoir partir, lui dit-il.

Elle ne comprit pas mais hocha la tête et s'endormit sous la paille, la tête sur son épaule, tandis que Hook fermait les yeux et priaït Crépinien. *Aide-nous à quitter cette cité*, le supplia-t-il, *et permets-moi de retourner chez moi*. Sauf, songea-t-il avec désespoir, qu'un hors-la-loi n'a pas de chez lui.

« Tu retourneras chez toi », lui dit saint Crépinien.

Hook se figea. Avait-il encore imaginé cette voix ? Elle semblait pourtant bien réelle, aussi réelle que les cris d'agonie des archers. Mais comment fuir la ville, alors que les Français avaient dû poster des sentinelles à toutes les portes ?

« Tu passeras par la brèche », lui suggéra aimablement Crépinien.

— Nous passerons par la brèche, répéta Hook à Mélisande qui dormait toujours.

Alors que la nuit tombait, Hook vit des cochons que l'on avait dû libérer des porcheries venir se repaître des cadavres des archers. Soissons était plus calme, maintenant que les vainqueurs étaient rassasiés. La lune se leva, mais Dieu fit surgir des nuages qui la voilèrent complètement, et Hook et Mélisande descendirent dans la

rue empuantie. C'était le milieu de la nuit et les hommes ronflaient dans les maisons saccagées. Personne ne gardait la brèche. Tenant la main de Mélisande, revêtue de la cotte d'armes ensanglantée de sir Roger, Hook gravit les décombres de la muraille, puis ils traversèrent les tanneries, passèrent le camp abandonné des assiégeants et gagnèrent la forêt, où ne pourrissait aucun cadavre.

Soissons était morte. Mais Hook et Mélisande étaient vivants.

— Les saints me parlent, lui dit-il à l'aube. Crépinien, en tout cas. L'autre est plus sinistre. Parfois, il parle, mais guère.

— Crépinien, répéta Mélisande, apparemment ravie d'avoir compris quelque chose.

— Il a l'air gentil, dit Hook. Et il veille sur moi. Et sur toi aussi, je crois bien ! (Il lui sourit, reprenant soudain confiance.) Nous devons nous procurer des vêtements décents, ma fille. Tu as étrange allure ainsi accoutrée.

Cependant, si Mélisande avait une drôle d'allure, elle était aussi fort charmante. Hook ne s'en rendit compte que dans la forêt, quand le soleil darda ses milliers de rayons d'or vert à travers les feuillages, mouchetant un mince visage encadré de cheveux aussi noirs que la nuit. Elle avait des yeux gris comme la lune, un long nez et un menton volontaire qui, comme Hook allait l'apprendre, trahissait son caractère entêté. Elle était d'une maigreur pitoyable, mais avait de la force et méprisait toute faiblesse. Sa bouche était large, expressive et bavarde. Hook finit par apprendre qu'elle avait été novice dans un ordre où l'on faisait vœu de silence, et durant les premiers jours Mélisande eut l'air de vouloir rattraper ces mois de mutisme forcé. Il ne comprenait pas un mot, mais il écoutait avec enchantement ses babillages.

Ils restèrent tapis dans les bois la première journée. De temps en temps, des cavaliers apparaissaient dans la vallée sous les hêtres. C'étaient les vainqueurs de Soissons, mais ils n'étaient pas en tenue de guerre. Certains chassaient au vol, d'autres paraissaient seulement se promener, et aucun ne s'occupait des rares rescapés de Soissons qui fuyaient à présent vers le sud ; mais Hook, ne voulant pas risquer de croiser un Français, resta caché jusqu'à la tombée de la nuit. Il avait décidé de pousser vers l'ouest pour retourner chez lui, même si sa condition de hors-la-loi faisait de l'Angleterre un pays aussi dangereux pour lui que la France, mais il ne savait où aller. Mélisande et lui voyagèrent de nuit, à la lumière de la lune. Ils volaient leur nourriture, généralement un agneau que Hook enlevait dans l'obscurité. Il redoutait les chiens de berger, mais peut-être saint

Crépin et sa houlette le protégeaient-ils, car jamais ils ne bronchèrent quand Hook égorgeait l'animal. Il rapportait la petite dépouille au cœur de la forêt, où il faisait du feu pour la cuire.

— Tu peux aller ton chemin, dit-il un matin à Mélisande.

— Aller ? répéta-t-elle sans comprendre.

— Si tu veux, ma fille, tu peux partir !

Il désigna vaguement le sud et fut récompensé par une grimace renfrognée et un déluge de paroles en français ; il en déduisit que Mélisande voulait rester avec lui. Et elle resta, mais sa présence était autant un souci qu'un réconfort. Hook ne savait guère s'il pourrait fuir la campagne française, et quand bien même il n'entrevoyait aucun avenir. Il pria saint Crépinien en espérant que le martyr l'aiderait quand il serait en Angleterre. S'il y arrivait. Mais le saint resta coi.

Cependant, il leur envoya un prêtre, le *curé** d'une paroisse des bords de l'Oise, qui les trouva endormis sous un saule et les mena chez lui, où sa femme les nourrit. Le père Michel était un homme aigri et morose, mais il les prit en pitié. Il parlait un peu l'anglais, appris lorsqu'il était chapelain d'un seigneur français qui détenait un prisonnier anglais dans son manoir. Cette période de sa vie lui avait fait haïr toute autorité, roi, évêque ou seigneur, suffisamment pour vouloir secourir un archer anglais.

— Tu iras à Calais, dit-il à Hook.

— Je suis un hors-la-loi, mon père.

— Un *proscrit**, hein ? Mais l'Angleterre est ton pays. C'est grand, non ? Tu rentreras là-bas en te gardant éloigné du lieu de ton péché. Quel était-il ?

— J'ai frappé un prêtre.

Le père Michel éclata de rire et lui donna une tape dans le dos.

— Bravo ! J'espère qu'il était évêque.

— Non, simple prêtre.

— La prochaine fois, frappe un évêque.

Hook paya son écot en coupant du bois, curant les fossés et aidant le père Michel à rechaumer une étable, pendant que Mélisande aidait la femme à la cuisine, la lessive et la couture.

— Les villageois ne te trahiront point, lui assura le prêtre.

— Pourquoi cela, mon père ?

— Car ils me craignent. Je peux les envoyer en enfer.

Il aimait bien bavarder avec Hook pour pratiquer son anglais, et un jour que Nick taillait les poiriers, celui-ci lui raconta en hésitant qu'il entendait des voix. Le père Michel se signa.

— Ce pourrait être la voix du diable ? suggéra-t-il.

— Cela m'inquiète, avoua Hook.

— Mais je ne pense pas, le rassura le prêtre. Tu as beaucoup taillé dans cet arbre !

— C'était un fouillis, mon père. Il aurait dû être rabattu l'hiver dernier, mais cela ne lui fera point de mal. Vous voulez des poires ? Alors vous ne pouvez le laisser pousser à sa guise. Croyez-moi, taillez et retaillez. Et même si vous pensez avoir trop coupé, continuez encore !

— Tailler et retaillez, hein ? Si je n'ai point de poires l'an prochain, je saurai que tu es l'homme du diable.

— C'est saint Crépinien qui me parle.

— Mais seulement si Dieu l'y autorise, et auquel cas c'est Lui qui te parle. Je suis heureux qu'aucun saint ne me parle.

— Heureux ?

— Pour moi, celui qui entend des voix est soit un saint lui-même, soit voué aux flammes.

— Je ne suis point un saint.

— Mais Dieu t'a choisi. Il fait d'étranges choix, dit le prêtre en riant.

Comme le père Michel parlait aussi avec Mélisande, Hook apprit un peu de la vie de la jeune fille. Son père était un seigneur, que le père Michel appela *le seigneur d'Enfer*, et sa mère une servante.

— Ta Mélisande est donc une bâtarde de plus, vouée aux ennuis. (Son noble père l'avait fait entrer au couvent de Soissons comme novice et fille de cuisine.) C'est ainsi que les seigneurs cachent leurs péchés, expliqua aigrement le curé. En jetant leurs bâtards en prison.

— Prison ?

— Elle ne voulait pas être nonne. Sais-tu qui était Mélisande ? Une reine de Jérusalem. Et ta Mélisande t'aime. Prends soin d'elle, lui dit-il le jour de leur départ.

Ils partirent déguisés. C'était difficile en raison de la stature de Hook, mais le père Michel lui donna une robe de pénitent blanche et une crécelle de lépreux. Mélisande fut vêtue de même, et ses cheveux coupés. Ils étaient censés être des pèlerins en quête d'un remède pour le mal de Hook. Ils vécurent d'aumônes jetées par les gens qui ne voulaient pas approcher cet homme qui annonçait bruyamment sa présence. Ils se déplaçaient encore avec prudence, contournant les grands villages et la ville d'Amiens. Ils dormaient dans les bois, les étables ou les meules de foin, tantôt trempés par la pluie, tantôt chauffés par le soleil. Et un jour, près de la Canche, ils devinrent amants. Mélisande resta coite ensuite, mais elle se blottit contre Hook et celui-ci murmura une prière à saint Crépinien, qui l'ignora.

Le lendemain, ils prirent au nord puis se reposèrent dans des bois

proches d'une cabane de forestier effondrée au chaume recouvert de mousses vertes. Dans le champ voisin où l'orge ondoyait dans la brise, des alouettes voletaient alors qu'ils sommeillaient. Une voix les éveilla brusquement :

— Que faites-vous ici ?

Un cavalier richement vêtu, un faucon sur le poing, les dévisageait depuis l'orée du bois.

— J'emmène mon frère à Saint-Omer, seigneur, dit Mélisande en s'agenouillant respectueusement.

Le cavalier, seigneur ou pas, remarqua la crécelle de Hook et fit reculer son cheval.

— Que cherches-tu là-bas ?

— La bénédiction de saint Audomar, seigneur, dit Mélisande.

Le père Michel leur avait dit que Saint-Omer était proche de Calais et que nombre de pèlerins venaient implorer le saint guérisseur. Il était plus prudent de dire qu'ils allaient à Saint-Omer que d'avouer qu'ils voulaient gagner l'enclave anglaise des environs de Calais.

— Dieu vous garde en ce voyage, dit le cavalier en leur jetant une pièce.

— Seigneur ? interrogea Mélisande. Où sommes-nous ? Saint-Omer est-elle encore loin ?

— À une longue journée de marche, répondit l'homme en tournant bride. Et pourquoi vouloir connaître le nom de ce lieu ? Tu n'en as jamais entendu parler.

— Non, seigneur.

L'homme la considéra un instant, puis il haussa les épaules et désigna des remparts par-delà les arbres.

— Vois-tu ce château là-bas ? Il se nomme Azincourt. J'espère que ton frère guérira, ajouta-t-il en lançant son cheval.

Il leur fallut quatre jours avant d'atteindre les marais des alentours de Calais. Ils s'avancèrent prudemment en évitant les patrouilles françaises qui encerclaient la ville tenue par les Anglais. C'est à la nuit qu'ils arrivèrent au pont du Fort Nieulay. Des sentinelles les arrêtaient.

— Je suis anglais ! cria Hook en s'avancant vers la lueur des torches.

— Et d'où es-tu, mon garçon ? demanda un barbu grisonnant et casqué.

— Nous venons de Soissons.

— Vous venez de... Seigneur ! dit l'homme en les dévisageant, passez donc.

Hook et Mélisande franchirent la petite porte et se retrouvèrent

en Angleterre, là où il était hors-la-loi.

Mais saint Crépinien avait tenu parole et Hook était de retour dans son pays.

Malgré l'été, avec ses épaisses murailles, la salle du château de Calais était glaciale et un feu crépitait dans l'âtre devant lequel dormaient six chiens, couchés sur un tapis. Le reste de la salle était dallé. Des épées étaient posées contre un mur, et des lances sur des tréteaux. Des moineaux voletaient entre les solives, et par les volets ouverts entraient la rumeur insistante de la mer.

Le chef de la garnison, un robuste barbu, et son élégante dame étaient assis sur une banquette. On avait donné leurs noms à Hook, mais il les avait oubliés. Derrière la banquette, six hommes d'armes et un prêtre dévisageaient d'un air soupçonneux Mélisande et Hook agenouillés sur les dalles.

— Je ne comprends point, dit le prêtre d'une déplaisante voix nasillarde, pourquoi tu as quitté le service de lord Slayton.

— Parce que j'ai refusé de tuer une fille, mon père, expliqua Hook.

— Et lord Slayton demandait sa mort ?

— Son prêtre le voulait.

— Le fils de sir Giles Fallowby, dit l'homme de la banquette d'un ton qui laissait entendre qu'il n'aimait pas sir Martin.

— Ainsi un homme de Dieu voulait qu'elle meure, poursuivit le prêtre sans relever, mais toi, tu t'es cru plus apte à en décider ?

— Ce n'était qu'une enfant.

— C'est par la femme que le péché est entré en ce monde, rétorqua aussitôt le prêtre.

L'élégante dame porta sa longue main blanche à sa bouche comme pour dissimuler un bâillement. Elle caressa un tout petit chien blanc aux yeux vifs blotti sur ses genoux.

— Je m'ennuie, soupira-t-elle.

Un long silence suivit. L'un des chiens geignit et le chef de la garnison lui flatta la tête.

— Interrogez-le sur Soissons, mon père, ordonna-t-il avec agacement.

— J'y venais, sir William.

— Alors ne tardez pas plus, dit sèchement la dame.

— Es-tu hors-la-loi ? demanda le prêtre.

Hook ne répondit pas.

— Réponds, gronda sir William.

— Je trouve son silence plutôt éloquent, dit la dame. Interrogez-le sur Soissons.

Le prêtre fit une grimace devant son ton sec, mais il obéit.

— Conte-nous ce qu'il est advenu à Soissons, demanda-t-il.

Hook raconta de nouveau la trahison de sir Roger Pallaire, l'entrée des Français, les viols et les massacres.

— Et toi seul en as réchappé ? demanda aigrement le prêtre.

— Saint Crépinien m'a aidé.

— Oh, vraiment ? ironisa le prêtre. Voilà qui est bien obligeant.

L'incrédulité planait. Un homme d'armes réprima un ricanement ; les autres regardaient l'archer d'un air méprisant. L'un d'eux dévisagea Mélisande et se pencha en murmurant vers son compagnon, qui se mit à rire.

— À moins que les Français ne vous aient laissés partir ? demanda soudain le prêtre.

— Non, seigneur ! protesta Hook.

— Peut-être avaient-ils une bonne raison pour cela, continua le prêtre. Même un humble archer sait compter des hommes et si notre seigneur le roi assemble une armée, les Français aimeraient en connaître le nombre.

— Non, seigneur !

— Ils t'ont donc laissé partir et payé d'une putain, suggéra le prêtre.

— Ce n'est point une putain, s'indigna Hook.

Les hommes d'armes ricanèrent. Mélisande, qui était restée silencieuse jusque-là, comme terrifiée par ces gaillards en cottes de mailles et par la dame languide vautrée sur les coussins de la

banquette, retrouva soudain sa langue. Elle n'avait peut-être pas compris l'insulte du prêtre, mais elle en avait perçu le ton. Elle se redressa et répondit farouchement en français, et si vite que Hook ne comprit pas un mot. Mais tous les autres parlaient sa langue et personne ne l'interrompit. Hook comprit qu'elle racontait la chute de Soissons, puis des larmes commencèrent à rouler sur ses joues tandis qu'elle martelait son histoire devant le prêtre. Puis les mots lui manquèrent, elle désigna Hook, baissa la tête et se mit à sangloter.

Il y eut un silence.

— Tu as tué sir Roger Pallaire ? demanda durement sir William à Hook.

— Oui, seigneur.

— C'est une bonne action de la part d'un hors-la-loi, approuva son épouse. Si la fille a dit vrai.

— Si, en effet, appuya le prêtre.

— Je la crois, dit la dame en se levant.

Elle prit son petit chien, alla relever Mélisande et l'entraîna derrière une tenture dans la pièce voisine. Sir William attendit son départ et se leva à son tour.

— Je crois qu'il dit la vérité, mon père, déclara-t-il.

— C'est possible, concéda le prêtre.

— Je le crois, insista sir William.

— Nous pourrions l'éprouver ? suggéra le prêtre en dissimulant à peine son empressement.

— Vous demandez à le torturer ? s'indigna sir William.

— La vérité est sacrée, mon seigneur, dit le prêtre en s'inclinant. *Et cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos !* Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous libérera, traduisit-il en se signant.

— Je suis libre, rétorqua sir William, et notre devoir n'est point d'extorquer la vérité d'un pauvre archer. Nous laissons cela à d'autres.

— Bien sûr, mon seigneur, répondit le prêtre avec dépit.

— Alors vous savez où il doit aller.

— En vérité.

— Occupez-vous-en, alors. Et toi, en as-tu tué beaucoup ? demanda-t-il à Hook.

— Bon nombre, mon seigneur, répondit Hook en se rappelant les traits volant au-dessus de la brèche.

— C'est bien, mais tu as aussi tué sir Roger Pallaire... ce qui fait de toi un héros ou un assassin.

— Je suis un archer, répondit Hook.

— Et un archer dont l'histoire doit être contée par-delà les eaux, dit sir William en lui donnant une pièce d'argent. Nous avons entendu

l'histoire de Soissons, continua-t-il tristement, mais tu es le premier à nous en apporter confirmation.

— S'il y était vraiment, ajouta insidieusement le prêtre.

— Vous avez entendu la fille, lui répondit sir William. Et toi, va conter ton histoire en Angleterre.

— Je suis hors-la-loi, hésita Hook.

— Et tu feras comme il t'est ordonné. Tu iras en Angleterre.

Et c'est ainsi que Hook et Mélisande embarquèrent sur un navire faisant voile pour l'Angleterre, puis voyagèrent avec le coche de poste de Londres. Ils étaient munis d'un pécule et Mélisande, vêtue d'habits décents offerts par lady Bardolf, l'épouse de sir William, montait une petite jument.

— Vous attendrez ici, leur ordonna le courrier quand ils furent arrivés à Londres et eurent remis leurs montures à la Tour.

Ne pouvant rien tirer de plus de lui ni des soldats de la forteresse, Hook et Mélisande s'installèrent pour dormir dans l'étable.

— Vous n'êtes pas prisonniers, leur dit le sergent des archers.

— Mais nous ne pouvons sortir, dit Hook.

— Non, vous ne le pouvez, concéda le vinténier, mais vous n'êtes pas prisonniers. Sans quoi, mon garçon, je câlinerais ta mignonne chaque nuit. Où est ton arc ?

— Je l'ai perdu en France.

— Alors, nous t'en trouverons un.

Il s'appelait Venables et avait combattu pour le vieux roi à Shrewsbury, où une flèche à la jambe l'avait laissé boiteux. Il conduisit Hook dans une remise remplie de centaines d'arcs neufs aussi hauts qu'un homme.

— Choisis-en un, lui dit-il.

Il faisait sombre dans la remise. Aucun des arcs n'était cordé, et Hook les sortit les uns après les autres en caressant leurs courbes. Il les jugea bien faits. Certains avaient des nœuds que l'artisan avait préféré laisser plutôt qu'affaiblir le bois, et ils étaient encore poisseux du mélange de cire et de suif dont ils étaient enduits.

— La plupart sont conçus en Kent, dit Venables, mais certains viennent de Londres. On ne fait point de bons archers par ici, mais on sait façonner les arcs.

— En vérité, approuva Hook.

Il avait sorti l'un des plus grands arcs et alla sous une lucarne l'éprouver à la lumière. C'était un bel objet.

L'if avait été coupé dans une contrée du Sud où le soleil était vif, et l'arme taillée dans le tronc : le grain était fin et dépourvu de nœuds. Hook sentit sous ses doigts les traces de la gouge du façonnier. L'arc

était neuf, car le bois tendre qui en formait le dos était encore blanc. Plus tard, il prendrait la teinte du miel, mais pour l'heure cette partie qu'il voyait lorsqu'il le bandait avait la couleur des seins de Mélisande. Et comme le ventre de l'arc était d'un brun sombre, celui du visage de Mélisande, l'arme, pourtant d'un seul tenant, semblait faite de deux bandes de bois, l'une blanche et l'autre brune, parfaitement appariées.

Dieu a créé l'arc, lui avait confié un jour un prêtre en visite dans son village, et Dieu a créé l'homme et la femme. Il voulait dire par là que Dieu avait marié le bois tendre et le bois dur qui ensemble rendaient l'arc de guerre si mortel. Le bois sombre du ventre était raide et inflexible. Il résistait, alors que le bois tendre se laissait plier, mais cherchait cependant à se redresser et possédait la souplesse qui, une fois la main relâchée, lui faisait retrouver sa forme. Et c'est ainsi, avec l'échine souple qui tirait et le ventre dur qui poussait, que la longue flèche volait.

— Il faut être fort pour le bander, celui-là, dit Venables. Dieu sait ce que l'ouvrier s'imaginait ! Que Goliath avait besoin d'un arc, peut-être ?

— Il n'a pas voulu le couper davantage parce qu'il était parfait, dit Hook.

— Si tu penses pouvoir le bander, mon gars, il est tien. Sers-toi parmi ces brasses et ces cordes.

Les cordes étaient encore gluantes du mélange de colle à sabot qui les protégeait de l'humidité. Hook en prit un long morceau qu'il fixa à une extrémité avant de plier l'arc et de la fixer de l'autre côté. Le centre de la corde, qui devait accueillir l'encoche de la flèche, était renforcé de chanvre.

— Essaie-le, proposa Venables.

Cet homme entre deux âges était au service de l'officier de la Tour ; il avait bon cœur et aimait raconter à qui voulait l'écouter ses anciennes batailles. Il prit un carquois plein qu'il déposa bruyamment dehors. Alors que Hook enfilait une brasse à son poignet gauche, un hurlement retentit, vite étouffé.

— C'est le frère Bailey, dit Venables en guise d'explication. C'est un bénédictin et il est le bourreau du roi. Il est en train d'extorquer la vérité à quelque pauvre diable.

— On a voulu me torturer à Calais, dit Hook.

— Vraiment ?

— Oui, un prêtre.

— Ils ne peuvent pas s'en empêcher, hein ? Jamais je ne comprendrai cela. Ils vous disent que Dieu est amour et ils vous font souffrir. En tout cas, si on t'interroge, mon gars, dis la vérité.

— C'est ce que j'ai fait.

— Note bien, cela ne sert pas toujours. Le pauvre diable a dû la dire, mais le frère Bailey aime bien en être certain, oh, oui. Voyons comment tire cet arc.

Hook planta une poignée de flèches dans la terre. Une cible délavée et criblée de trous se dressait devant des ballots de paille au bout du terrain. N'étant qu'à une centaine de pas d'une cible qui mesurait deux fois la taille d'un homme, Hook pensait faire mouche à chaque fois, mais il s'attendait à ce que ses premières flèches partent au vent.

L'arc était tendu, mais il fallait lui apprendre à plier. Hook ne tira que légèrement la corde la première fois et la flèche atteignit à peine la cible. Il continua progressivement, sans tendre jusqu'au bout afin que l'arc et lui s'habituent l'un à l'autre. C'est seulement au bout d'une heure qu'il tira la corde jusqu'à son oreille et décocha la première flèche avec toute la force de l'arc.

Il ne s'en rendait pas compte, mais il souriait. Il y avait là de la beauté, celle du chanvre et de l'if, de la soie et des plumes, du frêne et de l'acier, de l'homme et de l'arme. Du bout de ses doigts rougis par le frottement de la corde, il lâcha la flèche qui siffla avant de frapper la cible avec un bruit sourd et s'enfonça jusqu'à l'empennage.

— Ce n'est pas ta première fois, dit Venables avec un petit sourire.

— C'est vrai, mais cela faisait longtemps. J'en ai mal aux doigts !

— Ils s'endurciront rapidement de nouveau, dit Venables. Et si nul ne te torture ou te tue, tu pourrais te joindre à nous. La vie n'est pas déplaisante, à la Tour. On est bien nourri, et d'abondance, et la charge est légère.

— Cela me plairait, répondit distraitemment Hook.

Il se concentrait sur l'arc. Il pensait que ses semaines de voyage auraient diminué sa force et son habileté, mais il faisait mouche. Son dos et son épaule le faisaient un peu souffrir, comme le bout de ses doigts, mais il se rendit soudain compte qu'il était heureux. Il contempla la cible, émerveillé. Saint Crépinien l'avait guidé jusqu'à ce lieu ensoleillé et lui avait donné Mélisande ; puis son bonheur s'évanouit quand il se rappela qu'il était encore hors-la-loi. Si sir Martin ou lord Slayton découvraient que Nicholas Hook était en vie et de retour, ils exigeraient sans doute qu'on le leur livre et le pendraient.

— Voyons combien tu es vif, proposa Venables.

Hook enfonça une autre poignée de flèches dans la terre et se rappela la nuit remplie de fumée et de cris, quand les hommes en

armure avaient envahi la brèche de Soissons et qu'il avait tiré et tiré, sans réfléchir ni viser, s'en remettant seulement à son arc. Celui-ci était plus puissant, plus mortel, mais tout aussi rapide. Et sans réfléchir, il lâcha la flèche, en prit une autre, l'encocha, leva l'arc et le banda, puis tira et recommença. Une douzaine de flèches volèrent par-dessus l'herbe et frappèrent la cible l'une après l'autre en plein cœur.

— Douze, dit derrière lui une voix enjouée. Une pour chaque disciple.

Hook se retourna et vit un prêtre au visage rond et jovial encadré de cheveux blancs, qui portait une besace de cuir d'une main et tenait de l'autre Mélisande par le bras.

— Tu dois être maître Hook, bien sûr ! Je suis le père Ralph. Puis-je ? demanda-t-il en lâchant Mélisande et en tendant la main vers l'arc. Je tirais dans ma jeunesse !

Hook lui donna l'arc et le regarda faire. Le prêtre était bien taillé, bien qu'empâté par la bonne chère, mais ne parvint cependant à tirer la corde que d'une longueur de main.

— Je ne suis plus l'homme que j'étais ! sourit-il en lui rendant l'arc et en le regardant le plier sans effort pour le décorde. Le moment est venu pour nous tous de bavarder, continua-t-il du même ton enjoué. Je vous souhaite le bon jour, sergent Venables. Comment allez-vous ?

— Fort bien, mon père. La jambe ne fait point trop souffrir, tant que le vent n'est pas d'est.

— Alors je prierai Dieu qu'il ne vente que d'ouest ! Venez, maître Hook ! Venez répandre la lumière sur mes ténèbres ! Illuminez-moi !

Et reprenant sa besace, il emmena Hook et Mélisande dans les logis ménagés dans la muraille. La chambre qu'il choisit était petite et lambrissée et ne contenait que deux chaises et une table, mais il alla en chercher une troisième.

— Asseyez-vous donc !

Il voulut entendre toute l'histoire de Soissons. Hook et Mélisande, en français et en anglais, la racontèrent de nouveau. Pendant ce temps, le père Ralph griffait de sa plume les parchemins qu'il avait tirés de sa besace, posant çà et là une question.

— Parlez-moi des nonnes, dit-il.

Et Mélisande raconta les sévices qu'elle avait subis, indignée, avec une telle volubilité qu'il avait peine à la suivre.

Dehors résonnèrent un bruit de sabots puis un fracas d'épées. Pendant que Mélisande continuait, Hook alla à la fenêtre ouverte et vit des hommes en armure s'entraîner. L'un d'eux, qui se distinguait par son armure noire, se défendait habilement contre deux

adversaires. Mais Hook remarqua qu'ils ne semblaient l'attaquer qu'avec retenue. Les autres applaudissaient.

— *Et gladius diaboli*, relut à voix haute le père Ralph, *repletus est sanguine*. Oh, voilà qui est excellent !

— Est-ce du latin, mon père ? demanda Hook.

— Oh, oui, en vérité ! Du latin ! La langue de Dieu. À moins qu'il ne parle hébreu ? C'est fort probable et cela doit compliquer les choses dans les cieux, n'est-ce pas ? Allons-nous tous devoir apprendre l'hébreu ? Ou peut-être saurons-nous parfaitement parler cette langue lorsque nous arriverons dans les célestes pâturages. Je disais que l'épée du diable était repue de sang. Vous vous demandez sans doute pourquoi je rédige votre récit en latin ?

— Oui, mon père.

— Afin que toute la chrétienté sache quels démons assoiffés de sang sont les Français ! Nous copierons cela cent fois et l'enverrons à tous les évêques, abbés, rois et princes du monde chrétien. Qu'ils connaissent la vérité de Soissons et comment les Français traitent leur propre peuple ! Qu'ils sachent que la France est la demeure de Satan !

— Satan y demeure en vérité, dit une voix austère derrière Hook. Et il doit en être chassé !

Hook se retourna et vit l'homme à l'armure noire sur le seuil. Il avait ôté son casque, ses cheveux bruns étaient collés à son front. Le jeune homme lui parut familier sans qu'il sache où il l'avait vu, puis il remarqua la balafre sur le côté du nez et faillit renverser sa chaise en se précipitant pour s'agenouiller devant son roi, le cœur battant comme lors de l'assaut de Soissons. Le roi. Il ne pensait plus qu'à cela. Le roi.

Henry le fit relever d'un geste agacé et alla voir ce que le prêtre avait écrit.

— Mon latin n'est pas aussi bon qu'il le devrait, mais je saisis le sens général.

— Cela confirme toutes les rumeurs que nous avons entendues, Sire, dit le père Ralph.

— Sir Roger Pallaire ?

— Tué par ce jeune homme, Sire, dit le père Ralph en désignant Hook.

— C'était un traître, dit le roi d'un ton glacial. Nos agents en France nous l'ont confirmé.

— Il gémit en enfer à présent, Sire, et jusqu'à la fin des temps, dit le prêtre.

— C'est bien, fit Henry en feuilletant les parchemins. Les nonnes ? Allons.

— En vérité, Sire. Les fiancées du Christ ont été violées et massacrées. Arrachées à leurs prières et réduites à l'état de choses, Sire. Nous l'avions ouï dire et n'avions osé le croire, mais cette jeune dame l'a attesté.

Le roi posa son regard sur Mélisande qui, comme Hook, s'était agenouillée en tremblant.

— Lève-toi, lui dit le roi avant de se tourner vers le crucifix accroché au mur. Pourquoi Dieu a-t-il autorisé cela, mon père ? Des nonnes ? Dieu aurait dû les protéger ! Envoyer des anges à leur secours !

— Dieu désirait peut-être que leur destin soit un signe.

— Un signe ?

— De la cruauté des Français, Sire, et, par là, de la légitimité de vos prétentions à la couronne de ce pauvre royaume.

— Mon devoir est donc de venger les nonnes.

— Vous en avez de nombreux, Sire, dit humblement le père Ralph, mais c'est en vérité l'un d'eux.

Henry considéra Hook et Mélisande en pianotant de ses doigts gantés d'acier sur la table. Hook osa lever les yeux et vit son visage soucieux. Il en fut surpris. Il s'imaginait qu'un roi était au-dessus de cela, au-delà du bien et du mal, mais il était clair que ce roi-là était préoccupé du désir de connaître la volonté de Dieu.

— Ces deux-là disent donc la vérité ? interrogea Henry.

— Je m'en porte garant, répondit le prêtre avec chaleur.

Le roi considéra Mélisande sans émotion, puis posa un regard froid sur Hook.

— Pourquoi es-tu seul à avoir survécu ? demanda-t-il durement.

— J'ai prié, Sire, répondit humblement Hook.

— Et pas les autres ?

— Certains oui, Sire.

— Mais Dieu a choisi de répondre à tes prières ?

— J'ai prié saint Crépinien, Sire. Et... il m'a répondu.

Il y eut un silence. Le croassement d'un corbeau résonna entre les murailles. Le roi d'Angleterre releva du bout des doigts le visage de Hook pour le regarder dans les yeux.

— Il t'a parlé ?

Hook hésita. Son cœur battait la chamade. Puis il décida de tout dire, si incroyable que cela puisse paraître.

— Saint Crépinien m'a parlé, Sire. Dans ma tête.

Le père Ralph ouvrit la bouche, mais la main royale lui intima le silence et, sans un mot, Henry considéra longuement Hook qui sentit la peur lui glacer l'échine.

— Il fait chaud, ici, dit le roi. Nous allons sortir et bavarder.

Un bref instant, Hook crut qu'il s'adressait au prêtre, mais c'était bien à lui qu'il parlait. Il sortit donc au côté du roi dans le soleil. L'armure d'Henry grinçait en frottant sa doublure de cuir graissé. Il repoussa d'un geste les hommes d'armes qui s'étaient approchés en le voyant apparaître.

— Conte-moi comment saint Crépinien t'a parlé, lui demanda-t-il.

Hook lui raconta comment les deux saints lui étaient apparus et lui avaient parlé, précisant que c'était Crépinien le plus aimable. Il était gêné de rapporter les conversations, mais Henry l'écoutait avec intérêt. Il s'arrêta et se tourna vers lui. Henry étant plus petit que l'archer d'une demi-tête, il dut lever les yeux pour le regarder, mais il sembla satisfait.

— Tu es béni, dit-il. J'aimerais que les saints me parlent, à moi. Tu as été épargné pour une raison.

— Je ne suis qu'un forestier, Sire, dit gauchement Hook.

Il fut un instant tenté d'ajouter qu'il était hors-la-loi mais se ravisa.

— Non, tu es un archer, insista le roi. Et c'est dans notre royaume de France que les saints t'ont assisté. Tu es l'instrument de Dieu. (Ne sachant que répondre, Hook resta coi.) Dieu m'a accordé les trônes d'Angleterre et de France, et si telle est Sa volonté, nous reprendrons le trône de France, continua le roi d'un ton ferme en serrant le poing. Si nous le décidons, il me faudra des hommes qui ont la faveur des saints de France. Es-tu un bon archer ?

— Je le crois, Sire.

— Venables ! appela le roi. Sait-il tirer ? demanda-t-il au vinténier qui accourait en boitillant.

— Autant que tout autre que j'ai vu et autant que celui qui vous a frappé au visage, Sire.

Le roi appréciait d'évidence Venables, car il sourit à cette insolence et effleura du doigt sa balafre.

— S'il avait tiré plus fort, Venables, tu aurais un autre roi, à présent.

— Alors Dieu a bien agi ce jour-là, Sire, en vous préservant. Et qu'il en soit remercié.

— Amen, approuva Henry. La flèche a ricoché sur un casque, expliqua-t-il à Hook avec un petit sourire et a perdu de sa force, néanmoins elle m'a fort entaillé.

— Vous auriez dû avoir baissé votre visière, Sire, lui reprocha Venables.

— Les hommes doivent voir le visage de leur prince dans la

bataille, dit Henry d'un ton ferme. Nous te trouverons un seigneur, ajouta-t-il à l'adresse de Hook.

— Je suis hors-la-loi, Sire, bafouilla Hook, incapable de dissimuler plus longtemps la vérité. Pardonnez-moi, Sire.

— Hors-la-loi ? Et pour quel crime ?

— J'ai frappé un prêtre, expliqua Hook en se jetant de nouveau à genoux.

Le roi ne répondit pas et Hook n'osa pas relever la tête. Il s'attendait à être châtié, mais à sa grande surprise le roi gloussait.

— Puisqu'il semble que saint Crépinien t'ait pardonné cette grave erreur, qui serais-je pour te punir ? Et dans ce royaume, continua-t-il, un homme est ce que je dis qu'il est, et je dis que tu es un archer et que nous devons te trouver un seigneur.

Et sur ces mots, Henry retourna vers ses hommes et Hook put enfin respirer.

— Alors, il a bavardé avec toi ? dit Venables.

— Oui, sergent.

— Il aime bien cela. Son père, non. Il était tout sinistre, mais notre Henry ne se trouve jamais trop royal pour ne pas dire un mot ou deux à des gens du commun comme toi ou moi, s'amusa-t-il. Alors, il va te trouver un nouveau seigneur ?

— C'est ce qu'il a dit.

— Eh bien, espérons que ce ne soit pas sir John.

— Sir John ?

— C'est un mauvais enragé qui te fera tuer en un rien de temps, gloussa Venables. Tiens, le père Ralph te cherche.

Le prêtre était sorti sur le seuil et lui faisait signe. Hook retourna donc terminer son récit.

— Par les larmes du Christ, pauvre pet foireux ! Pare, mais pare donc ! Ne l'agite pas ainsi comme un vit mollasson ! Pare et viens sur moi ! gronda sir John Cornewaille.

Il abattit de nouveau son épée sur la taille de Hook, mais cette fois celui-ci parvint à parer le coup et s'avancer, pour être accueilli par le poing gainé de maille de sir John.

— Continue, ordonna sir John. Redouble d'assauts, fais-moi tomber et achève-moi ! (Hook préféra reculer et lever son épée pour parer un nouveau coup.) Au nom du Christ, mais qu'as-tu donc ! brailla sir John. Est-ce cette putain française qui t'a ramolli ? Cette carcasse vérolée et sans tétons ? Par le sang du Christ, mon garçon, trouve-toi une vraie femme ! Goddington ! cria-t-il à son centenier, va

donc écarter les jambes maigres de cette galeuse et vois si tu peux la trousser !

Hook éprouva un soudain accès de colère et se jeta sur sir John, mais l'homme s'écarta souplement et lui assena un coup du plat de sa lame sur l'arrière du crâne. Hook se retourna, tenta de le faucher, mais sir John para sans peine. Il portait son armure entière mais se déplaçait avec la légèreté d'un danseur. Hook se rappela son conseil et esquiva l'attaque avant de se jeter sur son adversaire de tout son poids et de lui faire mordre la poussière, mais il prit un coup du pommeau de l'épée de son maître et s'affala tête la première dans les premiers chaumes de l'hiver.

Il n'entendit guère les paroles de sir John tant la tête lui tournait, mais il reprit ses sens pour saisir un peu de son discours.

— On peut sentir la colère avant le combat ! Mais pendant la bataille, on garde l'esprit clair ! La colère te vaut la mort. Lève-toi. Ta maille est sale, va la nettoyer. Et ton épée est piquée de rouille. Je te ferai donner les étrivières si elle l'est encore au coucher du soleil.

— Il ne te les fera pas donner, confia Goddington à Hook dans la soirée. Il t'assommerait, te taillerait en pièces et te romprait les os, mais ce serait en combat d'homme à homme.

— Je les lui briserais, répondit Hook, vengeur.

— Un seul homme, Hook, un seul a tenu sir John en échec ces dix dernières années, s'esclaffa Goddington. Il a remporté tous les tournois d'Europe. Tu ne le battras pas, et de loin. Il est invincible.

— C'est un sottard !

Il avait encore le crâne ensanglanté. Mélisande nettoyait son haubert et il raclait son épée à l'aide d'une pierre. Cotte et arme lui avaient été fournis par sir John.

— Il t'aiguillonnait, mon garçon, ce n'était rien. Il insulte tout le monde, mais si tu es son homme, et tu le seras, il se battra pour toi aussi. Et pour ta femme.

Le lendemain, Hook regarda sir John défaire les archers les uns après les autres. Quand vint son tour, il parvint à porter une dizaine de coups avant de tomber à son tour. Sir John recula, son visage balafré rempli d'un mépris qui fit se relever Hook. Il se précipita sauvagement sur lui, ce qui lui valut une cuisante entaille de l'épée que sir John jeta avec dédain avant de l'envoyer de nouveau à terre.

— La colère, Hook, gronda sir John. Si tu ne t'en rends point maître, elle te tuera, et un archer mort ne m'est d'aucun usage. Combats de sang-froid, et durement. Sois habile ! Mais tu es vif, Hook, continua-t-il en lui tendant la main pour le relever à sa grande surprise. Tu es vif, et c'est bien.

Sir John paraissait proche des quarante ans, mais c'était encore le plus redouté dans les tournois. Râblé et fort charpenté, il avait les jambes arquées par les années passées en selle, des yeux d'un bleu vif et un visage au nez cassé couturé de cicatrices récoltées dans les tournois, les tavernes et les combats contre rebelles et Français. Pour l'heure, en prévision de la guerre avec la France, il levait une compagnie d'archers et une autre d'hommes d'armes, bien qu'ils n'aient à ses yeux guère de différences.

— Nous sommes une compagnie, exhortait-il ses hommes. Archers et hommes d'armes, unis ! Nous combattons les uns pour les autres. Nul ne blesse l'un de nous impunément ! Et c'est ce que tu vas faire, Hook. Goddington, donne-lui son surcot.

Peter Goddington apporta à Hook le vêtement d'étoffe blanche aux armes de sir John : un lion de gueules rampant, une étoile d'or à l'épaule et coiffé d'une couronne d'or.

— Bienvenue dans la compagnie, dit sir John. Quels sont tes nouveaux devoirs, Hook ?

— Vous servir, sir John.

— Non ! J'ai pour cela des serviteurs ! Ta tâche, Hook, est de débarrasser le monde de quiconque me déplaît ! Alors ?

— Débarrasser le monde de quiconque vous déplaît, sir John.

Et cela faisait beaucoup. Sir John aimait son roi, révérait son épouse plus âgée qui était la tante du souverain, adorait les femmes à qui il faisait maints bâtards et était dévoué à ses hommes ; mais le reste du monde n'était guère plus que damnée vermine tout juste bonne à mourir. Il tolérait ses compatriotes, mais les Gallois étaient des gnomes péteurs et mangeurs de chou, les Écossais des gueux galeux et les Français des étrons.

— Et tu sais ce que tu dois faire des étrons, Hook ?

— Les tuer, sir John.

— Fondre sur eux et les tuer. Qu'ils sentent ton haleine en mourant. Qu'ils te voient sourire quand tu les éventres. Il faut les faire souffrir avant que de les tuer. N'est-il pas vrai, mon père ?

— Vous parlez la langue des anges, sir John, dit le père Christopher.

Le confesseur de sir John, comme les archers rassemblés sur le pré, portait un haubert, de hautes bottes et un casque. Rien n'indiquait qu'il était prêtre, mais si tel avait été le cas, il n'aurait pas été au service de sir John. Car celui-ci voulait des soldats.

— Vous n'êtes pas des archers, continua sir John. Vous tirez des flèches jusqu'à ce que ces gueux putrides arrivent sur vous, puis vous les tuez comme des hommes d'armes ! Vous ne m'êtes point utiles si

vous savez seulement tirer ! As-tu déjà tué un homme d'assez près pour l'embrasser, Hook ?

— Oui, sir John.

— Parle-moi du dernier, sourit sir John. Comment t'y es-tu pris ?

— Avec un couteau, sir John.

— Comment ! Pas avec quoi !

— Je lui ai fendu le ventre de bas en haut.

— Ta main fut-elle mouillée ?

— Ruisselante, sir John.

— Du sang d'un Français, hein ?

— C'était un chevalier anglais, sir John.

— Maudit sois-tu, Hook, mais je t'aime ! s'exclama sir John. Car c'est ainsi qu'il faut faire ! cria-t-il aux archers. Transpercer des ventres, crever des yeux, trancher des gorges, couper des couilles, empaler et couteler ! N'est-il pas vrai, père Christopher ?

— Notre Seigneur n'aurait su exprimer le sentiment avec plus d'éloquence, sir John.

— Et l'an prochain, poursuivit sir John, nous irons peut-être tous à la guerre ! Notre roi, Dieu l'ait en Sa sainte garde, est le légitime souverain de France, mais les Français lui refusent son trône. Et si Dieu le veut, il nous laissera envahir la France ! Nous serons prêts !

Nul ne savait si la guerre aurait lieu. Les Français avaient envoyé des ambassadeurs au roi Henry qui avait envoyé ses émissaires en France, et des rumeurs avaient balayé l'Angleterre comme pluies d'hiver au vent d'ouest. Cependant, sir John en était certain et il avait passé contrat avec le roi comme tant d'autres. Par là, il s'engageait à amener trente hommes d'armes et quatre-vingt-dix archers au service du roi pour douze mois, et en retour le roi paierait leur solde. Le contrat avait été rédigé à Londres, et Hook fut parmi les dix hommes qui se rendirent à Westminster quand sir John y apposa son seing et son sceau. Le clerc attendit que la cire fut refroidie avant de couper méticuleusement par la longueur le parchemin en deux parties irrégulières. L'une fut enfermée dans un sachet d'étoffe blanche, et l'autre remise à sir John. Dès lors, si quiconque doutait de la provenance du document, les deux morceaux inégaux de l'enditure pouvaient être réunis et nul ne pouvait fabriquer un faux.

— Le trésorier vous fera une avance sur vos dépenses, sir John, déclara le clerc.

Le roi recueillait de l'argent en levant des impôts, contractant des prêts et gageant ses bijoux. Sir John reçut un sac de pièces et un autre contenant des gemmes, une broche d'or et un lourd coffret d'argent. Comme cela ne suffisait pas pour lui permettre de lever d'autres

hommes, acheter les armes et les chevaux nécessaires, il emprunta auprès d'un banquier lombard établi à Londres.

Plus de cinquante chevaux étaient nécessaires à sir John, ses pages, écuyers et serviteurs. Chaque homme d'armes devait recevoir au moins trois bêtes, dont un destrier apte au combat. Du foin devait être acheté pour les nourrir avant que les pluies de printemps ne reverdissent les pâturages. Les soldats apportaient leurs armures et armes, mais sir John commanda une centaine de javelots pour ses fantassins. Il équipa aussi ses archers de cottes de mailles, casques et solides bottes, ainsi que d'une arme pour le combat rapproché.

— Les épées ne sont d'aucun recours dans la bataille, leur dit-il. Vos ennemis seront en armure et une épée est impuissante en ce cas. Prenez la vouge ! Abattez ces gueux, puis clouez-les au sol du genou, relevez la visière et plantez votre coutelas entre leurs yeux de félons !

— Sauf s'ils sont riches, ajouta discrètement le père Christopher.

À plus de quarante ans, les cheveux grisonnants, c'était le plus âgé de la compagnie, avec un visage rond et jovial, un sourire tordu et un regard aussi curieux que malicieux.

— Sauf si ces galeux sont riches, concéda sir John. Auquel cas, il faut les capturer afin de me faire riche à mon tour !

Sir John ordonna qu'on fabrique cent vouges pour ses archers. Hook, qui savait travailler le bois, aida à tailler les longues hampes de frêne, tandis que les forgerons façonnaient les têtes. D'un côté, un lourd marteau lesté de plomb permettait de fracasser une armure ou au moins de déséquilibrer l'adversaire. De l'autre se trouvait une hache qui, dans les mains d'un archer, pouvait fendre en deux un casque comme parchemin, tandis que la pointe centrale était assez mince pour transpercer une visière. Le haut de la hampe était gainé d'acier, afin que l'ennemi ne puisse la couper.

— Magnifique, déclara sir John en caressant les premières armes livrées comme s'il s'était agi de jouvencelles.

À la fin du printemps, on annonça que Dieu avait accompli Son devoir en persuadant le roi d'envahir la France et la compagnie de sir John prit la route du Sud, bordée d'aubépines en fleur. La perspective de la guerre mettait sir John de belle humeur ; il menait la troupe à cheval, suivi de ses pages, de son écuyer et du porte-étendard brandissant la bannière au lion couronné. Trois chariots transportaient vivres, javelots, armures, arcs et faisceaux de flèches. La route traversait des forêts semées de jacinthes et des champs où séchaient les premiers foins. D'autres troupes les rejoignirent, tous à cheval et portant des livrées inconnues, pour gagner le lieu où le roi avait mandé ceux qui avaient contracté les endentures. La plupart de ces

cavaliers, remarqua Hook, étaient des archers, trois fois plus nombreux que les hommes d'armes.

Hook était heureux. À présent, les hommes de sir John étaient ses compagnons. Le centenier Goddington était un homme juste, dur avec les traînants et reconnaissant à ceux qui rêvaient comme lui de former la meilleure compagnie d'archers d'Angleterre. Thomas Evelgold, son second, était un homme d'âge mûr, la trentaine, morose et moins vif que le centenier, mais il aidait les jeunes archers parmi lesquels Hook se fit des amis. C'étaient les jumeaux Thomas et Matthew Scarlet, d'un an ses cadets, et Will du Dale, qui les faisait tous rire en singeant sir John. Tous quatre partageaient ale, rires et repas et rivalisaient, bien que chacun reconnaisse que personne ne pouvait dépasser Nicholas Hook. Ils s'étaient entraînés durant l'hiver, et maintenant la France les attendait, et Dieu était à leurs côtés. Le père Christopher leur assura dans un sermon qu'il prononça la veille du départ : « La querelle de notre seigneur et roi avec les Français est juste et notre Dieu ne le désertera point. Nous partons redresser un tort et les forces du Ciel nous accompagnent ! » Hook ne comprenait guère cette querelle, hormis qu'un ancêtre du roi avait fait un mariage qui donnait à Henry droit au trône de France ; mais que ce fût ou non le cas, Hook s'en moquait. Il était tout simplement ravi de porter le lion étoilé de Cornewaille.

Et tout autant que Mélisande ait été choisie parmi les femmes qui les accompagnaient. Elle montait une petite jument menue qui appartenait à l'épouse de sir John, sœur de feu le roi.

— Nous devons emmener des femmes, avait expliqué sir John.

— Dieu est miséricordieux, avait murmuré le père Christopher.

— Nous ne savons laver ni ravauder nos vêtements ni cuisiner ! Nous avons besoin de femmes ! Ce sont choses utiles, les femmes. Nous ne voulons pas être comme les Français, qui se troussent entre eux quand ils n'ont point un mouton !

— Il ne déteste pas vraiment les Français, confia Mélisande à Hook un soir qu'ils arrivaient près d'une grande abbaye. (Les cloches appelaient les fidèles à la prière, mais Hook ne broncha pas. Mélisande et lui étaient assis au bord d'une petite rivière coulant paisiblement dans les prés. De l'autre côté, une autre compagnie d'hommes d'armes et d'archers établissait son camp. Les feux des hommes de sir John étaient déjà allumés, noyant les alentours dans une brume bleutée.) Il aime simplement dire des vilénies sur les Français.

— Sur tout le monde.

— Mais il a le cœur bon, dit-elle en posant sa tête sur sa poitrine.

Debout, elle lui arrivait à peine à l'épaule. Il aimait son allure

frêle, bien que trompeuse, car il avait appris que Mélisande avait la force souple et entêtée d'un arc. Il aimait cela et craignait aussi pour elle.

— Peut-être ne devrais-tu pas venir, dit-il.

— Pourquoi ? Parce qu'il y a péril ?

— Oui.

— Il est plus sûr d'être française en France qu'anglaise, je crois.

S'ils capturent Alice ou Matilda, elles seront violées.

Les deux femmes étaient ses amies.

— Et pas toi ?

Elle se tut, songeant peut-être à Soissons.

— Je veux venir, dit-elle finalement.

— Pourquoi ?

— Pour être avec toi, répondit-elle comme si c'était une évidence.

Qu'est-ce qu'un centenier ?

— Comme Peter Goddington ? Juste le chef des archers.

— Et un vintenier ?

— Eh bien, un centenier mène beaucoup d'archers, une centaine.

Et un vintenier n'en mène que vingt. Ils sont sergents l'un et l'autre.

— Tu devrais être vintenier, Nick, dit-elle après un instant de réflexion.

Il sourit sans répondre. La rivière cristalline coulait sur un lit de sable où flottaient des pousses de cresson. Des éphémères voletaient et, çà et là, une gerbe d'éclaboussures trahissait une truite en chasse. Deux cygnes et leurs quatre petits longèrent la rive opposée et Hook vit une ombre se profiler sous l'eau.

— Ne bouge point, dit-il à Mélisande en prenant lentement son arc.

— Sir John connaît mon père, dit soudain Mélisande.

— Vraiment ? demanda Hook, surpris, en dénouant son arc.

— Ghillebert, dit lentement Mélisande, seigneur de Lanferelle.

Le père Michel avait dit en France que son père était le seigneur d'Enfer, mais peut-être avait-il mal compris.

— C'est un seigneur, alors ?

— Les seigneurs ont maints enfants, dit-elle, *et je suis une bâtarde**.

Hook ne répondit rien et encorda son arc.

— Je suis une bâtarde, répéta-t-elle, dépitée. C'est pourquoi il m'a mise dans un couvent.

— Pour te cacher.

— Et me protéger, je crois. Il a payé l'abbesse pour le gîte et le couvert, en disant que j'y serais à l'abri.

— En étant une servante ?

— Ma mère en était une. Pourquoi pas moi ? Et un jour, j'aurais été nonne.

— Tu n'es point une servante, tu es une fille de seigneur, répondit-il en posant une flèche sur la corde, tandis que l'ombre bougeait. As-tu connu ton père ?

— Je ne l'ai vu que deux fois. Une alors que j'étais petite, et je ne me le rappelle guère, et la seconde, avant d'aller au couvent. Je l'aimais bien. Au début.

— Et lui, t'aimait-il ? demanda Hook distraitement, se concentrant sur l'ombre tout en tirant la corde en tenant l'arc à l'horizontale afin de ne pas trahir sa présence.

— Il était si... *beau**. Il était grand. Et il a de belles armoiries. C'est un grand soleil d'or rayonnant. Et sur le soleil figure une tête de...

— D'aigle, coupa Hook.

— De *faucon**.

— De faucon, alors, dit Hook, se rappelant l'homme aux longs cheveux qui avait regardé le massacre des archers devant Saint-Antoine-le-Petit. Il était à Soissons.

L'ombre s'agita et il crut qu'elle allait disparaître, mais elle réapparut.

— Il était là-bas ? demanda-t-elle.

— De longs cheveux noirs.

— Je ne l'ai pas vu !

— Tu avais la tête enfouie dans mon épaule tout le temps. Tu ne voulais rien voir tandis qu'ils torturaient ces hommes et leur crevaient les yeux.

Elle resta silencieuse un long moment. Hook leva légèrement son arc.

— On appelle mon père d'un autre nom, dit-elle enfin d'une toute petite voix. Le seigneur d'Enfer.

— C'est le nom que j'ai entendu.

— Le seigneur d'Enfer. C'est parce que Lanferelle rappelle le mot enfer, et peut-être parce qu'il est si féroce. Il a envoyé bien des hommes en enfer, je crois. Et quelques-uns au Ciel.

Des hirondelles voletèrent au-dessus de la rivière et, du coin de l'œil, Hook aperçut l'éclair bleuté d'un martin-pêcheur. L'ombre était de nouveau immobile. Il tira encore la corde.

— Il n'est point mauvais homme, continua Mélisande comme si elle essayait de s'en convaincre.

— Tu n'en sembles pas si certaine.

- C'est mon père.
- Il t'a mise au couvent.
- Je ne voulais pas y aller, je le lui ai dit !
- Tu ne voulais point être nonne, hein ?
- Je connaissais les sœurs. Ma mère m'emmenait les visiter.

Nous leur donnions des... (Elle chercha les mots anglais, mais recourut au français, faute d'y parvenir :) *prunes, abricots et coings**. Des fruits. Nous leur donnions des fruits, mais elles n'étaient pas plus aimables pour autant. Elles étaient affreuses.

— Ton père t'y a envoyée cependant.

— Il a dit que je prierais pour lui. C'était mon devoir. Mais sais-tu pour quoi j'ai préféré prier ? Pour qu'il vienne me reprendre un jour et m'emmène sur son grand cheval.

— C'est pour cela que tu voulais retourner en France ?

— Je voulais être avec toi.

— Ton père ne m'aimera pas.

— Il n'a nulle raison de nous revoir.

Hook visa juste au-dessous de l'ombre, sans penser à sa cible. Il pensait à un grand homme aux longs cheveux noirs qui n'avait pas fait un geste pour abrégé des souffrances. Au seigneur de l'Enfer.

— Le souper ! souffla-t-il en lâchant la corde.

La flèche jaillit, ses plumes blanches brillant dans le couchant. Elle frappa l'eau qui se mit à bouillonner et fit bondir des truites.

Le poisson harponné par la flèche avait été cloué dans la rive et Hook eut du mal à l'en retirer. Il le rapporta encore tout frétilant et essayant de mordre, mais sur la berge il lui trancha la tête de son couteau. Il était presque aussi long que son arc ; c'était un tueur de l'ombre armé de dents féroces.

— *Un brochet** ! s'exclama Mélisande avec ravissement.

— Et il nous donnera de quoi bien manger, dit Hook en commençant à le vider.

Le lendemain, sir John mena un contingent d'hommes d'armes et d'archers à l'ouest pour acheter du grain, des pois chiches et de la viande fumée. Il confia à Hook la charge légère de demeurer dans un village au pied des collines et de garder les sacs et barils qu'on chargeait dans un chariot devant une taverne à l'enseigne de La Souris et le Fromage. Les deux chevaux de trait paissaient sur le pré communal. L'arc de Hook, décordé, était posé sur une table auprès du pichet d'ale que le tavernier lui avait donné, mais Hook était sur le chariot à entasser de la farine dans un tonneau. Le père Christopher, en chainse, braies et bottes, errait dans le village, scrutant les maisons, caressant les chats et taquinant les femmes qui faisaient la lessive au

bord de la rivière. Il finit par revenir à la taverne et jeta un petit sac de pièces d'argent sur la table. C'était la tâche du prêtre de payer tout ce qu'un fermier ou villageois désirait vendre.

— Pourquoi tasses-tu la farine, jeune Hook ? demanda-t-il.

— Pour bien la serrer avec sel et noisetier !

— Tu sales la farine ? fit le prêtre avec une grimace de dégoût.

— Il y a une couche de sel au fond du tonneau pour qu'elle ne soit pas gagnée par l'humidité et j'ai ajouté des rameaux de noisetier afin de la garder fraîche.

— Et cela marche ?

— Bien sûr ! N'êtes-vous jamais allé chercher de la farine au moulin ?

— Hook ! protesta le prêtre, je suis un homme de Dieu ! Nous ne travaillons pas vraiment !

Il éclata de rire. Hook jeta encore quelques rameaux dans le tonneau, puis il s'essuya les mains.

— Eh bien, voici une bonne chose de faite, dit-il en voyant le résultat.

Le père Christopher sourit avec bienveillance, puis il contempla les collines boisées sous le soleil par-delà les toits de chaume.

— Dieu, que j'aime l'Angleterre, dit-il. Et Dieu sait pourquoi le jeune Henry désire tant la France.

— Parce qu'il en est le roi.

— Il a des droits sur la couronne, Hook, mais d'autres aussi. Si j'étais roi d'Angleterre, je resterais ici. Est-ce ton ale ?

— Oui, mon père.

— Sois chrétien et donne-m'en. (Il leva le pichet et en but une gorgée.) Mais en France nous allons et sans doute nous vaincrons !

— Vraiment ?

— Dieu seul le sait, Hook. Il y a nombre de Français ! Et s'ils cessent de se quereller entre eux et se liguent contre nous ? Cependant, nous avons cela, ajouta-t-il en désignant l'arc. Eux non.

— Puis-je vous demander quelque chose, mon père ? fit Hook en sautant du chariot pour venir s'asseoir près de lui.

— Oh, pour l'amour du Ciel, ne me demande pas pour qui Dieu a pris parti.

— Vous nous avez dit qu'il était de notre côté !

— C'est vrai, Hook, je l'ai dit, et il y a des milliers de prêtres français qui disent la même chose à leurs ouailles ! sourit-il. Je vais te donner un saint conseil. Mets ta confiance dans l'arc d'if, mon garçon, et non dans les paroles d'un prêtre.

— Que savez-vous de saint Crépinien, mon père ?

— Oh, une question théologique, fit le père Christopher. (Il vida le pichet et en frappa la table pour qu'on lui en apporte un autre.) Je ne crois pas en savoir bien long. Je n'ai pas autant étudié que j'aurais dû à Oxford. Il y avait trop de filles à mon goût, sourit-il. Il y avait là-bas un bordel, Hook, où toutes les filles étaient vêtues en nonnes. On s'y bousculait tant il y avait de prêtres là-dedans ! J'y ai vu l'évêque d'Oxford au moins dix fois. Heureuse époque, soupira-t-il. Alors, que sais-je sur la question ? Eh bien, qu'il avait un frère du nom de Crépin, mais certains disent qu'ils n'étaient point frères, d'autres qu'ils étaient nobles et d'autres que non. Ils auraient été cordonniers, ce qui ne me paraît guère une occupation de noble, ne crois-tu pas ? Ils étaient certainement romains. Ils vécurent il y a mille ans, Hook, et bien sûr ils furent martyrisés.

— Alors Crépinien est au Ciel.

— Lui et son frère sont à la main droite de Dieu, opina le père Christopher, où j'espère qu'ils sont mieux servis que moi ! (Il frappa de nouveau la table et une fille qui sortit sur le seuil eut droit à un grand sourire.) Porte-moi encore de cette ale, ma mie, lui dit-il en jetant quelques sous sur la table. Deux pichets, ma jolie. Oh, soupira-t-il quand elle fut repartie, que ne suis-je encore jeune.

— Vous l'êtes, mon père.

— Seigneur Dieu, j'ai quarante-trois ans ! Je serai bientôt mort, aussi mort que Crépinien, mais il fut difficile à tuer.

— Ah ?

— J'essaie de me souvenir. Crépin et lui furent torturés parce qu'ils étaient chrétiens. On leur fit subir les pires supplices, mais aucun ne les tua et durant tout ce temps, ils chantèrent les louanges de leurs bourreaux ! Je ne pense pas que je pourrais être aussi brave. (Il se signa, sourit à la fille qui rapportait l'ale et lui fit signe de garder sa monnaie.) Ils en étaient donc là, poursuivit-il, ravi, et l'homme qui les suppliciait décida de les achever promptement, peut-être parce qu'il était las de les entendre chanter. Il leur attacha des pierres au cou et les jeta dans la rivière. Mais les pierres flottèrent ! Il dut les en retirer et les jeter sur un bûcher. Mais même cela ne les tua point. Ils continuèrent de chanter et les flammes ne les touchèrent point, et Dieu remplit le bourreau d'un tel désespoir qu'il finit par se jeter dans le feu. Il brûla, mais les deux saints vécurent.

Un petit groupe de cavaliers était apparu au bout de la rue. Comme aucun ne portait la livrée de sir John, ils continuèrent.

— Dieu avait sauvé les deux frères de la torture, de la noyade et du feu, mais pour quelque raison il finit par les laisser mourir tout de même. Ils eurent la tête tranchée par l'empereur et cela les empêcha

de chanter... ce qui est dans l'ordre des choses, n'est-ce pas ?

— C'est tout de même un miracle, s'émerveilla Hook.

— Un miracle qu'ils aient survécu aussi longtemps, convint le père Christopher. Mais pourquoi t'intéresses-tu tant à Crépinien ? C'est un saint français, et non des nôtres. Son frère et lui étaient allés en France faire leur travail.

Hook hésita à avouer qu'un saint décapité lui avait parlé, mais avant qu'il ait pu se décider, une voix narquoise s'exclama :

— Ventredieu ! Mais qui avons-nous là ! Maître Nicholas Hook !

Il leva la tête et vit sir Martin qui le regardait d'un air triomphant du haut de son cheval. Il y avait huit cavaliers, mais seul sir Martin portait la livrée à la lune et aux étoiles de lord Slayton. Thomas Perrill et son frère Robert étaient là aussi, ainsi que le centenier de lord Slayton, William Snoball. Hook les connaissait tous.

— Ce sont des amis ? demanda le père Christopher.

— Je te croyais mort, Hook, dit sir Martin. (Il avait troussé son froc sur ses jambes maigres pour pouvoir chevaucher et, bien que les prêtres n'aient pas le droit de porter d'arme tranchante, une vieille épée pendait à sa ceinture.) J'espérais que tu le sois : maudit, damné et mort.

— Je suis en vie, répliqua sèchement Hook.

— Et tu portes la livrée d'un autre, ce qui est mal, Hook. Très mal. C'est à l'encontre de la loi et des Écritures et lord Slayton en sera marri. Est-ce à toi ? demanda-t-il en désignant le chariot.

— À nous, rétorqua le père Christopher.

Sir Martin sembla le remarquer pour la première fois. Il le dévisagea attentivement un instant et secoua la tête.

— Je ne te connais point, et je n'en ai nul besoin, dit-il. Il me faut des vivres. C'est pour cela que nous sommes venus et j'en vois ici, ajouta-t-il en tendant un index crochu vers le chariot. La manne du Ciel. Tel Dieu envoyant un corbeau pour nourrir Élie le Thesbithe, Il nous a mandé Hook.

Il se trouva très drôle et éclata d'un rire caquetant.

— Mais ces vivres sont nôtres, répondit le père Christopher comme s'il s'adressait à un enfant.

— Mais lui, ricana sir Martin, lui, lui, lui, ponctua-t-il de l'index, ce petit étron, est un homme de lord Slayton. Et c'est un hors-la-loi.

— Est-ce vrai ? demanda le père Christopher, surpris.

Hook hocha la tête.

— Eh bien, eh bien...

— Un hors-la-loi ne possède rien, comme il est dit dans les Écritures, continua sir Martin d'une voix rauque. Aussi ces vivres sont-

ils nôtres.

— Je ne crois pas, répondit calmement le père Christopher.

— Tu peux croire ce qui te chaut, s'emporta soudain sir Martin, car nous les prendrons quand bien même et lui aussi.

— Tu connais cette livrée ? demanda aimablement le père Christopher en désignant le surcot de Hook.

— Un hors-la-loi ne peut porter livrée, énonça sir Martin, l'air ravi à la perspective de mettre Hook à mort. Tom, ordonna-t-il en se tournant sur sa selle, arrache-lui cette livrée, lie-lui les mains et amène-le.

William Snoball mit une flèche à sa corde. Les autres en firent autant et six flèches furent pointées sur Hook, tandis que Tom Perrill sautait de selle.

— J'attendais cela, dit-il, son long visage éclairé d'un sourire. Le pendons-nous ici et maintenant, sir Martin ?

— Cela épargnera à lord Slayton la peine d'un procès, n'est-ce pas ? dit le prêtre. Et lui ôtera toute tentation de merci.

Le père Christopher leva la main, mais Tom Perrill l'ignora. Il contourna la table et fut arrêté par le raclement d'une épée qui sort de son fourreau.

Sir Martin se retourna.

Un cavalier avait vu la scène depuis l'orée du village. D'autres le suivaient, mais il leur avait d'évidence ordonné d'attendre.

— Je vous conseille vraiment d'abaisser vos arcs, dit suavement le père Christopher.

Aucun des archers n'écouta. Ils regardèrent sir Martin avec inquiétude, mais le prêtre semblait ne pas savoir quoi faire et le cavalier éperonna sa monture.

— Sir Martin ! implora William Snoball.

Mais sir Martin resta coi. Il regarda le cavalier galoper vers lui dans un nuage de poussière et son bras se lever une fois. De l'estoc, la lame s'abattit sur le crâne de Robert Perrill. L'archer, qu'il avait choisi au hasard, tomba mollement de sa selle. La flèche que lâcha sa main inerte se ficha dans le mur de la taverne, manquant Hook d'un pouce. Tom Perrill se retourna pour secourir son frère mais s'immobilisa en voyant sir John Cornewaille piler net. Il éperonna de nouveau son cheval et les archers de sir Martin baissèrent promptement leurs arcs.

— Salutations, sir John, dit gaiement le père Christopher.

— Que se passe-t-il ? demanda sir John.

Robert Perrill se releva péniblement, le crâne ensanglanté. Tom Perrill était pétrifié, le regard fixé sur l'épée qui avait frappé son frère.

Le père Christopher but une gorgée d'ale et s'essuya les lèvres.

— Ces hommes, sir John, dit-il en désignant la troupe de sir Martin, ont exprimé le désir de prendre nos vivres. Je leur ai déconseillé de le faire, mais ils ont prétendu qu'ils leur appartenaient au prétexte qu'ils étaient sous la protection de notre jeune Hook qui, selon ce saint prêtre, est un hors-la-loi.

— Il l'est, dit soudain sir Martin, retrouvant sa voix. Ainsi qu'en a décidé la justice !

— Je le sais, répondit sir John sans émotion, tout comme le roi qui me l'a donné. Me dis-tu que le roi a commis là erreur ?

Sir Martin regarda Hook avec surprise, mais ne se laissa pas démonter.

— C'est un hors-la-loi, répéta-t-il, et il appartient à lord Slayton.

— Il m'appartient à moi, répondit sir John.

— Il est...

Sir Martin se tut en voyant le regard de sir John.

— Il m'appartient, répéta celui-ci d'un ton sans réplique. Il combat pour moi, je combats donc pour lui. Sais-tu qui je suis ? (Il attendit, mais sir Martin s'était absorbé dans la contemplation du ciel comme s'il conversait avec les anges.) Tu diras à Sa Seigneurie de discuter de cette affaire avec moi.

— Nous le ferons, seigneur, nous le ferons, répondit William Snoball.

— Élie le Thesbithe, dit soudain sir Martin, mangea le pain et la viande près du torrent de Kerith. Le savais-tu ? (La question était destinée à sir John, qui resta perplexe.) Le torrent de Kerith, continua sir Martin comme s'il lui confiait un grand secret, est le lieu où un homme peut se cacher.

— Mon Dieu... soupira sir John.

— Et cela n'a rien d'étonnant, ajouta le père Christopher. (Il souleva délicatement l'arc de Hook et en assena sur la table un grand coup qui fit tressaillir les chevaux et ramena sir Martin à la réalité.) J'avais oublié de préciser, continua-t-il d'un air angélique, que je suis moi aussi prêtre. Aussi, permettez-moi de vous offrir ma bénédiction. (Il sortit le crucifix d'or caché sous sa chainse et le brandit vers les hommes de lord Slayton.) La paix et l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ soient avec vous, qu'ils vous réconfortent et vous soutiennent tandis que vous éloignerez vos bouches puantes afin de nous épargner votre présence. (Il bâcla un signe de croix vers les cavaliers.) Et bon vent.

Tom Perrill fixa Hook. Un instant, sa haine sembla lui faire oublier toute prudence, mais il se détourna et aida son frère à se remettre en selle. Sir Martin, de nouveau en extase, laissa Snoball

l'entraîner. Les autres cavaliers suivirent.

Sir John sauta de selle, prit le pichet de Hook et le vida.

— Rappelle-moi pourquoi tu es hors-la-loi, Hook ?

— Parce que j'ai frappé un prêtre, sir John, avoua Hook.

— Celui-là ?

— Oui, sir John.

— Tu as eu tort, Hook, grand tort. Tu n'aurais pas dû le frapper.

— Non, sir John, dit humblement Hook.

— Tu aurais dû éventrer ce gueux putride, lui arracher le cœur et le lui fourrer dans le cul, dit sir John. (Il jeta un regard au père Christopher qu'il espérait indigner, mais le prêtre se contenta de sourire.) Ce crétin est-il fou ?

— Assurément, dit le père Christopher, mais tout comme la moitié des saints et la plupart des prophètes. Je ne crois pas que vous voudriez aller chasser au vol avec Jérémie, sir John ?

— Damné soit-il et damnée soit Londres. On m'y mande à nouveau. Le roi m'appelle.

— Dieu vous garde en ce voyage, sir John, et en votre retour.

— Et si le roi Henry ne fait point la paix, dit sir John, je serai promptement de retour.

— Il n'y aura point de paix, dit le père Christopher d'un ton assuré. Les cordes sont tirées et les flèches ont hâte de voler.

— Espérons-le. J'ai besoin de l'argent qu'une bonne guerre apportera.

— Je prierai alors pour la guerre, plaisanta le père Christopher.

— Depuis des mois, je ne prie que pour cela, soupira sir John.

Et à présent, songea Hook, les prières de sir John étaient exaucées. Car bientôt, très bientôt, ils partiraient pour la guerre. Ils feraient voile pour jouer le jeu du diable. Ils se rendraient en France. Et ils combattraient.

DEUXIÈME PARTIE

Normandie

Nick Hook avait peine à croire que le monde recèle autant de navires. Il vit pour la première fois la flotte quand les hommes de sir John se rassemblèrent sur le rivage de Southampton, afin que les officiers du roi puissent compter la compagnie. Sir John avait contracté de fournir quatre-vingt-dix archers et trente hommes d'armes, et le roi était convenu de les lui payer quand les hommes embarqueraient et après vérification. Hook contemplait la flotte avec stupeur et émerveillement. Il y avait des navires partout, si nombreux qu'on ne voyait plus l'eau. Goddington le centenier avait dit qu'ils étaient quinze cents. C'était incroyable, mais il les voyait à présent.

L'inspecteur royal, un vieux moine aux doigts tachés d'encre, passa en revue la rangée de soldats pour s'assurer que sir John n'avait engagé ni infirmes, ni garçons, ni vieillards. Il était accompagné d'un austère chevalier en livrée royale qui inspectait les armes. Il ne trouva rien à redire, mais il s'y attendait.

— Le contrat de sir John stipule quatre-vingt-dix archers, argua le moine en arrivant au bout du rang.

— Si fait, opina joyeusement le père Christopher, qui était chargé de la compagnie en l'absence de sir John, resté à Londres auprès du roi.

— Et j'en compte quatre-vingt-douze ! répondit le moine en faisant mine de s'indigner.

— Sir John jettera par-dessus bord les deux plus faibles, dit le père Christopher.

— Très bien ! dit le moine. (Son austère compagnon approuva.) L'argent vous sera porté cet après-midi. Dieu vous bénisse tous, ajouta-t-il en remontant sur son cheval et en s'éloignant vers les autres compagnies, suivi de ses clercs chargés de sacs de parchemins.

Le navire de Hook, *Le Héron*, était un vaisseau marchand ventru, à proue ronde et poupe carrée, dont le gros mât arborait la bannière au lion de sir John. À côté attendait le navire du roi, le *Royale Trinité*, de la taille d'une abbaye et encore plus imposant avec ses deux châteaux de poupe et de proue peints de rouge, bleu et or, qui lui donnaient l'allure d'un chariot chargé d'une pile trop haute de bottes de paille. Ses flancs étaient ornés d'écus blancs peints de croix rouges et il arborait trois étendards. À la proue flottait une bannière ornée de quatre cercles blancs reliés par des bandes de lettres noires.

— C'est l'étendard de la Sainte-Trinité, indiqua à Hook le père Christopher en se signant. (Hook ne répondit pas.) On aurait pu croire que la Sainte-Trinité exige trois étendards, mais la modestie règne aux

cieux et un seul suffit. En connais-tu la signification, Hook ?

— Non, mon père.

— Alors je vais réparer cette ignorance. Les cercles extérieurs sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit, réunis par les bandes qui disent *non est*.

— « N'est point », dit Mélisande.

— Mon Dieu, elle est aussi intelligente que belle, se réjouit le père Christopher en la toisant lentement de haut en bas. (Elle portait une robe ornée des armes de sir John, mais ce n'était pas l'héraldique qui intéressait le prêtre.) Ainsi, le Père n'est point le Fils, qui n'est point le Saint-Esprit, lequel n'est point le Père, et pourtant ces cercles extérieurs sont liés au cercle intérieur, qui est Dieu, et sur les bandes les reliant à celui-ci est écrit *est*. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu et le Saint-Esprit est Dieu, mais ils ne sont pas les uns et les autres. C'est très simple, en fait.

— Je ne trouve pas, dit Hook.

— Bien sûr que ce ne l'est point ! sourit le père Christopher. Je crois que personne ne comprend la Sainte-Trinité, sauf le pape, mais lequel, hein ? Nous en avons deux en ce moment, alors que nous n'en devrions avoir qu'un. Mais comme Grégoire *non est* Benoît et Benoît *non est* Grégoire, espérons que Dieu sait lequel *est* le pape. Dieu, que tu es jolie, Mélisande. C'est du gâchis que tu te donnes à Hook. (Elle fit une grimace qui le fit rire et il lui lança un baiser du bout des doigts.) Prends soin d'elle, Hook.

— Je n'y manque jamais, mon père.

Le père Christopher parvint à détacher son regard de la jeune fille et contempla le *Royale Trinité* où l'on transbordait des ballots depuis une douzaine de chaloupes qui y étaient arrimées comme autant de porcelets collés à une truie allaitante. À la poupe flottait l'étendard d'Angleterre, la croix rouge de saint George sur fond blanc. Chacun des hommes de l'armée d'Henry avait reçu deux telles croix qui avaient été cousues sur leurs cottes d'armes par-dessus les livrées de leurs seigneurs. Sur le champ de bataille, avait expliqué sir John, il y avait trop d'armoiries, de bêtes, symboles et couleurs, mais si tous les Anglais portaient le même, la croix de saint George, ils se reconnaîtraient dans ce chaos.

Au grand mât du vaisseau royal flottait l'étendard du roi, la grande bannière écartelée d'azur aux lys d'or de France et de gueules aux léopards d'Angleterre. Henry se prétendant roi des deux pays, ses armes les montraient tous les deux, et la grande flotte amarrée à Southampton transporterait une armée destinée à réaliser ces prétentions. La veille de leur départ de Londres, sir John avait dit à ses

hommes que c'était une armée comme nulle autre.

— Notre roi a bien fait les choses ! avait-il fièrement déclaré. Nous sommes les meilleurs ! Notre roi a dépensé l'argent et gagé ses bijoux ! Il a acheté la meilleure armée qui soit, et nous en faisons partie. Nous ne faillirons point à notre roi ! Dieu est à nos côtés, n'est-ce pas, mon père ?

— Oh, Dieu déteste les Français, avait opiné le père Christopher, comme s'il était le confident du Seigneur.

— C'est parce que Dieu est sage, avait continué sir John. Le Tout-Puissant sait qu'il a commis une erreur en créant les Français et Il nous envoie la réparer ! Nous sommes l'armée de Dieu et nous allons éventrer ces bâtards du diable !

Quinze cents navires allaient transporter douze mille hommes et au moins deux fois plus de chevaux par la Manche. Ils étaient pour la plupart anglais, avec quelques Gallois et une poignée qui venaient des possessions d'Henry en Aquitaine. Hook imaginait à peine un nombre aussi élevé, mais le père Christopher, appuyé au plat-bord du *Héron*, les mit en garde :

— Les Français peuvent rassembler trois fois plus d'hommes, et peut-être plus encore. Dans la bataille, Hook, nous aurons besoin de tes flèches.

— Ils ne se battront pas, dit l'un des hommes d'armes.

— Certes, ils n'aiment point nous combattre, regretta le prêtre. Ce n'est plus comme au bon vieux temps.

— Crécy et Poitiers ?

— Cela aurait été grandiose ! Imagines-tu avoir été à Poitiers et avoir capturé le roi de France ? Cela n'arrivera point cette fois.

— Pourquoi donc, mon père ? demanda Hook.

— Ils connaissent nos archers. Ils se tiennent à distance, calfeutrés dans leurs villes et châteaux, en attendant que nous nous lassions. Nous pourrions traverser douze fois la France sans qu'il y ait bataille... mais si nous ne pouvons pénétrer dans leurs forteresses, à quoi bon arpenter le pays ?

— Pourquoi n'ont-ils point d'archers ?

Mais Hook connaissait déjà la réponse. Il lui avait fallu dix ans pour devenir archer. Il avait commencé à sept avec un petit arc auquel son père le faisait s'exercer chaque jour ; et chaque année, jusqu'à sa mort, il lui en avait fait un plus grand et plus solidement cordé. Hook avait appris à bander l'arc avec tout son corps et non juste ses bras, afin de s'aguerrir. À la mort de son père, il avait pris le grand arc et s'était entraîné à tirer flèche sur flèche, parfois jusqu'au crépuscule. Et alors que ses doigts s'endurcissaient, il en advint de même des muscles

de son dos, de sa poitrine et de ses bras. Il le fallait, pour bander le grand arc, tout comme il fallait apprendre à oublier son œil. C'est pourquoi les Français n'avaient que quelques chasseurs qui savaient tirer à l'arc, car il n'y avait pas parmi eux d'hommes ayant pris des années pour apprendre comment faire d'une pièce d'if et d'une corde de chanvre une partie d'eux-mêmes.

Au nord du *Héron*, quelque part dans l'enchevêtrement de vaisseaux, montait le panache de fumée d'un navire qui brûlait. On disait que des rebelles avaient voulu incendier la flotte. Le père Christopher avait sèchement reconnu qu'il y avait en effet quelques rebelles, tous des nobles, mais qu'ils étaient à présent morts. « Décapités », précisa-t-il. Pour lui, le navire en feu était probablement un accident. « Personne ne brûlera *Le Héron* », rassura-t-il les archers. Non loin était amarré le *Dame de Falmouth*, où l'on embarquait des chevaux amenés à la nage et hissés à bord avec des poulies, les jambes ruisselantes et les yeux exorbités de frayeur. Hook vit son hongre noir, Raker, suivi de la petite jument pie de Mélisande, Dell. Le grand destrier de sir John, un hongre noir baptisé Lucifer, lui jeta un regard furieux tandis qu'on le faisait monter.

Le lendemain, sir John arriva de Londres avec le roi. Les Français avaient envoyé une dernière ambassade, mais leurs propositions ayant été rejetées, la flotte allait faire voile. Sir John fut amené en chaloupe au *Héron* et brailla ordres et saluts en montant à bord. Un instant plus tard, des trompettes sonnèrent sur le *Royale Trinité* tandis qu'une barque bleue et or à rames blanches amenait le roi. Henry, bien que revêtu de son éblouissante armure de plates qui scintillait au soleil, grimpa à l'échelle de bord aussi lestement qu'un jeune mousse. Des vivats s'élevèrent sur le navire, gagnant petit à petit les quinze cents vaisseaux de la flotte.

L'après-midi, par un fort vent d'ouest, un couple de cygnes passa bruyamment au-dessus d'eux. En les voyant, sir John donna un coup de poing enthousiaste sur le plat-bord.

— Le cygne, expliqua le père Christopher aux archers perplexes, est l'arme personnelle de notre roi ! Ces oiseaux nous mènent à la victoire !

Et le roi avait dû lui aussi voir ce présage, car, juste après leur passage, la voile aux couleurs bleu, rouge et or du *Royale Trinité* fut hissée à mi-mât, claqua dans le vent et retomba : c'était le signal du départ. L'un après l'autre, les navires hissèrent l'ancre et les voiles. Le vent propice menait l'Angleterre à la guerre.

Personne ne savait à quel endroit de France elle aurait lieu. Certains disaient que la flotte faisait voile sur l'Aquitaine, d'autres vers Calais, et la plupart ne savaient rien. Quelques-uns s'en souciaient peu : ils étaient pliés en deux et vomissaient par-dessus bord.

La flotte navigua deux jours et deux nuits sous des cieux semés de petits nuages blancs et d'étoiles scintillantes. Le père Christopher racontait des histoires et Hook, captivé par celle de Jonas et de la baleine, scruta vainement la mer luisante dans l'espoir d'y apercevoir un tel monstre.

À l'aube du second jour, il était encore à la proue quand sir John le rejoignit sans un bruit. Hook porta vivement la main à son front et le seigneur acquiesça aimablement. Il désigna du menton Mélisande qui dormait sur le pont à l'abri des tonneaux, enveloppée dans la cape de Hook.

— C'est une bonne fille, Hook.

— Oui, sir John.

— Et sans doute nous rapporterons une vingtaine d'autres bonnes Françaises. De nouvelles épouses. Vois-tu ces nuages, là-bas ? C'est la Normandie.

Hook ne vit rien au-delà des navires les plus avancés.

— Sir John ? demanda-t-il avec hésitation. Que savez-vous du seigneur d'Enfer ?

— Lanferelle ? Le père de Mélisande ?

— Elle vous a parlé de lui ? s'étonna Hook.

— Oh, oui, en vérité. Pourquoi demandes-tu ?

— Je suis curieux.

— Inquiet, parce qu'elle est fille de noble ?

— Oui, avoua Hook.

Sir John sourit et tendit le bras vers une petite flottille au loin devant eux.

— Vois-tu ces voiles brunes ? Ce sont des pêcheurs français qui annoncent notre venue à leurs ports d'attache. Prions que ces gueux ne devinent point où nous toucherons terre, car c'est leur seule chance de nous tuer, Hook. Quand nous débarquerons. Ils savent que nous arrivons ! Et ils n'ont besoin que de deux cents hommes sur une grève pour nous en empêcher.

Hook contempla les minuscules voiles qui semblaient immobiles sur l'immensité de la mer. À l'ouest le ciel était encore sombre, mais au levant il pâlisait. Il se demanda comment les marins de la flotte anglaise savaient où ils allaient et si saint Crépinien lui parlerait encore.

— Là-bas, dit sir John qui avait décidé de ne pas répondre à sa

question sur le sire de Lanferelle et tendait de nouveau le bras.

Là-bas. La côte de Normandie. Ce n'était encore qu'un point minuscule où les nuages et la mer se touchaient.

— J'ai parlé à lord Slayton, dit sir John. Il ne peut voyager en France, bien sûr, infirme comme il est, mais il était à Londres pour souhaiter le bon vent au roi. Il dit que tu es un bon combattant.

Hook ne répondit pas. Les seuls combats que lord Slayton pouvait connaître étaient des bagarres dans les tavernes, certes meurtrières, mais n'ayant rien à voir avec les batailles. Sir John poursuivit.

— Lord Slayton était un bon combattant aussi, avant d'être blessé au dos. Il était un peu lent à l'esquive, je me souviens. Il est toujours dangereux de lever son épée au-dessus de l'épaule, Hook.

— Oui, sir John, répondit docilement Hook.

— Et il t'a déclaré hors-la-loi, mais cela n'importe plus à présent. Tu vas en France, Hook, où tu ne l'es point. Tes crimes ne comptent plus, car tu es mon homme, maintenant. Et lord Slayton en est convenu. Mais tu as toujours querelle. Ce prêtre veut ta mort, et selon lord Slayton d'autres seraient ravis de te découper en menus morceaux.

— C'est vrai, répondit Hook en songeant aux frères Perrill.

— Et lord Slayton m'a dit aussi de toi que tu étais un assassin, un voleur et un menteur.

— Je l'ai été, se défendit Hook.

— Et que tu es habile. Tout comme *le seigneur d'Enfer**. Ghillebert, seigneur de Lanferelle, est habile. C'est un scélérat, mais il est plein de charme et d'astuce. Il parle anglais ! s'extasia-t-il. Il fut fait prisonnier en Aquitaine et détenu en Suffolk en attendant le paiement de sa rançon. Trois ans durant. On le relâcha il y a dix ans et je peux te dire que beaucoup de petits enfants du Suffolk ont son grand nez. Il est le seul que je n'aie jamais battu au tournoi.

— Mais on dit que vous n'avez jamais été vaincu ! s'étonna Hook.

— Il ne m'a pas battu non plus, sourit sir John. Nous avons rompu des lances jusqu'à l'épuisement. C'est un brave, mais je l'ai tout de même fait tomber.

— Vraiment ?

— Je crois qu'il avait glissé et j'ai reculé pour le laisser se relever.

— Pourquoi ?

— Au tournoi, dit sir John en riant, il faut faire montre de chevalerie. Les bonnes manières comptent autant que l'ardeur dans un tournoi, mais pas dans la bataille. Si tu vois Lanferelle au combat, laisse-le-moi.

— Ou à une flèche.

— Il peut s'offrir la meilleure armure, Hook. Il aura de l'acier de Milan et ta flèche s'y écrasera, puis il te tuera sans même y prêter attention. Laisse-le-moi.

— Vous l'appréciez ? demanda Hook, percevant de l'admiration dans la voix de son seigneur.

— Oui, mais cela ne m'empêchera point de l'occire. Et qu'il soit le père de Mélisande, peu me chaut. Il doit avoir semé maints bâtards en France. Les miens ne sont point nobles, Hook, pas plus que les siens.

— À Soissons, s'indigna Hook, il s'est contenté de regarder les archers se faire torturer.

— Nous parlons chevalerie, Hook, et nous sommes même chevaleresques ! Nous saluons nos ennemis, acceptons courtoisement leur reddition, nous revêtons notre fureur belliqueuse de soie et de fines étoffes, car nous sommes la chevalerie de la chrétienté. Mais la bataille n'est que sang, colère et massacre. Dieu Se cache le visage dans la bataille.

— C'était après la bataille.

— La fureur du combat est telle l'ivresse, elle ne disparaît pas promptement. Le père de ta damoiselle est un ennemi, plein de charme, mais aussi redoutable que moi. Laisse-le-moi, Hook, sourit sir John. Je l'occirai et accrocherai son crâne dans mon château.

Le soleil se levait, splendide, dissipant les ombres pour révéler la ligne blanche couronnée de vert des falaises de Normandie. Tout le jour, la flotte vogua vers le sud, aidée par un vent qui gonflait ses voiles et frangeait les vagues d'écume. Sir John, impatient, fixait la côte en exigeant que le barreur s'en approche.

— Les rochers, mon seigneur, lui répondit-il.

— Il n'y en a point ! Approche-toi !

Il cherchait à voir si l'ennemi observait la flotte depuis les falaises, mais il n'y avait nul cavalier en vue. De petits chalutiers devançaient toujours les navires anglais qui, l'un après l'autre, passèrent un cap arrondi et entrèrent dans une baie où ils jetèrent l'ancre.

La baie était vaste et peu abritée. La houle venue de l'ouest soulevait *Le Héron* qui tirait sur son ancre. À deux portées de flèche s'étendaient une grève déserte battue par les vagues, un marécage et une abrupte colline boisée. Quelqu'un annonça qu'il s'agissait de l'embouchure de la Seine, un fleuve qui venait du cœur de la France, mais Hook ne vit pas la moindre rivière. Loin au sud, il distingua un autre rivage. Les derniers navires arrivaient et remplissaient la baie.

— *La Normandie**, dit Mélisande.

— La France, répondit Hook.

— *La Normandie*, insista-t-elle, comme si c'était important.

Hook contemplait les arbres, se demandant quand en surgirait une armée française. Puisque les Anglais allaient débarquer ici, pourquoi aucun ennemi ne tentait-il de les en empêcher ? Un faucon tournoyait au-dessus des falaises parmi les mouettes. Hook vit sir John gagner en chaloupe, comme les autres seigneurs, le *Royale Trinité* dont les marins ornaient les flancs de boucliers blancs peints de la croix de saint George.

— Que va-t-il advenir de nous ? demanda Mélisande.

— Je ne sais, avoua Hook.

Il ne s'en souciait guère. Il partait à la guerre avec ses compagnons et celle qu'il aimait, mais il se demandait si elle resterait avec lui maintenant qu'elle était revenue dans son pays.

— Tu vas rentrer chez toi, dit-il.

— *Maman**, c'était chez moi, répondit-elle après un long silence. Je ne sais plus où est mon foyer, à présent.

— Moi... dit-il d'un ton hésitant.

— Le foyer, c'est là où l'on se sent à l'abri, dit-elle.

— Ta mère était-elle cruelle avec toi ?

— Cruelle ? Pourquoi l'aurait-elle été ?

— Certaines le sont, dit Hook, songeant à sa grand-mère.

— Elle était gentille.

— Mon père était cruel.

— Alors tu ne dois pas l'être. (Elle plissa le front, pensive.) Quand je suis allée au couvent. Avant. Mon père est venu me voir. J'avais treize ou quatorze ans. Il m'a fait ôter mes vêtements et je suis restée devant lui, *nue**. Il m'a regardée en disant qu'aucun homme ne pourrait m'avoir. J'ai cru qu'il allait...

— Mais il n'en a rien fait ?

— Non, répondit-elle précipitamment. Il m'a caressé *l'épaule**. Il était tout... *frissonnant**. Puis il m'a envoyée chez les nonnes. Je l'ai supplié, lui disant que je les détestais, mais il voulait que j'y prie pour lui, disant que c'était mon devoir.

— Et l'as-tu fait ?

— Chaque jour, j'ai prié pour qu'il vienne me chercher, mais il n'est jamais venu.

Le soleil se couchait quand sir John revint sur *Le Héron*. Aucun soldat français n'était apparu sur le rivage, mais les arbres pouvaient cacher une armée. De la fumée s'éleva sur la colline à l'ouest de la baie, trahissant une présence, mais il était impossible d'en savoir davantage.

— Vous, dit sir John en désignant Hook et d'autres hommes. Vous

allez débarquer avec moi. Ce soir, à la tombée de la nuit ! Les autres, soyez prêts à l'aube. Si nous sommes encore en vie, vous nous rejoindrez. Que tous revêtent armures et ceignent armes ! Nous n'allons point danser avec ces gueux, nous allons les occire !

Cette nuit-là, la lune presque pleine pailletait d'argent la mer et découpait des ombres noires à terre. Hook se préparait à la guerre, chaussant ses hautes bottes, revêtant ses braies et sa gambison, son haubert et son casque. Il portait au bras gauche une brasse de cuir, non pour se protéger, mais pour éviter que la corde de l'arc s'use sur la maille. Il avait à la ceinture une courte épée, une vouge en bandoulière et un carquois de toile d'où émergeaient les plumes de vingt-quatre flèches. Les cinq hommes d'armes et douze archers qui accompagnaient sir John s'embarquèrent dans une chaloupe. D'autres en faisaient autant depuis les navires voisins. Tout cela se fit sans un bruit, hormis les encouragements qu'on leur chuchota çà et là au passage. Si les Français se cachaient dans les arbres, pensa Hook, ils les verraient arriver. Peut-être même qu'ils tiraient déjà leurs épées et préparaient leurs arbalètes.

Alors qu'ils approchaient du rivage, la houle et le grondement du ressac se firent plus insistants et menaçants. Les rameurs s'efforçaient de devancer les vagues, et soudain ils furent violemment soulevés par une mer blanche d'écume et retombèrent lourdement. La barque dériva en crissant sur les galets tandis que l'eau se retirait.

— En avant, siffla sir John.

D'autres barques arrivaient et déversaient leurs hommes, épées tirées. Ils se rassemblèrent au-dessus de l'épaisse ligne d'algues et de bois échoués. Hook pensait que sir John commanderait ce débarquement, mais c'était un autre homme beaucoup plus jeune. Les marins retournèrent attendre au-delà des vagues. En cas d'attaque des Français, ils pourraient revenir les sauver, mais Hook doutait que beaucoup en réchappent.

— Restez groupés, chuchota le jeune homme. Les archers à main droite !

— Vous avez entendu sir John ! siffla sir John Cornewaille. (Le jeune homme était sir John Holland, neveu du roi et gendre de sir John Cornewaille.) Goddington ?

— Mon seigneur ?

— Emmène tes archers assez loin pour qu'ils nous couvrent par le flanc !

C'est sir John l'aîné qui commandait vraiment, n'en laissant que l'apparence à son gendre.

— En avant ! annonça celui-ci.

Les quarante hommes d'armes à main gauche et les quarante archers à main droite remontèrent la grève. Et tombèrent sur des défenses. Ce que Hook avait pris pour un talus était en fait un ouvrage élevé de main d'homme et précédé d'un fossé. Il y avait aussi des bastions d'où des arbalétriers pouvaient tirer. Ces remparts, que la pluie et le vent avaient à peine entamés, s'étendaient tout au long du rivage et Hook pensa qu'il serait difficile de gagner du terrain sous une pluie de carreaux. Mais la fortification dont la construction avait dû exiger des jours était entièrement déserte.

— Ils se sont donné bien du mal, ironisa sir John Cornewaille en y arrivant. À quoi bon élever des défenses pour les abandonner ensuite ?

— Ils savaient que nous débarquerions ici ? demanda sir John Holland.

— Alors pourquoi ne nous y accueillent-ils point ? interrogea sir John. Sans doute en ont-ils bâti partout en Normandie. Ces gueux pissent dans leurs braies et élèvent des murailles. Archers ! Vous savez tous siffler, n'est-ce pas ? Très bien. Et vous connaissez tous la *Complainte de Robin des Bois* ? (Tous la connaissaient. Le contraire aurait été étonnant, car Robin des Bois était le héros des archers, l'homme qui s'était dressé contre les seigneurs, princes et baillis d'Angleterre.) Très bien ! Nous allons gravir la colline ! Les hommes d'armes sur le sentier et les archers dans les bois ! Explorez le sommet ! Si vous entendez ou voyez quiconque, revenez me le dire ! Mais sifflez la complainte, afin que je sache que c'est bien un Anglais et non un de ces satanés Français qui arrive !

Avant de gravir la colline, ils durent traverser un marécage désolé où sinuait un vague sentier. Sir John Cornewaille exigea que les archers se déploient de part et d'autre, afin de pouvoir couvrir les autres en cas d'embuscade.

— Il nous fera tuer, grommela Goddington en peinant dans les roseaux.

Le marécage s'étendait sur deux cents pas, une portée de flèche. Hook pouvait tirer au-delà, de même que n'importe quel arbalétrier français, et il guettait le moindre mouvement dans l'obscurité. Les Français devaient savoir que les Anglais arrivaient. Leurs espions avaient certainement compté les navires dans la rade de Southampton et les pêcheurs avaient annoncé leur venue. En outre, puisqu'ils avaient pris la peine de fortifier cette baie, pourquoi ne la garnissaient-ils point ? Sans doute parce qu'ils les guettaient dans les bois et voulaient abattre cette avant-garde pendant la traversée du marais.

— Hook, Tom, Matt et Dale, à droite ! ordonna Goddington. Montez !

Hook obéit et pataugea, suivi des jumeaux et de William du Dale. Derrière eux, les hommes d'armes étaient groupés sur le sentier. Tous, seigneur comme archer, portaient la croix de saint George sur leur surcot ; leurs épées tirées et les jambières de leurs armures luisaient comme de l'argent sous la lune. Pas un carreau ne siffla depuis les bois. Si les Français les attendaient, ils devaient se trouver plus haut.

Hook gravit un petit talus au bout du marécage et se retourna vers la mer scintillante envahie par une forêt de mâts où brillaient les étoiles et la lueur rougeâtre de quelques lanternes.

— L'arc ne vaut rien dans les arbres, dit-il à ses compagnons.

Il décorda le sien et le glissa dans l'étui en peau. Un arc qu'on laisse trop longtemps cordé finit par rester courbé et perdre de sa puissance. Il tira son épée et ses compagnons l'imitèrent avant de le suivre dans le bois.

Aucun Français ne les guettait. Ils n'entendaient rien d'autre que la rumeur de la mer, l'obscurité et les petits bruits de la forêt. Hook était chez lui parmi les arbres, même en cette contrée étrangère. William était charpentier ; Thomas et Matthew Scarlet, fils de fondeur, avaient grandi dans un moulin à aube où de grosses solives tassaient un mélange d'argile et de laine pour en extraire le suif. Hook, forestier et chasseur, prit instinctivement la tête. Entendant des hommes à main gauche et ne voulant pas qu'ils les prennent pour des Français, il s'en éloigna. Il sentit l'odeur d'un sanglier et se rappela une aube d'hiver où il avait planté cinq flèches dans le flanc d'un grand mâle qui le chargeait, les yeux flamboyants ; il n'avait dû son salut qu'au chêne où il avait grimpé et le sanglier avait fini par mourir dans les feuilles humides.

— Où allons-nous ? demanda Thomas.

— En haut de la colline, répondit Hook.

— Qu'y ferons-nous ?

— Nous attendrons.

Il n'en savait pas plus. Il sentait à présent une odeur de feu de bois. Peut-être était-ce un camp de charbonniers, ou bien le feu où se réchauffaient les arbalétriers qui les guettaient.

— Nous allons occire ces mange-merde, dit William, imitant sir John.

Matt Scarlet éclata de rire.

— Silence ! ordonna Hook. Et plus vite !

Si une embuscade les attendait, mieux valait avancer qu'offrir une cible facile, mais il sentait qu'il n'y avait aucun ennemi alentour.

Quand il traquait les braconniers sur les terres de lord Slayton, il sentait toujours leur présence à quelque indice. Mais là, le bois semblait désert. Pourtant, cette odeur de fumée... Peut-être son instinct se trompait-il.

La pente s'adoucit et les arbres se clairsemèrent. Hook continuait de mener ses compagnons vers l'est, cherchant à s'éloigner des autres archers anglais. Soudain, ils atteignirent le sommet et virent une route encaissée qui longeait le bord de la crête.

— Aux arcs, dit-il à ses compagnons.

Il ne toucha pas le sien. Il avait entendu sur la gauche un bruit qui ne pouvait provenir des hommes de sir John. Des sabots.

Les quatre archers s'accroupirent sous les derniers arbres au-dessus de la route. Le bruit se rapprocha, puis apparurent un cheval et la silhouette sombre de son cavalier. Il portait une cape, mais Hook ne distingua aucune arme.

— Ne tirez point, dit-il à ses compagnons. Je m'en charge.

Lorsque le cavalier arriva à leur hauteur, il bondit de sa cachette et s'empara des rênes. Le cheval se cabra en hennissant. Hook saisit un pan de la cape et fit basculer le cavalier, qui essaya de s'échapper, mais Hook l'arrêta d'un coup de pied, tandis que ses compagnons accouraient et relevaient l'homme.

— C'est un moine ! dit William.

— Il partait chercher des secours, devina Hook.

Le moine protesta, parlant trop vite pour qu'il comprenne.

— Tais-toi, lui dit Hook. (Le moine cria de plus belle, mais Hook le fit taire d'un coup de poing. Il était jeune et paraissait terrifié.) Je t'avais dit de te taire, dit Hook. Vous trois, sifflez, à pleins poumons.

William et les jumeaux entonnèrent la *Complainte de Robin des Bois* pendant que Hook entraînait leur prisonnier et sa bête le long de la route. Au détour d'un virage, ils virent un grand bâtiment flanqué d'une tour qui avait l'air d'une église.

— *Église** ? demanda-t-il au moine.

— *Un monastère**, maugréa l'homme.

— Continuez de siffler, ordonna-t-il à ses compagnons.

La fumée qui s'élevait d'une cheminée expliquait l'odeur qui avait inquiété Hook. Aucun de leurs compagnons n'était en vue, mais alors qu'ils approchaient du bâtiment, une porte s'ouvrit et à la lumière d'une lanterne apparut un groupe de moines.

— Armez vos arcs et continuez de siffler, dit Hook.

Un homme de haute taille, grisonnant et vêtu d'un froc noir, s'avança vers eux.

— *Je suis le prieur**, dit-il.

Il tendit la main comme pour saisir le jeune moine, mais se ravisa précipitamment en voyant l'expression de Hook. Les autres se mirent à protester, mais au même instant, d'autres archers surgirent du bois, et sir John Holland et son beau-père apparurent avec leurs hommes d'armes.

— Bien joué, Hook ! cria sir John Cornewaille. Tu t'es trouvé un cheval !

— Et un moine, sir John. Il partait chercher des secours, du moins je le crois.

Sir John le rejoignit à grands pas. Le prieur se signa en voyant les soldats se regrouper sur la route, puis il s'avança vers sir John et se plaignit avec volubilité en faisant de grands gestes vers Hook et le moine au nez ensanglanté. Sir John souleva le menton du jeune homme pour examiner la blessure.

— Ils ont dû envoyer un messenger annoncer notre arrivée hier, dit-il. Celui-ci allait d'évidence prévenir que nous avions débarqué. L'as-tu frappé, Hook ?

— Le frapper, mon seigneur ? répondit innocemment Hook, le temps de trouver quoi répondre.

— C'est ce que dit le prieur, l'accusa sir John.

Instinctivement, Hook préférait mentir, comme il l'avait toujours fait mais, souhaitant ne pas entacher son service auprès de sir John d'une faute, il hocha la tête.

— Oui, sir John.

— Quel dommage, Hook, fit sir John avec un petit sourire. Notre roi a dit qu'il pendrait tout homme qui blesse prêtre, moine ou nonne. Notre bon Henry est fort pieux, aussi je veux que tu songes bien à ta réponse. L'as-tu frappé ?

— Oh, non, sir John. Jamais je n'aurais osé.

— Bien sûr que non. Il a dû tomber de cheval, n'est-ce pas ? Et se casser ainsi le nez. (Il répéta cette explication au prieur avant de pousser le jeune moine vers ses frères.) Archers ! dit-il à ses hommes. Je vous veux tous là-bas, au bord de la route. Je prends le cheval, Hook.

Les archers se postèrent le long de la route qui descendait avant de remonter vers une autre éminence boisée. Les étoiles pâlissaient tandis que montait l'aube à l'est. Goddington autorisa quelques hommes à dormir pendant que les autres veillaient ; Hook se coucha sur un banc couvert de mousse et dormit une heure avant d'être réveillé par des bruits de sabots. Il faisait grand jour à présent et le soleil filtrait entre les feuilles. Sur la route chevauchaient une dizaine de cavaliers, dont sir John Cornewaille. En voyant leur air craintif et

frissonnant, Hook devina que les chevaux avaient nagé jusqu'au rivage et n'étaient pas encore réhabités à la terre ferme.

— À la prochaine crête ! ordonna sir John aux archers.

Hook se hâta de ramasser son arc et son carquois puis suivit les archers, tandis que les hommes d'armes leur emboîtaient le pas en tirant leurs chevaux.

Depuis cette autre crête, la vue était étonnante. À main droite, la mer s'engouffrait dans l'embouchure de la Seine, que des collines boisées bordaient au sud. Au nord s'élevaient d'autres collines, mais devant Hook, luisante sous le soleil matinal, la route s'enfonçait à travers bois et champs jusqu'à une cité et son port, minuscule, encombré de navires, et protégé par des murailles qui en faisaient le tour et ne laissaient pour toute ouverture qu'un étroit chenal menant à la mer. Au-delà du port s'élevait la ville, un ensemble de toits et d'églises ceints d'une grande muraille de pierre au pied de laquelle se blottissaient de loin en loin quelques maisons. Hook compta vingt-quatre tours sur les fortifications. Des bannières flottaient aux remparts. Ils étaient trop loin pour les distinguer, mais le message était évident : la ville savait que les Anglais étaient là et lançait un défi.

— Harfleur ! annonça sir John Cornewaille à ses hommes. Un nid de maudits pirates ! Ce sont des vilains qui demeurent là. Qui harcèlent nos navires, pillent nos côtes. Et nous allons en débarrasser cette cité comme on chasse des rats d'un grenier !

Au nord d'Harfleur serpentait une rivière qui entrait par une arche et traversait la ville avant de se jeter dans le port. Mais les habitants de la cité, prévenus de leur arrivée, avaient dû fermer l'écluse de cette arche, car la rivière commençait à déborder et inonder les champs au nord et à l'ouest. Harfleur, sous le soleil matinal, semblait une île ceinte de murs.

Un carreau siffla au-dessus de leurs têtes. Hook avait vu un éclair du coin de l'œil, trahissant la présence du tireur dans les bois au nord de la route. Le carreau se perdit dans les arbres.

— Quelqu'un nous en veut ! plaisanta l'un des hommes d'armes.

— A-t-on vu d'où il venait ? demanda un autre.

Hook et d'autres archers désignèrent le bosquet où devait se trouver l'arbalétrier.

— Il ne s'en ira sans doute point, fit sir John Cornewaille.

— Peut-être sont-ils plusieurs ? avança quelqu'un.

— Un seul, m'est avis, répondit sir John. Hook, veux-tu bien aller chercher ce pauvre diable ?

Hook s'élança sous les arbres et, arrivé au bas d'une courte pente,

ralentit afin de ne pas faire de bruit. Il avait cordé son arc. Parmi les arbres, ce n'était guère fiable, mais il ne voulait pas rester démuni s'il tombait sur un ennemi.

C'était une forêt de chênes, frênes et quelques érables, entremêlée de buissons d'aubépines et de houx. Hook remarqua du gui sur un chêne, chose rare en Angleterre. Sa grand-mère y attachait un grand prix et l'utilisait dans les nombreux remèdes qu'elle concoctait pour les villageois, et même pour lord Slayton, contre la fièvre quarte. Elle s'en servait surtout pour traiter les femmes bréhaignes, avec un mélange de baies et de racines mouillé de l'urine d'une mère. Il y avait au village une femme fort féconde, Mary Carter, qui avait accouché de quinze enfants en pleine santé, et Hook était souvent envoyé chercher chez elle un pot d'urine. Une fois, sa grand-mère l'avait battu parce qu'il était revenu les mains vides et qu'elle avait refusé de croire que Mary n'était point chez elle. Et la fois suivante, Hook avait pissé dans le pot et sa grand-mère n'y avait vu que du feu.

Il songeait à cela et se demandait si Mélisande serait un jour grosse d'enfant quand il entendit le claquement sec d'une arbalète tout près. Il poursuivit son chemin en se baissant et vit soudain le tireur. C'était un garçon d'une douzaine d'années qui avait du mal à retendre son arme et se concentrait tant dans l'effort qu'il ne remarqua Hook que lorsque celui-ci le saisit au collet. Le garçon se débattit en glapissant et Hook lui donna une calotte.

— Tu es riche, dis-moi, fit Hook. (Son manteau était de fine laine, et ses braies et bottes de bonne façon ; l'arbalète paraissait avoir été faite sur mesure, car elle était plus petite que d'ordinaire, en noyer orné d'une scène de chasse en argent et ivoire incrustés.) Tu finiras sans doute pendu, mon garçon, poursuivit-il d'un ton enjoué en l'empoignant sous son bras et en prenant l'arbalète de l'autre. Voici l'ennemi, sir John ! cria-t-il en rejoignant la route.

— Et brave, admira un cavalier.

Hook leva les yeux et vit le roi. Henry portait son armure de plates et une cotte aux armes royales. Son casque était cerclé d'une couronne d'or et sa visière relevée découvrait son long nez balafré. Hook tomba à genoux sans lâcher l'enfant.

— *Votre nom** ? demanda le roi au garçon qui le foudroya du regard sans répondre.

Hook lui donna une autre calotte.

— Philippe, répondit le garçon à contrecœur.

— Et rien de plus ?

— Philippe de Rouelles, ajouta le garçon d'un ton de défi.

— Il semble que maître Philippe soit le seul homme de France qui

ose nous affronter, s'exclama le roi. Il nous a décoché deux carreaux ! Tu tentes d'occire ton souverain, mon garçon, continua Henry en français, car je suis roi ici. Roi de Normandie, d'Aquitaine, de Picardie et de France. (Il sauta de son cheval qu'un écuyer se précipita pour retenir et tira son épée.) Et que fait-on d'un garçon qui tente d'occire son roi ? demanda-t-il à la cantonade.

— On le tue, Sire, gronda un cavalier.

L'épée se leva. Philippe trembla, les yeux brillants de larmes, mais arborant toujours un air de défi. Il frémit quand l'épée retomba. Elle s'arrêta à un pouce de son épaule. Henry sourit, posa doucement l'épée sur une épaule, puis sur l'autre.

— Tu es un brave sujet, dit-il gaiement. Lève-toi, sir Philippe.

Les cavaliers éclatèrent de rire tandis que Hook hissait le garçon sur ses pieds.

Henry portait au cou une chaîne d'or ornée d'un gros pendentif en ivoire orné d'une antilope de jais. C'était un autre de ses emblèmes personnels, mais Hook l'ignorait tout comme il ignorait quelle était cette bête. Henry ôta la chaîne et la passa au cou de Philippe.

— Voici en souvenir du jour où tu aurais dû mourir, mon garçon. (Philippe considéra sans répondre le riche présent qui lui avait été fait.) Ton père est le sire de Rouelles ?

— Oui, mon seigneur, murmura Philippe.

— Alors va lui dire que son roi lige est arrivé et sait montrer merci. Va, sir Philippe, dit-il en rengainant son épée. (Le garçon jeta un regard à l'arbalète.) Non, non, nous garderons ton arbalète. Ton père te punira comme il lui sied de l'avoir perdue. Laisse-le aller, ordonna-t-il à Hook, sans paraître se souvenir qu'il lui avait parlé à la Tour. (Il regarda le garçon partir à toutes jambes et remonta en selle.) Les Français ont envoyé un enfant faire leur travail, dit-il aigrement.

— Et quand il sera grand, Sire, répondit sir John Cornewaille sur le même ton, nous le devons occire.

— Il est notre sujet, proclama le roi, et ici est notre terre ! Ces gens sont nôtres ! (Il contempla longuement Harfleur. La cité était peut-être sienne, mais ceux qui l'habitaient ne l'entendaient pas de cette oreille. Les portes étaient closes, les murailles ornées de bannières belliqueuses, et la vallée inondée. Harfleur semblait décidée à combattre.) Que l'armée débarque.

La guerre pour la France venait de commencer.

L'armée commença le jeudi 15 août, à la fête de saint Alipe, le débarquement qui dura jusqu'au samedi, fête de saint Agapète, quand il ne resta plus homme, cheval, arme ou fret sur les navires. Les chevaux titubaient en abordant la plage où roulaient les galets,

hennissant, les yeux révoltés, tandis que les écuyers les calmaient. Les archers ouvrirent une route entre la grève et le monastère, où le roi établit ses quartiers. Il passait des heures sur le rivage à exhorter ses hommes et à les encourager, chevauchait jusqu'à la crête où Philippe de Rouelles avait tenté de le tuer et contemplait Harfleur depuis les hauteurs. Les hommes de sir John Cornewaille gardaient la crête, mais aucun Français ne vint tenter de repousser les Anglais vers la mer. Quelques cavaliers sortirent de la ville et restèrent à bonne distance, se contentant d'observer l'ennemi.

La crue de la rivière se poursuivait. Seuls quelques toits des maisons bâties hors les murs étaient encore visibles, mais il restait deux larges bandes de sol sec au fond de la cuvette où se dressait la ville. La plus proche menait à l'une des trois portes de la cité et, depuis son poste sur la colline, Hook voyait l'ennemi achever le grand bastion qui la protégeait, comme un petit château bloquant la route aux assaillants.

Le vendredi après-midi, à la fête de saint Hyacinthe, Hook et une dizaine d'hommes furent envoyés chercher les derniers chevaux de sir John sur le *Dame de Falmouth*. Mélisande, qui était venue avec lui, caressa en murmurant le museau de Dell, sa petite jument pie offerte par l'épouse de sir John.

— Elle n'entend point le français, Mélisande ! lui dit Matthew Scarlet. Elle est anglaise !

— Elle apprend, répondit Mélisande.

— La langue du diable, fit William en imitant sir John.

Hook amena huit chevaux attachés à la même corde, voulant y ajouter Dell. Il appela Mélisande, mais elle contemplait la grève d'un air soucieux et Hook suivit son regard.

Un groupe d'hommes d'armes étaient agenouillés devant un prêtre qui priait. Derrière un grand rocher, il aperçut alors sir Martin, accompagné des frères Perrill, qui regardaient Mélisande. Sir Martin sourit narquoisement et fit un geste obscène dans leur direction. Les deux frères éclatèrent de rire.

— Misérable, murmura Hook.

— Qui est-ce ? demanda Mélisande.

— Ce sont des ennemis.

— Tu les connais ? demandèrent Tom et Matthew qui l'avaient rejoint.

— Oui.

— Et c'est un prêtre ? demanda Tom, incrédule.

— Un prêtre, un violeur et un noble. Mais il a été mordu par le chien du diable et il est dangereux.

— Et tu le connais ?
— En vérité. Veuillez sur Mélisande, ajouta-t-il avec gravité.
— Nous n'y manquons jamais, tu le sais.
— Que voulait-il ? demanda Mélisande.
— Toi, dit Hook en lui donnant la petite arbalète et le carquois de carreaux, entraîne-toi à t'en servir.

Le lendemain, à la Saint-Agapète, les huit grandes bombardes furent amenées de la grève. L'une d'elles, appelée la Fille du roi, dut être montée sur deux chariots, car son fût était long comme trois hommes, avec une bouche assez vaste pour accueillir un baril d'ale. Les autres étaient plus petites, mais il fallut des attelages de vingt chevaux pour les hisser sur la colline.

Des patrouilles partirent au nord et rapportèrent des vivres et des chariots pour transporter provisions et tentes, ainsi que flèches et chênes abattus afin de fabriquer des catapultes. Des boulets furent également apportés. Enfin, toute l'armée et son matériel furent installés et par un bel après-midi ensoleillé, les chariots furent alignés sur la route du monastère avec l'armée anglaise, bannières claquant au vent. Il y avait neuf mille archers et trois mille hommes d'armes, tous montés ; et des chevaux, pages, écuyers, femmes, serviteurs et prêtres. Le roi, monté sur un hongre blanc, passa en revue son armée, sa couronne scintillant dans le soleil. Arrivé en haut de la crête, il contempla la cité un moment, puis fit signe à sir John Holland qui aurait l'honneur de mener l'avant-garde.

— Avec la bénédiction de Dieu, sir John ! cria-t-il. Sus à Harfleur !

Les trompettes sonnèrent, les tambours roulèrent et les cavaliers d'Angleterre dévalèrent la colline. Ils portaient la croix de saint George, et au-dessus de leurs têtes flottaient les étendards multicolores de leurs seigneurs.

— Combien vivent dans cette cité ? demanda Mélisande à Hook, qu'elle accompagnait, son arbalète à son côté.

— Selon sir John, ils n'ont qu'une centaine de soldats.

— C'est tout ?

— Mais il y a aussi les habitants, qui doivent être deux ou trois mille.

— Mais tous ces hommes... dit Mélisande en contemplant l'armée qui se déployait de toutes parts, tandis que le grondement des tambours annonçait à Harfleur que son roi légitime laissait fondre sur elle son courroux.

Cependant, Henry d'Angleterre n'était pas le seul à avancer sur la cité. Alors que les Anglais descendaient vers la bande de terre à l'ouest

d'Harfleur, d'autres troupes arrivaient de l'est. Ils étaient encore loin, mais déjà visibles : une colonne d'hommes d'armes, de cavaliers et de chariots se dirigeaient vers les remparts.

— Voilà bien une pitié, dit sir John Cornewaille en contemplant la troupe.

— Ils amènent des pièces d'artillerie, remarqua Goddington.

— Comme je disais, reprit sir John Cornewaille sans plus s'émouvoir, voilà bien une pitié.

Il éperonna Lucifer et remonta en tête de colonne, suivi par les autres seigneurs qui voulaient tous être les premiers à affronter la ville. Hook les regarda galoper à flanc de colline, puis il vit un grand panache de fumée noire s'élever au-dessus de la muraille. Un instant plus tard, le fracas de la bombarde déchira l'air. Le boulet s'abattit dans la prairie où se trouvaient les cavaliers, rebondit dans une gerbe de terre et retomba dans les arbres sans toucher personne.

Et c'est ainsi que commença le siège d'Harfleur.

Hook eut l'impression de ne cesser de creuser durant les premiers jours. D'abord, des fossés pour le fumier.

— Un jour, notre mère est tombée dans une fosse à purin, raconta Tom Scarlet. Elle était saoule. Elle y avait fait tomber des perles et essayait de les récupérer avec un râteau.

— Elles étaient belles, renchérit son frère Matthew. D'argent, je crois, non ?

— Des pièces, oui, que notre père avait trouvées dans une jarre enfouie. Il les avait percées et enfilées sur un bout de corde d'arc.

— Qui se rompit, dit Matt.

— Et en cherchant à les ramasser, elle est tombée dedans, la tête la première !

— Mais elle les a récupérées.

— Elle s'est bien vite dégrisée, continua Tom, mais elle riait et riait. Notre père l'a menée à la mare et l'a poussée dedans. Il lui a fait ôter tous ses vêtements et les canards se sont enfuis. Rien d'étonnant : une femme nue qui gigote en riant. Tout le village s'esclaffait !

Le roi avait d'abord ordonné que soient incendiées les maisons au pied des murailles, afin qu'il n'y ait nul obstacle pour ses bombardes. Ce fut fait de nuit et les flammes éclairèrent les bannières d'Harfleur. Le lendemain, la fumée des ruines qui s'attardait sur les alentours rappela à Hook celle qui voilait les terres autour de Soissons.

— Bien sûr, le prêtre était fort mécontent, continua Matthew, mais c'était un pisse-froid. Il a fait comparaître notre mère au tribunal,

pour troubles publics, mais notre Seigneurie lui a donné trois shillings pour acheter de quoi se coudre de nouveaux vêtements et un baiser pour la récompenser d'être si heureuse. Et il a dit qu'elle pouvait aller se jeter dans sa fosse à purin quand elle le voudrait.

— Et elle l'a fait ? demanda Peter Scoyle.

L'homme était une rareté : un archer né et élevé à Londres. Il était apprenti chez un fabricant de peignes quand on l'avait arrêté dans une bagarre, mais il avait été pardonné à condition de servir dans l'armée royale.

— Jamais, répondit Tom. Elle disait toujours qu'un seul de ces bains lui avait suffi pour toute sa vie.

— Un seul bain pour toute la vie, intervint le père Christopher. Redoutez la propreté, mes enfants ! Saint Jérôme – béni soit-il – a dit qu'un corps propre était le signe d'une âme souillée, et la bienheureuse sainte Agnès était fière de ne s'être jamais lavée de sa vie !

— Mélisande n'aimerait point, dit Hook. Elle tient à être propre.

— Mets-la en garde ! dit gravement le prêtre. Tous les médecins s'accordent à dire que laver affaiblit la peau et laisse pénétrer la maladie !

Une fois les fosses creusées, Hook et une centaine d'archers remontèrent au nord de la vallée jusqu'à la Lézarde et édifièrent un grand barrage. Ils démolirent une douzaine de maisons de bois dans un village et usèrent des solives pour renforcer le talus de terre. La Lézarde était une petite rivière et l'été avait été sec, mais il leur fallut quatre dures journées de terrassement pour la dériver vers l'ouest. Quand ils revinrent à Harfleur, la crue avait diminué, mais les alentours de la ville étaient encore détrempés et la rivière était sortie de son lit pour donner naissance à un grand lac au nord.

Ensuite, ils creusèrent les fosses pour les bombardes. Deux étaient déjà en place, dont une nommée le Londonien, car elle avait été payée par les sujets de Londres. Leurs boulets rongeaient le grand bastion bâti devant la porte de Leure. Le duc de Clarence, frère du roi, avait fait le tour de la ville sans encombre et ses soldats, un tiers de l'armée anglaise, attaquaient Harfleur par l'est. Les artilleurs hollandais engagés pour défendre la cité acceptèrent sans sourciller l'argent des Anglais et tournèrent leurs bombardes contre Harfleur. La ville était à présent encerclée. Aucun renfort ne pouvait l'atteindre sans devoir affronter l'armée à terre ou les navires qui interdisaient l'entrée du port.

Le jour où les fosses furent terminées, Hook et quarante archers montèrent sur la colline à l'ouest de leur campement en suivant la

route par laquelle était venue l'armée. Ils avaient ordre d'abattre les immenses chênes qui la couronnaient et de couper les branches les plus droites pour façonner des arcs. La journée était chaude. Une poignée d'archers restèrent près de la route avec les grandes scies, tandis que les autres se dispersaient sur la crête. Goddington marqua les arbres à abattre et assigna deux archers à chacun. Hook et Will étaient les plus éloignés au sud, les frères Scarlet au plus près de la mer. Mélisande l'accompagnait. Elle avait les mains rougies à force de buander et était encore loin d'avoir terminé, mais le régisseur de sir John l'avait autorisée à venir.

— Je tuerai ce prêtre s'il me touche, avait-elle dit à Hook. Et ses compagnons.

Hook avait acquiescé sans rien dire. Il était d'avis qu'elle réussirait à en tuer un, mais l'arbalète était si dure à armer qu'elle ne pourrait aller plus loin.

Les arbres étouffaient les détonations des bombardes et le fracas des boulets qui faisaient mouche.

— Pourquoi sommes-nous si loin du camp ? lui demanda-t-elle.

— Parce que nous avons déjà abattu tous les gros arbres plus proches, répondit Hook, qui avait tombé sa chainse et frappait le tronc à grands coups de hache.

— Et nous ne sommes pas si loin, ajouta Will, qui le regardait faire.

Hook n'y trouvait rien à redire : il avait l'habitude de manier la hache. Mélisande arma l'arbalète. Elle avait du mal à manœuvrer le cric, mais elle ne voulait pas qu'ils l'aident. Elle était en nage quand elle y parvint enfin, posa un carreau et visa un arbre à une dizaine de pas. Elle appuya sur la gâchette et le carreau manqua sa cible d'une bonne brasse pour se perdre dans les taillis.

— Ne riez point ! dit-elle.

— Nous n'oserions pas, dirent Will et Hook.

— J'apprendrai, fit-elle.

— Tu y parviendrais mieux si tu gardais les yeux ouverts, dit Hook.

— C'est difficile.

— Baisse les yeux sur le carreau, lui conseilla Will. Tiens solidement l'arbalète et appuie lentement et fermement sur la gâchette. Et Dieu soit avec toi !

Elle acquiesça et remonta le cric. Il lui fallut longtemps, mais au lieu de tirer elle posa l'arme et se contenta de regarder Hook en songeant combien cela paraissait facile pour lui d'abattre un arbre ou de tirer une flèche.

— Je vais voir si les jumeaux ont besoin d'aide, dit Will, car tu t'en sors très bien tout seul.

— C'est vrai. Va les trouver. Des fils de fouleur, cela veut dire qu'ils n'ont jamais vraiment travaillé de leur vie.

Will ramassa sa hache, son carquois et son arc et disparut sous les arbres. Mélisande le regarda s'éloigner puis contempla distraitement l'arbalète.

— Le père Christopher m'a parlé, dit-elle à mi-voix. Il veut savoir si nous allons nous marier.

— Nous marier ? Et qu'as-tu répondu ?

— Je lui ai dit peut-être.

— Peut-être, répéta-t-il. Oui, c'est une bonne idée.

— Tu le penses ?

— Bien sûr.

Elle le regarda un moment sans rien dire, puis elle ramassa l'arbalète.

— Je baisse les yeux sur le carreau et je tiens l'arme solidement ?

— Et tu appuies doucement sur la gâchette. Retiens ton souffle, oublie le carreau et regarde seulement là où tu veux qu'il vole.

Elle visa le même arbre que la première fois. Hook la regarda fermer les yeux, à la fois concentrée et impatiente. Le carreau passa à côté de l'arbre et disparut dans les branches.

— Tu n'as pas beaucoup de carreaux, dit Hook. Et ceux-là ont été fabriqués tout exprès pour cette arme.

— Il faut que j'aille chercher les deux que j'ai tirés ?

— Tu pourras le faire pendant que je coupe quelques branches, sourit-il.

— Il m'en reste neuf.

— Onze serait mieux.

Elle posa l'arme à terre et descendit sous le couvert des arbres. Hook remonta le cric sans peine, espérant que garder la corde tendue en permanence assouplirait l'arme et faciliterait la tâche de Mélisande, puis il retourna à sa corvée. Il se demandait pourquoi le roi voulait tant de pièces de bois de cette taille, mais après tout ce n'était point son affaire. Il entendit un arbre s'effondrer un peu plus loin et des pigeons effrayés s'envoler. Il commençait à s'inquiéter de l'absence prolongée de Mélisande quand elle apparut soudain, l'air alarmé.

— Il y a des hommes ! dit-elle.

— Bien sûr qu'il y en a. Ils sont partout, répondit-il en coupant une branche grosse comme le bras d'un seul coup de hache.

— Des hommes d'armes, reprit-elle. Des *chevaliers* * !

— Sans doute des nôtres.

Des patrouilles parcouraient chaque jour les alentours, guettant la venue de troupes et de ravitaillement pour les assiégés.

— Ils sont français ! siffla-t-elle.

Hook en doutait, mais il posa sa hache.

— Allons voir.

Et en effet, il vit des cavaliers longeant un sentier envahi de fougères dans l'épaisse forêt. Hook en compta une douzaine, mais il sentait que d'autres suivaient. Et Mélisande avait vu juste. Casqués, ils portaient bien par-dessus leur armure une cotte d'armes, mais leur livrée lui était inconnue. Celui qui menait la marche leva la main et fixa longuement le haut de la pente pour tenter de discerner d'où venaient les coups de hache. D'autres cavaliers surgirent derrière.

— Des Français, chuchota Mélisande.

— Si fait.

— Faut-il se cacher ? demanda-t-elle.

— Non.

Il retourna avec elle à son chantier, ramassa l'arbalète et parcourut la crête en criant :

— Les Français ! Ils arrivent ! Tous aux chariots ! Will ! Imite sir John et crie à tous que les Français arrivent et qu'il faut regagner les chariots ! Fais ce que je te dis ! Où est Matt ?

Tom Scarlet désigna le sud sans un mot. Will suivit la consigne et courut le long de la crête en ordonnant à tous de se replier vers la route. Goddington, leurré par son imitation, accourut et trouva Hook, Mélisande et Tom au lieu de sir John.

— Au nom de Dieu, que se passe-t-il ? gronda-t-il.

— Des Français, répondit Hook en désignant l'ouest.

— Ne sois pas sot, Hook. Il n'y a aucun damné Français par ici.

— Je les ai vus. Ils portaient armures et épées.

— Ce sont les nôtres, probablement une patrouille.

Le centenier était tellement sûr de lui que Hook commença à douter, d'autant plus que les cavaliers n'avaient pas réagi, alors qu'ils avaient dû entendre les cris. Mais il refusa d'en démordre.

— Ils étaient une vingtaine, portant une livrée inconnue. Mélisande les a vus aussi.

— Je vais m'en assurer, maugréa le sergent après avoir manifesté d'un regard que l'opinion de Mélisande ne valait rien. Où dis-tu qu'ils étaient ?

— Sous les arbres vers cette pente. Pas sur la route, comme s'ils ne voulaient pas être vus.

— J'espère pour toi que tu n'as point rêvé.

— Où est Matt ? demanda de nouveau Hook à Tom.

— Il est parti jeter un coup d'œil à la mer.

— Matt ! beugla Hook, les mains en porte-voix.

Pour toute réponse, il n'entendit que le vent dans les feuilles. La détonation d'une bombarde retentit dans les collines. N'entendant ni cliquetis de harnais ni bruits de sabots, Hook se demanda s'il n'avait pas tout imaginé. Les cris avaient cessé sur la crête : les archers s'étaient probablement rassemblés auprès des chariots.

Goddington avait disparu par-delà la crête. Hook rendit son arbalète à Mélisande et sortit son arc et ses flèches. Il s'avança et vit Goddington en bas dans les fougères. Pas un cavalier n'était en vue.

— Il n'y a rien ici, sot ! cria le centenier.

Au même instant, Hook vit deux cavaliers surgir des arbres.

— Derrière vous ! cria-t-il.

Alors que Goddington s'élançait sur la pente, Hook leva son arc et décocha une flèche qui glissa sur la spallière du cavalier. L'épée s'abattit et Hook, qui sortait une autre flèche de son carquois, vit jaillir du sang dans la lumière verte du sous-bois. Peter Goddington tituba, le visage ensanglanté, puis le deuxième Français lui enfonça sa lame dans le dos. Goddington s'écroula.

Hook tira de nouveau. Les plumes blanches volèrent sous les feuilles et la flèche frappa en pleine poitrine l'homme qui fut renversé sur sa selle. D'autres cavaliers accouraient à présent et Tom Scarlet tira Hook par le bras.

Soudain, ce fut la panique : les cavaliers leur coupaient toute retraite vers la mer. Hook prit Mélisande par la manche et l'entraîna en bondissant comme un lièvre poursuivi par les chiens. Les Français les avaient pris en tenaille et il ne fallut guère de temps pour qu'ils se retrouvent acculés contre un gros chêne.

— Matt ! cria Tom.

Hook vit que Matthew Scarlet avait été fait prisonnier. Un Français en livrée bleue et verte le traînait par le collet à côté de sa monture.

— Des archers, dit l'un des cavaliers.

— *Père** ! s'écria Mélisande d'une voix étranglée.

C'est alors que Hook vit le soleil à tête de faucon. La livrée nouvellement brodée était aussi éclatante que l'épée pointée sur lui, qui s'arrêta soudain à une main de sa gorge. Le cavalier baissa les yeux vers Hook. Le sang d'un cuissot de cerf fraîchement tué, accroché au pommeau de sa selle, ruisselait sur la jambe du cavalier : Ghillebert, seigneur de Lanferelle, le seigneur d'Enfer.

Il était là dans toute sa splendeur, monté sur un magnifique étalon et revêtu d'une armure étincelante. Seul des cavaliers à ne pas porter de casque, ses longs cheveux noirs lui descendaient presque à la taille. Son visage était taillé à la serpe, couleur de bronze, avec un nez aquilin et des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, où passa de l'amusement en voyant d'abord Hook pris au piège, puis Mélisande qui avait levé son arbalète armée. Mais si Lanferelle était surpris de découvrir sa fille dans une forêt normande, il n'en montra rien. Un sourire passa fugitivement sur ses lèvres, puis il déclara

quelque chose en français et Mélisande tira de sa besace un carreau qu'elle encocha. Ghillebert continua de sourire lorsqu'elle leva l'arme vers son visage. Il lui lança quelques mots, trop vite pour que Hook comprenne, et Mélisande répondit sur le même ton.

Un cri s'éleva derrière eux depuis la route qui menait au camp anglais. Le seigneur de Lanferelle donna un ordre à ses hommes qui s'élancèrent vers le bruit. La moitié des dix-huit soldats portaient la livrée au soleil et faucon, et l'autre les armes vertes et bleues de celui qui détenait Matt et qui était resté avec eux.

— Trois archers anglais, dit soudain Lanferelle en anglais. Trois damnés archers, et moi qui donne de l'or à ceux de mes hommes qui me rapportent leurs doigts. Bien des paysans de Normandie et Picardie manquent de doigts parce que mes hommes trichent, ajouta-t-il avec un sourire carnassier. Sais-tu qu'elle est ma fille ?

— Je le sais.

— Et la plus jolie de toutes ! J'en ai neuf, que je sache, mais une seule de mon épouse. Mais celle-ci (il regarda Mélisande qui n'avait pas baissé son arbalète), celle-ci, j'ai voulu la protéger du monde.

— Je le sais, répéta Hook.

— Et elle devait prier pour mon âme, mais il semble qu'il me faille engendrer d'autres filles si mon âme doit être sauvée. (Mélisande cracha quelques mots qui ne le firent que sourire davantage.) Je t'ai mise au couvent parce que tu étais trop jolie pour être troussée par quelque serf puant et trop mal née pour épouser un gentilhomme. Mais il semble que tu aies malgré tout trouvé le paysan, ajouta-t-il avec un regard méprisant à Hook. Le fruit a été cueilli, mais quoi qu'il en soit tu es toujours mienne.

— Elle est à moi, dit Hook.

— Que dois-je faire alors ? continua Lanferelle sans lui prêter attention. Te ramener au couvent ? Allons, tu ne tireras point, dit-il en voyant Mélisande lever un peu son arbalète.

— Je le ferai, dit Hook.

C'était une menace creuse, car il n'avait aucune flèche à son arc.

— Qui sers-tu ? demanda Lanferelle.

— Sir John Cornewaille, répondit fièrement Hook.

— Sir John ! fit Lanferelle. Ah, en voici, un homme. Sa mère dut coucher avec un Français ! J'aime bien sir John ! Mais qu'en est-il de ma petite novice, hein ?

— Je détestais le couvent.

— Tu y étais en sûreté, se rembrunit Lanferelle. Tout comme ton âme !

— En sûreté ! protesta Mélisande. À Soissons ? Toutes les nonnes

y furent violées ou tuées !

— Le fus-tu ? demanda Lanferelle d'un ton menaçant.

— Nicholas l'a empêché, dit-elle en désignant Hook. Il l'a tué.

Les yeux noirs s'attardèrent un instant sur Hook puis revinrent sur Mélisande.

— Alors que veux-tu ? demanda-t-il, comme agacé. Un époux ? Quelqu'un qui veille sur toi ? Que dis-tu de celui-ci ? demanda-t-il en désignant son écuyer. Peut-être devrais-tu l'épouser. Il est bien né, mais point trop. Sa mère était fille de sellier.

L'écuyer, qui ne comprenait manifestement pas cette conversation en anglais, regardait Mélisande d'un œil vide. Il ne portait pas de casque, mais un simple camail sur sa grosse tête au nez écrasé marquée par la petite vérole. Mélisande fit une grimace et débita en français quelque chose qui amusa son père.

— Elle dit qu'elle veut demeurer avec toi, traduisit Lanferelle. Mais tout dépend de mon bon vouloir. Encore faut-il que je te laisse la vie.

Hook songea qu'il pourrait se jeter sur Lanferelle et lui enfoncer la pointe de corne de son arc dans la gorge, quand une voix résonna dans sa tête. « Non ». Ce n'était qu'un chuchotement, mais il reconnut sans peine la voix de saint Crépinien qui s'était tue pendant si longtemps. Hook faillit tomber à genoux de reconnaissance. Son saint était revenu. Lanferelle sourit.

— Songeais-tu à m'attaquer, Anglais ?

— Oui, avoua Hook.

— Et je t'aurais tué. Peut-être le ferai-je, d'ailleurs. (Il se détourna vers la route où attendaient les chariots au-delà des arbres. Des cris s'élevaient et des flèches sifflaient.) Combien êtes-vous là-bas ?

Hook pensa mentir, mais se ravisa : Lanferelle finirait par découvrir la vérité.

— Quarante archers.

— Pas d'hommes d'armes ?

— Aucun.

Lanferelle haussa les épaules avec indifférence.

— Alors vous capturez Harfleur, et ensuite ? Vous marcherez sur Paris ? Rouen ? Tu l'ignores. Mais je le sais. Vous marcherez. Votre Henry n'a pas dépensé autant pour s'emparer d'un port minuscule. Il lui faut davantage. Et quand vous marcherez, Anglais, nous serons sur vous, de toutes parts comme loups sur brebis, et vous mourrez les uns après les autres. Et ma fille mourra parce que tu seras trop faible pour la protéger ?

— Je l'ai protégée à Soissons, dit Hook. Pas vous.

La colère fit trembler le visage de Lanferelle et son épée vacilla un instant.

— Je l'ai cherchée, se défendit-il.

— Pas assez, rétorqua Hook. Car moi je l'ai trouvée.

— Dieu l'a conduit à moi, dit Mélisande.

— Oh, Dieu ? ironisa Lanferelle. Tu crois que Dieu est avec toi, Anglais ?

— Je le sais, répondit Hook.

— Et tu sais comment on m'appelle ?

— Le seigneur d'Enfer.

— Oui, Anglais. Ce n'est qu'un nom pour effrayer l'ignorant. Mais malgré ce nom, je veux que mon âme gagne le ciel à ma mort, et pour cela il faut que l'on prie pour moi. Que des messes soient dites, avec prêtres et nonnes à genoux. Pourquoi ne prierait-elle pas pour moi ?

— Je le fais, dit Mélisande.

— Mais Dieu écouterait-il ses prières ? Elle a déserté Dieu pour toi, tel est son choix, mais voyons ce que Dieu veut, Anglais. Lève ta main. (Hook ne bougea pas.) Tu veux vivre ? gronda Lanferelle. Lève ta main. Pas celle-ci, l'autre !

Il voulait la droite, celle dont les doigts étaient calleux à force de tirer la corde. Hook obéit.

— Écarte les doigts, dit Lanferelle en posant la pointe de l'épée sur sa paume. Je pourrais te tuer, mais ma fille t'aime et j'ai de l'affection pour elle. Mais tu as pris son sang sans ma permission et le sang réclame le sang.

Il tourna simplement le poignet, d'un geste si vif que Hook n'eut pas le temps de bouger que la lame lui avait tranché le petit doigt. Le sang jaillit. Mélisande poussa un cri, mais elle ne toucha pas à son arbalète. Une affreuse douleur irradiait le bras de Hook.

— Voici, s'amusa Lanferelle. Je te laisse les doigts pour la corde. Par égard pour Mélisande. Mais quand les loups fondront sur toi, Anglais, ce sera chacun pour soi. Si tu es victorieux, tu la garderas... mais si tu es vaincu, elle rejoindra la couche de l'époux, dit-il en désignant son écuyer. Elle empeste et il grogne et trousse comme sanglier. Acceptes-tu ?

— Dieu nous donnera la victoire, répondit Hook malgré la douleur.

— Laisse-moi te dire ceci, répondit Lanferelle en se penchant sur sa selle. Dieu se soucie comme d'une guigne de ton roi ou du mien. Acceptes-tu de combattre pour Mélisande ?

— Oui.

— Alors jette tes flèches et ton arc.

Comprenant que le Français ne tenait pas à prendre une flèche dans le dos en s'éloignant, Hook et Tom jetèrent leurs armes dans les taillis.

— Nous sommes d'accord, Anglais ! sourit Lanferelle. Le prix est Mélisande, mais nous devons le sceller dans le sang.

— Il est scellé, dit Hook en levant sa main ensanglantée.

— Nous jouons tous pour une vie et non pour le sang.

Sur ces mots, il toucha du genou son cheval qui fit docilement demi-tour, trancha la gorge de Matt Scarlet, et tandis que le sang jaillissait le seigneur d'Enfer partit au galop dans un éclat de rire, suivi de ses deux hommes.

— Matt ! cria Tom en se précipitant sur son frère.

Mais il n'y avait rien à faire. Matthew Scarlet agonisait dans un bouillonnement de sang. Le bruit des sabots décrut. Les cris s'étaient tus sur la route. Mélisande pleurait. Hook alla ramasser les arcs. Les Français étaient partis. À l'aide d'une hache, il creusa au pied d'un chêne une tombe assez vaste pour ensevelir ensemble Peter Goddington et Matt Scarlet sur la crête dominant la mer. Au-dessus d'Harfleur, où les bombardes déchiquetaient les murailles.

Ce fut un dur et long labeur. Hook et les archers coupaient, débitaient et sciaient pour étayer fosses et tranchées. De nouvelles positions furent établies pour les bombardes plus près de la ville, mais les précieuses armes devant être protégées des assiégés, les archers élevèrent d'épais boucliers de bois. Ils étaient faits de gros troncs de chênes et inclinés en arrière pour dévier les projectiles vers le haut. Hook jugea fort astucieux qu'ils soient montés sur des cadres leur permettant de pivoter : ainsi, lorsque la bombarde était enfin prête à tirer, des hommes manœuvraient une manivelle qui inclinait le haut du bouclier pour découvrir le mufle noirci. La charge explosait, le monde disparaissait dans un épais nuage de fumée qui empestait les œufs pourris, le fracas du boulet sur les murailles était couvert par l'écho de la détonation, tandis que le bouclier retombait lourdement pour protéger l'arme et ses artilleurs hollandais.

L'ennemi ayant appris à guetter le mouvement des boucliers et attendant cet instant pour tirer ses projectiles, la protection des bombardes anglaises était renforcée par d'énormes paniers d'osier remplis de terre et par des barricades, et parfois, alors que l'arme n'était pas encore prête, on soulevait le bouclier pour tromper l'ennemi et lui faire gâcher ses munitions ; puis, quand elle était chargée, le panier qui en protégeait la bouche était roulé sur le côté, le

bouclier relevé, et la détonation s'entendait jusque dans la vallée inondée de la Lézarde.

L'artillerie de l'ennemi était plus modeste et ses boulets, guère plus gros qu'une pomme, ne suffisaient pas à entamer les boucliers. Leurs balistes, arbalètes géantes qui lançaient d'énormes flèches, étaient encore moins puissantes.

Des tranchées défendaient les assiégeants contre boulets et flèches, mais elles étaient impuissantes contre la catapulte qui lançait dans le ciel d'énormes pierres qui retombaient presque à pic. Les Anglais, qui avaient également des trébuchets fabriqués avec le bois coupé au-dessus du port, criblaient Harfleur d'une pluie de pierres et de cadavres d'animaux putréfiés. De la colline, Hook pouvait voir jour après jour les toits fracassés, deux clochers abattus, une brèche dans la muraille dont les décombres comblaient le fossé et le bastion géant déchiqueté.

— Nous allons bientôt donner l'assaut, annonça sir John à ses archers. Notre seigneur et roi est pressé !

— Il y a un grand trou dans leur muraille, sir John, dit Thomas Evelgold, qui avait remplacé Goddington comme centenaire.

— Et derrière se trouve un nouveau mur, répondit sir John. Pour l'attaquer, nous devons franchir leur barbacane. (C'était le bastion à deux tours qui protégeait la porte de Leure.) Vous voulez que leurs gueux d'arbalétriers vous criblent par le flanc ? Cette barbacane doit tomber, nous allons donc faire une taupe ! Il faut abattre d'autres arbres ! Hook, j'ai besoin de toi ! dit-il en l'entraînant à l'écart. Il n'y a plus de soldats français dans les collines, car nous y avons posté nos hommes, et nos sentinelles ne voient venir aucun renfort. (C'était une énigme. Août touchait à sa fin et les Français n'avaient toujours pas envoyé de troupes. Les cavaliers anglais patrouillaient quotidiennement les routes au nord et à l'est, mais la campagne était déserte. Parfois, un petit groupe de soldats français les défiait, mais aucun nuage de poussière ne trahissait la venue d'une armée.) Narre-moi ce qui s'est passé sur la crête le jour où ce pauvre Goddington est mort.

— J'ai averti nos compagnons, dit Hook.

— Non. Tu leur as dit de retourner aux chariots. N'est-ce pas ?

— Oui, sir John.

— Pourquoi ? interrogea sir John.

Hook réfléchit. Sur le moment, cela lui avait semblé évident, mais il ignorait pourquoi.

— Nos arcs n'étaient d'aucun usage dans la forêt, dit-il. Mais s'ils retournaient aux chariots, ils pouvaient tirer. Ils avaient la place.

— Et c'est ce qui s'est passé, dit sir John. (Les archers, en se rassemblant auprès des chariots, avaient repoussé les assaillants de deux volées de flèches.) Tu as donc bien agi, Hook. Ces gueux venaient accomplir quelque forfait, tuer quelques hommes, et voir quel progrès nous faisons. Et tu les as repoussés !

— Je n'y étais point, sir John. Ce sont les autres archers qui les ont repoussés.

— Tu étais avec le sire de Lanferelle, je le sais. Et il t'a laissé la vie sauve. Pourquoi ?

— Il me veut tuer plus tard, dit Hook. Ou peut-être est-ce à cause de Mélisande ?

— C'est un chat et tu es son souriceau. Un souriceau blessé, ajouta-t-il en regardant la main encore bandée de Hook. Tu peux toujours tirer ?

— Mieux que jamais, sir John.

— Je te fais donc vinténier. Et ta solde sera doublée.

— Moi ! s'étonna Hook.

Sir John ne répondit pas. Il s'était tourné pour examiner d'un œil critique ses hommes qui s'entraînaient à l'épée contre des troncs. L'entraînement était la marotte de sir John. Il prétendait lui-même assener mille coups par jour en guise d'entraînement et exigeait de même de ses soldats.

— Un peu plus d'entrain, Ralph, cria-t-il à l'un d'eux avant de revenir à Hook. As-tu réfléchi lorsque tu as vu les Français ?

— Non.

— Voilà pourquoi je te fais sergent. Je ne veux point d'hommes qui songent mais qui agissent. Tom Evelgold étant maintenant ton centénier, tu prendras donc sa compagnie. Je lui donne mes ordres, il te les donne et tu les donnes à tes archers. S'ils n'exécutent pas, tu les cognes. Et si cela ne suffit pas, c'est moi qui te cognerai.

— Oui, sir John.

— Tu es un brave garçon, Hook. Et ce n'est pas tout : tu as de la chance. (Il désigna sa main blessée.) Tiens, dit-il en sortant une chaîne d'argent de sa bourse et en la laissant tomber dans sa main. Voici l'insigne de ta charge. Et demain, tu construiras une taupe.

— Qu'est-ce qu'une taupe, sir John ?

— Ce que tu construiras. Une damnée taupe !

Cette nuit-là, il tomba de la mer une pluie portée par un vent d'ouest glacial. Elle commença doucement, tapotant les tentes des assiégeants, puis le vent qui se leva arracha les bannières, la pluie redoubla, oblique, et transforma le sol en une boue épaisse et gluante. La crue, qui avait beaucoup diminué, reprit et fit déborder la fosse à

purin. Les artilleurs, poussant des jurons, dressèrent des auvents au-dessus de leurs bombardes, tandis que les archers rangeaient soigneusement leurs cordes à l'abri de l'humidité.

Hook n'avait nul besoin de porter d'arc. Sa tâche était de construire une taupe et sir John lui avait promis que ce serait dur. Ce n'était pas compliqué, mais il fallait de la force et surtout le faire au vu des assiégés et à portée de leurs bombardes, catapultes et balistes.

Une taupe était un bouclier géant incurvé sur l'arrière, sous lequel des hommes pouvaient s'abriter des projectiles ennemis. Elle devait être assez solide pour résister aux tirs répétés de boulets.

Un Gallois à cheveux blancs, Dafydd ap Traharn, supervisait les travaux.

— Je suis de Pontygwaith, déclara-t-il aux archers, et à Pontygwaith nous en savons plus long sur la construction que vous autres misérables Anglais tous réunis ! (Il avait en tête de placer deux chariots remplis de terre et de pierres devant le chantier afin de protéger les archers qui travailleraient, mais la pluie avait ramolli le sol et ils s'étaient embourbés.) Il faudra creuser, dit-il avec la satisfaction de celui qui n'a pas à manier la pelle. Nous en savons plus long sur le terrassement à Pontygwaith que vous autres sottards d'Anglais réunis !

— C'est parce que vous creusiez les tombes de tous les Gallois que nous avons tués, rétorqua Will.

— Les tombes pour vous ensevelir, oui !

Plus tard, en bavardant avec Hook, il avoua joyeusement qu'il s'était rebellé contre le souverain anglais quinze ans plus tôt.

— Ah, cet Owain Glyn Dwr, s'exclama-t-il. C'était un homme !

— Que lui est-il arrivé ?

— Il est toujours en vie, mon garçon ! Toujours ! (La révolte de Glyn Dwr, qui durait depuis dix ans, avait appris la guerre au jeune Henry, alors prince de Galles et désormais roi d'Angleterre. La révolte avait été étouffée et quelques-uns des chefs gallois avaient été traînés sur des claies à travers Londres jusqu'au lieu de leur exécution, mais Owain lui-même n'avait jamais été capturé.) Nous avons magiciens en Galles, ajouta Dafydd en baissant la voix. Ils savent rendre un homme invisible !

— J'aimerais bien voir cela, soupira Hook.

— Eh bien, tu ne le verrais pas, justement ! C'est tout l'intérêt d'être invisible. Qui sait, Owain pourrait être là en cet instant sans que tu le voies ! Et c'est ce qui lui est arrivé, figure-toi. Il vit dans le luxe, mon gars, avec femmes et pommes, mais si un Anglais l'approche à un quart de lieue, il se rend invisible !

— Et que fait donc un rebelle gallois en cette armée ?

— Il faut bien vivre, répondit Dafydd. Et manger le pain de l'ennemi vaut mieux que contempler une marmite vide. Nous sommes des douzaines d'hommes de Glyn Dwr en cette armée, mon gars, et nous nous battons pour Henry avec autant de cœur que pour Owain. Note bien qu'il y en a aussi quelques-uns aux côtés des Français qui se battront contre nous, sourit-il.

— Des archers ?

— Dieu soit loué, non. Les archers n'ont point les moyens de gagner la France. Non, c'est la noblesse qui a perdu ses terres qui s'est enfuie. As-tu déjà affronté un archer sur le champ de bataille ?

— Dieu soit loué, non.

— Je ne dirais point que c'est plaisant, fit Dafydd. Mon Dieu, mon garçon, nous autres Gallois ne sommes guère effrayés, mais quand les archers d'Henry tirèrent à Shrewsbury, ce fut la mort qui tomba du ciel. Comme averse, mais de fer, et incessante, et les hommes mouraient tout autour de moi en poussant des cris comme mouettes torturées sur une grève noire. Un archer est chose terrible.

— J'en suis un.

— Tu es un terrassier pour l'heure, sourit narquoisement Dafydd. Alors creuse.

Ils creusèrent une tranchée allant de la fosse à bombe vers les murailles d'Harfleur et, voyant cela, les assiégés firent pleuvoir sur eux une averse de carreaux et de boulets, tentant de viser l'intérieur de la tranchée, mais la manquant le plus souvent. Une fois trente toises atteintes, Dafydd se déclara satisfait et ordonna qu'une nouvelle fosse soit creusée. Elle devait être vaste, carrée et profonde et les archers pelletèrent jusqu'à atteindre une couche de craie. Comme l'eau y pénétrait, ils pataugèrent dans la boue en élevant un parapet de troncs sur trois côtés, ne laissant que l'arrière sans protection. Ils empilèrent les troncs à plat, de manière à ce qu'un homme debout dans la fosse ne soit pas visible depuis les remparts d'Harfleur.

— Ce soir, dit Dafydd, nous ferons un toit et notre belle taupe sera terminée.

Ils le bâtirent de nuit, car la fosse était à portée de carreau des murailles ; mais l'ennemi, qui avait dû deviner leurs desseins, tira à l'aveuglette dans l'obscurité et trois hommes furent blessés. Il leur fallut jusqu'au matin pour poser de longs troncs sur la fosse, les recouvrir d'une épaisse couche de terre et de pierres et d'une dernière rangée de troncs.

— C'est maintenant que commence vraiment l'ouvrage, dit Dafydd. C'est pourquoi nous allons devoir recourir aux Gallois.

— L'ouvrage ? demanda Hook.

— Nous allons creuser une sape, mon garçon. Et ce sera fort profond.

La pluie cessa à l'aube. Un vent froid soufflant de l'ouest la poussait dans les terres et le soleil luttait contre les nuages tandis que l'artillerie ennemie criblait la taupe de boulets impuissants contre le parapet. Hook et ses archers dormirent, à l'abri de cabanes grossières en bois, terre et fougères. En se réveillant, il trouva Mélisande en train de récurer son haubert avec du sable et du vinaigre.

— *La rouille**, expliqua-t-elle.

— Tu peux en faire autant pour le mien ! s'esclaffa Will en sortant de son abri.

— Fais-le toi-même, William. Mais j'ai nettoyé celle de Tom.

— C'est bien, la remercia Hook.

Tous les archers se faisaient du souci pour Thomas Scarlet, dont la bonne humeur coutumière avait été ensevelie avec son frère jumeau. Il se renfermait sur lui-même et restait à l'écart.

— Ce qu'il veut, dit Hook, c'est croiser de nouveau ton père.

— Thomas mourra, en ce cas, dit tristement Mélisande.

— Ton père t'aime, dit Hook. Il t'a laissé la vie et t'a permis de demeurer avec moi.

— Il t'a laissé la vie à toi aussi, dit-elle, presque avec rancœur.

— Je sais.

Elle se tut, contemplant Harfleur nimbée de fumée comme une falaise dans une brume de mer. Hook posa ses bottes trempées près du feu. Le bois crépitait : c'était du saule, et le saule protestait toujours contre le feu en projetant des étincelles.

— Il aimait ma mère, je crois, dit pensivement Mélisande.

— Vraiment ?

— Elle était belle et elle l'aimait. Elle disait qu'il était beau.

— Quand tu l'as vu dans le bois, as-tu eu envie qu'il t'emmène avec lui ?

— Non, répondit-elle avec véhémence. Pour moi, c'est un mauvais ange. Et je crois qu'il est dans ma tête comme ton saint dans la tienne et je voudrais qu'il s'en aille.

— Tu penses à lui, c'est cela ?

— J'ai toujours voulu qu'il m'aime, grommela-t-elle en récurant la cotte de plus belle.

— Comme il aimait ta mère ?

— Non ! s'emporta-t-elle. La vie est dure, Nicholas, tu le sais. Ce n'est que labeur et souci, on se demande d'où viendra le pain du lendemain, et un seigneur n'a qu'un geste à faire pour que tout cela

cesse, labeur comme souci. C'est *facile**. C'est ce que je voulais.

— Eh bien dis-le-lui.

— Il est beau, mais il n'est point gentil. Je le sais. Et c'est toi que j'aime. (Elle avait dit cela apparemment sans affection, mais Hook fut frappé par ses paroles. Il regarda les archers rapporter du bois de chauffe.) Connais-tu sir Robert Knolles ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

Tous les archers connaissaient sir Robert, mort quelques années plus tôt.

— Il était archer autrefois.

— C'est ainsi qu'il commença, opina Hook, se demandant comment Mélisande connaissait ce personnage légendaire.

— Et il devint chevalier, mena armées ! Et à présent, sir John t'a fait vinténier !

— Un vinténier n'est point chevalier, sourit Hook.

— Mais sir Robert le fut naguère ! Puis centénier, homme d'armes et enfin chevalier ! Alice me l'a dit. Et s'il a pu le devenir, pourquoi pas toi ?

Cette perspective était si étonnante que Hook resta un moment sans voix.

— Moi ? Homme d'armes ? dit-il finalement.

— Et pourquoi pas ?

— Je ne suis pas assez bien né !

— Sir Robert ne l'était pas davantage.

— Eh bien, cela se peut parfois, dit Hook. (Il connaissait d'autres archers qui avaient mené des compagnies et s'étaient enrichis. Sir Robert était le plus célèbre, mais il y avait aussi Thomas de Hookton, qui était mort seigneur de mille acres.) Mais ce n'est point souvent, et il faut de l'argent.

— Et qu'est-ce que la guerre pour vous autres hommes, hormis de l'argent ? Vous ne parlez que prisonniers et rançons. Capture mon père, ajouta-t-elle avec un sourire mauvais. Nous le rançonnerons et prendrons son argent.

— Cela te plairait ?

— Oui, dit-elle d'un ton vengeur. J'aimerais cela.

Hook tenta de s'imaginer riche. Recevant une rançon bien plus élevée que ce que la plupart peuvent rêver gagner en une vie entière. Il fut interrompu dans sa rêverie en voyant frémir brusquement John Fletcher, l'un des archers plus âgés qui avait pris ombrage de sa promotion. Il courut vers la fosse à purin.

— Fletch est malade, dit-il.

— Et la pauvre Alice aussi, ce matin, dit Mélisande avec une

grimace de dégoût. *La diarrhée** !

Hook, qui n'avait guère envie de connaître les détails, fut sauvé par l'arrivée de sir John Cornewaille.

— Sommes-nous éveillés ? beugla le chevalier.

— Nous le sommes, sir John, répondit Hook pour les archers.

— Alors aux tranchées ! Que ce damné siège se fasse !

Hook chaussa ses bottes humides, enfila son haubert et sa cotte d'armes et coiffa son casque, puis il se rendit à la tranchée. Le siège continuait.

La taupe tremblait à chaque boulet qui l'atteignait. La paroi avant était déchiquetée et hérissée de carreaux, mais les projectiles ennemis n'avaient pas réussi à rompre le bouclier ni même à l'affaiblir, et dessous les sapeurs gallois étaient à l'ouvrage.

D'autres galeries étaient creusées sur le flanc est d'Harfleur, où étaient cantonnées les armées du duc de Clarence ; et de part et d'autre, les bombardes tonnaient et les boulets rongeaient les murailles, mangonneaux et trébuchets lançaient des pierres dans la ville, et fumée et poussière envahissaient les rues, tandis que les galeries progressaient vers les remparts. Celles de l'est aboutissaient sous les murailles, où de grandes cavités, étayées de bois, étaient creusées dans la craie. Le moment venu, ce bois serait mis à feu et les cavités s'effondreraient, entraînant avec elles les murailles. La galerie de l'ouest, dont l'entrée était protégée par la taupe, était un tunnel menant sous le grand bastion qui défendait la porte de Leure. Une fois cette barbacane abattue, l'armée anglaise pourrait assaillir la brèche voisine sans danger d'être attaquée par le flanc par sa garnison. Or donc, les Gallois creusaient, les archers gardaient la taupe et la ville souffrait.

La barbacane était faite de gros troncs de chêne enfoncés dans le sol et cerclés de fer. Ces troncs formaient deux tours rondes et basses jointes par une muraille et remplies de terre et de débris, le tout protégé par un fossé inondé. Les troncs les plus proches, fendus par l'artillerie anglaise, laissaient s'écouler la terre, formant une rampe instable qui comblait en partie le fossé, le bastion résistait néanmoins. Ce qu'il en restait était garni d'arbalétriers et d'hommes d'armes, et ses bannières flottaient comme un défi. Chaque soir, quand les bombardes anglaises cessaient le feu, les défenseurs se lançaient dans des réparations et l'aube révélait une nouvelle palissade que l'artillerie anglaise s'empressait d'entamer à nouveau. Pendant ce temps, d'autres bombardes tiraient sur la ville.

La première fois que Hook avait vu Harfleur, la cité lui avait paru presque magique dans le soleil d'août, avec ses toits serrés les uns contre les autres et ses clochers ceints d'une muraille blanche semée de tours. Elle ressemblait à la cité représentée sur la peinture de saint Crépin et saint Crépinien de la cathédrale de Soissons. À présent, ce n'était plus qu'un amas de pierres et de boue noyé dans la fumée. De longs pans de murs étaient encore debout et il y flottait encore les bannières moqueuses représentant les armes des assiégés et des saints, mais huit des tours s'étaient effondrées dans le fossé et une longue portion des remparts s'était écroulée près de la porte de Leure. Les énormes projectiles lancés par-dessus les murs par les catapultes fracassaient les maisons et déclenchaient des incendies, si bien qu'un brouillard fuligineux planait en permanence au-dessus. Un clocher s'était abattu dans une assourdissante cacophonie de cloches, et les boulets continuaient de s'acharner sur la cité déjà bien éprouvée.

Pourtant, les assiégés ripostaient. Chaque matin, quand il menait les hommes dans les fosses des bombardes, Hook voyait le labeur de la garnison. Ils élevaient une nouvelle muraille derrière le rempart effondré et étayaient la barbacane avec du bois. Des hérauts anglais en livrée colorée et brandissant leurs baguettes blanches allèrent à plusieurs reprises proposer une reddition, mais l'ennemi refusa à chaque fois.

— Ils espèrent que leur roi lèvera une armée pour leur porter secours, dit le père Christopher à Hook un matin de septembre.

— Je croyais que le roi français était fou ?

— Oh, mais il l'est ! Il se croit fait de verre ! se moqua le père Christopher, qui venait dans les tranchées chaque matin bénir les archers et les encourager de sa bonne humeur. C'est vrai ! Il se croit de verre et craint de se briser s'il tombe. Il mange aussi des tapis et se confie à la lune.

— Alors il ne mènera point une armée ici, mon père, sourit Hook.

— Mais ce fou a des fils, Hook, et tous assoiffés de sang, les misérables. Tous aimeraient réduire nos os en poussière.

— Le tenteront-ils ?

— Dieu seul le sait, et Il ne me parle point. Mais je sais qu'une armée se rassemble à Rouen.

— Est-ce loin ?

— Vois-tu cette route ? Suis-la et prends à main droite quand elle atteint la colline, puis continue, et après quinze lieues, tu trouveras un grand pont et une vaste cité. C'est Rouen, Hook. Et une armée peut parcourir ces quinze lieues en trois jours.

— Qu'ils viennent. Nous les occirons.

— Le roi Harold parla ainsi juste avant Hastings, répondit aimablement le père Christopher.

— Avait-il des archers ?

— Seulement des hommes d'armes, je crois.

— Eh bien, voilà, sourit Hook.

— Nous devrions nous être emparés de cette cité, regretta le prêtre en se tournant vers Harfleur. Cela prend bien trop de temps. (Il salua un homme qui passait et bâcla un signe de croix.) Sais-tu qui était cet homme ?

— Non, mon père.

— Le fils de Geoffrey Chaucer, dit fièrement le père Christopher.

— Qui donc ?

— N'as-tu point ouï parler de Geoffrey Chaucer ? Le poète ?

— Oh, je pensais qu'il serait quelqu'un d'utile. (Au même instant, un carreau se ficha dans la paroi de la tranchée.) Cela, c'était Face de Chat, expliqua Hook. Lui, il est utile.

— Face de Chat ?

— Un gueux de la barbacane, mon père. À face de chat. Je le vois qui lève son arbalète.

— Ne le peux-tu point abattre ?

— Il est vingt pas trop loin, mon père, répondit Hook en agitant le bras vers les murailles. Je lui indique toujours que je suis encore en vie.

— Au fait, sais-tu que Robert Pole est malade ?

— Tout comme Fletch et l'épouse de Dick Godewyne.

— Alice aussi ?

— Affreusement, m'a-t-on dit.

— Je ferais bien de prier, dit le père Christopher. La maladie ne peut nous faire perdre des hommes. Te portes-tu bien ?

— Oui.

— Dieu soit loué. Et ta main ?

— Elle enfle, mon père, dit Hook en levant sa main que Mélisande avait enduite de miel et bandée.

— C'est bon signe, dit le prêtre en se penchant vers la blessure. Et cela sent bon ! Enfin, cela empest boue, merde et sueur, mais comme nous tous. Et point la pourriture, et c'est le plus important. Comment est ta pisse ? Trouble ? Fort colorée ? Faible ?

— Comme elle est toujours, mon père.

— C'est magnifique ! Nous ne pouvons te perdre, Hook.

Étrangement, Hook pensa que le prêtre avait raison, car il savait qu'il faisait bien son travail de vinténier. Lui qui craignait d'être gêné par cette petite autorité et avait redouté que certains des vétérans

ignorent ses ordres, il était promptement obéi. Et s'il y avait de la rancœur, elle était silencieuse. Il portait sa chaîne d'argent avec fierté.

Le temps qui s'était radouci avait transformé la boue en une croûte qui s'effritait en poussière à chaque pas. Harfleur s'effritait elle aussi, mais la garnison défiait toujours les assiégeants. Le roi venait à la fosse des archers quatre ou cinq fois par jour observer les remparts. Au début du siège, il bavardait avec les hommes ; mais à présent, il avait les traits tirés et les lèvres pincées, et les archers n'osaient l'approcher. Ils voyaient à son expression que, pour lui, un assaut ne pourrait pas franchir les nouvelles murailles intérieures. Une telle opération exigerait de graver les décombres des maisons incendiées sous les carreaux pleuvant de la barbacane, puis de traverser le grand fossé et de graver l'amas de pierres des remparts effondrés, toujours sous l'averse de flèches, puis d'affronter la nouvelle muraille faite de gros paniers de terre et d'un entassement de débris.

— Nous devons abattre une autre partie du mur, dit le roi, et attaquer aussitôt par cette nouvelle brèche.

— Cela ne se peut, Sire, répondit sir John Cornewaille. C'est le seul passage à pied sec.

La crue avait diminué, mais elle entourait encore une grande partie de la ville, obligeant les Anglais à attaquer aux deux endroits où étaient creusées les galeries.

— Alors abattez la barbacane, insista le roi, et réduisez cette porte en miettes. (Puis, voyant les visages inquiets de ses hommes :) Dieu ne nous a pas menés si loin pour échouer ! s'écria-t-il avec assurance. La cité sera nôtre, compagnons, et bientôt ! Il y aura ale et bonne chère !

Toute la journée, on évacua la terre et la craie extraite des galeries en étayant au fur et à mesure. L'artillerie continuait de tirer.

— Comment vont tes oreilles ? demanda sir John à Hook un matin de septembre.

— Mes oreilles ?

— Oui, ces choses hideuses sur les côtés de ta tête.

— Elles vont bien, sir John.

— Alors accompagne-moi.

Sir John, dont l'armure et la cotte étaient couvertes de poussière, l'entraîna par une tranchée jusqu'à l'entrée de la galerie sous la taupe. La galerie s'enfonçait en pente raide sur une quinzaine de pas, puis continuait à l'horizontale, large de quatre coudées et haute comme un homme. Les flammes des torches fixées aux parois de loin en loin faiblissaient à mesure qu'ils progressaient, croisant parfois des sapeurs charriant de la terre.

— Allons, dit sir John une fois parvenu au bout, il est temps de se reposer. Plus un geste ni un bruit !

Le fond du tunnel était éclairé par des lanternes accrochées à une solive. Deux sapeurs posèrent leurs pioches avec soulagement. Sir John s'accroupit auprès du Gallois et fit signe à Hook d'approcher.

— Écoutez, leur dit-il à mi-voix. Mes oreilles bourdonnent constamment. Sans doute parce que j'ai trop pris de coups d'épée sur mon casque et...

Hook leva une main impatiente, oubliant qu'il avait devant lui un chevalier de l'ordre de la Jarrettière ; sir John obéit cependant. Hook avait entendu quelque chose.

— Quelqu'un creuse, dit-il.

— Oh, les misérables ! répondit sir John. En es-tu certain ?

Maintenant qu'il avait identifié le bruit, Hook fut surpris que personne n'entende les coups réguliers des pioches. La garnison creusait une contre-mine dans l'espoir d'atteindre le tunnel anglais avant qu'il soit terminé.

— Peut-être deux galeries, dit Hook.

Le rythme était légèrement irrégulier, comme s'il y avait deux équipes distinctes.

— C'est ce qu'il me semblait, dit Daffyd, mais je n'en étais point sûr. Les oreilles vous jouent des tours sous terre.

— Ces gueux sont fort occupés, gronda sir John. Combien reste-t-il à creuser ?

— Vingt pas, sir John. Je dirais deux jours. Deux de plus pour creuser la cavité. Un pour la remplir de bois.

— Ils sont encore loin, dit sir John. Peut-être ne trouveront-ils pas notre galerie ?

— Ils écoutent eux aussi, sir John. Et plus ils approchent, mieux ils entendent.

— Maudits soient ces crevards putrides, maugréa sir John. Je ne les entends toujours point, ajouta-t-il pour Hook.

— Ils sont là, dit celui-ci avec assurance.

Un des sapeurs murmura quelques mots en gallois.

— Il redoute ce qui risque d'arriver si l'ennemi entre dans notre galerie, sir John.

— Aménagez une chambre ici, dit sir John. Assez grande pour accommoder six ou sept hommes. Nous y posterons archers et hommes d'armes. Ayez vos armes à portée, mais continuez de creuser. Nous allons abattre la barbacane.

La galerie était dirigée vers la tour la plus au nord de ce bastion récalcitrant, dans l'espoir de l'abattre et de combler le fossé inondé.

— C'est bien, les amis, les encouragea sir John. Dieu est avec vous. (Il fit signe à Hook de le suivre vers la sortie.) J'espère qu'il est vraiment avec nous, marmonna-t-il. Et nous allons devoir poster des défenses ici aussi.

— Dans la taupe ?

— Si ces gueux entrent dans notre galerie, Hook, ils déferleront sur nous hors de ce trou comme rats flairant fromage. Nous allons y élever un mur et le garnir d'archers.

— Un mur risque de ralentir notre tâche, sir John.

— Maudit sois-tu, Hook, je le sais ! rétorqua sir John. Nous devons mettre fin à ce siège qui dure depuis trop longtemps. Les hommes tombent malades. Nous devons quitter ce cloaque.

— Pourquoi pas des tonneaux ? proposa Hook.

— Des tonneaux ?

— Quatre, remplis de terre et pierres. Si les Français arrivent, qu'on les roule dans la galerie pour les entasser. Une demi-douzaine d'archers pourront faire son affaire à quiconque tente de franchir l'obstacle.

Sir John observa l'entrée un moment et hocha la tête.

— Ta mère n'a pas perdu son temps en écartant les cuisses, Hook. C'est bien, mon garçon. Qu'ils soient mis en place avant le coucher du soleil.

Ce fut fait. En attendant la relève, Hook alla à la tranchée près de la taupe et contempla les murailles écroulées rougies par le soleil. Derrière lui, dans le camp anglais, un homme jouait au flûtiau une mélodie plaintive. Hook était las. Il voulait seulement manger et dormir et ne prêta guère attention à l'homme d'armes qui le rejoignait sur le parapet. Il portait un casque dissimulant à demi son visage et seulement un gambison, mais ses bottes étaient de belle façon et sa chaîne d'or indiquait son rang élevé.

— Est-ce un chien mort ? demanda-t-il en désignant un cadavre que picoraient des corbeaux entre le camp anglais et la barbacane.

— Les Français les abattent lorsqu'ils s'échappent de nos lignes. Et le lendemain, on ne les retrouve plus.

— Les chiens ?

— Les Français les mangent, expliqua sèchement Hook. C'est de la viande fraîche.

— Ah, bien sûr. Je n'ai jamais mangé de chien.

— Cela a un peu le goût de lièvre, mais en plus filandreux. (Il aperçut la balafre sur le côté du nez.) Sire... ajouta-t-il précipitamment en mettant un genou en terre.

— Relève-toi, dit le roi en contemplant la barbacane qui n'était

plus qu'un amas de terre à peine défendu par des troncs plantés dedans. Nous devons l'abattre. (Hook guettait sur la barbacane un mouvement qui aurait indiqué un arbalétrier prêt à tirer, mais le roi n'était pas en danger, car les Français se calmaient habituellement dès le coucher du soleil, et ce soir-là ne faisait pas exception. De part et d'autre, l'artillerie était muette.) Je me rappelle le premier jour de siège, reprit le roi, comme perplexe. Les cloches qui carillonnaient dans la cité. Je croyais que c'était par défi, puis je compris qu'ils enterraient leurs morts. À présent, elles ne sonnent plus.

— Trop de morts, Sire, dit Hook, gêné. Ou bien ils n'ont plus de cloches.

Il avait l'impression que parler au roi lui faisait venir des pensées incohérentes.

— Il faut y mettre promptement fin. Le saint te parle-t-il toujours ? (Hook, surpris que le roi se souvienne de lui, se contenta de hocher la tête.) C'est bien, car si Dieu est à nos côtés, rien ne nous vaincra. Souviens-t'en ! Et nous vaincrons, ajouta-t-il comme pour lui-même avant de repartir vers la taupe où une poignée d'hommes l'attendaient.

Hook alla se coucher.

Le lendemain matin, quand une bombarde tira, la terre trembla.

Hook était dans la galerie, tout au bout, où sir John l'avait emmené à nouveau, quand la terre trembla et que les torches s'éteignirent.

Tout le monde se tapit dans la semi-obscurité, tendant l'oreille. Une deuxième bombarde tira ; la terre frémit, les flammes se ranimèrent et de la poussière tomba de la voûte. Le grondement sembla durer une éternité, puis il y eut un grincement, comme si les étais de chêne ployaient sous le poids du sol qu'ils soutenaient.

— Hook ? demanda sir John.

Hook crut entendre un grattement puis un autre, et cette fois il n'eut plus de doute. Les autres le regardèrent avec inquiétude. Il alla à la paroi et y colla l'oreille. Un grattement.

— Comment creusez-vous à présent ? demanda-t-il à Daffyd.

— Comme d'habitude, répondit le Gallois, perplexe.

— Montrez-moi.

Daffyd prit une pioche et au lieu de l'enfoncer violemment dans la roche tendre, il la fit glisser dans une fente naturelle, plusieurs fois, afin de l'agrandir et de pouvoir tirer sur un pan entier. Il grattait discrètement, pour ne pas se trahir. Hook comprit que c'était cela qu'il

entendait : les deux équipes de sapeurs essayaient de ne pas se faire entendre.

— Ils sont tout proches, dit-il.

— *Cymorth ni, O Arglwydd*, murmura un sapeur en se signant.

— Proches comment ? demanda sir John sans prêter attention à l'invocation au Ciel.

— Je ne saurais dire, sir John.

— Dieu emporte ces damnés, cracha sir John.

— Ils peuvent être aussi bien au-dessus qu'en dessous de nous, dit Daffyd.

— Nous le saurons quand ils se rapprocheront. Ils gratteront plus fort.

— Ils ne gratteront point, mais piocheront les derniers pieds avant de se jeter sur nous comme démons, dit Daffyd.

— Nous aurons les nôtres pour les accueillir, dit sir John. Nous n'abandonnerons pas cette galerie, car nous en avons besoin ! Nous combattons sous la terre, ainsi nous n'aurons point à les ensevelir !

Les arcs de guerre étant trop grands pour les galeries, à midi sir John fit apporter des arbalètes.

— S'ils entrent, accueillez-les avec ceci, dit-il à Hook, puis usez de vos vouges.

Les grattements s'intensifiant, Dafydd décida qu'il n'était plus utile de rester discret et ses hommes commencèrent à piocher. Parfois, la pointe qui tombait sur un silex faisait jaillir dans la pénombre une étincelle qui rappelait à Hook une étoile filante et sa grand-mère qui se signait et priait à chaque fois, affirmant que de telles étoiles portaient plus efficacement les prières. Il fermait les yeux lui aussi et priait pour Mélisande, le père Christopher et son frère Michael. Lui au moins était en Angleterre, loin des frères Perrill et de leur dément prêtre de père.

— Encore une journée d'ouvrage, l'interrompit Dafydd, et nous pourrons commencer à creuser la cavité. Puis nous abattons leur tour comme les murailles de Jéricho !

Les hommes d'armes et les archers étaient à l'affût le long des parois tandis que les sapeurs charriaient la terre et les étais. Ils guettaient les bruits des Français, de plus en plus distincts et menaçants. Ils provenaient du nord et Hook scrutait sans relâche la paroi, s'attendant à y voir apparaître un grand trou d'où jaillirait l'ennemi. Sir John passa une grande partie de l'après-midi dans la galerie, épée tirée.

— Nous devons les repousser dans leur terrier et les ensevelir. Par le Christ, cela empeste comme une fosse à purin, ici !

— C'en est une, répondit Dafydd.

Certains ouvriers étaient malades et souillaient constamment le sol boueux.

Sir John les quitta en fin de journée et envoya des hommes relever les gardes.

— Par le Christ crucifié, quelle pestilence, grommela une voix.

— Avez-vous des arbalètes pour nous ? demanda une autre.

— Elles sont là et armées, répondit Hook.

— Laissez-les-nous, dit l'homme qui scruta l'obscurité. Hook, est-ce toi ?

— Sir Edward ! s'exclama Hook en posant l'arme et en se redressant tout sourire.

— C'est bien moi, dit sir Edward Derwent, l'homme de lord Slayton qui, à Londres, avait sauvé Hook de la justice et de son inévitable châtement. J'avais ouï dire que tu étais ici. Comment te portes-tu ?

— Je suis en vie, sourit Hook.

— Dieu en soit loué, bien qu'il soit seul à savoir comment nous survivons ici. Ces bruits semblent bien proches !

— Nous pensons qu'ils sont tout près.

— C'est trompeur sous terre, intervint Dafydd. Ils peuvent aussi bien être encore à dix pas.

— Ou bien à une paume seulement ? demanda aigrement sir Edward.

— Oh, que oui ! répondit Dafydd sur le même ton.

— Et l'idée est de les accueillir avec des carreaux et de les occire ?

— L'idée est de me garder en vie, et vous obstruez la galerie, tous autant que vous êtes ! Nous avons encore de l'ouvrage !

Les soldats de sir John étant déjà partis, Hook envoya ses archers les rejoindre et s'attarda un peu.

— Je vous souhaite une nuit calme, dit-il à sir Edward.

— Mon Dieu, je me la souhaite aussi. Quel plaisir de te voir, Hook.

— Et moi de même, messire. Et je vous remercie.

— Va te reposer.

Hook prit sa vouge et s'éloigna. Au passage, l'un des hommes de sir Edward tenta de lui faire un croc-en-jambe. Dans la pénombre, voyant le menton en galoche et les yeux creux, il crut que c'était sir Martin puis se rendit compte que c'était l'aîné des rejetons du prêtre, Tom Perrill. Les deux frères étaient là, mais Hook les ignore, sachant qu'ils ne s'en prendraient pas à lui en présence de sir Edward.

Il remonta la galerie jusqu'à la lumière déclinante, pensant à Mélisande, au ragoût qu'elle aurait préparé et aux chants autour du feu de camp à la nuit tombée. Un bruit résonna dans ses oreilles. D'abord, comme un grondement derrière lui, puis un rugissement comme si la terre s'ouvrait en deux. Il se retourna et vit un nuage de poussière rouler vers lui et des hommes en surgir comme des ombres monstrueuses et titubantes. Il y eut des cris, un fracas d'acier et un cri. Le premier. Les Français avaient percé.

Instinctivement, Hook rebroussa chemin, puis il se souvint des tonneaux et se demanda s'il ne fallait pas plutôt boucher l'entrée du tunnel. Il hésita. Un homme poussa un cri déchirant comme une bête mal châtrée. Il y eut un autre grondement et il aperçut d'autres hommes qui descendaient de la voûte et la poussière qui tourbillonnait de plus belle. Dans cette nuée, il aperçut la silhouette d'un homme d'armes, visière baissée, brandissant son épée à deux mains. On aurait dit quelque énorme géant vomi par les entrailles de la terre, avec son armure souillée de craie. Hook resta pétrifié, puis un cri lui fit reprendre ses sens à l'instant où l'homme l'attaquait. Hook esquiva et lui assena de toutes ses forces d'archer un coup de vouge en pleine face. La pointe glissa sur la visière, mais le marteau fracassa le casque. L'homme vacilla en arrière et Hook, se rappelant les leçons de sir John, se rua sur lui au plus près pour l'empêcher de riposter et le cloua au sol. La pointe de la vouge perça le camail et s'enfonça dans sa gorge.

D'autres hommes arrivaient en se battant les uns contre les autres. Hook enfonça sa vouge dans le premier venu qui portait une livrée inconnue. Un sapeur gallois arriva en titubant, éventré. Hook l'écarta d'un coup d'épaule, puis un groupe d'hommes le força à reculer. C'étaient ceux de lord Slayton qui fuyaient devant les Français.

— Retenez-les ! cria sir Edward du fond de la galerie.

Les tonneaux. Hook, un instant dégagé de ses ennemis, fit volte-face et courut vers l'entrée du tunnel. Il allait y parvenir quand un pied le fit trébucher. Il leva les yeux et vit Tom et Robert Perrill.

— Vite ! cria le premier à son frère.

Robert leva son épée et la pointa sur la gorge de Hook.

— J'aurai ta femme, dit-il.

Hook l'entendit à peine. Des cris jaillissaient de la taupe, où les assaillants se jetaient sur les Anglais pris de court. Robert Perrill abaissa son épée et Hook roula sur le côté, se jetant aux pieds des ennemis. Il se releva et Robert Perrill fut plaqué contre la paroi opposée. Hook brandit sa vouge et se tourna vers Thomas Perrill, qui prit ses jambes à son cou.

— Couard ! cria Hook.

Il baissa les yeux vers Robert qui se débattait inutilement et poussait des cris. Soudain, Hook comprit pourquoi. La terre tremblait de nouveau et une voix résonna dans sa tête.

« Baisse-toi », dit saint Crépinien.

Sa voix se perdit dans un grondement de tonnerre qui ne venait pas du ciel mais de la terre. Hook obéit et s'accroupit auprès de Robert Perrill alors que la voûte du tunnel s'effondrait. Cela sembla durer une éternité. Les étais craquèrent et gémirent sous une avalanche de terre.

Hook ferma les yeux. Un cri de terreur muet emplissait son crâne. Il respirait de la poussière. Le jour du Jugement dernier, les morts se lèveraient. Ils sortiraient de leurs tombes et tourneraient leurs visages vers la sainte et resplendissante cité de Jérusalem, et le ciel à l'orient serait plus étincelant que le soleil. Une grande terreur se répandrait tandis que les morts ressuscités se dresseraient dans leurs linceuls. Il y aurait des cris et des pleurs, mais tous les prêtres défunts de la paroisse auraient été enterrés les pieds vers l'ouest afin de pouvoir se dresser, lorsqu'ils sortiraient de leurs tombes, face à leurs ouailles et les rassurer. Et pour une raison inconnue, alors que la terre s'ouvrait pour ensevelir Hook, il songea à sir Martin et se demanda si ce visage tordu et haineux serait le premier qu'il verrait au dernier jour, quand les trompettes empliraient le ciel et que Dieu viendrait dans toute Sa gloire prendre Son peuple.

Un étai s'écroula dans un fracas de terre et le cri qui résonnait dans sa tête mourut dans un geignement.

Puis ce fut le silence. Un silence soudain, total, obscur. Hook respira.

— Mon Dieu, gémit Robert Perrill.

Quelque chose pressait contre le dos de Hook. C'était lourd et cela

semblait impossible à bouger, mais cela ne l'écrasait pas. Les ténèbres étaient absolues.

— Mon Dieu, je vous en prie, supplia Perrill.

La terre trembla de nouveau et ils entendirent une détonation assourdie. Une bombe, se dit Hook, qui entendit même des voix, mais bien lointaines. Il avait la bouche pleine de poussière. Il cracha. Il tenait toujours sa vouge, mais il ne pouvait la bouger. Elle était coincée. Il la lâcha et tâtonna autour de lui, sentant qu'il était dans un espace exigu. Ses doigts effleurèrent le crâne de Perrill.

— Aide-moi, gémit celui-ci.

Hook ne répondit pas. Il tâta derrière lui et comprit qu'une poutre à demi tombée avait ménagé ce petit espace où ils se trouvaient. C'était cela qui pressait contre son dos.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il à voix haute.

« Tu n'es pas loin de l'air libre », répondit saint Crépinien.

— Tu dois m'aider, dit Perrill.

Si je bouge, je meurs, pensa Hook.

— Nick ! Aide-moi, je t'en prie ! supplia Perrill.

« Redresse-toi simplement », dit saint Crépinien.

« Un peu de courage », ajouta durement saint Crépin.

— Pour l'amour du ciel, aide-moi, geignit Perrill.

« Déplace-toi à main droite, dit saint Crépinien. Et ne crains rien. »

Hook bougea lentement. De la terre s'écroula.

« À présent, creuse-toi une issue, dit saint Crépinien. Comme une taupe. »

— Les taupes meurent, dit Hook.

Il voulut expliquer comment on piégeait les taupes en bouchant leurs galeries et en creusant pour en sortir les animaux effrayés, mais le saint ne voulait rien entendre.

« Tu ne mourras point, lui dit-il avec agacement. Il suffit que tu creuses. »

Hook se mit donc en devoir de pelleter à deux mains la terre qui s'effondrait sur lui et lui remplissait la bouche. Il avait envie de crier, mais il ne pouvait pas ; il poussait de toutes ses forces la terre qui s'écroulait autour de lui et il était certain qu'il allait mourir ici, quand soudain il prit conscience qu'il respirait de l'air frais. Leur tombe était très peu profonde, ce n'était qu'une mince couche de terre et il était à demi sorti. Il fut stupéfait de se rendre compte que la nuit n'était pas tombée. Il semblait pleuvoir, mais le ciel était clair : il vit alors que les Français tiraient des carreaux depuis la barbacane et les murailles à demi effondrées. Pas sur lui, mais sur les hommes terrés dans les

tranchées anglaises et aux abords de la taupe.

Hook était enterré jusqu'à la taille. Il glissa la main le long de sa jambe, empoigna Robert Perrill au collet et tira l'archer suffoquant à l'air libre. Un carreau se ficha dans le sol à quelques pouces de lui. Il s'immobilisa.

Il se trouvait dans une tranchée grossière dont les hautes parois le protégeaient un peu des tirs des Français. Les défenseurs de la cité triomphaient bruyamment. Ayant vu la galerie s'effondrer et les Anglais tenter de sauver les quelques survivants, ils faisaient pleuvoir une pluie de carreaux sur les sauveteurs.

— Mon Dieu... soupira Perrill.

— Tu es en vie.

— Nick ?

— Nous devons attendre.

— Attendre ?

— Nous ne pouvons bouger avant la nuit. Ils nous tirent dessus.

— Mon frère !

— Il s'est enfui.

Hook se demanda ce qu'il était advenu de sir Edward. Le bout de la galerie s'était-il effondré ? Ou bien les Français avaient-ils trucidé tous ceux qui s'y trouvaient ? L'ennemi avait creusé sa propre galerie au-dessus de la leur et était tombé sur eux. Hook imagina le soudain combat, la mort dans les ténèbres et la souffrance d'agoniser enterré vivant.

— Tu voulais me tuer, dit-il à Robert.

Perrill ne répondit pas. Il était encore à demi enfoui dans le sol et avait perdu son épée.

— Tu allais me tuer, répéta Hook.

— Mon frère, pas moi.

— C'est toi qui tenais l'épée.

— Pardonne-moi, Nick, dit Perrill en s'essuyant le visage. (Hook ricana sans répondre.) Sir Martin avait dit qu'il nous paierait.

— Ton père ?

— Oui, dit Perrill d'une voix hésitante.

— Parce qu'il me hait ?

— Ta mère s'est refusée à lui.

— Et c'est la tienne qui a été sa catin, se moqua Hook.

— Il nous a dit qu'elle irait au Ciel, parce qu'une femme va au Ciel quand elle couche avec un prêtre.

— C'est un dément, répondit Hook. Il a pris un coup de lune.

— Il lui donne de l'argent, et à nous aussi.

— Pour me tuer ? demanda Hook.

Certes, les Français épargneraient à sir Martin tout le mal qu'il se donnait : les carreaux ne cessaient de siffler tout autour d'eux.

— Il veut ta femme, dit Perrill.

— Combien te paie-t-il ?

— Un marc chacun, dit Perrill, s'empressant de se ranger aux côtés de Hook.

Un marc. Cent soixante sous, soit trois cent vingts pour les deux frères. La solde de cinquante-trois jours pour un archer. Tel était le prix de la vie de Hook et du malheur de Mélisande.

— Pour me tuer et prendre ma femme ?

— C'est ce qu'il veut.

— C'est un dément malfaisant.

— Il peut être bon, plaida lamentablement Perrill. Te souviens-tu de la fille de John Luttock ?

— Bien sûr.

— Il l'a prise, mais il a payé John en lui donnant sa dot.

— Il a payé cent soixante sous pour la violer ?

— Non ! Je crois que c'étaient deux livres, peut-être plus. John était heureux.

La lumière faiblissait de plus en plus vite. Les Français avaient réservé leur artillerie chargée pour le moment où leur contre-mine percerait la galerie des Anglais, et à présent ils tiraient coup sur coup depuis les remparts d'Harfleur.

— Robert ! cria une voix depuis la taupe.

— C'est Tom ! dit Robert, qui s'apprêta à répondre.

— Tais-toi ! gronda Hook en lui plaquant une main sur la bouche.

Qu'allons-nous faire à présent ? demanda-t-il en ôtant sa main.

— Comment cela ?

— Si je te sors d'ici, tu essaieras à nouveau de me tuer.

— Non ! Aide-moi, Nick ! Je ne puis bouger !

— Alors, qu'allons-nous faire ? répéta Hook.

— Je ne te tuerai point.

— Que dois-je faire ?

— Tire-moi de là, Nick, je t'en prie.

— Ce n'est pas à toi que je parlais. Que dois-je faire ?

« Qu'est-ce que tu t'imagines ? » railla la voix de saint Crépin, le moins tendre des deux.

— C'est un meurtre, dit Hook.

— Je ne te tuerai point ! insista Perrill.

« Tu crois que nous avons sauvé la fille afin qu'elle puisse être violée ? » demanda saint Crépinien.

— Sors-moi de cette boue ! supplia Perrill.

Au lieu de cela, Hook ramassa un carreau égaré. Il était long comme son avant-bras, épais comme deux pouces et empenné de lames de cuir. La pointe était rouillée, mais encore aiguisée.

Il tua Perrill de la manière la plus simple. Il lui assena un bon coup sur le crâne, et pendant que l'archer était assommé il lui enfonça le carreau dans un œil jusqu'à ce que la pointe atteigne le crâne. Perrill se débattit un peu, mais il mourut assez vite.

— Robert ! cria de nouveau Tom Perrill.

Hook s'essuya la main sur la chainse de Robert et se dégagea entièrement de la terre. La nuit était presque tombée et la fumée des bombardes voilait le peu de jour qui demeurerait. Il enjamba le cadavre de Perrill et tituba vers la taupe. Des carreaux sifflèrent autour de lui, mais les tirs étaient au jugé et il atteignit la taupe sans encombre. Il se laissa tomber dans la tranchée au milieu des soldats qui le dévisagèrent anxieusement.

— Combien ont survécu ? demanda un homme d'armes.

— Je ne sais.

— Tiens, dit un prêtre en lui tendant un pichet d'ale.

— Mon frère ? demanda Tom Perrill.

— Tué par un carreau, répondit sèchement Hook en le regardant droit dans les yeux. En plein dans l'œil, ajouta-t-il brutalement.

Perrill le fixa, puis sir John Cornewaille écarta la petite troupe pour venir à lui.

— Hook !

— Je suis vivant, sir John.

— Tu n'en as point l'air. Viens, dit-il en l'empoignant par le bras. Qu'est-il advenu ?

— Ils sont arrivés par en haut, dit Hook. Je sortais quand la voûte s'est effondrée.

— Sur toi ?

— Oui, sir John.

— Quelqu'un Là-haut t'aime, Hook.

— C'est saint Crépinien, dit Hook.

Il aperçut Mélisande à la lueur d'un feu de camp et courut l'étreindre. Dans la nuit, il fut en proie à des cauchemars.

Les hommes de sir John commencèrent à mourir le lendemain matin. Un homme d'armes et deux archers, tous trois pris du mal qui transformait leurs boyaux en cloaque rempli d'eau sale. Alice Godewyne mourut aussi. Une douzaine d'autres hommes d'armes étaient malades, ainsi qu'une vingtaine d'archers. L'armée était

ravagée par le fléau et la puanteur de la merde envahissait le camp. Les Français reconstruisaient chaque nuit leurs murailles encore plus haut, et à l'aube les hommes gagnaient avec peine les tranchées et les fosses où ils vomissaient et se vidaient les tripes.

Le père Christopher fut lui aussi saisi de ce mal. Mélisande le trouva sous sa tente, livide et trop faible pour bouger.

— J'ai mangé des noix, expliqua-t-il. Je ne savais pas.

— Quoi donc ?

— Les médecins viennent de me dire qu'il ne faut manger ni noix ni chou quand rôde ce mal. Et j'en ai mangé.

Mélisande le lava.

— Tu vas me rendre plus malade encore, se plaignit-il.

Mais il était trop faible pour résister. Elle lui trouva une couverture, mais le père Christopher la repoussa quand la chaleur de la journée devint insupportable. Une grande partie des terres alentour étaient encore inondées, et la chaleur rendait l'air humide et suffocant. Les bombardes tiraient encore, mais moins souvent car les artilleurs hollandais avaient aussi été frappés par cette peste. Personne n'était épargné. Des hommes de la maison du roi tombèrent malades, de grands seigneurs furent frappés et les ailes noires des anges de la mort planaient au-dessus du camp anglais.

Mélisande trouva des baies et mendia un peu d'orge auprès des cuisiniers de sir John. Elle les fit bouillir ensemble et adoucit le breuvage avec du miel qu'elle administra avec une cuiller au père Christopher.

— Je vais mourir, lui dit-il.

— Non, vous ne mourrez point.

Le médecin du roi, maître Colnet, vint le voir. C'était un jeune homme pâle et grave qui flaira de son petit nez les selles du prêtre. Il n'exprima aucune conclusion et préféra entailler une veine et le saigner copieusement.

— Les soins de cette jeune fille ne vous feront nul mal, dit-il.

— Dieu la bénisse, dit faiblement le père Christopher.

— Le roi vous a fait porter du vin.

— Remerciez pour moi Sa Majesté.

— Il est excellent, dit Colnet en pensant habilement la saignée.

Mais il n'a point aidé l'évêque.

— Bangor a trépassé ?

— Non point Bangor, mais Norwich. Hier.

— Mon Dieu.

— Je l'ai saigné aussi, et je pensais qu'il survivrait, mais Dieu en a décidé autrement. Je reviendrai demain.

Le corps de l'évêque de Norwich fut débité en quartiers et bouilli dans un grand chaudron pour en ôter les chairs. Le liquide fut jeté et les ossements enveloppés de linge furent enfermés dans un cercueil qui fut porté jusqu'à la grève afin que l'évêque puisse être ramené en Angleterre puis enseveli dans le diocèse qu'il avait pris grand soin d'éviter toute sa vie. La plupart des morts étaient simplement jetés dans des fosses creusées dans les rares portions de terrain à sec ; mais lorsqu'ils furent trop nombreux, ils furent transportés jusqu'à la grève et abandonnés aux chiens, aux mouettes et à l'éternité. La puanteur de la mort, des feux et des excréments remplissait le camp.

Deux jours après l'effondrement de la galerie, une gerbe de boulets jaillit des murs de la cité. La garnison avait chargé toutes ses bombardes et les tirait en même temps tout en poussant des vivats et en agitant ses bannières.

— Un navire les a joints, expliqua sir John.

— Un navire ?

— Pour l'amour du Christ, tu sais ce qu'est un navire !

— Mais comment ?

— Notre damnée flotte était endormie, voilà comment ! À présent, les voici ravitaillés. Dieu maudisse ces gueux.

Apparemment, Dieu avait changé de parti, car les défenses d'Harfleur, bien qu'amoindries, étaient constamment réparées. De nouveaux murs remplaçaient les décombres, et chaque nuit la garnison creusait encore le fossé et élevait de nouveaux obstacles dans les brèches. La pluie de carreaux ne faiblissait pas, prouvant que la ville était bien pourvue ou que le navire l'avait ravitaillée. Pendant ce temps, la maladie décimait les Anglais. Sir John entra dans la tente du père Christopher et s'enquit de sa santé auprès de Mélisande.

Elle haussa les épaules. Pour Hook, le prêtre était déjà mort, car il ne bougeait plus, la bouche entrouverte et le teint grisâtre.

— Respire-t-il ? demanda sir John. (Mélisande acquiesça.) Dieu nous aide, dit-il en ressortant.

Il y eut quelques bonnes nouvelles. Sir Edward Derwent était prisonnier dans la cité, tout comme Dafydd. Les hérauts, revenant d'une autre vaine tentative de convaincre la garnison de capituler, racontèrent comment les hommes pris au piège dans la galerie s'étaient rendus. La galerie avait été abandonnée, mais sur le flanc est, où le frère du roi tenait le siège, d'autres galeries étaient creusées. La meilleure nouvelle était que les Français ne faisaient aucun effort pour secourir la cité. Les patrouilles anglaises qui s'enfonçaient dans les terres pour trouver du grain ne repéraient nulle armée venue s'abattre sur les Anglais affaiblis. Harfleur semblait livrée à elle-même, bien

qu'il parût que ses assaillants succomberaient avant qu'elle pourrisse.

— Tout cet argent dépensé, se lamenta sir John, pour marcher une demi-lieue et régner sur un royaume de tombes et de latrines.

— Pourquoi demeurons-nous ? demanda Hook.

— Quelle question stupide ! La cité pourrait fort bien se rendre demain ! Et toute la chrétienté nous regarde. Si nous abandonnons le siège, nous paraîtrons faibles. Et par ailleurs, même si nous poussons dans les terres, rien n'indique que nous rencontrerons les Français. Ils ont appris à redouter les armées anglaises et savent que la meilleure manière de se débarrasser de nous est de se terrer dans leurs forteresses. Nous abandonnerions ce siège pour en commencer un autre. Non, nous devons nous emparer de cette maudite cité.

— Alors pourquoi n'attaquons-nous point ?

— Parce que nous perdriions trop d'hommes. Imagine, Hook. Arbalètes, mangonneaux, bombardes tirant sur nous dès le premier pas, nous accablant quand nous parviendrions au fossé, derrière lequel nous en trouverions un autre, et une muraille, et encore de l'artillerie. Nous ne pouvons nous permettre cent morts et quatre fois plus de blessés. Nous sommes venus conquérir la France, et non mourir dans cette fosse à merde. Si je commandais la garnison d'Harfleur, je sais ce que je ferais, dit-il en donnant un coup de pied rageur sur une motte de terre et en contemplant six navires anglais ancrés devant l'entrée du port.

— Quoi donc ?

— J'attaquerais. Je nous frapperais pendant que nous sommes à demi infirmes. Nous parlons chevalerie, Hook, et nous sommes chevaleresques. Nous combattons si courtoisement. Pourtant, sais-tu comment on remporte une victoire ?

— En combattant comme scélérats.

— En vérité, Hook ! En se battant comme le diable et en envoyant la chevalerie en enfer. Il n'est point sot.

— Le diable ?

— Non : Raoul de Gaucourt. C'est lui qui commande la garnison. C'est un gentilhomme, Hook, mais aussi un combattant. Et point sot. Et si j'étais Raoul de Gaucourt, je vous botterais les fesses dès maintenant.

Et c'est ce que fit Raoul de Gaucourt le lendemain.

— Éveille-toi, Nick ! beugla le centenier Thomas Evelgold en secouant tellement l'abri qu'il fit tomber une pluie de feuilles mortes et de terre.

— Tom ? interrogea Hook en ouvrant les yeux dans l'obscurité.

Mais le centenier était déjà parti réveiller les autres archers, tandis qu'une deuxième voix appelait les hommes au rassemblement.

— Armures ! Armes ! Hâtez-vous, bon sang ! Tous ici !

— Qu'y a-t-il ? demanda Mélisande.

— Je ne sais, répondit Hook en enfilant son haubert, dont la doublure de cuir humide empestait. Ma ceinture ?

— La voici.

Autour, on ravivait les feux et leurs flammes se reflétaient dans ses grands yeux. Hook enfila la cotte d'armes à la croix de saint George et ses bottes, naguère solides, qu'il avait achetées à Soissons et qui commençaient à céder aux coutures. Il mit sa ceinture et prit son arc et son carquois.

— Je reviens ! dit-il à Mélisande en se précipitant dans la nuit.

— Ton *casque** ! cria-t-elle.

Il revint le prendre et éprouva le brusque besoin de lui dire qu'il l'aimait, mais elle était déjà rentrée sous l'abri et il se tut. La nuit finissait : les étoiles pâlissantes annonçaient l'aube qui allait se lever sur cette cité obstinée, mais devant lui s'élevait un tumulte. Les flammes autour des engins de siège montaient dans le ciel, projetant des ombres grotesques sur le sol dévasté.

— Vite ! À moi ! criait sir John debout auprès du plus grand feu. (Les archers se rassemblaient rapidement, mais les hommes d'armes, qui devaient endosser leurs armures, mirent plus de temps. Sir John avait renoncé à porter la sienne et arborait la tenue des archers.) Evelgold ! Hook ! Magot ! Candeler ! Brutte !

Walter Magot, Piers Candeler et Thomas Brutte étaient les trois autres vinteniens.

— Me voici, sir John ! cria Evelgold.

— Ces gueux ont donné l'assaut ! répondit sir John. (Voilà qui expliquait les cris et le fracas de métal provenant des tranchées avancées. La garnison d'Harfleur avait lancé une attaque sur la taupe et les fosses à bombardes.) Nous devons les décimer en attaquant directement la taupe. Mais pas toi, Hook ! Tu connais la Sauvage ?

— Oui, sir John.

La Sauvage, une énorme catapulte qui lançait des pierres sur Harfleur. Elle était, de tous les engins de siège, la plus proche de la mer, à main droite des lignes anglaises.

— Mènes-y tes hommes, et avance vers la taupe. C'est compris ?

— Oui, sir John, répondit Hook en cordant son arc.

— Alors va ! Et occis ces gueux ! Où est ma bannière ? cria-t-il en faisant volte-face. Qu'on m'apporte ma damnée bannière !

Hook commandait seize hommes, à présent. Il aurait dû en avoir vingt-trois, mais sept manquaient, malades ou morts. Comment dix-sept hommes allaient-ils pouvoir se frayer un chemin dans ces tranchées et fosses remplies d'un ennemi qui déferlait depuis la porte de Leure ? Il était évident que les Français s'étaient emparés de vastes parties des circonvallations, car Hook aperçut au passage des feux qui s'en élevaient. Ils croisèrent des groupes d'hommes qui couraient au combat, et ils entendaient déjà le fracas des lames.

— Que faisons-nous, Nick ? demanda Will du Dale.

— Tu as entendu sir John. Nous commençons par la Sauvage et nous poussons plus avant, répondit Hook, surpris d'être aussi confiant.

Il s'était contenté d'obéir aux ordres vagues et hâtifs de sir John, et seulement à présent il tentait de comprendre ce qu'il était censé faire. Sir John était en train de rassembler ses hommes d'armes et avait gardé la plupart des archers, sans doute pour attaquer la taupe tombée aux mains de l'ennemi... mais pourquoi avoir envoyé Hook ? Sans doute parce qu'il voulait protéger son flanc. Comprenant la simplicité du plan, Hook éprouva une pointe de fierté. Sir John aurait pu envoyer son centenier Evelgold ou tout autre vinténier, plus ancien et aguerri, mais c'était lui qu'il avait choisi.

Des flammes s'élevaient autour de la Sauvage, mais c'étaient celles des feux de camp anglais. Une douzaine d'archers postés en sentinelles levèrent leurs arcs à leur approche.

— Saint George ! s'écria Hook.

Ils abaissèrent leurs armes.

— Que se passe-t-il ? demanda l'un d'eux.

— Les Français ont tenté une sortie.

— Certes, mais qu'en est-il ?

— Je ne sais ! répliqua Hook.

Il se retourna pour compter ses hommes, comme un berger ses moutons, ainsi que son père le lui avait appris, et s'aperçut que le dix-septième était plus petit et menu et portait une arbalète.

— Pour l'amour du Ciel, ma fille, retourne-t'en ! cria-t-il.

Il oublia Mélisande en entendant Tom Scarlet crier et fit volte-face : un groupe d'hommes couraient vers la Sauvage. Certains portaient des torches dont la lueur se reflétait sur leurs casques, épées et haches.

— Pas de croix ! cria Tom, indiquant qu'aucun ne portait l'emblème de saint George.

C'étaient des Français. Voyant les archers réunis autour de la Sauvage, ils poussèrent leur cri de ralliement :

— Saint Denis ! Harfleur !

— Aux arcs ! cria Hook. Tuez !

Ils n'étaient qu'à cinquante pas et les attaquants faisaient des cibles faciles entre les parois de la tranchée. Les premières flèches firent taire leurs cris. La corde sifflait, suivie du froissement et de l'étincellement des plumes dans l'obscurité. Hook avait l'impression que le temps avait ralenti. Il puisait les flèches dans son carquois, les posait sur l'arc, le levait, tirait et recommençait sans éprouver ni peur ni enthousiasme. Il savait précisément où chaque trait se ficherait avant même de le saisir et voyait les ennemis se plier en deux à chaque coup.

Les Français furent arrêtés aussi sûrement que par une muraille. La tranchée était assez large pour six hommes : les premiers gisaient déjà à terre et les suivants avaient à peine le temps de trébucher sur les cadavres qu'ils étaient abattus à leur tour. Certains traits glissaient sur les plates, mais d'autres s'y enfonçaient sans peine ; et quand bien même, la force de l'impact était suffisante pour les renverser en arrière. Si les ennemis avaient pu se déployer, ils auraient pu atteindre la Sauvage, mais ils étaient pris au piège de la tranchée et battirent bientôt en retraite, laissant derrière eux une masse agonisante.

— Denton ! Furnays ! Cobbold ! cria Hook. Achevez-les ! Les autres, à moi !

Les trois hommes sautèrent dans la tranchée en tirant leurs épées. Hook resta sur le bord, une flèche encochée. Il voyait des hommes combattre auprès de la taupe et dans la vaste fosse où se trouvait la plus grosse bombarde, la Fille du roi. Des flammes s'en élevaient, mais ce n'était pas son affaire : il devait couvrir le flanc de sir John.

Le terrain était difficile, criblé de trous par les pelles et les projectiles français. Les boulets lancés par les grandes catapultes d'Harfleur jonchaient le chemin, avec les restes des maisons incendiées au début du siège, mais l'aube qui amenait maintenant une faible lueur à l'est rendait perceptibles les obstacles. Un carreau siffla à l'oreille de Hook, qui devina sa provenance : la fosse de la bombarde appelée le Rédempteur.

— Will ! Occupe ces gueux !

— Qui donc ?

— Ceux qui se sont emparés du Rédempteur ! répondit Hook en lui prenant le bras et en le poussant dans la direction de la fosse, à une vingtaine de pas de là. Tire autant de flèches que tu peux dedans, mais cesse lorsque nous atteindrons la bombarde, ordonna-t-il en lui donnant six hommes. Will, veille sur Mélisande, et vous autres, obéissez-lui. Les autres, avec moi.

Un autre carreau siffla auprès d'eux, mais les hommes de Hook

progressaient rapidement. Will et les siens portaient à l'est tirer dans la fosse, pendant que Hook gagnait le flanc du Rédempteur. Il sauta dans la tranchée.

— Plus d'arcs, à présent, ordonna-t-il.

— Mais nous sommes archers ! grommela Will Sclate.

Il ronchonnait toujours. Il n'était guère aimé des autres, étant trop renfrogné pour faire une plaisante compagnie et trop lent pour participer aux bavardages, mais il était gaillard et doué d'une grande force. Ce fils d'un serf qui avait grandi sur l'une des terres de sir John aurait dû travailler la terre toute sa vie, mais le seigneur avait reconnu sa puissance et insisté pour qu'il apprenne l'arc. Désormais archer, il gagnait bien plus qu'un paysan, mais il était aussi lourd et entêté que les champs d'argile où il avait naguère manié houe et soc.

— Tu es un soldat, répliqua Hook, et tu useras d'armes d'hast.

— Que devons-nous faire ? demanda Geoffrey Horrocks.

À dix-sept ans, c'était le plus jeune de tous et le fils d'un fauconnier.

— Nous allons occire ces gueux, dit Hook en passant son arc en bandoulière et en saisissant sa vouge. Et au plus vite ! Allons ! Tous avec moi !

Il gravit la paroi de la tranchée et les paniers éventrés qui en formaient le parapet. Il vit les flammes dans la fosse du Rédempteur et entendit le sifflement des arcs des sept hommes de Will. Des cris s'élevèrent de la fosse. En une minute, ils pouvaient décocher entre soixante et soixante-dix traits, faisant pleuvoir la mort dans la fosse et forçant les Français à s'abriter. Dès lors, puisqu'ils ne pouvaient les voir, Hook et ses hommes se jetèrent sur eux par le travers en priant pour que les tirs anglais cessent.

Aucun de ses hommes ne fut touché. Les archers poussèrent un cri de guerre en s'élançant à la suite de Hook, qui faisait tournoyer sa vouge et abattait ses adversaires. Voulant esquiver, il cogna la paroi de la fosse, perdit l'équilibre et tomba. La peur lui glaça soudain les veines. Il était à terre et vulnérable, et redoutait d'avoir endommagé son arc dans sa chute. Plus tard, il se rappellerait avoir aussi éprouvé de l'extase durant ce combat. Dans son souvenir, ce ne serait qu'un tourbillon d'hommes hurlants et un fracas d'acier étincelant ; mais sur l'instant il se releva et vit un homme d'armes, une épée à la main, au bord de la fosse. L'homme portait une armure de plates et un surcot figurant un cœur écarlate percé d'une lance ardente. Sa visière était relevée et Hook vit la peur dans son regard, mais il n'éprouva nulle pitié. C'était tuer ou être tué, disait toujours sir John. Hook courut sur l'homme, vouge brandie à deux mains, et l'embrocha. Il vit son

adversaire ouvrir de grands yeux terrifiés et se débattre dans un geignement quand il le cloua contre la paroi. D'un coup de botte, il dégagea son arme et fit volte-face, prêt à affronter les autres, mais le combat était déjà terminé. Il n'y avait que huit Français dans la fosse. La troupe plus nombreuse qui avançait vers la Sauvage avait dû les laisser là et les oublier. Ils n'avaient eu le temps que de détruire la manivelle du volet de la barricade, mais à présent il n'en restait plus qu'un en vie.

— Qui imaginerait s'attaquer à une bombarde à la hache ! se moqua Tom Scarlet.

— Des blessés ? demanda Hook.

— Je me suis tordu la cheville, dit Horrocks, haletant, les yeux encore écarquillés d'étonnement ou de peur.

— Tu t'en remettras, répliqua Hook. Sommes-nous tous là ?

Tous étaient présents, et Will du Dale accourait avec Mélisande et ses six archers. L'unique Français survivant gémit. Il ne portait qu'un gambison rembourré et Will Sclate lui avait enfoncé sa hache en pleine poitrine. Ce n'était plus qu'un amas d'entrailles et de côtes brisées ruisselant de sang.

— Mettez un terme à ses souffrances, ordonna Hook à ses archers qui restèrent pétrifiés. Oh, par Dieu ! s'impatientait-il avant de s'en occuper lui-même d'un coup de vouge dans la gorge.

— C'est la dernière fois que ces sottards tenteront cela, dit Will du Dale du bord de la fosse.

Il essayait de montrer de l'entrain, mais sa voix tremblait et l'horreur emplissait ses yeux. Derrière lui, Mélisande fixait le carnage d'un regard vide.

— Tu ne devrais point être là, lui dit Hook.

— Je ne peux rester au camp. Ce maudit prêtre pourrait venir.

— Nous veillerons sur elle, Nick, le rassura Will en ramassant une torche. Vois ce qu'ils ont fait.

Avec leur grande hache, les Français avaient fendu deux des arceaux d'acier qui cerclaient le fût de la bombarde. L'arme était désormais inutile, risquant d'exploser, mais ce n'était pas l'affaire de Hook.

— Fouillez ces gueux, ordonna-t-il. (Les trois archers qui avaient dépouillé les premiers cadavres avaient récolté des chaînes d'argent, des pièces et broches, ainsi qu'une dague au pommeau incrusté de pierreries. Leur nouveau butin les rejoignit dans un carquois.) Nous partagerons plus tard, décréta Hook. À présent, partons. Aux arcs !

Le sien n'avait pas souffert de sa chute. Il mit sa vouge en bandoulière et encocha une flèche avant de sortir de la fosse dans

l'aube envahie par la fumée.

La bataille faisait rage devant la taupe et autour de la fosse de la Fille du roi. Les Français s'étaient emparés des deux, mais les Anglais, accourus en nombre, les repoussaient inexorablement. Une sonnerie de trompettes appela l'ennemi à battre en retraite vers Harfleur. Hook aperçut la bannière au lion de sir John à main gauche, tandis que ses hommes repoussaient le large groupe de Français qui formait à présent l'aile gauche.

— Aux arcs ! cria-t-il en joignant le geste à la parole.

Malgré le rappel, les Français n'osaient pas tourner les talons, redoutant d'être poursuivis, et se battaient d'arrache-pied pour tenter de faire reculer les hommes de sir John dans la tranchée. Ils ignoraient que Hook se trouvait sur leur flanc.

— Visez juste ! cria-t-il en commençant à tirer.

Ses deux premières flèches firent mouche, et soudain l'ennemi prit la fuite, vaincu par cette attaque inattendue. Un carreau siffla aux oreilles de Hook. Un deuxième souleva une gerbe de terre tandis qu'un boulet tiré depuis les murailles d'Harfleur s'abattait juste derrière la ligne des archers. D'autres carreaux continuèrent de voler avec un chuintement : Hook en conclut que leurs empennages étaient tordus, sans doute parce qu'ils avaient été mal rangés. Bien que mal ajustés, ils étaient encore dangereusement proches. Il aperçut les arbalétriers qui tiraient depuis la barbacane et leur décocha un trait.

— Cessez le tir et gagnez la tranchée ! cria-t-il à ses hommes.

Chez les Français, c'était la débandade, mais ils étaient parvenus à leurs fins : endommager les engins de siège. Trois des bombardes, dont la Fille du roi, ne tireraient plus jamais, et tout au long des tranchées les parapets avaient été détruits et des hommes tués. À présent, depuis leurs remparts déchiquetés, les assiégés se riaient des Anglais tandis que leur expédition victorieuse passait le fossé près de la barbacane, suivie de volées de flèches.

— Misérables, répétait sir John. Ils nous ont surpris en plein sommeil.

— La Sauvage est intacte, déclara stoïquement Hook, mais le Rédempteur est abîmé.

— Nous les briserons, ces damnés !

— Et aucun de nous ne fut blessé.

— Ils le seront, par le Christ, jura sir John. (Il était furieux. Les Français avaient porté un dur coup à un siège qui s'enlisait déjà. Il tressaillit en voyant un prisonnier qu'on amenait et, l'espace d'un instant, donna l'impression de vouloir passer sa rage sur cet homme sans défense, quand il aperçut Mélisande et s'en prit à elle.) Par le

sang du Christ, mais que fait-elle ici ? demanda-t-il à Hook. N'as-tu donc rien dans la cervelle que tu ne puisses être un instant séparé de ta femme ?

— Ce n'est pas Nick qui m'a demandé, dit la jeune fille, qui tenait toujours son arbalète bien que ne s'en étant pas servie. Et il m'a dit de rentrer.

La courtoisie de sir John envers les femmes l'emporta sur sa colère. Il grommela vaguement une excuse, tandis que Mélisande se lançait en faisant de grands gestes dans une explication qui raviva sa fureur.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'un maudit prêtre avait menacé ta femme ? demanda-t-il à Nick.

— Je mène moi-même mes combats.

— Non ! s'écria sir John en lui frappant l'épaule de sa main gantée. Tu mènes mes combats, c'est ce pour quoi je te paie. Mais en retour, je mène les tiens. Le comprends-tu ? Nous sommes une compagnie ! (Il avait martelé ces mots si fort que tout le monde se retourna dans la tranchée.) Celui qui menace l'un de nous nous menace tous ! Ta gueuse devrait pouvoir se promener nue parmi l'armée sans qu'aucun homme n'ose la toucher parce qu'elle est nôtre ! Par le Christ, je tuerai ce misérable pour cela ! Je lui arracherai la gorge et je jetterai aux chiens son vit racorni. Personne ne menace l'un de nous ! Personne !

Ses véritables ennemis retournés à l'abri de leurs remparts, sir John cherchait querelle. Et Hook venait de lui en offrir une.

Hook regarda Mélisande verser à la cuiller du miel dans la bouche du père Christopher. Le prêtre était assis contre un tonneau de harengs fumés venu d'Angleterre. Il était squelettique et faible comme un fétu, mais vivant.

— Cobbett est mort, dit Hook. Tout comme Robert Fletcher.

— Le pauvre Robert, dit le père Christopher. Et son frère ?

— Toujours en vie, mais malade.

— Qui d'autre ?

— Pearson est mort, ainsi que Hull, Borrow et John Taylor.

— Dieu ait pitié de tous, dit-il en se signant. Et les hommes d'armes ? (Hook énuméra les noms.) Dieu s'est détourné de nous, se lamenta le prêtre. Ton saint te parle-t-il encore ?

— Plus maintenant, avoua Hook.

Le père Christopher soupira et ferma un instant les yeux.

— Nous avons péché.

— On nous disait que Dieu était à nos côtés, dit Hook, buté.

— Nous l'avons cru, oh ! oui, et nous sommes venus avec cette assurance dans nos cœurs, mais les Français le croient aussi. Et à présent, Dieu Se révèle. Nous n'aurions point dû venir.

— Certes non, opina Mélisande.

— Harfleur tombera, insista Hook.

— Probablement. Si les Français n'envoient point de renfort, elle tombera, mais ensuite ? Que reste-t-il de l'armée ?

— Assez d'hommes.

— Assez pour quoi ? sourit faiblement le prêtre. Marcher sur Rouen et commencer un autre siège ? Nous pourrions à peine nous défendre si les Français arrivent. Alors que ferons-nous ? Nous entrerons dans Harfleur et rebâtirons ses murs, puis nous ferons voile vers nos côtes. Nous avons échoué, Hook.

Hook ne répondit pas. L'une des dernières bombardes anglaises tira et la détonation résonna longuement dans l'air tiède.

— Nous ne pouvons pas simplement repartir, dit-il après un moment.

— Bien sûr que si, et nous le ferons. Tout cet argent dépensé pour rien. Pour Harfleur, peut-être. Et combien coûtera la reconstruction de ces murailles ?

— Peut-être devrions-nous renoncer au siège, avança tristement Hook.

— Henry ne voudra jamais. Il doit gagner ! Ainsi, il prouvera qu'il a la faveur de Dieu, et par ailleurs abandonner le siège le ferait paraître faible. Son père a pris le trône par la force et Henry redoute que d'autres n'en fassent autant s'il montre faiblesse.

— Mangez au lieu de parler, lui enjoignit Mélisande.

— J'ai assez mangé, mon enfant.

— Vous devriez encore.

— Je le ferai. Ce soir. *Merci**.

— Dieu vous épargne, mon père, dit Hook.

— Peut-être ne veut-Il point de moi au Ciel ? sourit faiblement le père Christopher. Ou bien Il me donne le temps de devenir un meilleur prêtre.

— Vous l'êtes déjà, dit Hook avec chaleur.

— Je le dirai à saint Pierre quand il me demandera si je mérite ma place au Ciel. Demandez à Nick Hook, lui dirai-je. Et saint Pierre me demandera qui est Nick Hook. Oh, dirai-je, un voleur, un brigand et probablement un assassin, mais interrogez-le tout de même.

— Je suis honnête, désormais, mon père, sourit Nick.

— Tu n'es point loin du royaume des cieux, jeune Hook, mais

espérons qu'il s'écoulera encore bien des jours avant que nous y parvenions. Et qu'au moins la compagnie de sir Martin nous y sera épargnée.

— C'est un couard, ricana Mélisande. *Un poltron**.

— Bien des hommes le sont, face à sir John, répondit le prêtre.

— Il n'a rien su répondre ! dit Mélisande.

Sir John avait emmené Hook et Mélisande jusqu'à l'abri des hommes de lord Slayton. Il avait alors braillé que quiconque désirait tuer Hook n'avait qu'à le faire sur-le-champ.

— Venez prendre cette femme, avait-il crié. Qui la veut ? (Les hommes de lord Slayton, alors en train de nettoyer leurs armures, préparer le repas ou se reposer, s'étaient tous retournés pour regarder la scène sans mot dire.) Venez la prendre, elle est vôtre ! Vous pouvez la prendre l'un après l'autre, comme mâtins une chienne ! Vous voulez la trousseur ? Prenez-la ! (Aucun n'avait bougé.) Vous pouvez la prendre, tous autant que vous êtes. Mais avant, vous devrez occire mon vinténier ! (Personne n'osait croiser son regard.) Quel homme a été payé pour te tuer ? avait demandé sir John à Hook.

— Celui-ci, avait répondu Hook en désignant Tom Perrill.

— Alors viens ici, toi, et tue-le. Je te donnerai cette femme, si tu le fais. (Perrill n'avait pas bougé. Il se cachait à moitié derrière William Snoball qui, régisseur de lord Slayton, jouissait d'une certaine autorité, mais n'osait pas pour autant affronter sir John Cornewaille.) Une chose cependant, avait ajouté celui-ci en tirant son épée. Il te faudra aussi me tuer avant que d'avoir cette femme. Alors viens et affronte-moi !

Personne n'avait bougé ni pipé mot. Sir Martin les regardait, dissimulé derrière quelques hommes d'armes.

— Est-ce ce prêtre ? avait demandé sir John à Hook.

— Si fait.

— Mon nom est sir John Cornewaille, avait beuglé sir John. Et certains de vous savent qui je suis. Hook est mon homme. Il est sous ma protection, tout comme cette fille. Toi, le prêtre, viens ici. (sir Martin n'avait pas bronché.) Tu viendras, ou j'irai te chercher.

Et sir Martin, sa longue face agitée de tics, avait surgi de derrière les hommes d'armes, cherchant une issue du regard, mais sir John lui avait aboyé d'approcher.

— Puisque c'est un prêtre, avait crié sir John, qu'il soit témoin de ce serment. Je jure par cette épée et par les os de saint Credan que si l'on touche à un cheveu de la tête de Hook, qu'il soit attaqué ou blessé ou tué, je viendrai à toi et je te truciderais.

Sir Martin l'avait regardé comme quelque monstre de foire, un

mouton à cinq pattes ou une femme à barbe, puis il avait levé les mains au ciel.

— Pardonne-lui, Seigneur ! Pardonne-lui ! s'était-il exclamé.

— Prêtre !

— Chevalier ! avait répondu sir Martin avait une surprenante véhémence. Le diable monte un cheval, et le Christ un autre. Sais-tu ce que cela signifie ?

— Je le sais, avait répondu sir John en pointant son épée vers sa gorge. Que si l'un de vous, misérables fientes de rats, si l'un de vous touche à Hook ou à cette femme, il en découdra avec moi. Je vous éventrerai à mains nues et enverrai vos âmes merdeuses en enfer !

Le silence s'était fait. Sir John avait rengainé son épée et foudroyé du regard sir Martin, qui s'était perdu dans l'une de ses rêveries.

— Allons, avait conclu sir John. Voilà qui est réglé.

— Merci, avait dit Mélisande, soulagée.

— Tu me remercies ? Mais cela m'a amusé, ma fille.

— Il y a sans doute pris goût, dit le père Christopher quand ils lui racontèrent la scène, mais cela lui aurait plu davantage si l'un d'eux avait voulu l'affronter. Il adore se battre.

— Qui est saint Credan ? demanda Hook.

— C'était un Saxon, et quand les Normands arrivèrent, ils jugèrent qu'il ne pouvait être un saint car c'était un paysan comme toi, Hook. Aussi brûlèrent-ils ses ossements, mais ils se changèrent en or. Sir John le vénère et j'ignore pourquoi. Il n'est pas aussi simple qu'il aime à le faire croire.

— C'est un homme de bien.

— Certainement, mais qu'il ne t'entende jamais le dire.

— Et vous allez mieux, mon père.

— Grâce à Dieu et à ta femme, Hook, oui, en effet. Et il serait temps que tu fasses d'elle une honnête femme.

— Mais je le suis, dit Mélisande.

— Alors le moment est venu que tu domptes maître Hook. Peut-être est-ce pour cela que Dieu m'a épargné. Pour que je vous marie tous les deux. Nous le ferons, jeune Hook, avant que de quitter la France.

Et il semblait que ce serait pour bientôt, car Harfleur restait invaincue, l'armée anglaise dépérissait et l'année passait. On était déjà en septembre. Dans quelques semaines, les pluies d'automne arriveraient, puis le froid, et la récolte serait à l'abri des murailles, et la saison de la campagne toucherait à sa fin. Le temps était compté.

L'Angleterre était partie en guerre. Et elle perdait.

Ce soir-là, Thomas Evelgold jeta un gros sac au pied de Hook. Hook sauta de côté, pensant qu'il allait l'écraser, mais il était étonnamment léger et roula sur son épaule.

— Étoupe, lâcha Evelgold en guise d'explication.

— Étoupe ?

— Pour les flèches enflammées. Une gerbe par archer. Sir John les veut prêtes avant minuit et que nous soyons dans la tranchée avant l'aube. Belly fait bouillir la poix. (Belly était Andrew Belcher, le régisseur de sir John chargé des cuisines et de l'approvisionnement.) As-tu déjà fait de telles flèches ?

— Jamais.

— Use de pointes larges où tu noueras une poignée d'étoupe, plonge-la dans la poix et vise en l'air. Il nous en faut deux douzaines chacun.

Evelgold alla distribuer d'autres sacs pendant que Hook tirait des poignées d'étoupe grasseuse, de simples morceaux de laine de mouton brute. Une puce en sauta et se faufila sous sa manche.

Il divisa l'étoupe en dix-sept portions égales et chacun de ses archers en fit vingt-quatre poignées, une pour chaque flèche. Quand ils les eurent nouées, ils allèrent l'un après l'autre les tremper dans le chaudron bouillant de Belly puis les posèrent tête en haut contre des tonneaux, le temps que la poix se fige.

— Qu'y a-t-il à l'aube ? demanda Hook à Evelgold.

— Puisque les Français nous ont attaqués ce matin, nous leur rendrons la pareille demain. As-tu perdu d'autres hommes aujourd'hui ?

— Cobett et Fletch. Matson ne tiendra guère encore.

— Des braves, grommela Evelgold. Et qui meurent pour quoi ? Quand la poix sera sèche, effile-la un peu : elle s'enflamme mieux ainsi.

Le camp fut occupé toute la nuit. Des hommes portaient des fagots jusqu'à la tranchée la plus proche de la barbacane. Ils étaient destinés à combler le fossé inondé qui la protégeait, afin de pouvoir traverser et attaquer.

Les hommes d'armes de sir John reçurent l'ordre de revêtir leur armure complète. Sur les trente venus de Southampton le jour de l'envol des cygnes, il n'en restait plus que dix-neuf en état de servir. Six étaient morts, les cinq autres étaient la proie de la maladie. Des écuyers les aidèrent et un prêtre de la maison de sir William Porter vint entendre les confessions et donner sa bénédiction. Sir William était le plus proche ami de sir John et son frère d'armes : ils combattaient ensemble et avaient juré de se protéger, de payer leur rançon s'ils étaient par malheur faits prisonniers et de veiller sur la veuve si l'un venait à mourir. Sir William était un homme au visage étroit, aux yeux clairs et aux cheveux clairsemés. Avec son air de clerc studieux, il semblait incongru dans son armure, comme s'il eût été plus à sa place dans une bibliothèque ou un tribunal, mais que sir John l'ait choisi comme compagnon d'armes en disait long sur son courage. Il ajusta son casque et abaissa sa visière avant d'encourager d'un signe les archers de sir John.

Ceux-ci étaient armés et revêtus de leurs armures. La plupart, comme Hook, portaient un gambison rembourré muni de plaques de métal cousues sur une cotte de mailles. Ils portaient des casques, et quelques-uns des camails. Leur bras protégé par une brasse, ils portaient épée et trois carquois, dont deux de flèches à feu. Certains avaient aussi une hache, mais la plupart préféraient la vouge, comme Hook. Tous, seigneurs, chevaliers, hommes d'armes ou archers arboraient la croix rouge de saint George sur leurs jaques.

— Dieu soit avec vous, dit-il aux archers, qui acquiescèrent d'un murmure.

— Et que le diable emporte les Français ! ajouta sir John en sortant de sa tente. (La perspective de la bataille le mettait de belle humeur.) Ce sera aisé, nous n'avons qu'à nous emparer de cette barbacane. Que ce soit fait avant le déjeuner !

Hook descendit avec la compagnie de sir John vers les installations de siège tout en mangeant la tranche de lard fumé et le pain que lui avait donnés Mélisande. Il faisait encore nuit. Le vent d'est vif et frais chargé de l'odeur salée des marais dissipait celle des morts. Les flèches claquaient dans les étuis à chaque pas. Des feux luisaient sur les lignes et les défenses d'Harfleur où la garnison réparait les dégâts causés la veille.

— Dieu vous bénisse ! s'écria un prêtre sur leur passage. Qu'il soit avec vous et vous protège !

Les Français avaient dû se douter qu'il se préparait quelque chose, car ils lancèrent par-dessus les remparts deux balles de linge enduites de poix et de soufre enflammées qui tournoyèrent dans le ciel

nocturne et projetèrent des gerbes d'étincelles en touchant le sol. Leurs reflets sur les casques des Anglais des tranchées permirent aux arbalétriers français de lancer une volée de carreaux. Depuis les murailles fusèrent des insultes sans entrain, comme si la garnison était lasse ou hésitante.

La tranchée anglaise était remplie. Les archers et leurs flèches à feu reçurent ordre de se placer en avant. Derrière eux en attendaient d'autres, chargés de fagots. Sir John Holland, le neveu du roi, commandait l'attaque, cette fois encore secondé par son beau-père, sir John Cornewaille.

— Quand je donnerai l'ordre, dit-il, les archers décocheront les flèches à feu sur la barbacane. Et qu'elle flambe ! (De loin en loin dans la tranchée, étaient placés des braseros remplis de charbons dégageant une âcre fumée.) Noyez-les sous le feu ! s'écria-t-il. Enfumez-les comme rats ! Et quand ils seront aveugles, nous comblerons le fossé et prendrons la barbacane d'assaut !

À l'entendre, tout serait facile. Les dernières pièces d'artillerie anglaises avaient été chargées de boulets enduits de poix. Les artilleurs hollandais attendaient, mèche à la main. L'aube se faisait attendre. Les défenseurs se lassèrent de lancer carreaux et insultes. Les deux parties attendaient. Un jeune coq chanta dans le camp, et bientôt d'autres se joignirent à lui. Les pages chargés des gerbes de flèches attendaient derrière les tranchées dans les abris où les prêtres disaient la messe et entendaient les confessions. Tour à tour, les hommes s'agenouillaient pour recevoir l'hostie et la bénédiction de Dieu. « Tes péchés te sont pardonnés », murmura l'un d'eux à Hook, qui espéra que c'était vrai. Il ne s'était pas confessé du meurtre de Robert Perrill et, alors qu'il prenait l'hostie, il se demanda si cette tromperie lui vaudrait la damnation. Il faillit tout avouer, mais le prêtre faisait déjà signe au suivant et Hook se leva. L'hostie restait collée à son palais. Il fit soudain une prière muette à saint Crépinien. Harfleur avait-elle un saint patron qui priait Dieu de tuer les Anglais ?

Un mouvement dans les tranchées le fit se tourner : le roi se frayait un chemin entre les hommes. Il était revêtu de son armure de plates, mais n'avait pas encore coiffé son casque. Sur l'armure flottait la cotte marquée des armes royales et de la croix de saint George. Il portait une énorme hache de guerre et son épée. Il n'avait pas de bouclier, les chevaliers ou hommes d'armes non plus. Les plates protégeaient suffisamment, et les boucliers cerclés de fer étaient un souvenir de l'ancien temps. Suivi d'un écuyer et de deux hommes d'armes, le roi salua aimablement ses archers.

— Prenez la barbacane, répétait-il au passage. Et la cité tombera

à coup sûr. Dieu soit avec vous ! J'irai avec toi, dit-il en arrivant devant Hook. Si Dieu veut que je règne sur la France, Il nous protégera ! Dieu soit avec vous ! Et soyez mes compagnons, tandis que nous prendrons ce qui nous revient de droit !

— Cordez vos arcs ! ordonna sir John Holland. Ce sera pour bientôt.

— Tirez haut vos flèches à feu ! gronda Evelgold. Ne tendez pas entièrement la corde sous peine de vous brûler la main, et assurez-vous que la poix est bien allumée avant de tirer !

Le ciel gris s'éclaircissait. Entre deux gabions du parapet disloqué, Hook vit que la barbacane était en piteux état. Les madriers cerclés de fer qui formaient jusque-là un formidable rempart avaient été brisés et enfoncés par les boulets ; mais l'ennemi avait colmaté les trous, si bien que la fortification ressemblait désormais à une hideuse colline hérissée de bouts de bois. Le sommet, naguère haut de quarante coudées, n'en faisait plus que la moitié, mais c'était encore un fier obstacle. La paroi était à pic, le fossé profond, et il y avait assez de place en haut pour quarante à cinquante arbalétriers et hommes d'armes. Des bannières blasonnées et ornées de saints pendaient le long de la muraille déchiquetée. De temps en temps, un visage casqué apparaissait pour les épier.

— Vous commencerez à tirer les flèches à feu quand l'artillerie donnera ! rappela sir John Cornewaille à ses hommes. C'est le signal. Tirez sans répit ! Si vous en voyez un qui tente d'éteindre les flammes, abattez-le !

Les charbons d'un brasero s'écroulèrent dans une gerbe d'étincelle. Un page se tenait prêt à allumer une poignée de petit bois, afin d'enflammer les flèches. Des mouettes françaises qui tournoyaient au-dessus des marais où étaient jetés les cadavres s'engraissaient de chair anglaise. L'hostie collait toujours dans la bouche de Hook.

Dans un grincement, des hommes tournèrent la manivelle qui soulevait le volet de la plus proche bombarde. Les Français virent la manœuvre et un énorme carreau vint se ficher dans le bois avec un bruit sourd. Un artilleur écarta un gabion de la gueule de l'engin. Et la bombarde tira.

La poix le recouvrant ayant pris feu lors de l'explosion, le boulet surgit de la fumée et s'abattit sur la barbacane.

— Maintenant ! cria sir John Holland.

Les pages jetèrent le petit bois sur les charbons et des flammes s'élevèrent des braseros.

— Ne laissez pas vos flèches se toucher, conseilla Evelgold tandis que les archers les enflammaient.

D'autres bombardes tirèrent. Un madrier de la barbacane vola en éclats, et de la terre s'écroula de la façade. Hook attendit que l'étaupe ait bien pris feu avant d'encoher sa flèche. Redoutant que le fût ne s'enflamme à son tour, il banda rapidement l'arc, frémit en sentant la brûlure sur sa main, visa en l'air et tira. D'autres flèches à feu tombaient déjà sur la barbacane et se fichaient dans le bois. La sienne retomba devant. La fumée de l'artillerie masquait la cible.

— Continuez de tirer ! cria sir John Holland.

Hook s'enveloppa la main gauche d'un linge. Sa deuxième flèche fit mouche. Les traits enflammés volaient dans l'air matinal en un déluge de feu et la barbacane était déjà piquetée de flammes. Hook vit les défenseurs bouger sur le rempart et devina qu'ils versaient de l'eau. Il tira sa dernière flèche à feu ; les flammes s'étendaient un peu partout et de la fumée s'élevait de la barbacane. L'une des bannières prit feu. Hook tira trois autres flèches sur les remparts, puis une trompette sonna non loin et les hommes chargés des fagots s'élancèrent.

— À leur suite ! cria sir John Holland. Couvrez-les !

Archers et hommes d'armes sortirent de la tranchée.

À présent, Hook pouvait tirer par-dessus les premières lignes et viser les arbalétriers qui avaient brusquement surgi sur le parapet enfumé.

— Des flèches ! réclama-t-il.

Un page lui apporta un carquois. Il tirait maintenant à l'instinct flèche sur flèche vers les Français qui n'étaient plus que des silhouettes dans la fumée de plus en plus épaisse. Des cris s'élevèrent du fossé. Des hommes perdaient la vie, mais les fagots le comblaient.

— Pour Henry et saint George ! cria sir John Cornewaille. Porte-étendard !

— Me voici ! répondit un écuyer qui portait la bannière du seigneur.

— En avant !

Les hommes d'armes suivirent sir John sur le sol brûlé et accidenté en hurlant. Les archers leur emboîtèrent le pas. La trompette sonnait toujours. D'autres hommes avançaient de part et d'autre. Les archers qui avaient comblé le fossé commençaient à tirer vers le rempart. Des carreaux tombèrent en pluie. L'un des hommes de sir John se plia en deux et s'écroula. Un autre, fils de comte, tituba, un trait fiché dans sa visière, repoussa la main secourable de Hook et, malgré sa blessure, reprit sa marche.

— Criez, vous tous ! ordonna sir John. Plus fort !

Une bombe laissa échapper un panache de fumée âcre depuis

les remparts et le boulet s'abattit obliquement sur les assaillants. Un homme d'armes touché à la cuisse s'effondra, un page fut éventré, et le boulet ensanglanté poursuivit sa course pour se perdre dans les marécages.

— Ne leur laissez point de répit ! s'écria sir John en sautant sur les fagots. Tuez-les !

Dans un tumulte de cris, les premiers attaquants avançaient en vacillant sur les fagots inégaux. Les carreaux sifflaient, les défenseurs lançaient des pierres et des débris de bois du haut de leur rempart. Deux autres bombardes tirèrent depuis la cité et manquèrent leur cible. Des trompettes sonnèrent dans Harfleur mais tant que les Anglais étaient proches de la barbacane, ils se trouvaient à l'abri des projectiles de la ville.

Hook vida tout son carquois sur les hommes de la barbacane et chercha un page du regard.

— Horrocks ! cria-t-il à son plus jeune archer. Va chercher des flèches !

Il vit un archer blessé qui n'était pas de sa compagnie assis un peu plus loin et prit une poignée de ses flèches. Les bannières anglaises étaient au pied de la barbacane, et la plupart des hommes d'armes l'escaladaient entre les flammes et la fumée sous un déluge de pierres jetées par les Français. Le roi était là, ou du moins son oriflamme flottait-elle dans ce tumulte, et Hook fut rempli de fierté à la pensée que l'Angleterre avait un roi combattant et non quelque souverain à demi dément qui se faisait cercler le corps de lanières parce qu'il se croyait fait de verre.

La bannière de sir John qui claquait à main droite fut rejointe par celle aux trois cloches de sir William Porter. Hook s'élança vers le bord du fossé en criant à ses hommes de le suivre. Il sauta dedans et atterrit sur un cadavre en armure. Un carreau avait transpercé son camail et déchiqueté sa gorge, et il avait déjà été dépouillé de son épée et de son casque. Hook traversa sur les fagots instables et se hissa de l'autre côté dans l'épaisse fumée. Il lâcha trois flèches et encocha la dernière. Les flammes redoublaient d'ardeur, nourries par les débris de la barbacane, mais ces feux, avant tout allumés pour aveugler les assiégés, étaient maintenant un obstacle pour les Anglais. Le sifflement de flèches lui indiqua que les pages avaient ravitaillé les archers, mais Hook était maintenant trop occupé pour rebrousser chemin et remplir son carquois. Il vit sir John en périlleux équilibre sur un tas de madriers, qui regardait les Français narguer les assaillants. Voyant l'un d'eux lever au-dessus de sa tête une pierre, Hook s'arrêta, banda son arc et tira ; la flèche frappa à l'aisselle l'homme, qui tourna lentement

sur lui-même et s'effondra.

Une rafale de vent dispersa la fumée à main droite, et Hook aperçut une ouverture dans le flanc de la tour. Il passa son arc en bandoulière, prit sa vouge et, hurlant, courut sur l'amas de décombres. Arrivé sur le côté droit, il vit la façade sud d'Harfleur dominant le port. Depuis les remparts, les défenseurs le virent à leur tour et firent pleuvoir une averse de carreaux, mais Hook s'était réfugié dans la cavité formée par un enchevêtrement de madriers et guère plus grande qu'un chenil. *Et maintenant, que faire ?* se demanda-t-il. Les traits continuaient de siffler et les cris de s'élever autour de lui ; les Français semblaient les plus véhéments : sans doute pensaient-ils remporter la victoire. Il se pencha un peu pour tenter d'apercevoir sir John, mais un coup de vent rabattit la fumée sur lui.

Cependant, à main droite, juste le long de la barbacane, il aperçut les cercles de fer qui maintenaient ensemble trois gros troncs. Il commença à les escalader, s'en servant comme d'échelons, en s'aidant de sa vouge, dissimulé par la fumée. Il était presque arrivé en haut et les Français ne l'avaient pas vu, trop occupés par les Anglais qui tentaient de prendre la barbacane d'assaut au centre, où la pente était moins raide. Carreaux, pierres et bouts de bois pleuvaient sur eux, tandis que les Anglais ripostaient par des flèches qui fendaient la fumée.

— Hook ! brailla une voix en dessous de lui. Grand sottard ! Hisse-moi donc !

C'était sir John Cornewaille. Hook tendit sa vouge, sir John l'empoigna et il le tira à lui.

— Ne t'avise pas de passer avant moi, Hook, gronda sir John. Et au nom du Christ, que fais-tu ici ? Tu es censé tirer des flèches.

— Je voulais voir ce qu'il y avait de l'autre côté de cette ruine.

Des flammes commençaient à monter vers les pieds de sir John.

— Tu voulais voir... commença-t-il avant d'éclater de rire. Voilà que je me fais rôtir. Hisse-moi plus haut ! (Hook obéit et ils se retrouvèrent tous les deux au sommet comme deux mouches posées sur une colonne en feu, juste au-dessous du parapet, mais hors de vue des défenseurs.) Par le Christ et tous ses saints, voilà qui me paraît un bel endroit pour mourir, dit sir John en décrochant sa hache de guerre. Vas-tu mourir avec moi, Hook ?

— On le dirait bien, sir John.

— Brave homme. Soulève-moi et rejoins-moi, et ensuite nous mourrons bien, Hook.

Celui-ci l'empoigna par sa ceinture et le souleva. Sir John enjamba le rempart et disparut en poussant son cri de guerre.

— Henry et saint George !

Et pour Henry, saint George et saint Crépinien, Hook le suivit.
En hurlant.

« Tu ne mourras point ici », dit saint Crépinien. Hook entendit à peine la voix tant il criait, moitié de terreur et moitié d'enthousiasme.

Hook et sir John avaient atteint le sommet de la barbacane. À force de bombardements anglais, les remblais de terre et de cailloux s'étaient dispersés et la plate-forme criblée de trous était en flammes. La muraille arrière, qui donnait sur la porte de Leure, était beaucoup moins endommagée. La mêlée des arbalétriers et des hommes d'armes fut attaquée sur le flanc gauche par Hook, et sir John qui fondait sur ses adversaires comme un ange vengeur.

Il était rapide et c'est pourquoi il était le joueur le plus redouté des tournois de la chrétienté. Le temps qu'un homme assène un coup, sir John en portait deux. Sur sa droite, Hook se rendit soudain compte que saint Crépinien avait rompu son silence et fut soulagé que le saint continue de le garder sous son aile. Il attaqua avec sa vouge, tandis que sir John portait ses coups avec sa double hache. Un premier arracha la genouillère d'un homme, un deuxième l'acheva et le troisième éventra un arbalétrier. Plus tard, lorsque le combat fut terminé, Hook s'émerveilla du calme que montrait son seigneur. Sir John lui jeta sa hache tout en tirant son épée, sa préférée, celle qu'il appelait Bien-aimée, la plus lourde de toutes, capable de fendre une plate et d'en faire jaillir le sang vermeil.

— Piètre acier ! lança sir John en brandissant son épée sous le nez des Français qui reculèrent. Ma bannière ! Qu'on m'apporte ma damnée bannière !

Hook, campé sur ses deux jambes, faisait tourbillonner la hache devant les hommes qui pouvaient à peine se défendre, encombrés qu'ils étaient par les cadavres jonchant le sol et terrifiés par la férocité de sir John. Un homme déterminé aurait pu s'attaquer à l'épée de l'un et à la hache de l'autre, mais la moitié des Français tentaient de battre en retraite, tandis que l'autre les poussait en avant.

— *Trois* !* (Sir John comptait chaque ennemi abattu.) *Et de quatre* !* Allons, misérables ! J'ai soif de sang !

La hache de Hook était encore plus meurtrière : elle froissait l'armure comme du parchemin et plongeait dans les chairs comme un tranchoir de boucher. Hook grimaçait sous l'effort et l'ennemi prenait cela pour un sourire qui l'effrayait bien plus que la lame. La cohue empêchait les arbalétriers de viser, tandis que les restes de muraille et

la fumée cachaient la bataille aux archers d'Harfleur postés sur les tours de la porte de Leure. Sir John et Hook hurlaient, leurs lames étaient rouges de sang ; à présent, Hook ne cherchait plus à tuer, se contentant de repousser l'ennemi qui s'affalait.

— Ma bannière ! réclama de nouveau sir John. Je veux que ces gueux sachent qui les occit ! (Son porte-étendard surgit soudain à la muraille, suivi d'autres hommes d'armes portant le lion de sir John.) Massacrez ces gueux ! hurla-t-il.

Mais les gueux en avaient déjà pris assez. Ils s'échappaient par une brèche de la muraille arrière et dévalaient une échelle ou le tas de décombres pour se précipiter vers la porte de la ville. Le soleil levant illuminait la fumée. Les Anglais massacraient les derniers défenseurs qui n'avaient pu atteindre à temps la brèche. Un homme brandit son gant en signe de reddition, mais un archer l'abattit d'un coup de massue tandis qu'un autre l'embrochait de sa vouge.

— Assez ! cria une voix. Il suffit !

— Retenez vos armes ! cria sir John. Retenez-les, j'ai dit !

— Grâces soient rendues à Dieu, dit le premier homme.

Hook reconnut le roi. Épée à la main, Henry s'agenouilla soudain dans les décombres et se signa. Sa cotte d'armes barrée de la croix rouge de saint George était brûlée par endroits. Un énorme carreau de catapulte s'enfonça avec un bruit sourd dans le rempart qui trembla.

— Éteignez les flammes ! ordonna le roi en se relevant et en ôtant son casque. Et que quelqu'un ait pitié de ce pauvre diable ! ajouta-t-il en désignant l'homme qui avait tenté de se rendre et se tortillait en gémissant dans une mare de sang. Grâces soient rendues à Dieu, répéta le roi tandis qu'un homme d'armes égorgeait le mourant. Et vous, sir John, je dois vous remercier.

— D'avoir fait mon devoir, Sire ? demanda sir John en mettant un genou en terre. Et cet homme m'y a aidé, ajouta-t-il en désignant Hook qui l'imita aussitôt.

Le roi lui jeta un regard mais ne sembla pas le reconnaître.

— Soyez tous remerciés, dit Henry avant de se retourner. Qu'on envoie les hérauts ! Qu'ils demandent que la ville se rende. Et qu'on apporte de l'eau pour éteindre ce feu !

Il fut obéi, mais le feu avait pénétré si profondément dans l'enchevêtrement de madriers brisés qu'il continuait de couvrir et d'exhaler une épaisse fumée. La barbacane était désormais occupée par des archers, et durant la nuit on y hissa la Messagère, l'une des plus petites bombardes, qui fracassa la porte de Leure dès son premier boulet tiré.

Les hérauts étaient allés à la cité juste après la prise de la

forteresse et avaient expliqué que les Anglais entendaient démolir la grande porte et ses tours, et que, la chute d'Harfleur étant inévitable, la garnison devait prendre la décision la plus sensée, et même la plus honorable : se rendre avant que d'autres morts surviennent. En cas de refus, déclarèrent-ils, la loi de Dieu voulait que chaque habitant d'Harfleur, homme, femme et enfant, soit livré au bon plaisir des Anglais.

— Pensez à vos jolies filles, déclara l'un des hérauts aux commandants de la garnison. Et rendez-vous, pour l'amour d'icelles !

Mais la garnison refusa et les Anglais creusèrent de nouvelles fosses plus près de la cité. Ils bombardèrent sans relâche la porte de Leure, abattant ses deux tours et son arche de pierre, mais les assiégés continuaient de résister.

Et le premier vent frais de la fin de l'été apporta la pluie. Le grand mal persista ; et l'armée d'Henry se mourait dans le sang, les vomissures et la merde.

Et Harfleur restait française.

Il fallut tout recommencer. Un autre assaut, cette fois sur les décombres de la porte de Leure et, pour s'assurer que les défenseurs ne concentrent pas leurs hommes sur cette portion sud-ouest des remparts, les troupes du duc de Clarence attaqueraient la porte de Montivilliers de l'autre côté de la cité.

— Cette fois, déclara sir John, nous entrerons dans la ville. Cette maudite engeance refuse de se rendre ! Vous savez donc ce que vous pourrez faire ! Tout ce qui a vit, vous occirez, et tout ce qui a giron, vous trousserez ! Tout ce qui se trouve dans cette cité est vôtre, jusqu'aux derniers écus, chopes d'ale et femmes ! Vôtre ! À présent, allez et prenez tout !

Les deux attaques conjointes traversèrent donc les fossés remplis d'eau, les flèches se mirent à pleuvoir du ciel, les trompettes sonnèrent leur défi à un soleil sans clémence et le massacre recommença. Cette fois encore ce fut sir John Holland qui commanda, et les hommes de sir John Cornewaille furent en première ligne et s'emparèrent promptement des ruines de la porte de Leure avant d'y être brutalement arrêtés.

La porte menait naguère à une rue étroite bordée de maisons, mais la garnison les avait abattues afin de ménager un champ de bataille derrière lequel avait été élevée une autre barricade, restée bien à l'abri des boulets anglais. La Messagère, montée en haut de la barbacane, avait pu tirer quelques pierres sur ce nouvel ouvrage, mais

elle ne pouvait dépasser trois tirs par jour et les Français réparaient les dégâts entre chacun d'eux. Derrière ce nouveau mur en maçonnerie, solives et paniers remplis de terre, se tenaient des arbalétriers, et à peine les hommes d'armes anglais apparurent-ils que les carreaux se mirent à voler.

Les archers ripostèrent, mais les Français avaient fait preuve de ruse. La nouvelle muraille était pourvue de trous et chicanes par lesquels les arbalétriers pouvaient tirer, mais assez étroits pour qu'ils soient abrités des flèches anglaises. Hook, accroupi dans les décombres, estima que chaque arbalétrier devait disposer de trois ou quatre aides qui préparaient les armes, si bien que les tirs étaient ininterrompus et nombreux et, de surcroît, d'autres carreaux pleuvaient depuis les fenêtres des hautes maisons situées derrière la muraille. C'était ainsi qu'il aurait fallu défendre Soissons, pensa-t-il.

— Nous allons devoir faire amener une bombarde, gronda sir John avant de mener une charge contre la barricade en criant à ses archers de la cribler de flèches.

Ils obéirent, mais les carreaux continuaient de pleuvoir et, s'ils ne parvenaient pas à percer une armure, ils déséquilibraient les hommes. Quand enfin une demi-douzaine parvint à atteindre le mur et tenta de l'abattre, un chaudron rempli d'huile de poisson bouillante fut déversé sur eux. Ils battirent en retraite, certains cruellement brûlés, et sir John, l'armure luisante d'huile, revint en débitant un chapelet de jurons d'impuissance. Les Français poussaient des vivats et agitaient leurs bannières. Une fumée bleutée s'éleva derrière le nouveau rempart, promettant qu'un autre chaudron d'huile accueillerait la prochaine tentative. Les catapultes anglaises tentèrent de cribler le mur de pierres, mais la plupart des projectiles passèrent au-dessus, allant s'écraser dans les décombres des maisons.

Le soleil montait. Les dernières chaleurs de l'été étaient revenues et tous rôtiissaient dans leurs armures. Des serviteurs apportèrent de l'eau et de l'ale. Les hommes d'armes, au repos à l'abri des ruines de la porte de Leure, ôtèrent leurs casques. Ils avaient les cheveux collés et le visage luisant de sueur. Les archers étaient accroupis dans les pierres, tirant parfois quand un adversaire se montrait ; mais pendant de longues périodes, personne ne gâcha ses traits, chacun se contentant d'attendre.

— Misérables ! cracha sir John.

Hook vit deux défenseurs s'efforcer d'ôter un panier de terre du mur. Il se redressa et décocha une flèche, en même temps que d'autres archers. Les deux hommes tombèrent, frappés l'un et l'autre, mais le panier s'écroula et Hook aperçut la gueule d'une bombarde ; il se

plaqua au sol dans les ruines au moment où elle tirait. Un sifflement assourdissant déchira l'air, des débris de pierre volèrent dans la fumée et un homme poussa un long cri qui mourut dans un gémissement alors que la muraille disparaissait dans la fumée.

— Oh, mon Dieu, dit Will du Dale.

— Tu es blessé ?

— Non. Je suis las d'être ici.

Les Français avaient rempli leur bombarde d'une charge de cailloux qui avaient déchiqueté les attaquants. Un homme d'armes était mort sur le coup, le crâne transpercé. Un archer titubait vers la barbacane, une main crispée sur une orbite vide et ensanglantée.

— Nous allons tous périr ici, dit Will.

— Non, rétorqua Hook sans y croire.

La fumée se dissipa lentement et Hook vit que le panier avait été remplacé.

— Maudits soient-ils, répéta sir John.

— Nous ne renoncerons point ! cria le roi.

Il voulait rassembler une troupe d'hommes d'armes et tenter de faire succomber la muraille sous le nombre. Ses hommes portaient l'ordre le long des lignes.

— Les archers sur les flancs ! cria un homme.

Du côté des Français, une trompette répéta une sonnerie de trois notes qui les narguèrent.

— Abattez ce maudit ! cria sir John.

Mais le maudit était bien à l'abri derrière le mur.

— En avant ! cria le roi.

Hook respira un bon coup et rampa à main droite. Pas un seul carreau ne siffla depuis les défenses. Sans doute la garnison attendait-elle. Peut-être était-elle à court de carreaux et se réservait-elle pour le prochain assaut. Il s'abrita près d'un débris de muraille et au moment où le trompette français se dressait sur le nouveau rempart et portait son instrument à ses lèvres, Hook se leva, banda son arc et lâcha la corde ; la flèche lui transperça la gorge de part en part. La trompette lit un horrible bruit de fausset et l'homme s'effondra à la renverse tandis qu'une pluie de flèches anglaises s'abattait sur le rempart.

— Bien joué ! cria sir John.

Hook attendit. C'était une fournaise, sous ce ciel seulement voilé par les fumées de la cité. Les Français avaient cessé de tirer, ce qui acheva de convaincre Hook qu'ils économisaient leurs traits pour l'assaut à venir. Des prêtres allèrent dans les ruines de l'ancienne muraille donner les derniers sacrements aux morts et aux agonisants, tandis que derrière le mur, entre la porte de Leure en ruine et la

barbacane écroulée, les hommes d'armes s'assemblaient sous les bannières de leurs seigneurs. Ils étaient près de quatre cents, et bien visibles des assiégés qui pourtant ne tiraient toujours pas.

L'un des pages de sir John, un blondinet aux yeux bleus d'une dizaine d'années, apporta deux outres d'eau aux archers.

— Il nous faut des flèches aussi, lui dit Hook.

— J'en rapporte.

Hook but une gorgée en se demandant pourquoi les hommes d'armes ne bougeaient pas. Le roi avait rassemblé ses hommes et les archers étaient à leur poste, mais une étrange lassitude avait envahi les assaillants.

— Un messenger est venu, dit le page.

De haute naissance, il avait été confié à sir John pour apprendre le métier des armes et deviendrait un grand seigneur dans son armure resplendissante monté sur un cheval caparaçonné ; mais pour l'heure, il était aussi inquiet que les archers qui seraient un jour sous ses ordres.

— Un messenger ?

— Du duc de Clarence, expliqua le page en reprenant l'outre.

Le duc, posté de l'autre côté d'Harfleur, attaquait lui aussi la cité, mais aucun bruit ne leur parvenait.

— Et qu'a-t-il dit ? demanda Hook.

— Que l'assaut a échoué.

— Mon Dieu... se lamenta Hook.

À présent, le roi attendait que son frère initie une autre attaque. Le moment venu, les Anglais feraient un dernier effort en tenaille pour vaincre cette ville entêtée. Les archers attendirent donc. Si le roi avait envoyé de nouveaux ordres à son frère, il faudrait deux bonnes heures pour qu'ils lui parviennent, car le messenger devait contourner la ville bien au nord et traverser en barque la rivière en crue.

— Que se passe-t-il ? demanda Sclate, le colosse faible d'esprit.

— Je ne sais, avoua Hook, fatigué, en décordant son arc.

— Attaquons-nous de nouveau ? insista Sclate.

— Je pense que nous attaquerons en même temps que le duc, avança Hook. Dans deux heures.

— Ils seront prêts alors, se lamenta Sclate.

En effet, la garnison serait prête. Avec ses bombardes, ses arbalètes et son huile bouillante. Voilà ce qui attendait les soldats revêtus de la croix écarlate. Les hommes d'armes se reposaient en attendant les ordres, tandis que les bannières pendaient le long de leurs hampes et qu'un étrange silence enveloppait Harfleur. L'attente.

— Quand nous attaquerons ! (La voix de sir John brisa le silence. Il déambulait devant les abris des archers, sans se soucier d'être ainsi exposé à l'ennemi, mais les arbalétriers français, ayant sans doute reçu ordre de ne pas gaspiller leurs carreaux, l'ignorèrent.) Quand nous attaquerons, reprit-il, vous avancerez ! Sans cesser de tirer ! Mais vous continuerez d'avancer ! Quand nous aurons passé le mur, je veux les archers avec nous ! Nous allons devoir traquer ces gueux à travers leurs maudites rues et je vous veux tous là ! Et bonne chasse ! Puisque c'est une journée pour occire les ennemis de notre roi, qu'ils soient occis !

Et quand ce serait terminé, se demanda Hook, combien d'Anglais seraient encore en vie ? L'armée qui avait fait voile depuis Southampton était assez réduite, mais à présent ? Désormais, estimait-il, il n'en restait que la moitié, pour beaucoup malades, pour entrer dans les ruines d'Harfleur quand l'armée française se déciderait enfin à combattre. On disait qu'elle était considérable, que c'était une horde impatiente de balayer l'impudent envahisseur anglais, même si Dieu semblait déjà s'en charger avec la maladie.

— Qu'on en finisse, grommela Will du Dale.

— Ou qu'on leur laisse leur maudite cité, répondit Tom Scarlet. Ce n'est plus qu'un tas de décombres.

Et si l'attaque échouait ? se demanda Hook. Si Harfleur ne tombait pas ? Ce qui restait de l'armée d'Henry rentrerait en Angleterre, vaincue. Cette campagne qui avait si bien commencé dans une fanfare de bannières et d'espoir s'enlisait dans le sang, l'ordure et le désespoir.

Un autre trompette se mit à jouer les mêmes notes moqueuses dans la cité. Sir John se retourna et gronda, assez fort pour que les Français entendent :

— Je veux que ce maudit soit étripé ! Étripé !

C'est alors que, contre toute attente, un homme apparut au sommet de la muraille. Ce n'était pas le trompette, qui continuait de sonner derrière le rempart. L'homme était sans armes et il agitant les bras devant les Anglais.

Les archers se levèrent, prêts à tirer.

— Non ! hurla sir John. Bas les arcs ! Bas les arcs !

Les notes de la trompette décrurent et cessèrent. L'homme gardait les mains ouvertes au-dessus de sa tête.

Et, miracle aussi soudain qu'étonnant, tout fut terminé.

Les soldats d'Harfleur ne voulaient pas se rendre, mais les habitants avaient assez souffert. Ils étaient affamés. Leurs maisons avaient été démolies et incendiées par les projectiles des Anglais, la maladie gagnait, ils voyaient la défaite comme inévitable et savaient que des ennemis assoiffés de vengeance violeraient leurs filles. Le conseil avait demandé que la ville se rende et, privée du soutien des Harfleurais qui tiraient à l'arbalète depuis les murs et de la nourriture que préparaient les femmes, la garnison ne pouvait prolonger le siège.

Le sire de Gaucourt, qui avait commandé la défense, demanda une trêve de trois jours pour envoyer un messenger au roi de France et savoir si une armée devait venir au secours de la cité. Sinon, il se rendrait à la condition que l'armée anglaise ne commette aucune exaction ni aucun viol. Henry ayant accepté, clercs et nobles des deux parties se rassemblèrent à la brèche de la porte de Leure où tous jurèrent solennellement de respecter les termes de la trêve. Ensuite, Henry ayant pris des otages pour garantir que la garnison tiendrait parole, un héraut s'approcha des murailles et annonça en français aux habitants qui avaient assisté à la cérémonie :

— Vous n'avez rien à craindre ! Le roi d'Angleterre n'est point venu vous anéantir ! Nous sommes de bons chrétiens et Harfleur n'est point Soissons ! Vous n'avez rien à redouter !

La fumée de la ville vint voiler le soleil de cette fin d'été. C'était une étrange impression de ne pas entendre de bombarde ou de trébuchet tirer et que le combat ait cessé. Le nombre des morts, lui, continuait de croître. Les cadavres étaient toujours transportés sur la grève et livrés aux mouettes, et il semblait que rien n'allait anéantir la maladie.

Et aucune armée française n'arriverait en renfort. Elle se rassemblait à l'est, mais le messenger étant revenu pour annoncer qu'elle ne viendrait pas sauver Harfleur, le dimanche suivant, à la Saint-Vincent, la cité se rendit.

Un pavillon fut élevé sur la colline derrière le camp anglais, et un trône placé sous un dais de brocart d'or. Des bannières anglaises flottaient de part et d'autre, et le pavillon était rempli des plus grands seigneurs dans leurs plus beaux atours. Un homme brandit le casque royal, qui était orné d'une couronne d'or, et des archers firent la haie le long du chemin menant entre les ouvrages de siège jusqu'à la porte en ruine qui avait résisté à toutes les attaques. Derrière les archers, le reste de l'armée d'Henry assistait au spectacle du jour.

Le roi d'Angleterre, le front ceint d'un simple cercle d'or et revêtu d'un surcot portant le blason royal français, trônait dans le silence. Il attendait, le regard au loin, se demandant peut-être quelle conduite

tenir. Il était venu en Normandie et avait remporté ce siège, mais cette victoire lui avait coûté la moitié de son armée.

Hook se trouvait à la porte de Leure où sir John commandait une troupe de dix hommes d'armes et quarante archers. Sir John, revêtu de l'armure de plates qui avait été polie et étincelait, montait son grand destrier Lucifer, revêtu d'une éblouissante housse aux armes de sir John, dont le lion, en bois peint et sculpté, se dressait sur son heaume. Les hommes d'armes étaient eux aussi en armure, mais les archers portaient braies et gambisons. Tous avaient à la main un rouleau de corde grossière.

— Traitez-les courtoisement, dit sir John à ses archers. Ils se sont bien battus et ce sont des hommes !

— Je croyais que ce n'étaient que des gueux mangeurs de choux, marmonna Will du Dale.

— C'est ce qu'ils sont, rétorqua sir John. Mais puisqu'ils se sont battus comme Anglais, qu'ils soient traités comme tels !

Une portion de la nouvelle muraille avait été abattue, et à cet instant une trentaine d'hommes y apparurent. Ils avaient reçu ordre de se rendre auprès du roi d'Angleterre pieds nus, en braies et chaines, et avançaient lentement vers les archers.

— Aux nœuds ! ordonna sir John.

Hook et ses compagnons firent des nœuds coulants. Sir John fit signe à un écuyer qui prit ses rênes, puis il se laissa glisser de sa selle. Il flatta le museau de Lucifer et s'avança vers les Français.

Il prit à part un homme de haute taille au nez crochu et à la courte barbe noire. D'après sa pâleur, il était sans doute malade, mais il se forçait à mener les siens en rassemblant ce qui lui restait de dignité. Les deux hommes conférèrent à l'écart, l'Anglais dans toute sa gloire guerrière et étincelante, le Français revêtu des oripeaux exigés par le roi Henry. Après avoir échangé quelques mots que Hook n'entendit pas, les deux hommes s'étreignirent puis sir John le prit par l'épaule et l'amena vers ses archers.

— Voici le sire de Gaucourt, annonça-t-il, le chef de nos ennemis durant ces cinq dernières semaines et un brave combattant. Il mérite mieux que cela, mais notre roi ordonne et nous devons obéir. Hook, donne-moi la corde !

Hook obéit. Le Français le toisa du regard et Hook se sentit obligé d'incliner la tête dans un respectueux salut.

— Je suis navré, dit sir John en français.

— C'est nécessaire, répondit Raoul de Gaucourt.

— L'est-ce vraiment ?

— Nous devons être humiliés, afin que le reste de la France sache

quel sort l'attend si elle résiste à votre roi. (Il sourit faiblement et contempla l'armée anglaise qui attendait d'assister à cette marche humiliante vers le trône royal.) Bien que je doute que votre roi ait encore le pouvoir d'effrayer la France. Vous appelez cela une victoire, sir John ? (sir John ne répondit pas et s'apprêta à lui passer la corde au cou, mais le Français le retint.) Permettez-moi, dit-il en le faisant lui-même.

Quand les autres Français furent affublés de la même manière, sir John remonta en selle. Il fit un signe à Gaucourt puis, d'un coup d'épée, lança son cheval sur le chemin entre les haies de soldats anglais.

Les Français le suivirent en silence. Certains, les marchands, étaient des vieillards, tandis que d'autres, pour la plupart soldats, étaient jeunes et robustes. C'étaient les chevaliers et les bourgeois, ceux qui avaient défié le roi d'Angleterre, et la corde à leur cou indiquait que leur vie était désormais entre les mains d'Henry. Arrivés en haut de la colline, ils s'agenouillèrent humblement devant le trône sous le dais de brocart. Henry les contempla longuement. Le vent soulevait les bannières de soie et balayait la fumée des ruines. Les nobles anglais attendaient, pensant que le roi allait annoncer la peine capitale à ces hommes à genoux.

— Je suis le souverain légitime de ce royaume, dit Henry. Et votre résistance fut trahison.

Une ombre passa sur le visage de Raoul de Gaucourt. Il ne releva pas l'accusation et tendit un lourd trousseau de clés.

— Les clés de la cité d'Harfleur, Sire, sont désormais vôtres.

— Votre défi, répondit sèchement le roi sans les prendre, fut contraire à la loi des hommes et à celle de Dieu. (Les vieillards tremblaient de terreur et l'un d'eux avait le visage ruisselant de larmes.) Mais Dieu, continua Henry, magnanime, en prenant enfin les clés, est miséricordieux. Et nous le serons nous aussi. Vos vies seront sauvées.

Des vivats s'élevèrent de l'armée anglaise quand la croix de saint George fut hissée sur la ville. Le lendemain, Henry d'Angleterre se rendit pieds nus à l'église Saint-Martin pour remercier Dieu de sa victoire, mais nombre de ceux qui assistèrent à cet humble pèlerinage jugèrent que son triomphe avait le parfum de la défaite. Il avait perdu tant de temps devant les murailles d'Harfleur et la maladie avait tant décimé son armée, alors que la saison des campagnes était presque terminée.

L'armée anglaise s'installa dans la ville avec engins et bagages après avoir brûlé son camp. Les hommes de sir John établirent leurs

quartiers dans une rangée de maisons, tavernes et greniers auprès du port, et Hook eut droit à la mansarde d'une taverne à l'enseigne du Paon*.

— *Le paon** est un gros oiseau avec une grande queue, expliqua Mélisande avec un geste éloquent.

— Il n'existe pas de tel oiseau, répondit Hook.

— Si, le paon.

— Ce doit être un oiseau français, alors, car aucun oiseau anglais n'a de telle queue.

Harfleur était désormais anglaise. La croix de saint George flottait sur les ruines du clocher de l'église Saint-Martin et le peuple de la cité, qui avait été fort éprouvé, dut encore souffrir. Les habitants furent expulsés. La cité, déclara le roi, serait repeuplée par des Anglais, tout comme l'avait été Calais, et pour leur faire de la place, deux mille hommes, femmes et enfants furent chassés de la ville. Les malades furent emportés dans des chariots, les autres partirent à pied, et deux cents archers et hommes d'armes anglais à cheval encadrèrent cette triste cohorte le long de la rive nord de la Seine. Ils étaient là pour protéger les réfugiés des voleurs et brigands.

Hook était de cette troupe. Il avait retrouvé son hongre noir, Raker, qui était ombrageux et rétif. Son surcot avait été lavé, mais la croix écarlate avait viré au rose terne. Il portait dessous un haubert pris à un cadavre français et un camail que lui avait offert sir John, et était coiffé d'un bacinet, autre dépouille de guerre. C'était un casque à large revers, afin de dévier les coups d'épée ; mais comme bien des archers, Hook avait taillé ce revers afin de laisser la place à la corde quand il bandait son arc. Il portait son épée à la ceinture, son arc à l'épaule et son carquois à sa selle. À main droite, au-delà des réfugiés, la rivière scintillait au soleil, tandis qu'à main gauche s'étendaient les prairies dont les Anglais avaient pillé le bétail et, plus loin encore, des collines boisées encore feuillues. Mélisande était restée à Harfleur, mais le père Christopher avait tenu à accompagner les réfugiés et montait le destrier de sir John, auquel celui-ci voulait donner de l'exercice.

— Vous n'auriez pas dû venir, mon père, lui dit Hook.

— Serais-tu médecin, à présent, Hook ?

— Vous devez vous reposer, mon père.

— Je me reposerai bien assez au Ciel, s'amusa le père Christopher. (Il était encore pâle, mais il mangeait de nouveau. Il portait son froc, comme souvent depuis qu'il s'était remis.) J'ai appris quelque chose durant cette maladie, dit-il d'un air grave.

— Vraiment ? Et quoi donc ?

— Qu'au Ciel, Hook, nul ne chie.

— Mais y a-t-il des femmes, mon père ? demanda Hook en riant.

— En abondance, jeune Hook, mais imagine que ce soient toutes de vertueuses femmes ?

— Vous voulez dire que toutes les coquines seront dans les caves du diable, mon père ?

— On peut s'en inquiéter, sourit le prêtre, mais je ne doute point que Dieu ait bien fait les choses. (Il sourit, ravi d'être encore en vie et de cheminer sous le soleil de septembre devant une haie regorgeant de cassis. Le cri rauque d'un râle des genêts résonna dans les collines. Juste après l'aube, quand les réfugiés avaient été emmenés d'Harfleur en renâclant, un cerf était apparu sur la route de Rouen, resplendissant avec ses bois neufs de l'année. Hook avait pris cela pour un bon présage, mais le père Christopher, levant les yeux vers les branches d'un orme mort, en vit un autre de moins bon augure.) Les hirondelles se rassemblent de bonne heure.

— L'hiver sera rude, alors, dit Hook.

— C'est que l'été est fini, Hook, et avec lui s'envolent nos espoirs. Comme ces hirondelles, nous allons disparaître.

— Retourner en Angleterre ?

— Et à la déception, s'attrista le prêtre. Le roi a des dettes qu'il ne peut payer. S'il était revenu avec une victoire, cela n'aurait pas d'importance.

— Nous avons gagné, mon père : nous avons pris Harfleur.

— Nous avons usé d'une meute de chiens pour tuer un lièvre. Et là-bas, à l'est, une bien plus vaste meute s'assemble.

Et une partie de cette meute apparut à la mi-journée. Le front de la longue colonne de réfugiés s'était arrêté dans des prés le long de la rivière et les suivants arrivaient. Leur avancée avait été retenue par un groupe de cavaliers ennemis qui barraient la route passant par une ville fortifiée d'où les habitants les regardaient du haut de leurs remparts. L'ennemi portait une seule bannière, un grand étendard blanc marqué d'un aigle rouge à deux têtes. Les hommes d'armes français étaient équipés pour la bataille, leurs armures polies luisaient sous leurs cottes resplendissantes, mais les rares hommes casqués avaient leur visièrre relevée, indiquant ainsi clairement qu'ils n'avaient pas l'intention de se battre. Hook comprit que cette centaine d'hommes étaient là selon la trêve pour recevoir les réfugiés et les mener à Rouen sur une flottille amarrée à la rive.

— Mon Dieu ! s'exclama le père Christopher en voyant l'aigle et en se signant. C'est le maréchal.

— Qui est-ce ?

— Jean de Maingre, seigneur de Boucicault, maréchal de France, expliqua lentement le prêtre d'un ton exprimant son admiration pour l'homme à l'aigle.

— Jamais je n'ai entendu parler de lui, mon père, dit gaiement Hook.

— La France est gouvernée par un dément, dit le prêtre, et les ducs sont jeunes et opiniâtres, mais nos ennemis ont le maréchal et c'est un homme à redouter.

Sir William Porter, le frère d'armes de sir John Cornewaille qui menait la troupe, alla tête nue à la rencontre du maréchal qui s'avança vers lui. Tous deux conversèrent et Hook, qui les regardait de loin, crut les entendre rire. Puis, à l'invitation de sir William, le maréchal de France lança son cheval vers les Anglais. Sans prêter attention aux réfugiés, il passa lentement le long de la file d'archers et d'hommes d'armes.

Le maréchal, un homme de haute taille, ne portait pas de casque. Il avait des cheveux courts, d'un brun grisonnant aux tempes, et un visage empreint d'une férocité qui décontenança Hook. Un visage carré, brutal, couturé de cicatrices et marqué par la bataille et la vie, inébranlable.

Un visage dur de guerrier, avec des yeux noirs et vifs qui scrutèrent hommes et chevaux d'un regard de connaisseur. Ses lèvres pincées s'éclairèrent d'un sourire quand il vit le père Christopher, et dans ce sourire Hook vit un homme capable d'inspirer aux siens loyauté et victoire.

— Un prêtre sur un destrier ! s'amusa le maréchal. Nous montons nos prêtres sur des juments épuisées, et non des bêtes de guerre !

— Nous autres Anglais avons tant de destriers, sire, répondit le père Christopher, que nous pouvons en offrir aux hommes de Dieu.

— Un bien beau cheval, dit le maréchal en toisant Lucifer. À qui est-il ?

— À sir John Cornewaille.

— Ah ! dit le maréchal d'un ton satisfait. Vous ferez à ce bon sir John mes compliments ! Dites-lui que je suis heureux qu'il visite la France et que j'espère qu'il en rapportera d'heureux souvenirs en Angleterre. Et qu'il ne tardera pas à le faire. (Puis, après un sourire au prêtre, il regarda Hook avec intérêt et tendit une main gantée vers lui.) Faites-moi l'honneur de me prêter votre arc.

Le père Christopher traduisit pour Hook, qui avait déjà compris mais n'avait pas bronché, ne sachant que faire.

— Donne-lui ton arc, Hook, après l'avoir encordé.

Hook obéit et posa l'arc dans la main tendue.

— Il est fort grand, dit Boucicault en anglais.

— L'un des plus grands qui soient, dit le père Christopher, et porté par un des plus forts archers.

Une douzaine d'hommes d'armes français avaient suivi le maréchal et les observaient à distance respectueuse, tandis que Boucicault essayait l'arc. Il haussa les sourcils de surprise devant l'effort nécessaire et jeta un regard admiratif à Hook. Il revint à l'arc, hésita, puis le leva comme s'il y avait encoché une flèche.

Les archers anglais attendirent, sachant que seul un archer aguerri pouvait bander entièrement un tel arc. La corde recula lentement, jusqu'à la bouche du Français, et Hook surprit la grimace d'effort, mais Boucicault n'entendait pas s'arrêter là. Serrant les dents, il tira encore jusqu'à son oreille et retint la corde tout en regardant Hook d'un air interrogateur.

Hook ne put se retenir de rire, et soudain les archers anglais acclamèrent le maréchal qui sourit largement avant de relâcher lentement la corde et de lui rendre l'arc. Hook s'inclina légèrement sur sa selle.

— Tiens, Anglais ! s'exclama-t-il en lui jetant un écu et en rebroussant chemin devant la rangée d'archers qui l'applaudissaient.

— Je te l'ai dit, sourit le père Christopher. Quel homme !

— Et généreux, dit Hook en regardant l'écu qui était d'or et devait valoir toute une année de solde.

— Bon et généreux, convint le père Christopher. Mais pas de ceux que l'on souhaiterait comme ennemi.

— Ni moi ! lança une voix.

Hook se retourna et vit que l'un des hommes d'armes de la suite du maréchal était le sire de Lanferelle. La main sur le pommeau de sa selle, il baissa les yeux vers le petit doigt coupé de Hook et un sourire se peignit sur son visage.

— Es-tu déjà mon gendre ?

— Non, messire, dit Hook avant de présenter Lanferelle au père Christopher.

— Vous avez été malade, dit le Français en dévisageant le prêtre.

— Si fait, opina le père Christopher.

— Est-ce un jugement de Dieu ? Aurait-Il dans Sa miséricorde frappé votre armée en châtiment de la mauvaiseté de votre roi ?

— La mauvaiseté ?

— D'être venu en France, dit Lanferelle en se redressant. (Ses cheveux d'un noir de jais étaient huilés et luisaient jusqu'à sa ceinture à plaques d'argent. Son beau visage encore plus sombre après tout un été faisait ressortir l'éclat de ses yeux.) J'espère cependant que vous

resterez en France, mon père.

— Est-ce une invitation ?

— Si fait ! dit Lanferelle avec un sourire éclatant. Combien d'hommes avez-vous à présent ?

— Nous sommes aussi nombreux que les grains de sable sur un rivage, répondit jovialement le prêtre, que les étoiles dans le firmament et que les puces dans le giron d'une putain de France.

— Et tout aussi redoutables, rétorqua Lanferelle sans se laisser impressionner. Combien êtes-vous ? Moins de dix mille ? Et il paraît que votre roi renvoie les malades chez eux ?

— Il les renvoie parce que nous sommes suffisamment nombreux pour accomplir ce pour quoi nous sommes venus.

Hook se demanda comment Lanferelle savait que les malades étaient renvoyés en Angleterre, puis il supposa que les espions français qui devaient surveiller Harfleur depuis les collines avaient vu les litières gagner les navires anglais désormais ancrés dans le port.

— Et votre roi fait venir des renforts, continua Lanferelle en souriant, mais combien de ses hommes doit-il laisser à Harfleur pour en protéger les remparts brisés ? Mille ? C'est une si petite armée, mon père.

— Mais au moins qui se bat, alors que la vôtre sommeille à Rouen.

— Mais notre armée, répliqua durement Lanferelle, est véritablement aussi nombreuse que puces dans le giron d'une putain de Paris. J'espère que vous resterez, mon père, et que les puces pourront se gorger de sang anglais. Fais à Mélisande mes compliments, ajouta-t-il à l'adresse de Hook. Et donne-lui autre chose. Jean ! appela-t-il. (L'écuyer que Hook avait vu dans les collines d'Harfleur arriva au trot et, sur l'ordre de son seigneur, ôta son surcot. Lanferelle le prit et le plia avant de le tendre à Hook.) S'il y a bataille, dis à Mélisande de le porter. Cela suffira peut-être à la protéger. Je regretterais sa mort. Je vous souhaite à tous deux la bonne journée.

Et sur ces mots, il retourna auprès du maréchal.

Le lendemain, les nuages se rassemblèrent au-dessus de la mer et dérivèrent sur Harfleur. Les archers étaient occupés à colmater provisoirement les brèches des murs avec des palissades en attendant l'arrivée de maçons d'Angleterre. Les hommes continuaient de tomber malades et les caniveaux empestaient, charriant leurs ordures dans la Lézarde qui coulait de nouveau dans le canal traversant la ville et se déversant dans le port.

Le roi lança un défi au dauphin, lui proposant un combat d'homme à homme dont le vainqueur remporterait la couronne de

France.

— Il refusera, dit sir John Cornewaille qui était venu voir l'entraînement des archers. Le dauphin est un gros paresseux, et Henry est un guerrier. Ce serait comme loup et porcelet.

— Et si le dauphin refuse le combat, sir John ? demanda Thomas Evelgold.

— Nous rentrerons en Angleterre, sans doute, dit tristement sir John. (C'était l'opinion de toute l'armée. Les jours raccourcissaient et fraîchissaient, et bientôt, avec les pluies d'automne, viendrait la fin de la saison des campagnes. Et même si Henry voulait poursuivre, l'armée était trop petite et les troupes françaises trop nombreuses. Les plus expérimentés déclaraient que seul un fou oserait prendre un tel risque.) Si nous avions six ou sept mille hommes de plus, continua sir John, nous pourrions les moucher, mais nous ne le pouvons. Nous laisserons une garnison dans ce cloaque et nous rentrerons.

Les renforts continuaient d'arriver, mais ils n'étaient pas nombreux, guère suffisants pour compenser les morts ou les malades. Cependant, les navires continuaient de les débarquer et les nouveaux venus contemplaient avec stupéfaction les toits écroulés, les églises effondrées et les décombres.

— La plupart d'entre nous rentreront bientôt, dit sir John à ses hommes, et ceux-là défendront Harfleur.

Il était amer. La prise d'Harfleur ne suffisait pas à compenser les vies et l'argent gâchés. Sir John ne voulait pas s'arrêter là, ni le roi, disait-on, mais tous les autres seigneurs, ducs, comtes, évêques et capitaines conseillaient au roi de retourner en Angleterre.

— Nous n'avons pas le choix, dit un soir Evelgold à Hook. (Les grands seigneurs étaient au conseil et tentaient de faire entendre raison à l'ambition du roi. L'armée attendait. C'était une belle soirée et le soleil couchant projetait de longues ombres sur le port. Hook et Evelgold, attablés devant la taverne Au paon, buaient l'ale apportée d'Angleterre, car les brasseries d'Harfleur avaient été détruites.) Nous devons rentrer, ajouta-t-il, pensant aux vives discussions qui devaient se dérouler dans la salle de la guilde à côté de l'église Saint-Martin.

— Peut-être que nous resterons en tant que garnison ? avança Hook.

— Seigneur, non ! protesta Evelgold en se signant. Cette maudite grande armée française reprendra la cité sans nulle peine ! En trois jours, elle abattra nos palissades et nous tuera jusqu'au dernier.

Hook ne répondit pas. Il contemplait l'étroite entrée du port où un navire arrivait, entouré d'une nuée de mouettes.

— Le *Saint-Esprit*, dit Evelgold.

Le *Saint-Esprit* était un nouveau bâtiment construit avec l'argent du roi pour soutenir l'armée d'invasion, mais il servait surtout désormais à ramener les malades en Angleterre. Le navire s'approchait du quai. Hook aperçut des hommes à son bord, mais ils n'étaient pas aussi nombreux qu'au précédent voyage. C'étaient probablement les derniers renforts qui arriveraient.

— Quinze cents navires nous ont amenés ici, dit Evelgold avec un rire triste, mais nous n'aurons pas besoin d'autant pour repartir. Quel malheureux été ! (Le soleil faisait scintiller les dorures des deux châteaux du *Saint-Esprit*. Les passagers contemplaient la ville.) Bienvenue en Normandie. Ta femme retournera-t-elle avec toi en Angleterre ?

— Si fait.

— Je croyais que vous deviez vous marier ?

— Je crois que nous le sommes.

— Fais-le en Angleterre, Hook.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la contrée de Dieu, contrairement à ce maudit pays.

Centeniers et hommes d'armes étaient arrivés sur le quai pour voir si certains des nouveaux arrivants appartenaient à leurs compagnies. Le centenier de lord Slayton, William Snoball, qui était parmi eux, salua aimablement Hook.

— Je suis surpris de vous voir ici, maître Snoball, dit celui-ci.

— Pourquoi ?

— Qui est régisseur en votre absence ?

— John Willetts. Il se débrouille fort bien sans moi. Et Sa Seigneurie voulait que je vienne.

— Car tu es d'expérience, dit Evelgold.

— En effet, convint Snoball. Et Sa Seigneurie voulait que je garde l'œil sur... Tu m'auras compris.

— Sir Martin ? demanda Hook. Et au nom de Dieu, pourquoi l'aurait-il envoyé ?

— À ton avis ? demanda Snoball.

Hook imita le geste d'un couteau tranchant une gorge.

— Qu'est-ce qu'il espère ?

— Il espère que sir Martin veillera sur nos âmes, répondit Snoball qui s'éloigna, jugeant peut-être qu'il en avait trop dit.

Hook regarda le navire approcher.

— Attendons-nous d'autres hommes ? demanda-t-il.

— Pas à ma connaissance : sir John n'a rien dit.

— Il n'est point heureux.

— Parce qu'il est dément, il a pris un coup de lune. Sot comme lièvre. (Evelgold rumina pensivement.) Il veut que nous marchions sur la France ! L'homme a perdu le sens ! Il veut notre mort ! Mais peu lui chaut, non ?

— Pourquoi ?

— Il ne sera point tué, non ? Qu'arrive-t-il si nous marchons sur la France et trouvons bataille ? Les nobles ne sont pas tués, Hook, ils sont faits prisonniers ! Mais personne ne paierait rançon pour toi ou moi. Nous serons massacrés, Hook, tandis que nos seigneurs seront emmenés dans quelque douillet château où on leur donnera bonne chère et belles putains. Sir John n'en a cure. Il veut se battre ! Mais il sait qu'il devrait penser un peu à nous. Cependant, cela n'arrivera point. Nous serons rentrés avant la Saint-Martin.

— Le roi veut faire campagne.

— Le roi sait compter comme toi et moi, il ne fera pas campagne.

Des amarres furent lancées du bord du *Saint-Esprit* et, lentement, le navire fut halé jusqu'au quai. Les passerelles furent jetées et les nouveaux arrivants, d'une propreté irréelle, débarquèrent. Il y avait une soixantaine d'archers, tous chargés de leurs armes et bagages. Les croix de saint George de leurs cottes resplendissaient. À peine à terre, un prêtre s'agenouilla sur le quai et se signa. Derrière lui arrivaient quatre archers aux armes de lord Slayton. L'un d'eux avait une touffe de cheveux blonds qui jaillissait de sous son casque. L'espace d'un instant, Hook n'en crut pas ses yeux, puis il se leva et s'écria :

— Michael ! Michael !

Michael sourit en le voyant.

— C'est mon frère cadet, expliqua Hook à Evelgold avant de courir vers Michael et de l'étreindre. Mon Dieu, te voici !

William Snoball appela Michael, mais Hook se retourna.

— Il viendra quand il sera prêt, maître Snoball. Où sont vos quartiers ?

Snoball les lui indiqua à contrecœur et Hook promit d'y amener son frère, puis il l'entraîna à leur table et lui servit une pinte d'ale.

— Que fais-tu donc ici ? demanda-t-il.

— Lord Slayton a envoyé ses derniers archers, sourit Michael. Il a jugé que vous aviez besoin d'aide. Je ne savais même pas que tu étais là !

Ils échangèrent des nouvelles. Hook lui apprit que Robert Perrill avait été tué durant le siège, en se gardant de préciser comment, et Michael que leur grand-mère était morte, ce qui ne chagrina guère Hook.

— C'était une méchante vieille.

— Mais elle a veillé sur nous, dit Michael.

— Sur toi, pas sur moi.

Mélisande sortit de la taverne et, en les présentant, Hook éprouva un bonheur soudain auquel il n'était pas habitué. Les deux êtres qui lui étaient les plus chers étaient à présent avec lui, il avait de l'argent en poche et tout semblait pour le mieux dans le meilleur des mondes. La campagne de France allait peut-être finir, bien que prématurément, sans grande victoire, mais il était tout de même heureux.

— Je vais demander à sir John si tu peux être des nôtres, dit-il à Michael.

— Je ne crois pas que lord Slayton acceptera.

— Eh bien, nous pouvons demander.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Michael.

— Je crois que quelques pauvres diables devront rester ici défendre la cité et que les autres rentreront.

— Rentrer ? Mais nous venons d'arriver !

— C'est ce qui se dit. Les seigneurs en discutent en ce moment, mais il est trop tard dans l'année pour marcher dans les terres et l'armée des Français est trop vaste. Nous allons rentrer.

— J'espère que non, sourit Michael. Je n'ai point fait tout ce voyage pour rentrer. Je veux me battre.

— Non, tu ne le veux point, se surprit Hook à répondre. Ce n'est que sang, hommes qui appellent leurs mères, cris et souffrances.

Mélisande le regarda avec étonnement. Michael parut décontenancé.

— On m'a dit qu'il suffisait de leur tirer des flèches, hésita-t-il.

— Si fait, mais ensuite, mon frère, il faut approcher. Assez pour voir les yeux de ces hommes harnachés de fer qui cherchent à te tuer et que tu dois occire.

— Et Nicholas sait y faire, dit Mélisande.

— Mais ce n'est pas le cas de tous, ajouta Hook, sentant que Michael, avec son caractère généreux et confiant, ne serait pas assez impitoyable pour tuer un homme de près.

— Peut-être juste une bataille, alors, dit Michael. Une petite.

Hook emmena Michael dans la ville au coucher du soleil. Les hommes de lord Slayton étaient établis près de la porte de Montivilliers dans la cour de la maison d'un marchand. Ses anciens compagnons se turent lorsque les frères apparurent. Sir Martin n'était nulle part en vue, mais Tom Perrill les toisa de toute sa hauteur. Sentant le mauvais vent, William Snoball se leva.

— Michael se joint à vous, annonça Hook. Et sir John Cornewaille vous fait savoir qu'il est sous sa protection.

Sir John n'avait rien dit de tel, mais les hommes de lord Slayton ne risquaient pas de le savoir.

Tom Perrill se contenta de ricaner.

— Il n'y aura pas de noise, assura Snoball à Hook.

— En vérité, il n'y en aura pas ! renchérit une voix. (Hook se retourna et vit sir Edward Derwent, le capitaine de lord Slayton qui avait été fait prisonnier dans la mine. Il avait été libéré à la prise de la ville et devait revenir du conseil de guerre, car il portait ses plus beaux vêtements.) Il n'y en aura point et nul d'entre vous ne se battra avec un autre, car vous êtes là pour combattre les Français !

— Je croyais que nous rentrions ? demanda Snoball, perplexe.

— Eh bien, non. Le roi n'en a point assez et ce que roi veut, roi obtient.

— Nous restons ici ? demanda Hook, incrédule. À Harfleur ?

— Non, Hook. Nous marchons.

Il semblait le regretter, mais Henry était le roi et, comme il l'avait dit, ce que roi veut, roi obtient.

Et puisque Henry voulait la guerre, l'armée allait marcher sur la France.

TROISIÈME PARTIE

Vers la rivière des Épées

Aucun lourd chariot ne devait accompagner la campagne. Les bagages seraient portés à dos d'homme, sur des chevaux de bât et de petites charrettes.

— Nous devons avancer vite, expliqua sir John.

— C'est de l'orgueil, dit plus tard le père Christopher à Hook. Rien de plus qu'orgueil. Le roi ne peut rentrer piteusement en Angleterre en n'ayant rien pris d'autre qu'Harfleur. Il ne peut se contenter d'agacer le chien, il veut lui tirer la queue aussi !

Le chien français semblait assoupi. On disait que l'armée ennemie grandissait, mais comme rien ne bougeait autour de Rouen, le roi d'Angleterre avait décidé de montrer à la chrétienté qu'il pouvait marcher d'Harfleur à Calais en toute impunité.

— Ce n'est point si loin. Une semaine de marche tout au plus, dit sir John à ses hommes.

— Et que gagnerons-nous à marcher une semaine à travers la France ? demanda Hook au père Christopher.

— Rien, répondit le prêtre.

— Alors pourquoi le faire ?

— Pour montrer que nous en sommes capables. Et que les Français n'y peuvent rien.

— Et nous voyageons sans nos grands chariots ?

— Nous n'aimerions point que les Français nous attrapent, non ? sourit le prêtre. Ce serait un désastre, jeune Hook ! Dès lors, nous ne pouvons prendre avec nous deux cents lourds chariots, ils nous ralentiraient bien trop. Ce seront donc chevaux et éperons.

— C'est important ! avait annoncé sir John à ses hommes. (Il était entré dans la taverne Au paon et avait assené un coup du pommeau de son épée sur un tonneau.) Êtes-vous réveillés et m'écoutez ? Prenez des vivres pour huit jours et toutes les flèches que vous pourrez porter ! Armes, armures, flèches et vivres, et rien d'autre ! Si je vois un homme porter autre chose, je le lui ferai avaler et chier sur-le-champ ! Nous devons avancer vite !

— Ce n'est pas la première fois, dit le père Christopher à Hook le lendemain matin.

— Quand ?

— Ne connais-tu point l'histoire ?

— Je sais que mon grand-père fut assassiné et mon père aussi.

— J'aime tant les familles bienheureuses, dit le prêtre. Mais songe à l'époque de ton arrière-grand-père, quand Édouard était roi. Édouard le Troisième. Il était ici en Normandie et décida de marcher

au plus vite sur Calais, mais il fut pris au piège à mi-chemin.

— Et il mourut ?

— Dieu non, il battit les Français ! Tu as sûrement ouï parler de Crécy ?

— Oh, oui.

Tous les archers anglais connaissaient Crécy, la bataille où les flèches d'Angleterre avaient décimé la noblesse de France.

— Alors tu sais que ce fut une glorieuse bataille, Hook, où Dieu favorisa les Anglais. Mais la faveur de Dieu est capricieuse.

— Me dites-vous que Dieu n'est pas de notre côté ?

— Je te dis que Dieu est du côté du vainqueur, Hook.

Hook pensa un moment à ces paroles tout en affûtant des pointes de flèches. Il songea à toutes les histoires de vieillards de son enfance qui contaient les pluies de flèches sur Crécy et Poitiers, et présenta son travail achevé au père Christopher.

— Si nous croisons les Français, dit-il d'un ton ferme, nous vaincrons. Nous en enfoncerons comme celle-ci dans leurs armures.

— J'ai le douloureux sentiment que le roi pense comme toi, dit aimablement le prêtre. Il croit vraiment que Dieu est avec lui, mais son frère n'est d'évidence point de son avis.

— Lequel ? demanda Hook, car les ducs de Clarence et de Gloucester étaient tous les deux dans l'armée.

— Clarence, dit le prêtre. Il fait voile pour l'Angleterre.

Hook se rembrunit à cette nouvelle. Selon certains, le duc était un meilleur soldat encore que son aîné. Il examina une flèche. La plupart des pointes étaient noires de rouille, mais celle-ci était à présent bien affûtée et scintillait cruellement. Il en éprouva la pointe dans sa paume, puis il mouilla ses doigts et lissa l'empenne.

— Pourquoi part-il ?

— Je pense qu'il désapprouve la décision de son frère. Officiellement, bien sûr, il est malade, mais il me paraît en remarquablement bonne santé pour un homme souffrant. Et bien sûr, si Henry est tué, à Dieu ne plaise, Clarence deviendra le roi Thomas.

— Notre Henry ne trépassera point, répondit Hook.

— Cela pourrait fort bien arriver si les Français nous attrapent, mais même notre Henry a prêté oreille aux conseils qui lui ont été prodigués. On lui a dit de rentrer, il voulait marcher sur Paris, mais il s'est contenté de Calais. Et avec l'aide de Dieu, Hook, nous devrions y arriver bien avant que les Français ne nous atteignent.

— À vous entendre, nous fuyons.

— Pas tout à fait, mais presque. Songe à ta charmante Mélisande.

— Pourquoi ?

— Vois ainsi les choses : les Français sont massés à son nombril et nous autres perchés sur son téton droit. Nous voulons courir jusqu'au gauche en espérant que les Français n'arriveront pas entre ses deux seins avant nous.

— Car sinon ?

— Sa gorge sera pour nous la vallée de la mort. Aussi, prie que nous avançons vite et que les Français continuent de dormir.

— Pas de manières ! avait annoncé sir John à ses archers dans la réserve. Nous ne pouvons ranger les flèches dans des tonneaux, car nous n'avons point de chariots pour les transporter. Et nous ne pouvons user de disques. Aussi, faites-en des gerbes et serrez-les bien !

Les empennes des flèches ainsi rangées en pâtissaient, et des plumes faussées les rendaient incertaines ; mais il n'y avait d'autre choix que de les lier en gerbes serrées pour être accrochées aux selles ou entassées sur un bât. Il fallut deux jours pour façonner les gerbes, car le roi exigeait que la moindre flèche fût emportée et cela en représentait des centaines de milliers. La plus grande quantité possible fut entassée sur les petites charrettes ; mais comme elles n'étaient pas en assez grand nombre, même les hommes d'armes durent en porter sur leur monture. Cinq mille archers marchaient sur Calais, et en une minute ces hommes étaient capables de tirer soixante à soixante-dix traits... mais aucune bataille ne se gagne en une seule minute.

— Même si nous prenons toutes nos flèches, grommela Evelgold, nous n'en aurons point assez et nous devons leur lancer des cailloux.

Une garnison fut laissée à Harfleur. C'était une troupe de plus de trois cents hommes d'armes et de presque mille archers, mais elle manquait de chevaux, car, à l'exception des destriers des chevaliers, le roi avait requis toutes les montures nécessaires pour transporter les flèches. Les nouveaux défenseurs d'Harfleur se retrouvèrent privés de flèches, mais de nouvelles devaient arriver d'un jour à l'autre d'Angleterre, où les forestiers coupaient les frênes, les forgerons façonnaient les pointes et les facteurs de flèches les empenaient.

— Nous marcherons promptement ! clama un prêtre d'une voix de stentor. (C'était la veille du départ et le prélat, qui parcourait toutes les rues de la cité avec un parchemin où étaient consignés les ordres du roi, s'assurait que chacun les avait bien compris.) Pas de traînants ! Par-dessus tout, les biens de l'Église sont sacrés ! Tout homme qui pillera une église sera pendu ! Dieu est avec nous et nous marchons pour démontrer que, par Sa grâce, nous sommes les maîtres de France !

— Vous l'avez entendu ! cria sir John. Ne touchez point aux biens de l'Église ! Ne violez point de nonne ! Dieu voit cela d'un mauvais

œil, tout comme moi !

Cette nuit-là, dans l'église Saint-Martin, le père Christopher unit Hook et Mélisande comme mari et femme. Mélisande pleura et Hook, agenouillé, le regard fixé sur les cierges qui gouttaient sur l'autel, implora saint Crépinien de lui parler, mais le saint resta muet. Il regretta de ne pas avoir appelé son frère à l'église, mais il n'en avait pas eu le temps. Le père Christopher avait déclaré que le moment était venu qu'il prenne Mélisande pour épouse et les avait emmenés aussitôt dans l'église au clocher brisé.

— Dieu soit avec vous, conclut-il après la courte cérémonie.

— Il l'a été jusqu'ici, répondit Mélisande.

— Alors prie qu'il continue, car nous avons besoin de Son aide à présent. Par Dieu, oui, répéta-t-il en s'inclinant devant l'autel. Les Bourguignons sont en marche.

— Pour venir en renfort ? demanda Hook.

Il lui semblait que cela faisait une éternité qu'il avait porté la croix crénelée de Bourgogne et assisté au massacre de toute une ville.

— Non, pour aider la France.

— Mais...

— Ils ont réglé leur querelle de famille, et maintenant ils se retournent contre nous.

— Et nous allons tout de même marcher ?

— Le roi y tient, répondit le père Christopher d'un ton lugubre. Nous sommes une petite armée aux abords d'une grande terre, mais au moins vous êtes réunis pour l'éternité. Même la mort ne peut vous séparer.

— Dieu en soit remercié, dit Mélisande en se signant.

Et le lendemain, huitième jour d'octobre, un mardi, à la Sainte-Bénédicté, sous un ciel limpide, l'armée s'ébranla.

Ils partirent au nord en suivant la côte, et Hook sentit l'armée reprendre sa vigueur à mesure qu'ils s'éloignaient de la puanteur de la mort. Les hommes souriaient sans raison apparente, les amis se taquinaient avec bonne humeur, et certains éperonnaient leurs chevaux pour le simple plaisir de galoper en pleine campagne.

Comme sir John Cornewaille commandait l'avant-garde, ses hommes chevauchaient en première ligne. Sa bannière flottait entre celle de la Sainte-Trinité et la croix de saint George, les trois étendards gardés par ses hommes d'armes, et suivie de quatre tambours à cheval qui sonnaient sans relâche. Les archers ouvraient le chemin, guettant l'embuscade, mais rien n'arriva à l'avant-garde. Les Français avaient

attendu que la troupe passe, puis ils étaient sortis de Montivilliers, une ville fortifiée proche de la route. Des arbalétriers tirèrent depuis les bois et un groupe d'hommes d'armes chargea la colonne. Après un bref combat, les attaquants, qui n'étaient qu'une cinquantaine, furent vaincus, non sans avoir réussi à prendre une demi-douzaine de prisonniers et tué deux Anglais.

Cette escarmouche eut lieu le premier jour, mais comme les Français semblaient se rendormir, les hommes d'armes anglais continuèrent la route sans armures. Les gambisons de différentes couleurs donnaient au cortège une allure de fête soulignée par les bannières flottant en tête de chaque contingent. Femmes, pages et serviteurs suivaient en menant les chevaux de bât chargés des armures, vivres et gerbes de flèches. La compagnie de sir John avait deux charrettes, l'une remplie d'armures et de vivres, l'autre de flèches. En se retournant sur sa selle, Hook vit un petit panache de poussière s'élever entre les collines. C'était la trace de l'armée anglaise serpentant dans les petites vallées menant à la Somme. Il trouva qu'elle paraissait étendue ; en réalité, c'était une bande de moins de dix mille hommes qui paraissait plus nombreuse, car elle comptait le double de chevaux.

Le dimanche, ils quittèrent les petites collines pour une région plus plate. Sir John avait déclaré qu'ils devraient arriver à la Somme, précisant que ce serait le seul grand obstacle de leur voyage. Après l'avoir traversée, il ne leur resterait que trois jours jusqu'à Calais.

— Il n'y aura donc point de bataille ? demanda Michael à son frère.

Les hommes de lord Slayton faisaient aussi partie de l'avant-garde, mais sir Martin et Thomas Perrill gardaient leurs distances.

— Il se dit que non, répondit Hook, mais comment savoir ?

— Les Français ne nous arrêteront point ?

— Ils ne semblent guère le vouloir, non ? fit Hook en montrant la plaine déserte. Peut-être sont-ils heureux de nous voir partir et veulent-ils nous laisser en paix.

— Tu es allé à Calais, dit Michael, impressionné que son aîné ait voyagé si loin et vu tant de pays en si peu de temps.

— Une bien curieuse ville, en vérité. Un grand mur et un grand château, et une poignée de maisons. Mais c'est le chemin du retour, Michael !

— Je viens d'arriver, se lamenta son frère.

— Peut-être reviendras-tu l'an prochain achever la tâche. Vois ! dit-il en tendant le bras vers un reflet entre des feuilles brunes. C'est peut-être la rivière !

— Ou un lac.
— Nous cherchons un lieu appelé Blanchetaque.
— Que ce pays a de drôles de noms, sourit Michael.
— C'est là qu'il y a un gué. Nous traverserons et nous serons presque chez nous.

Il se retourna en entendant un bruit de sabots et vit sir John et une demi-douzaine d'hommes d'armes qui galopaient vers eux. Sir John, tête nue et en haubert, retint Lucifer et regarda à main gauche la mer qui apparaissait derrière une petite crête.

— Vois-tu cela, Hook ? dit-il d'un ton enjoué. C'est Gris-Nez.
— Sir John ?
— C'est un cap. À une demi-journée de Calais ! Vois comme nous sommes proches !

— Trois jours de marche ?
— Deux avec Lucifer, dit sir John en caressant la crinière de l'animal. Est-ce la rivière ?

— Je le crois, sir John.
— Alors Blanchetaque ne peut être loin ! C'est là qu'Édouard le Troisième traversa la Somme en route pour Crécy ! Peut-être ton arrière-grand-père l'accompagnait-il, Hook.

— C'était un berger, sir John, il n'a jamais tiré à l'arc de sa vie.
— Il avait une fronde, dit timidement Michael, impressionné par sir John.

— Comme David et Goliath, hein ? fit sir John en contemplant toujours l'horizon. J'ai ouï dire que tu t'es marié à l'église, Hook !

— Oui, sir John.
— Les femmes aiment cela, se rembrunit-il. Et nous aimons les femmes ! C'est une bonne fille, Hook. (Il fixa le cap dans le lointain.) Pas un Français en vue !

— Il y a un cavalier là-bas, dit Michael.
— Quoi ?
— Là-bas, dit Michael en désignant un bosquet à une demi-lieue de là. Un cavalier, messire.

Sir John suivit son bras tendu et ne vit rien, mais Hook distingua un homme immobile sur son cheval à l'ombre d'un bois.

— Je le vois, sir John, confirma-t-il.
— Ce gueux nous épie. Peux-tu le débusquer, Hook ? Il sait peut-être si ces maudits Français gardent le gué. Ne le fais pas déguerpier, je veux qu'il vienne vers nous.

Hook examina les alentours, cherchant comment contourner le cavalier sans se faire voir.

— Je pense le pouvoir, sir John.

— Alors, fais.

Hook, son frère, Scoyle le Londonien et Tom Scarlet s'éloignèrent du cavalier le long d'une pente qui les dissimulait à sa vue et traversèrent au galop une prairie. Devant eux s'élevaient des bosquets et des taillis. La contrée était presque plate, mais assez vallonnée pour les cacher. À main droite, un homme labourait. Les deux grands bœufs peinaient à enfoncer le soc placé très bas, car le blé d'hiver était toujours semé plus profondément.

— Il lui faudrait une bonne pluie ! s'écria Michael.

— Cela l'aiderait, répondit Hook.

Les chevaux gravirent une légère côte qui leur révéla le paysage que Hook avait en tête. Ils continuèrent vers le nord afin de couper la route de la Somme au cavalier. Peut-être l'homme s'était-il déjà enfui ? Selon toute probabilité, c'était simplement un gentilhomme du cru qui voulait voir passer l'ennemi ; mais comme les nobles en savaient plus long que les paysans sur ce qui advenait sur leurs terres, sir John voulait l'interroger.

Raker se fatiguait et Hook l'arrêta.

— Aux arcs, dit-il en encordant le sien.

— Je croyais que nous devions le garder en vie, dit Tom.

— Si c'est un gentilhomme, répondit Hook, il saura manier l'épée. Si vous venez à lui avec une lame, il risque de vous trancher la gorge. Mais il ne lui plaira point d'affronter une flèche, n'est-ce pas ?

Il lança de nouveau son cheval. À présent, ils sortaient du bois vers la route. Il aperçut sur la crête sir John qui n'avait pas bougé pour ne pas alerter l'homme, mais le Français avait dû flairer le danger ou se lasser d'observer l'armée car il surgit soudain de son couvert et galopa vers la rivière.

— Maudit soit-il, maugréa Hook.

Voyant l'homme s'échapper, sir John s'élança avec ses hommes, mais les chevaux anglais étaient fourbus et celui du Français bien reposé.

— Ils ne pourront l'attraper, dit Scoyle.

Hook l'ignore et talonna Raker. Le Français suivait la route : si Hook ne pouvait le rattraper, il pouvait tout de même s'approcher assez pour être à portée de flèche. Les apercevant, l'homme éperonna sa monture. Hook arrêta Raker, et sauta de selle : il avait à peine touché le sol qu'il avait déjà son arc à la main et une flèche encochée.

— Trop loin, dit Scoyle en s'arrêtant à son tour. Ne gâche pas une bonne flèche.

— Beaucoup trop, opina Michael.

Mais l'arc était immense et Hook ne réfléchit pas à sa cible. Il se

contenta de regarder le cavalier au loin en pensant à ce qu'il voulait atteindre, banda l'arc et lâcha la corde.

— Tu manqueras de vingt pas, dit Tom.

La flèche décrivit une courbe dans le ciel d'automne à l'insu du cavalier qui continuait sa route, puis elle retomba en sifflant, et, alors que l'homme se retournait vers ses poursuivants, elle érafla le flanc du cheval qui se cabra. Hook vit l'homme perdre l'équilibre et vider ses étriers.

— Par le Christ ! s'exclama Michael, admiratif.

— Allons ! dit Hook en sautant sur Raker et en s'élançant.

Au même instant, il vit le Français remonter sur son cheval. L'animal était seulement blessé, mais il saignait abondamment : plus il bougerait, plus il perdrait de sang. Le cavalier disparut sous les arbres et un moment plus tard, après avoir traversé à son tour le bosquet, Hook l'aperçut devant lui à une centaine de pas. Le cavalier sauta de son cheval qui faiblissait et s'apprêta à s'enfuir dans le bois.

— Non ! s'écria Hook.

Il arrêta Raker et leva son arc bandé vers l'homme qui hocha la tête avec résignation. Il portait une épée, mais pas d'armure. Ses vêtements semblaient de belle façon : du drap de laine, une chainse de fine étoffe et des bottes coûteuses. Âgé d'une trentaine d'années, il avait belle allure, une barbe bien taillée et des yeux verts qui fixaient la flèche.

— Reste où tu es, dit Hook.

L'homme ne parlait peut-être pas anglais, mais il comprit le message et obéit en caressant le museau de son cheval agonisant. L'animal poussa un hennissement déchirant, ses genoux plièrent et il s'écroula. L'homme s'accroupit auprès de lui en murmurant.

— Tu as failli le laisser échapper, Hook ! s'exclama sir John en arrivant.

— Presque, sir John.

— Voyons donc ce que sait ce misérable, dit sir John en sautant de selle. Et qu'on abatte cette pauvre bête !

Ce fut fait d'un coup de hache sur le front, puis sir John s'entretint avec le prisonnier. Il le traita avec une exquise courtoisie, et le Français se montra loquace, mais il était évident que ce qu'il révéla consterna sir John.

— Qu'on amène un cheval pour le sire Jules, dit-il aux archers. Il va venir parler au roi.

Sire Jules fut amené au roi et l'armée s'immobilisa.

L'avant-garde n'était qu'à deux lieues du gué de Blanchetaque, et Calais à trois jours de marche au nord. Dans trois jours, huit jours

après son départ d'Harfleur, l'armée aurait dû franchir les portes de Calais et Henry prétendre, sinon à une victoire, du moins à l'humiliation des Français. Mais seulement s'il parvenait à traverser le gué de Blanchetaque.

Or les Français y étaient déjà. Charles d'Albret, connétable de France, se trouvait sur la rive nord de la Somme, et le prisonnier, un homme à son service, expliqua que le gué avait été planté de pieux pointus et que sur l'autre rive six mille hommes s'apprêtaient à empêcher les Anglais de le franchir.

— Ce sera impossible, dit sir John le soir venu. Ces misérables sont là-bas. (Les misérables avaient bloqué la rivière et, alors que tombait la nuit, le ciel pommelé reflétait les feux de camp des Français.) Le gué ne peut être passé qu'à marée basse, expliqua sir John, et quand bien même, nous ne pourrions avancer qu'à vingt de front. Et vingt hommes ne peuvent en affronter six mille.

Tout le monde se tut pendant un moment, puis le père Christopher posa la question qui était sur toutes les lèvres et dont tous redoutaient la réponse :

— Qu'allons-nous faire, sir John ?

— Trouver un autre gué, bien sûr.

— Et où donc ?

— Dans les terres.

— Nous marchons vers le nombril, murmura le père Christopher.

— Quoi ? demanda sir John en regardant le prêtre comme s'il était fou.

— Rien, sir John, rien !

Les soldats anglais, qui n'avaient de vivres que pour trois jours, devaient s'enfoncer dans les terres pour traverser une rivière. Et s'ils n'y parvenaient pas, ils mourraient ; et s'ils la traversaient, ils mourraient peut-être tout de même, car marcher dans les terres prendrait du temps, assez pour que l'armée française sorte de sa léthargie et fonde sur eux. L'équipée le long de la côte avait échoué, et Henry et sa petite armée devaient s'enfoncer dans les terres françaises.

Et le lendemain, sous un ciel gris et lourd, ils partirent vers l'est.

Le désespoir commençait à gagner l'armée. La maladie réapparut. Constamment, les hommes sautaient de selle et couraient se soulager sur le bas-côté, si bien que l'arrière-garde chevauchait dans la peste. La troupe allait sans un mot, maussade, lessivée par la pluie qui déferlait de la mer et balayait l'intérieur des terres.

Tous les gués sur la Somme étaient plantés de pieux et gardés. Les

ponts avaient été démolis et une troupe française suivait les Anglais comme leur ombre. Ce n'était pas l'armée principale, pas la grande assemblée d'hommes d'armes et d'arbalétriers réunis à Rouen, mais un contingent plus que suffisant pour barrer toute tentative de traversée d'un gué fortifié. Chaque jour ils étaient en vue, tous à cheval, le long de la rive nord. À plusieurs reprises, sir John mena une troupe d'archers et d'hommes d'armes en éclaireurs pour s'emparer d'un gué avant l'arrivée des Français, mais ils étaient toujours devancés : une garnison attendait à chaque passage.

Les vivres se firent rares, même si les petites villes non fortifiées cédaient à contrecœur paniers de pains, fromages et poisson fumé plutôt que d'être attaquées et incendiées. Et chaque jour, c'était une armée plus affamée qui s'enfonçait plus encore dans les terres de l'ennemi.

— Pourquoi ne retournons-nous point simplement à Harfleur ? demanda Evelgold.

— Parce que cela reviendrait à fuir, répondit Hook.

— Mieux vaudrait cela que périr, maugréa Evelgold.

Il y avait aussi des ennemis sur la rive des Anglais.

Des hommes d'armes français regardaient passer la colonne depuis les basses collines au sud. C'étaient généralement une demi-douzaine d'hommes qui battaient en retraite chaque fois que les chevaliers anglais s'élançaient vers eux. Parfois, l'un d'eux levait sa lance pour demander un combat d'homme à homme, et s'ensuivait une clameur de lances et d'armures. Une fois, les deux adversaires s'embrochèrent et moururent tous les deux. D'autres fois, une troupe d'une cinquantaine d'hommes attaquaient un point faible de la colonne et tuaient quelques hommes avant de s'enfuir.

À l'avant, d'autres Français s'occupaient à amasser les récoltes pour ne rien laisser aux envahisseurs. Le grain était emporté à Amiens, une cité que les Anglais contournèrent le jour où ils auraient dû atteindre Calais. Leurs sacs de vivres étaient désormais vides. Hook, pris de vertiges, avait vu au loin la blanche cathédrale au-dessus des maisons et avait songé à toute la nourriture que renfermaient ces murailles. Il avait faim. Ils avaient tous faim.

Le lendemain, ils bivouaquèrent près d'un château qui se dressait sur une petite falaise blanche. Les hommes d'armes de sir John avaient capturé deux chevaliers ennemis qui s'étaient un peu trop approchés de l'avant-garde, et les prisonniers s'étaient vantés que les Français vaincraient la petite armée d'Henry. Ils avaient même répété ces fanfaronnades devant le roi et sir John rapporta les ordres à ses archers :

— Demain matin, chaque homme doit couper un épieu au moins aussi haut que lui et gros comme le bras et en affûter les deux bouts.

La pluie sifflait dans le feu. Les archers de Hook s'étaient contentés d'un lièvre que Tom Scarlet avait abattu d'une flèche et que Mélisande avait fait rôtir et accompagné de galettes d'avoine et de glands. Ils avaient mangé quelques noix et des pommes vertes et dures. Comme il ne restait plus d'ale ni de vin, ils s'étaient rabattus sur l'eau d'un ruisseau. Mélisande, revêtue de la cotte de mailles de Hook trop grande pour elle, vint se blottir près de lui.

— Des épieux ? demanda Thomas Evelgold.

— Les Français, puissent-ils griller en enfer, poursuivit sir John, ont décidé de la manière de vous battre. Vous ! Les archers ! Ils vous redoutent ! Vous m'écoutez bien tous ?

Les archers le regardèrent sans mot dire. Sir John portait un chapeau de cuir et une épaisse cape sur lesquels ruisselait la pluie. Il avait à la main la lance raccourcie des fantassins.

— Nous vous écoutons, sir John, grommela Evelgold.

— Des ordres ont été envoyés de Rouen, continua sir John. Le maréchal de France a conçu un dessein, celui de vous tuer d'abord, vous archers, puis de tuer les autres.

— De faire prisonniers les nobles, plutôt, marmonna Evelgold.

— Ils rassemblent leurs chevaliers sur des chevaux en armure et de la meilleure qui soit : celle de Milan ! Et vous savez tous ce qu'il en est.

Même s'il ignorait où se trouvait Milan, Hook savait que les armures fabriquées là-bas avaient pour réputation d'être les meilleures de la chrétienté. On disait que l'acier de Milan résistait aux flèches les plus dures mais par chance elles étaient rares, car fort coûteuses. Une armure de plates milanaise se payait près de cent livres, plus de dix ans d'une solde d'archer, et une belle dépense pour les hommes d'armes, qui se considéraient riches quand ils gagnaient quarante livres l'an. Sir John poursuivit.

— C'est donc avec des chevaux caparaçonnés et de la plate milanaise qu'ils vous chargeront, archers ! Ils veulent enfoncer vos rangs avec masses et épées. (Les archers prêtaient maintenant l'oreille, imaginant les grands destriers masqués et flanqués d'acier se précipitant sur eux.) S'ils envoient un millier d'hommes, vous aurez de la chance si vous en arrêtez cent ! Et le reste vous massacrera, seulement vous aurez ces épieux ! (Il brandit la lance, puis il l'enfonça dans le sol et l'inclina afin que la pointe garnie d'acier soit à hauteur de poitrine.) C'est ainsi que vous planterez vos épieux. Si un cheval charge, il s'empalera et c'est ainsi que vous arrêterez un homme

revêtu d'acier de Milan ! Aussi, demain matin, vous irez tous couper un épieu. Un pour chacun, les deux bouts affûtés !

— Demain, sir John ? demanda Evelgold. Sont-ils si proches ?

— Ils peuvent être n'importe où. Dès l'aube, vous revêtirez maille et cuir et casques, vous garderez vos cordes au sec et vous porterez un épieu.

Le lendemain matin, Hook coupa une branche de chêne et tailla le bois vert à coups de hache.

— Quand nous sommes partis d'Angleterre, se lamenta Will du Dale, on nous disait que nous étions la meilleure armée qui fût ! À présent, nous n'avons plus que cordes trempées, galettes de glands et épieux ! Maudits épieux !

Le long épieu était malcommode à transporter à cheval. Les bêtes étaient fourbues, trempées et affamées, et la pluie qui redoublait crépitait sur la rivière. Les Français se tenaient sur la rive opposée. Comme chaque jour.

De nouveaux ordres parvinrent du roi et l'avant-garde s'éloigna de la rivière pour gravir une longue côte humide menant à un plateau désolé et trempé.

— Où allons-nous désormais ? demanda Hook alors que la rivière disparaissait de leur vue.

— Dieu seul le sait, soupira le père Christopher.

— Et Il ne vous le dit point ?

— Ton saint te parle-t-il ?

— Non point.

— Alors Dieu seul sait où nous sommes.

Le sol d'argile se mua bientôt en mélasse boueuse sous la pluie. Il faisait de plus en plus froid et il n'y avait guère d'arbres, donc guère de quoi faire du feu. Des archers d'une autre compagnie brûlèrent leurs épieux cette nuit-là, et l'armée s'arrêta le temps que leur soient données les étrivières et que leur vintenier ait les oreilles coupées.

Les cavaliers français sentaient le désespoir de l'armée d'Henry. Ils les suivaient à distance, et comme les hommes d'armes anglais étaient trop épuisés et leurs chevaux trop affamés pour relever leurs défis, les Français se montraient de plus en plus audacieux et s'approchaient toujours plus près.

— Ne gêchez point vos flèches ! ordonna sir John.

— Ce serait un Français de moins à tuer au combat, avança Hook.

— C'est une question d'honneur, Hook, sourit sir John. (Il désigna un Français qui trottait à deux cents toises de là. L'homme était seul et levait sa lance en signe de défi.) Il a juré d'accomplir quelque haut fait comme m'occire, moi ou quelque autre chevalier, et c'est une noble

ambition.

— Et cela lui épargnerait les flèches ? rétorqua aigrement Hook.

— Oui, Hook. Laisse-lui la vie. C'est un brave.

D'autres braves approchèrent dans l'après-midi ; mais comme aucun Anglais ne relevait leurs défis, ils s'enhardirent encore, approchant assez pour reconnaître les visages d'hommes qu'ils avaient affrontés dans des tournois en Europe. Ils bavardaient. Il y en avait ainsi une douzaine et l'un d'entre eux, monté sur un splendide cheval noir, galopa jusqu'à l'avant-garde.

— Sir John ! s'écria le cavalier.

C'était le sire de Lanferelle, avec ses longs cheveux trempés.

— Lanferelle !

— Si je vous donne de l'avoine pour votre cheval, éprouverez-vous ma lance ?

— Si vous me donnez de l'avoine, répliqua sir John, mes archers mangeront !

Lanferelle éclata de rire. Sir John quitta la route pour chevaucher à ses côtés et ils bavardèrent aimablement.

— On dirait des amis, dit Mélisande.

— Ils le sont peut-être, répondit Hook.

— Et ils se tueront au combat ?

— Anglais ! cria Lanferelle à Hook en revenant vers les archers. Sir John me dit que tu as épousé ma fille !

— Si fait.

— Et sans ma bénédiction, s'amusa le seigneur. As-tu le surcot que je t'ai donné ? demanda-t-il à sa fille.

— *Oui**.

— Porte-le, dit son père. S'il y a bataille, porte-le.

— Parce que cela me sauvera ? demanda-t-elle aigrement. La robe de novice ne me protégera point à Soissons.

— Maudit soit Soissons, ma fille, et ce qui est arrivé là-bas arrivera à ceux-là, répondit-il en balayant la colonne boueuse d'un geste. Ces hommes sont condamnés ! Tous autant qu'ils sont ! Et j'aurai plaisir à te sauver.

— Pour quoi ?

— Pour ce qu'il me plaira de décider pour toi. Tu as goûté à la liberté, et vois où elle t'a menée ! Tu peux venir maintenant. Je t'emmènerai avant que nous massacrons cette armée.

— Je reste avec Nicholas.

— Eh bien, reste avec les abandonnés de Dieu, répliqua-t-il, et quand ton Nicholas sera mort, je t'emmènerai.

Il tourna bride, échangea encore quelques mots avec sir John et

repartit vers le sud.

— Les abandonnés de Dieu ? demanda Hook.

— C'est ainsi que les Français vous appellent, vous, Anglais, expliqua Mélisande. Sommes-nous condamnés ? demanda-t-elle à sir John.

— Cela dépend si leur armée nous rattrape, et auquel cas si elle peut nous battre. Nous sommes encore en vie !

— Nous rattraperont-ils ?

— Il y avait une petite armée française sur la rive nord, expliqua sir John en tendant le bras. Et elle nous suivait. Ils s'assuraient que nous ne pouvions traverser. Ils nous conduisaient vers la grande armée. Mais ici, ma chère enfant, la rivière remonte vers le nord en décrivant une grande courbe ! Nous allons couper par les terres, mais cette petite armée doit en faire tout le tour et cela lui prendra trois ou quatre jours, tandis que demain nous serons déjà à la rivière, sans personne en face. Et si nous trouvons un gué ou, si Dieu le veut, un pont, nous traverserons la Somme et nous rejoindrons les tavernes de Calais ! Nous serons chez nous !

Pourtant, chaque jour ils couvraient moins de distance. Il n'y avait rien à paître pour les chevaux, pas d'avoine, et chaque jour de plus en plus d'hommes quittaient leur selle pour mener à pied leur monture épuisée. Durant la première semaine, les villes avaient fourni des vivres à l'armée, mais à présent les rares places fortifiées fermaient leurs portes et refusaient toute aide. Les gens savaient que les Anglais ne pouvaient perdre de temps à prendre d'assaut leurs remparts et regardaient passer la colonne éprouvée en priant que Dieu réduise enfin à néant ces envahisseurs affaiblis.

Et comme le déplaisir de Dieu était la dernière chose qu'Henry voulait risquer, la veille de la descente vers la vallée de la Somme, lorsqu'un prêtre vint se plaindre qu'un Anglais avait volé le ciboire de son église, le roi ordonna que la colonne s'arrête. Centeniers et vinteniers reçurent l'ordre de fouiller leurs hommes. Le ciboire, en simple cuivre argenté, était de peu de valeur, mais le roi tenait à le retrouver.

— Quelque pauvre diable l'aura volé pour manger les hosties et l'aura jeté ensuite, avança Tom Scarlet.

— Alors, Hook ? demanda sir John.

— Aucun de nous ne le détient.

— Maudit ciboire, gronda sir John. Laisser aux Français une chance de nous rattraper pour si peu !

— Dieu nous récompensera si nous le découvrons, répondit le père Christopher. En vérité, Il a déjà fait cesser la pluie !

C'était vrai. Depuis le début des recherches, la pluie s'était arrêtée et un faible soleil s'efforçait de percer les nuages et d'éclairer la campagne inondée.

Puis on retrouva le ciboire.

Il était caché dans la manche du gambison de rechange d'un archer, plié et lié au pommeau de sa selle. L'homme déclara qu'il n'avait jamais vu ni l'un ni l'autre.

— Ils se prétendent toujours innocents, dit le chapelain royal à Henry. Pendez-le donc, Sire.

— Nous le ferons pendre, approuva vigoureusement le roi, et tous y assisteront ! Voilà ce qui advient lorsque l'on pèche contre Dieu ! Qu'il soit pendu !

— Non ! protesta Hook.

Car l'homme que l'on traînait déjà à l'arbre où attendaient le roi et sa suite était son frère Michael. Et la corde l'attendait.

Avec le roi et ses courtisans, se trouvait le curé de campagne qui avait rapporté le vol. L'armée était rassemblée en un large cercle, mais seuls les premiers rangs pouvaient distinguer quelque chose. Deux soldats en haubert et cotte d'armes menaient vers le roi Michael Hook, qui se laissait faire, l'air perplexe.

— Non ! s'écria Hook.

— Tais-toi, gronda Thomas Evelgold.

Si le roi entendit Hook, il n'en montra rien. Il restait imperturbable et implacable.

— Si... commença Hook.

Il voulait expliquer que son frère n'aurait jamais pu voler le ciboire, mais Evelgold lui cloua le bec d'un coup de poing dans le ventre qui lui coupa le souffle.

— La prochaine fois, je te brise la mâchoire.

— Mon frère... haleta Hook.

— Silence ! ordonna sir John.

— Tu as offensé Dieu et mis en péril toute notre campagne ! déclara le roi à Michael. Comment pouvons-nous demander à Dieu d'être à nos côtés si tu L'as offensé ? Tu as attiré Son courroux sur toute l'Angleterre !

— Je n'ai point volé ! plaida Michael.

— De quelle compagnie est-il ?

— Des archers de lord Slayton, Sire, répondit sir Edward Derwent en s'avancant et en s'inclinant. Et je doute, sire, qu'il soit un voleur.

— Le ciboire a été retrouvé sur lui ?

— Il était dans ses affaires, Sire, répondit prudemment sir Edward.

— Le gambison n'était point mien, mon seigneur ! dit Michael.

— Es-tu certain que le ciboire était dans son bagage ? demanda le roi à sir Edward sans prêter attention au jeune archer qui s'était jeté à genoux.

— Il y était, Sire, mais je ne saurais dire comme il y arriva.

— Qui l'a découvert ?

— Sire, c'est moi, dit sir Martin en surgissant de la foule, son froc souillé d'argile. C'est moi, Sire, répéta-t-il en s'agenouillant. Et c'est un bon garçon, un chrétien, Sire.

Sir Edward aurait pu protester de l'innocence de Michael toute la journée sans ébranler la certitude du roi, mais la parole d'un prêtre avait bien plus de poids. Henry se pencha sur sa selle.

— Me dis-tu là qu'il n'a point dérobé ce ciboire ?

— Il... commença Hook – mais Evelgold ne le laissa pas achever.

— Le ciboire a été retrouvé dans son bagage, Sire, dit sir Martin.

— Or donc ?

Le roi resta perplexe. Le prêtre venait de défendre l'innocence du jeune homme, et voilà qu'il avançait le contraire.

— Il est incontestable, Sire, continua sir Martin d'un ton peiné, que le ciboire fut retrouvé parmi ses affaires. Cela me désole, Sire, j'en ai le cœur déchiré.

— Cela m'irrite, s'écria le roi, et Dieu avec moi ! Nous risquons Son déplaisir, Son courroux, pour une boîte de cuivre ! Qu'on le pend !

— Sire ! s'écria Michael.

Mais il n'y avait ni pitié ni espoir. La corde était déjà accrochée à une branche ; on passa le nœud au cou de Michael et deux hommes tirèrent l'autre bout pour le hisser. Le frère de Hook gargouilla et se débattit puis, lentement, ses contorsions laissèrent la place à des spasmes, enfin il n'y eut plus rien. Il fallut vingt minutes et le roi ne le quitta pas du regard. C'est seulement lorsqu'il fut assuré que le voleur était mort qu'il se détourna. Il descendit alors de cheval et, devant son armée, alla poser un genou en terre devant le curé de campagne éberlué.

— Nous demandons votre pardon, dit-il d'une voix forte en anglais, langue que ne comprenait pas le prêtre, et le pardon du Tout-Puissant.

Il lui tendit le ciboire des deux mains et le prêtre, effrayé par ce qu'il venait de voir, le prit en tremblant, puis avec surprise, car la petite boîte était bien plus lourde qu'elle n'aurait dû. Le roi

d'Angleterre l'avait remplie d'écus.

— Qu'on laisse le corps ici ! ordonna Henry en se relevant. Et que la marche reprenne !

Il sauta en selle et s'éloigna, suivi de ses courtisans, tandis que Hook allait à l'arbre où était pendu son frère.

— Mais que fais-tu donc ? lui demanda sir John.

— Je vais l'ensevelir.

— Tu es un fou, Hook, dit sir John en lui flanquant une gifle de sa main gantée.

— Il n'avait point volé ! protesta Hook.

Sir John le frappa de nouveau.

— Peu importe qu'il ait ou non volé, gronda-t-il. Dieu exigeait un sacrifice et Il l'a eu. Peut-être aurons-nous la vie sauve parce que ton frère est mort.

— Il n'a point volé, il n'a jamais volé, il était honnête !

La main gantée frappa son autre joue.

— Et tu ne contesteras point les décisions de notre roi, dit sir John. Et tu ne l'enseveliras point, car le roi ne l'a point voulu ! Tu as de la chance, Hook, de n'être point pendu auprès de ton frère avec de la pisse coulant le long de tes jambes. À présent, monte en selle.

— Le prêtre a menti !

— C'est son affaire, et non la mienne, et certainement point celle du roi. Remonte en selle ou je te fais couper les oreilles !

Hook obéit. Les autres archers l'évitèrent, le sentant frappé par le mauvais sort. Seule Mélisande vint à son côté.

Les hommes de sir John furent les premiers sur la route. Hook, amer et étourdi, se rendit à peine compte qu'il dépassait les hommes de lord Slayton, et c'est seulement quand Mélisande siffla qu'il remarqua les archers qui avaient naguère été ses camarades. Thomas Perrill arborait un sourire triomphal en désignant son œil, indiquant par là qu'il accusait toujours Hook d'avoir tué son frère, tandis que sir Martin fixait Mélisande et souriait en voyant les larmes de Hook.

— Tu les tueras tous, lui promit Mélisande.

Si les Français ne s'en chargeaient pas avant lui, se dit Hook. Ils descendirent la colline vers la Somme et vers l'unique espoir de l'armée : un gué ou un pont qui ne serait pas gardé. Et il recommença à pleuvoir.

Il n'y avait pas un gué, mais deux et, mieux encore, aucun n'était gardé. L'armée française n'avait pas parcouru la distance qui l'en séparait et les Anglais, en arrivant aux abords du vaste marécage qui bordait la Somme, ne virent qu'une immensité déserte au-delà de la rivière.

Les premiers éclaireurs rapportèrent que la rivière était en crue en raison des pluies, mais que les gués étaient encore praticables. Cependant, l'armée devait d'abord emprunter une chaussée surélevée traversant les marécages sur une demi-lieue ; mais les Français en ayant abattu les talus en plein milieu, il y avait là une étendue boueuse et gluante. Les éclaireurs l'avaient franchie mais, leurs chevaux s'étant enfoncés jusqu'au genou, aucune des charrettes ne pourrait s'y aventurer.

— Nous rebâtirons les digues, décida le roi.

Il fallut presque toute la journée. Une grande partie de l'armée reçut l'ordre de démanteler un village voisin afin d'utiliser solives, madriers et poutres pour les fondations. Des bottes de chaume, fagots et terre furent jetés par-dessus, afin de former une nouvelle chaussée pendant que l'arrière-garde se mettait en formation pour protéger l'ouvrage de toute attaque venant du sud. Rien ne vint. Des cavaliers français les observaient à bonne distance, mais ils étaient peu nombreux et ne tentèrent rien.

Hook ne participa pas aux travaux parce que l'avant-garde avait eu ordre de traverser la rivière avant les travaux. Ils avaient laissé leurs chevaux et traversé péniblement à pied le marécage jusqu'à l'autre portion de chaussée. Ils traversèrent ensuite le gué sur la Somme en pataugeant et en tenant leurs arcs et flèches au-dessus de leurs têtes. Hook tremblait en avançant dans la rivière : quelques hommes, ayant glissé, avaient été emportés par le courant. Il ne savait pas nager et craignait que l'eau ne lui arrive jusqu'à la tête ; mais petit à petit, le sol remonta et, après avoir franchi des roseaux, il gravit la rive nord. Ils étaient les premiers à avoir franchi la Somme.

Sir John ordonna à ses archers de pousser un quart de lieue au nord, où une haie et un fossé serpentaient entre deux vastes pâturages.

— Si ces maudits Français arrivent, dit-il, tuez-les.

— Vous pensez que leur armée va venir, sir John ? demanda Evelgold.

— Celle qui nous suivait le long de la rivière ? Ces gueux seront là bien assez tôt. Mais la grande armée ? Dieu seul le sait. Espérons qu'ils nous croient encore au sud de la rivière.

Et même si seulement une petite troupe arrivait, se dit Hook, les quelques archers de l'avant-garde ne pouvaient espérer l'arrêter. Il s'assit près du fossé sous un aulne mort, l'esprit songeur. Il avait été un mauvais frère. Il ne s'était pas occupé convenablement de Michael, et, en toute sincérité, il se rendait compte que le caractère confiant et l'optimisme inébranlable de celui-ci avaient fini par déteindre sur lui. Thomas Scarlet, qui avait perdu son frère jumeau au fil de l'épée de

Lanferelle, vint s'accroupir auprès de lui.

— Je suis navré pour Michael, dit-il maladroitement. C'était un bon garçon.

— Il l'était.

— Matt aussi.

— Si fait. Et bon archer.

Ils fixèrent le nord sans un mot. Sir John leur avait dit que l'arrivée des Français serait trahie par des éclaireurs à cheval, mais ils ne virent personne.

— Michael s'accrochait toujours à la corde, dit Hook. J'avais beau lui enseigner, il n'y arrivait point. Cela lui faisait manquer sa cible.

— C'est vrai.

— Jamais il n'a appris. Et il n'a jamais volé non plus cette maudite boîte.

— Il ne m'a jamais paru un voleur.

— Il ne l'était point ! Mais je sais qui l'a volée et je l'égorgerai.

— N'attends point trop, Nick.

— Si les Français nous rattrapent, cela n'aura plus d'importance. Je serai soit pendu, soit étripé, grimaça Hook en se rappelant l'agonie des archers devant la petite chapelle de Soissons.

— Mais nous avons franchi la rivière, et c'est bien. Combien restet-il ?

— D'après le père Christopher, une semaine de marche, peut-être un ou deux jours de plus.

— C'est ce que l'on nous disait il y a deux semaines, soupira Scarlet. Mais peu importe. Nous pouvons encore jeûner une semaine.

Geoffrey Horrocks, le plus jeune des archers, apporta un casque rempli de noisettes.

— Je les ai trouvées dans la haie. Voulez-vous les partager, sergent ? demanda-t-il à Hook.

— Fais-le. Dis-leur que c'est leur dîner.

— Et le déjeuner de demain, ajouta Scarlet.

— Si j'avais un filet, je pourrais attraper des hirondelles, dit Hook.

— Un pâté d'hirondelles... soupira Scarlet.

Ils se turent. La pluie cessa, mais le vent continuait de les glacer jusqu'aux os. Un vol d'étourneaux, si dense qu'on aurait dit un nuage noir, s'éleva et retomba un peu plus loin. Derrière eux, de l'autre côté de la rivière, les hommes s'acharnaient à réparer la chaussée.

« C'était un homme, tu sais. »

— Qu'as-tu dit, Tom ? demanda Hook.

— Rien. Je m'assoupissais et tu viens de m'éveiller.

« C'était un homme de bien, dit la voix. Et il se repose aux cieux, désormais. »

Saint Crépinien, se dit Hook, et le paysage fut soudain voilé de larmes. Tu es toujours avec moi, eut-il envie de dire.

« Au ciel, il n'y a nulle larme, continua le saint. Et nul mal ni famine. Nul ne meurt ni ne connaît de maître. Michael est dans la joie. »

— Ça va, Nick ? demanda Scarlet.

— Oui, répondit Hook.

Il pensa que *Crépinien* s'y connaissait en matière de frères. Il avait souffert et connu la mort avec son frère *Crépin*, et ils étaient tous les deux avec Michael à présent, et cela lui semblait une bonne chose.

Il fallut la plus grande partie de la journée pour réparer la chaussée, puis l'armée commença à traverser en un long cortège de chevaux, charrettes, archers, serviteurs et femmes. Le roi, rutilant dans son armure et coiffé de sa couronne, passa au galop près de Hook. Il était suivi d'une vingtaine de nobles qui, comme Hook, contemplaient le nord. Mais l'armée française qui les avait suivis le long de la rive nord était loin derrière, et nul ennemi n'était en vue. Les Anglais avaient traversé et entraient désormais sur un territoire que le duc de Bourgogne réclamait comme sien mais qui était encore la France. À présent, il n'y avait plus aucun obstacle entre l'armée et l'Angleterre, sauf si les Français apparaissaient.

— Nous continuons la marche, dit Henry à ses officiers.

Ils allaient reprendre leur route vers le nord-ouest.

Marcher vers Calais, vers l'Angleterre et hors du péril.

Ils laissèrent derrière eux la Somme, mais le lendemain, comme l'armée était épuisée, malade et affamée, le roi ordonna une halte. La pluie avait cessé et le soleil brillait entre les lambeaux de nuages. Se trouvant dans une région boisée, ils eurent de quoi faire du feu et sécher leurs vêtements. Des sentinelles furent postées, mais apparemment l'armée anglaise était seule dans l'immense pays de France. Pas un Français ne parut. Les hommes ratissèrent les bois en quête de baies, noix et champignons. Hook espérait trouver un cerf ou un sanglier, mais les bêtes étaient aussi invisibles que l'ennemi.

— Nous leur avons peut-être échappé, dit le père Christopher en l'accueillant au retour de sa chasse infructueuse.

— Le roi doit le penser, puisqu'il nous fait la grâce d'une journée de halte.

— Notre bon roi est si insensé qu'il espère peut-être que les Français nous rejoindront.

— Insensé comme le roi de France ?

— Le roi de France est véritablement fou, mais non, le nôtre est seulement convaincu d'avoir la faveur de Dieu.

— Est-ce folie ?

Mélisande les rejoignit et s'appuya contre Hook. Elle était plus maigre que jamais, mais c'était le cas de tous : émaciés, affamés et malades. Hook et elle avaient été épargnés par le mal, mais beaucoup l'avaient contracté et le campement empestait.

— J'espère que nous leur avons échappé, dit-il en la serrant contre lui.

— Et notre roi l'espère à demi, comme il espère à demi pouvoir prouver qu'il a la faveur de Dieu, répondit le père Christopher.

— Et c'est là sa folie ?

— Redoute la certitude. Il y a des hommes dans l'armée française, Hook, qui sont convaincus comme Henry que Dieu est à leurs côtés. Eux aussi sont hommes de bien. Ils prient, donnent l'aumône, confessent leurs péchés et jurent de n'en plus commettre. Peuvent-ils se tromper dans leurs convictions ?

— Dites-le-moi, mon père.

— Si je comprenais Dieu, soupira le prêtre, je comprendrais tout, parce que Dieu est tout. Il est les étoiles et le sable, le vent et le calme, l'hirondelle comme l'épervier. Il sait tout ; mon destin comme le tien, et si je comprenais tout cela, que serais-je ?

— Vous seriez Dieu, répondit Mélisande.

— Et cela, je ne le puis, car nous ne pouvons comprendre tout. Seul Dieu le peut, et c'est pourquoi il faut redouter l'homme qui prétend connaître la volonté de Dieu. Il est comme le cheval qui croit diriger son cavalier.

— Et notre roi le croit ?

— Il croit être le favori de Dieu, et il l'est peut-être. Après tout, il est roi, oint et béni.

— Dieu l'a fait roi, dit Mélisande.

— L'épée de son père l'a fait roi, ironisa le père Christopher, mais c'est bien sûr Dieu qui a guidé cette épée. (Il se signa.) Pourtant, il y en a, ajouta-t-il en baissant la voix, qui prétendent que son père n'avait nul droit au trône. Et que les péchés des pères rejaillissent sur leurs fils.

— Vous nous dites... commença Hook, qui se ravisa, car la conversation tendait périlleusement vers la trahison.

— Je dis, poursuivit le père Christopher, que je prie pour que

nous rentrions en Angleterre avant que les Français ne nous retrouvent.

— Ils nous ont perdus, dit Hook, plein d'espoir.

— Ils ne savent peut-être pas où nous sommes, Hook, sourit le prêtre, mais ils savent où nous allons. Ils n'ont donc point besoin de nous chercher, mais seulement de nous devancer et nous laisser les retrouver.

— Et nous qui nous reposons toute une journée, se rembrunit Hook.

— En effet, et c'est pourquoi nous devons prier pour que notre ennemi soit au moins à deux jours de marche derrière nous.

Le lendemain, ils reprirent leur route. Hook partit en éclaireur à une lieue en reconnaissance. Cela lui plaisait. Il pouvait laisser son épieu dans une charrette et galoper librement devant l'armée. Les nuages se rassemblaient de nouveau et le vent était froid. À l'aube, ils avaient trouvé de la gelée sur l'herbe, mais elle s'était vite évaporée. Les feuilles des hêtres prenaient une couleur d'or terne et rougeâtre, et les chênes de bronze, et certains arbres avaient déjà perdu leurs feuilles. Les pâturages les plus encaissés étaient à demi inondés par les dernières pluies et les champs labourés pour le blé d'hiver laissaient couler de longues traînées d'eau argentée entre leurs sillons. Les hommes de Hook suivaient un chemin qui croisait des villages, mais granges et greniers étaient vides. Il n'y avait ni bétail ni grain. Quelqu'un savait, se dit-il, que les Anglais prenaient cette route et avait dépouillé la campagne avant de disparaître, car l'ennemi n'était nulle part en vue.

La pluie reprit à la mi-journée. Une simple bruine, mais qui s'infiltrait partout. Raker allait au pas. Toute l'armée était au pas, incapable de faire davantage. Ils passèrent auprès d'une ville dont Hook, dans sa lassitude, regarda à peine les murailles et les fières bannières. Il continua son chemin quand soudain il comprit qu'ils étaient condamnés.

Ses hommes et lui avaient atteint une petite éminence, et devant eux s'étendait une large vallée. L'autre côté s'élevait doucement jusqu'à l'horizon, où se dressaient un clocher et un bois. C'était une terre de pâturages, déserts en cette saison, mais il vit, éparpillées dans la vallée, les preuves d'un péril imminent.

Il arrêta son cheval et regarda devant lui.

D'est en ouest, ce n'était qu'une longue traînée de boue d'où toute l'herbe avait été arrachée. De l'eau scintillait dans les milliers de trous laissés par les sabots de chevaux. Le sol était labouré et creusé, car une armée avait traversé cette vallée. Ce devait être une grande

armée, pensa-t-il. Il descendit jusqu'à cette traînée et vit les traces encore fraîches laissées par des milliers de chevaux. Il se tourna vers l'ouest, où cette armée avait disparu, mais il ne vit rien. Les traces tournaient vers le nord au bout de la vallée.

— Par le Christ ! s'exclama Scarlet. Ils doivent être des milliers.

— Retourne auprès de sir John et dis-lui que l'ennemi est passé ici hier, ordonna Hook à Peter Scoyle. Va !

Il se retourna vers les traces. Elles étaient des milliers et des milliers, si nombreuses qu'elles avaient transformé la vallée en un champ de boue. Enfant, il s'émerveillait de voir les routes après le passage d'immenses troupeaux que l'on menait aux abattoirs de Londres... Ce n'était rien à côté de ces traces innombrables. Tous les hommes de France et peut-être de Bourgogne étaient passés par là. Et quelque part au nord ou à l'ouest, entre ici et Calais, cette immense armée les attendait.

— Ils doivent nous espionner, dit-il.

— Mon Dieu, répéta Scarlet en se signant.

Ils observèrent les bois voisins, mais ne virent rien. Pourtant, Hook était certain que l'ennemi devait avoir envoyé des éclaireurs épier l'armée harassée.

Sir John arriva avec une douzaine d'hommes d'armes. Il fixa les traces sans mot dire puis, comme Hook, l'horizon de part et d'autre.

— Ils sont donc passés ici, dit-il avec résignation.

— Ce n'est pas la petite armée qui nous suivait le long de la Somme, dit Hook.

— Bien sûr que non, rétorqua sir John. C'est toute la puissance de la France, ironisa-t-il.

— Ils doivent nous épier, sir John.

— Tu devrais te raser, Hook, répondit sir John. Tu as l'air d'un vagabond.

— Oui, sir John.

— Et bien sûr que ces mangeurs de choux nous épient. Qu'on hisse les bannières ! Maudits soient-ils ! Maudits, maudits ! Nous devons continuer.

Car ils n'avaient pas le choix. Et le lendemain, bien qu'il n'y eût aucun signe de l'ennemi, ils eurent la preuve que les Français savaient précisément où ils étaient, car trois hérauts les attendaient sur la route. Ils portaient leurs livrées éclatantes et les baguettes blanches de leur fonction, et Hook les salua courtoisement avant d'envoyer chercher de nouveau sir John, qui amena les trois hommes devant le roi.

— Que voulaient ces drôles ? demanda Will du Dale.

— Nous inviter à déjeuner, dit Hook. Du lard, du pain, du foie d'oie frit, de la purée de pois et de la bonne ale.

— Je tuerais ma propre mère pour un bol de pois, sourit Will.

— Et du pain et du lard, renchérit Hook.

— Du bœuf rôti, ruisselant de jus.

— Un peu de pain suffirait, dit Hook.

Il savait que les trois Français en apprendraient beaucoup de leur visite. Les hérauts étaient censés être au-dessus des partis, de simples messagers et observateurs ; mais ceux-là conteraient sûrement aux officiers français que les soldats anglais vidaient leurs entrailles dans les fossés, que les chevaux étaient maigres, et l'allure lente et silencieuse.

— Ils nous ont défiés à la bataille, expliqua après leur départ le père Christopher qui, en tant que chapelain, savait ce qui s'était passé durant l'entrevue. Tout fut extrêmement courtois. Chacun s'inclina fort joliment, échangea de charmants compliments et convint que le temps était fort inclément, puis ils nous ont fait part de leur défi.

— C'est bien aimable de leur part, ironisa Hook.

— Les amabilités sont importantes, le gronda le prêtre. Tout comme tu ne dances pas avec une dame sans lui demander sa permission, le connétable de France, le duc de Bourbon et le duc d'Orléans nous invitent à danser.

— Qui sont-ils ? demanda Tom Scarlet.

— Le connétable est Charles d'Albret, et prie qu'il ne danse pas avec toi, Tom, et les ducs sont de grands hommes. Le duc de Bourbon est un vieil ami à toi, Hook.

— Pourquoi ?

— Il menait l'armée qui anéantit Soissons.

— Mon Dieu, dit Hook en songeant de nouveau aux archers aveuglés agonisant sur les pavés.

— Et chacun des ducs, continua le père Christopher, mène probablement un contingent plus grand que toute notre armée.

— Et le roi a accepté leur invitation ? demanda Hook.

— Oh, mais volontiers ! Il adore danser, bien qu'il n'ait pas daigné désigner de lieu pour le bal. Il a dit que les Français n'auraient sans aucun doute nulle peine à nous trouver.

Et à présent, comme il savait que les Français n'auraient donc pas cette peine et que son armée pourrait devoir combattre à tout moment, le roi ordonna à chaque homme de voyager dans tout son équipage. Chacun devait porter surcot et armure, même si la plupart étaient si rouillées, tachées et dépenaillées que l'ennemi n'en serait guère impressionné. Pourtant, nul Français n'apparut.

L'ennemi ne se montra pas à la Sainte-Cordule, la vierge anglaise massacrée par des païens, ni le lendemain, fête de saint Félix, décapité pour avoir refusé de céder les saintes écritures en sa possession. L'armée avait marché pendant plus de deux semaines et le jour suivant était la fête de saint Raphaël, dont le père Christopher expliqua qu'il était l'un des sept archanges qui se tiennent devant le trône de Dieu.

— Et sais-tu quel sera le jour suivant ? demanda-t-il à Hook à la Saint-Raphaël.

— Serait-ce un mercredi ? demanda Hook après une hésitation.

— Non. C'est un vendredi.

— Maintenant que je le sais, vous nous ferez manger à tous du poisson, mon père. Une bonne truite bien grasse ? ou bien une anguille ?

— Demain, dit gentiment le père Christopher, c'est la fête de saint Crépin et saint Crépinien.

— Oh, mon Dieu ! dit Hook.

Ce fut comme si on lui avait déversé de l'eau glacée sur le cœur, mais il ignorait si c'était la peur ou la soudaine certitude qu'un tel jour présageait un véritable bienfait.

— Et ce serait un bon jour pour que tu dises tes prières, ajouta le prêtre.

— Je le ferai, mon père, promit Hook.

Et il commença à prier à l'instant même. « Que cette journée s'écoule, pria-t-il saint Crépinien, sans que nous voyions les Français, et que je sache que nous sommes hors de péril. Laisse-nous nous échapper, et ramène-nous sains et saufs chez nous. Aveugle les Français à notre présence », supplia-t-il. Et il ajouta cette même prière pour saint Raphaël qui était le saint patron des aveugles. Puis il jura à saint Crépinien qu'il ferait un pèlerinage à Soissons si le saint l'exauçait, et qu'il mettrait de l'argent dans le tronc de la cathédrale, assez pour payer le drap de l'autel que John Wilkinson avait déchiré naguère.

Et ce jour-là, à la Saint-Raphaël, le jeudi 24 octobre 1415, les prières de Hook furent entendues.

Ils traversaient une région de petites collines abruptes et de torrents, guidés par un homme du cru, un fouleur, qui connaissait l'enchevêtrement de sentiers courant dans la campagne. Il mena Hook et ses éclaireurs le long d'une route serpentant entre les arbres. La route de Calais était à quelque distance à l'ouest ; mais comme ils ne pouvaient la prendre, car elle menait à Hesdin, une ville fortifiée au bord d'une petite rivière, dont le pont était défendu par une barbacane, il les mena à un autre passage.

— Prenez au nord après la rivière et vous retrouverez la route, leur dit l'homme, terrifié par les archers et les hommes d'armes en livrée royale, à la décision desquels était suspendue sa vie.

— Je comprends, dit Hook.

— Au nord, répéta l'homme. (Le chemin descendait dans une vallée jusqu'à un village au bord d'une rivière.) La Ternoise, dit l'homme en désignant les collines au-delà. Là-haut, vous trouverez la route de Saint-Omer.

Hook se rappela le voyage avec Mélisande quand ils cherchaient à gagner Saint-Omer et Calais. *Nous sommes si proches*, pensa-t-il.

— Les gens d'ici, dit l'homme, appellent la Ternoise la rivière des Épées.

— Pourquoi ? demanda Hook avec inquiétude.

— Ils sont tous déments, éluda l'homme. Ce n'est qu'une rivière.

La rivière était peu profonde, malgré les pluies récentes, et le chevalier commandant les hommes d'armes ordonna à Hook de faire traverser ses archers et de remonter la colline.

— Tu attendras en haut, dit-il.

Hook descendit avec Raker jusqu'à la rivière des Épées, suivi de ses archers dans l'eau qui arrivait à peine au poitrail des chevaux. La côte de la rive opposée était raide et les bêtes fourbues la montèrent lentement. La pluie avait cessé, mais de temps en temps quelques gouttes tombaient d'un ciel de plus en plus sombre. Les nuages étaient bas, presque noirs, et à l'est l'horizon était couleur de suie.

— Il va bien pisser, dit Hook à Will du Dale.

— On dirait, répondit Will avec appréhension.

L'air lourd était chargé d'une étrange menace. Hook était à peine à mi-chemin de la côte lorsque tout un groupe d'hommes d'armes traversèrent la rivière dans une gerbe d'éclaboussures. Il se retourna et vit que le reste de l'armée accourait vers la Ternoise, comme saisie par l'urgence. Sir John, suivi de son porte-étendard, dépassa Hook jusqu'à la crête qui se découpait sur un ciel d'un noir d'ardoise, et un instant plus tard le roi lui-même arrivait au galop sur son cheval aussi sombre que la nuit.

— Que se passe-t-il ? demanda Tom Scarlet.

— Dieu seul le sait, dit Hook.

Le roi, ses compagnons et les hommes d'armes avaient arrêté leurs chevaux en haut de la colline et fixaient l'horizon. Hook arriva à leur hauteur et regarda à son tour. Devant lui, la colline redescendait vers un village blotti au creux d'une petite vallée verdoyante. Une route montait du bourg vers un vaste plateau fraîchement labouré et encadré par une épaisse forêt. À l'ouest, au-dessus des arbres

apparaissaient les créneaux d'un petit château où flottait une bannière, trop éloignée pour être identifiable.

Le paysage parut familier à Hook.

— Je suis déjà venu ici, dit-il à la cantonade. J'y étais avec Mélisande.

— Vraiment ? répondit distraitement Scarlet.

— Nous y avons croisé un cavalier qui nous a dit le nom de cet endroit, mais je ne m'en souviens point.

D'autres Anglais les rejoignirent et s'arrêtèrent. Personne ne pipa mot et beaucoup se signèrent. Car devant eux, aussi innombrables que le sable sur un rivage ou les étoiles dans le ciel, se tenaient les forces ennemies. Les armées de France et de Bourgogne attendaient de l'autre côté du champ labouré, et les nombreuses bannières étincelantes disaient leur multitude. Toutes les forces de France barraient la route de Calais : les Anglais étaient pris au piège.

Henry, comte de Chester, duc d'Aquitaine, seigneur d'Irlande et roi d'Angleterre, fut saisi d'une énergie nouvelle et sauvage en voyant l'ennemi.

— En ordre de bataille ! cria-t-il en lançant son cheval. Obéissez à vos chefs ! Ils savent votre place, conformez-vous à eux ! Par la grâce de Dieu, nous nous battons en ce jour !

Le soleil baissait derrière les nuages et l'armée française continuait de se rassembler sous une forêt de bannières.

— Si chacune est un seigneur, dit Evelgold, et si chaque seigneur mène dix hommes, combien cela fait-il ?

— Des milliers, dit Hook.

— Et dix, c'est peu dire, continua le centenier. Fort peu. Ils sont plutôt cent ou deux cents sous chacune !

— Seigneur ! murmura Hook, tentant de compter les étendards... mais ils étaient trop nombreux. Dieu nous vienne en aide, ne put-il s'empêcher de dire en se rappelant une fois de plus en tremblant le sang et les cris à Soissons.

— Il faudra bien que quelqu'un nous aide, dit Evelgold en se tournant vers ses archers. Nous sommes à main droite. Sautez de cheval. Épieux et arcs ! Remuez-vous ! Je veux des pages pour les chevaux ! Allons, ne traînez point, remuez vos os ! Nous avons un massacre à accomplir !

Les chevaux furent laissés dans les pâturages auprès du village pendant que l'armée montait sur le plateau. Lorsque Hook y parvint, la peur l'assaillit de nouveau. Il avait devant lui une véritable armée,

pas une bande désordonnée de fugitifs, mais une armée fière venue châtier ceux qui avaient osé envahir la France.

L'avant-garde anglaise était à main droite avec une moitié des archers, l'autre ayant rejoint l'arrière-garde qui formait à présent le flanc gauche.

— Seigneur, dit Tom Scarlet, j'ai vu plus d'hommes à une foire aux chevaux.

Il désignait les hommes d'armes anglais qui n'étaient qu'un millier et formaient le centre. Les archers étaient bien plus nombreux, plus de deux mille sur chaque flanc.

— Aux épieux ! cria un chevalier en cotte verte en galopant devant eux. Plantez vos épieux !

Sir John, qui avait formé le centre avec les hommes d'armes, vint les rejoindre pendant qu'ils se préparaient.

— Nous attendons de voir s'ils attaquent. Sinon, nous combattons demain matin !

— Pourquoi ne nous enfuyons-nous pas dans la nuit ? demanda un homme.

— Je n'ai pas entendu cette question ! cria sir John en s'éloignant.

Contrairement aux hommes d'armes qui se tenaient au coude à coude sur quatre rangs, les archers n'étaient pas aussi serrés, car ils avaient besoin de place pour bander leurs arcs. Hook était sur l'avant avec les autres hommes de sir John. Deux cents autres l'accompagnaient et le reste formait une douzaine de rangées semées d'épieux pointés vers les Français.

— Restez devant vos épieux afin que l'ennemi ne puisse les voir ! cria le chevalier en vert.

— Ils ne sont point aveugles, grommela Will du Dale. Ils ont dû voir ce que nous faisons.

Les Français les observaient. Ils étaient à un quart de lieue et d'autres arrivaient derrière, masse de couleurs à cheval sous des bannières plus éclatantes que le ciel où s'amoncelaient les sombres nuages. La plupart étaient encore à l'horizon où des tentes étaient dressées, mais des centaines approchaient pour regarder l'armée anglaise.

— Je parie que ces maudits se rient de nous à en pisser dans leurs braies, dit Tom Scarlet.

Sur la gauche et la droite, les bois n'étaient plus qu'une silhouette obscure dans la lumière déclinante. Quelques archers, une fois leurs épieux plantés, allèrent se soulager dans les taillis, mais les autres regardaient les Français et songeaient que Hook et Scarlet avaient

raison. Les Français devaient rire. Ils étaient déjà quatre à cinq fois plus nombreux que les Anglais et d'autres arrivaient encore. Hook mit un genou en terre, se signa et pria saint Crépinien. Il n'était pas le seul à prier. Des dizaines d'autres étaient agenouillés, tout comme certains hommes d'armes. Des prêtres parcouraient les rangs pour donner la bénédiction.

— Sauve-nous, murmura-t-il.

Mais le saint ne répondit rien et Hook se dit que sa prière avait dû se perdre dans l'immensité obscure sous les nuages menaçants.

La pluie commença à tomber. Froide, lourde et si malveillante que les archers décordèrent promptement leurs arcs et roulèrent les cordes sous leurs casques pour les protéger. Les hérauts anglais partis à la rencontre de leurs confrères français revinrent, leurs chevaux éclaboussés de boue jusqu'au poitrail.

— Pas de combat ce soir ! annonça sir John. Nous restons où nous sommes ! Pas de feux ni de bruit ! L'ennemi nous faisant l'honneur de combattre demain, tentez de dormir.

Hook était encore à genoux.

— Je me battrai le jour de ta fête, dit-il au saint. Veille sur nous. Protège Mélisande. Protège-nous tous, je t'en supplie. Au nom du Père, ramène-nous chez nous sains et saufs.

Seul le crépitement sifflant de la pluie et un grondement de tonnerre lui répondirent.

— Te voilà à genoux, Hook ? ricana Tom Perrill.

Hook se releva, prêt à l'affronter, mais Tom Evelgold s'était déjà interposé.

— Tu désires parler à Hook ? demanda le centenier.

— J'espère que tu seras encore en vie demain soir, Hook, répondit Perrill, ignorant Evelgold.

— J'espère que nous le serons tous, répondit Hook, qui haïssait Perrill, mais n'avait pas la force de se quereller par ce temps.

— Parce que nous n'en avons pas fini, poursuivit Perrill.

— Que non, convint Hook.

— Tu as tué mon frère, dit Perrill en le regardant droit dans les yeux. Tu dis le contraire, mais tu l'as tué, et la mort de ton frère ne nous tient point quittes. J'ai promis quelque chose à ma mère, et tu sais quoi.

— Vous devriez vous pardonner l'un à l'autre, dit Evelgold. Si nous nous battons demain, nous devrions être amis. Nous avons assez d'ennemis comme cela.

— J'ai promesse à tenir, s'entêta Perrill.

— À ta mère ? demanda Hook. Une promesse à une putain

compte-t-elle ? ne put-il s'empêcher d'ajouter.

— Elle hait ta famille et vous veut tous morts, répondit Perrill en se contenant. Et tu es le dernier.

— Les Français feront probablement le bonheur de ta mère, dit Evelgold.

— L'un de nous le fera. Moi ou eux. Mais je ne te tuerai point durant la bataille. C'est ce que je suis venu te dire. Tu as assez peur, ricana-t-il, sans avoir à surveiller tes arrières.

— Tu as dit ce que tu avais à dire, intervint Evelgold. Maintenant, va.

— C'est donc une trêve, continua Perrill sans relever. Jusqu'à la fin.

— Je ne te tuerai point pendant la bataille, convint Hook.

— Ni ce soir, ajouta Perrill.

— Ni ce soir.

— Alors dors bien, Hook. C'est peut-être ta dernière nuit sur terre, conclut Perrill en s'éloignant.

— Pourquoi te hait-il ? demanda Evelgold.

— Cela remonte à mon grand-père. C'est ainsi : les Perrill et les Hook se haïssent.

— Eh bien, vous serez probablement morts l'un et l'autre demain, dit Evelgold d'un ton grave. Comme nous tous. Confesse-toi donc et va à la messe avant la bataille. Tes hommes sont sentinelles cette nuit. Ceux de Walter prendront le premier quart, les tiens le deuxième. Vous devez aller à mi-chemin du champ sans faire le moindre bruit. Pas de cris, de chants ni de musique.

— Pourquoi ?

— Comment le saurais-je ? Si un gentilhomme fait du bruit, le roi lui prend son cheval et son harnois, et si un archer piaille, il aura les oreilles tranchées. Ce sont les ordres du roi. Veille donc, et Dieu nous vienne en aide si les Français arrivent.

— Pas de nuit, n'est-ce pas ?

— Sir John ne le pense point, il demande néanmoins des sentinelles.

Evelgold haussa les épaules et s'éloigna.

D'autres Français vinrent les observer avant de disparaître dans la nuit. Les crépitements de la pluie qui balayait le champ noyaient leurs rires. Le lendemain était la Saint-Crépin et Saint-Crépinien, et Hook songea que ce serait la dernière fois pour lui.

Toute la nuit tomba une pluie aussi drue que glaciale. Sir John

Cornewaille courut jusqu'à la demeure de Maisoncelles où le roi avait pris ses quartiers, mais le frère cadet du roi, Humphrey, duc de Gloucester, et Thomas, duc d'York, ne surent lui dire où se trouvait le roi d'Angleterre.

— Sans doute en prière, sir John, dit le duc d'York.

— Les oreilles de Dieu doivent être rebattues, Votre Grâce, dit sir John.

— Ajoutez votre voix au concert, conseilla le duc. (C'était le petit-fils d'Édouard III, cousin de Richard II, détrôné par le père du roi, mais il avait prouvé sa loyauté au fils de l'usurpateur et, étant aussi pieux que le roi, il jouissait de sa confiance.) Je crois que Sa Majesté éprouve ses hommes.

— Les hommes sauront le supporter, dit sir John, mal à l'aise devant le duc auquel son savoir et sa piété donnaient un air distant. Ils ont froid, ils sont amers et trempés, affamés et malades, mais ils se battront comme chiens demain. Je ne voudrais point les affronter.

— Vous ne conseilleriez point... commença Humphrey.

Il se ravisa. Sir John l'avait compris. Conseillerait-il au roi de s'enfuir dans la nuit ? Non, il ne le ferait pas, mais il n'en dit rien. Le roi ne fuirait pas. Il croyait être soutenu par Dieu, et au matin il faudrait que le Seigneur le prouve avec un miracle.

— Je vais prendre congé de Vos Grâces, dit-il.

— Avez-vous un message pour Sa Majesté ? demanda le duc d'York.

— Seulement lui souhaiter la bénédiction de Dieu, dit sir John.

En réalité il était venu sonder le roi, même s'il ne doutait pas de sa résolution. Il retourna à l'étable où étaient ses quartiers. C'était un misérable apprentis qui empestait, mais sir John se savait fortuné de l'avoir trouvé par une nuit où presque tous les hommes étaient voués au tonnerre, à la pluie et à un froid perçant.

Les gouttes s'infiltraient par le toit de chaume et formaient des flaques sur le sol, où un pauvre feu donnait plus de fumée que de lumière. Richard Cartwright, son armurier, l'attendait. Avec son visage grave et digne et sa courtoisie exquise, il avait l'air d'un prélat plus que n'importe quel clerc.

— Maintenant, sir John ? demanda-t-il.

— Maintenant, dit sir John en posant sa cape trempée devant le feu.

Il avait ôté l'armure qu'il avait portée tout le jour et Cartwright l'avait séchée et récurée. Il essuya le haubergeon et les braies de cuir de cerf souple taillées à Londres sur mesures et les graissa.

Sir John était perdu dans ses pensées. Il s'était tant de fois trouvé

ainsi, bras tendus, pendant que Cartwright graissait le cuir pour faciliter les mouvements de l'armure. Il repensa aux tournois et batailles, à l'excitation qui les accompagnait toujours, mais ce soir il n'éprouvait rien de tout cela. La pluie crépitait, le vent soufflait en rafales glacées, et sir John pensait aux milliers de Français que leurs armuriers préparaient eux aussi à la bataille. Tant de milliers. Trop.

Cartwright lui passa le haubert aux mailles serrées qui descendait jusqu'à mi-cuisses et s'agenouilla pour en attacher le bas entre ses jambes. Sir John se taisait. Cartwright fixa les cuissots et sir John plia les jambes pour vérifier que les plaques glissaient bien les unes sur les autres, mais Cartwright savait s'y prendre. Il fixa ensuite les grèves sur les mollets et les genouillères, puis les bottes renforcées de plates furent bouclées sur les jambières.

Il lui passa ensuite sa jupe. Elle était faite de cuir, recouvert de maille et de bandes d'acier afin de protéger l'entrejambe. Sir John songea à ses archers qui tentaient de dormir sous la pluie battante. Ils seraient épuisés et glacés au matin, mais il ne doutait pas qu'ils combattraient. Il entendit des pierres racler des lames. On affûtait haches, pointes et épées.

Le plastron et la dossière étaient les plus lourds, faits d'acier de Bordeaux comme le reste de l'armure, et Cartwright serra habilement les boucles avant de fixer les arrière-bras, avant-bras et cubitières puis, en s'inclinant légèrement, lui présenta sur un plateau les gantelets armés dont les paumes de cuir étaient découpées afin que sir John puisse avoir bonne prise sur la garde de son épée. Les spallières protégeaient l'épaule, point vulnérable où se rejoignaient plastron et dossière, puis Cartwright fixa le gorgerin protégeant le cou. Certains hommes portaient un ventail en mailles pour couvrir l'espace entre heaume et plastron, mais le gorgerin d'acier finement façonné était plus solide, même si sir John s'irrita en tentant de tourner la tête.

— Dois-je desserrer les courroies, sir John ?

— Non, non.

— Vos bras, je vous prie.

Cartwright passa le surcot par-dessus la tête de son maître et l'aida à enfiler les larges manches, puis il lissa l'étoffe brodée du lion couronné et de la croix de saint George, passa la ceinture et y accrocha la grande épée de sir John, Charmante.

— Me confierez-vous le fourreau au matin, sir John ?

— Bien sûr.

Sir John se débarrassait toujours de son fourreau avant un combat, pour ne pas risquer de s'y prendre les jambes. À l'approche de la bataille, Charmante reposait, lame nue, dans une boucle de cuir.

Cartwright lui passa un capuchon de cuir. Sa tâche était terminée. Le capuchon amortissait le heaume.

— Ôte la visière ! ordonna sir John.

Un jour, lors d'un tournoi à Lyon, sir John avait réussi à fermer d'un coup d'épée la visière de son adversaire et n'avait ainsi eu aucun mal à le vaincre. Demain, se dit-il, *il faudra compter sur tous les avantages, même minimes.*

— Je crois que l'ennemi a des arbalètes, dit humblement Cartwright.

— Ôte-le.

Cartwright obéit puis, en s'inclinant, lui tendit le casque. Sir John le mettrait plus tard et Cartwright le fixerait aux spallières, mais pour l'heure son seigneur était prêt.

Il pleuvait toujours. Dans la nuit, un cheval hennit et le tonnerre gronda. Sir John prit le ruban de soie violet et blanc, la faveur de son épouse, et y déposa un baiser avant de le fourrer dans l'étroit interstice entre gorgerin et plastron. Certains hommes nouaient ces faveurs à leur cou et, au cours d'un combat, sir John, déséquilibré, s'était rattrapé au ruban de son adversaire et l'avait fait tomber de cheval avant de le tuer. Si demain un ennemi empoignait le sien, il céderait sans peine ni péril pour sir John... Un avantage, même minime... sir John plia les bras et, satisfait, esquissa un sourire.

— Merci, Cartwright.

L'armurier s'inclina et prononça les paroles qu'il lui adressait chaque fois depuis le premier jour.

— Sir John, vous êtes armé de pied en cap pour la bataille.

Tout comme l'étaient trente mille Français.

— Il faut que tu t'en ailles, dit Hook à Mélisande. Pars cette nuit. Prends tout notre argent, tout ce que tu peux porter, et pars.

— Mais où ?

— Retrouve ton père.

— J'ai choisi de rester avec toi, dit-elle d'un ton buté.

— Nous allons mourir.

— Non, protesta-t-elle sans grande conviction.

— Tu as entendu le père Christopher : il a écouté les hérauts, et d'après lui il y a trente mille Français. Nous sommes six mille.

Mélisande se blottit contre lui à l'abri de sa cape. Ils étaient adossés à un arbre qui ne les protégeait guère de la pluie.

— Mélisande était mariée à un roi de Jérusalem, dit-elle. Et le roi mourut et tous les hommes déclarèrent qu'elle devait aller au couvent

et se mettre en prières, mais elle refusa ! Elle se fit reine et ce fut une grande souveraine !

— Tu es ma reine, lui dit-il.

— Et quand j'étais au couvent ? continua-t-elle sans relever le compliment maladroit. J'avais une amie, sœur Béatrice, qui était bien plus âgée, et qui m'a dit de m'enfuir, de vivre ma vie. Je m'en pensais incapable, mais tu es arrivé. À présent, je ferai ce que fit la reine Mélisande. J'agirai comme bon me semble. Et je demeurerai avec toi.

— Je suis un archer, dit Hook. Rien de plus.

— Non, tu es un vinténier ! Demain, peut-être un centénier, qui sait ? Et un jour, nous aurons de la terre.

— Demain est la Saint-Crépinien, dit Hook, incapable de s'imaginer possédant des terres.

— Et il ne t'a point oublié ! Demain, il sera avec toi.

Hook espéra qu'elle disait vrai.

— Fais-moi la faveur de porter le surcot de ton père, demanda-t-il.

— Je le ferai, promit-elle après une hésitation.

— Hook ! cria Evelgold dans le noir. Il est temps d'emmener tes hommes à l'avant. Hook !

— J'arrive.

— Je te reverrai, dit Mélisande, avant...

Elle n'acheva pas.

— Tu me reverras, dit-il avant de l'embrasser passionnément et de lui laisser sa cape. Je viens ! cria-t-il à Evelgold.

Aucun des archers n'avait pu dormir à cause de la pluie et des grondements de tonnerre. Ils suivirent en grommelant Hook sur la côte menant au plateau où ils cherchèrent les sentinelles qu'ils devaient relever. Hook finit par découvrir Walter Magot cent pas au-delà des épieux.

— Dis-moi que tu m'as laissé un bon feu et un pot de brouet, dit Magot.

— Et bien épais, Walter, avec orge, bœuf, panais et navets.

— Tu entendas les Français. Ils avancent à pied avec leurs chevaux. S'ils s'approchent trop, tu n'as qu'à chanter pour qu'ils s'éloignent.

Hook scruta le nord. Les silhouettes des bêtes se découpaient sur les feux des Français qui flambaient malgré la pluie.

— Ils veulent que leurs chevaux soient chauds au matin, dit-il.

— Ils veulent nous charger ? Dès le matin, tous ces gaillards sur leurs maudits destriers.

— Prie pour qu'il cesse de pleuvoir, alors.

— Par le Christ, oui, dit Magot avec ferveur. (Par une telle pluie, les cordes des arcs mollissaient et se détendaient.) Reste au chaud, Nick, dit-il en s'éloignant avec ses hommes.

Hook s'accroupit sous la pluie cinglante. Des éclairs qui déchiraient le ciel se plantaient dans la vallée derrière le camp français, et dans cette soudaine lumière il vit des tentes et des bannières. Si nombreuses, et tant d'hommes étaient venus jusqu'à ce champ de bataille. Un cheval hennit. Par vingtaines, ils étaient amenés au bord du plateau et Hook entendait leurs sabots piétiner dans la boue. Deux hommes s'approchèrent et décampèrent quand il éleva la voix. La pluie se relâchait par moments, il entendait alors les rires et les chants du camp ennemi. Celui des Anglais était silencieux. Rares étaient ceux qui devaient dormir d'un côté ou de l'autre. Ce n'était pas seulement le froid et la pluie qui les tenaient éveillés, mais la certitude de devoir combattre le matin venu. Les armuriers devaient affûter les armes et Hook frissonna en pensant à ce que l'aube allait apporter. « Sois avec moi », supplia-t-il saint Crépinien. Puis il se rappela le conseil du prêtre de la cathédrale de Soissons : le ciel prêtait plus d'attention aux prières qui demandaient une faveur pour autrui, et il pria pour que Mélisande et le père Christopher survivent à la tourmente du lendemain. La pluie se remit à tomber, virulente et si drue que les lumières du camp français pâlirent.

— Qui va là ? s'écria soudain Tom Scarlet.

— Ami ! répondit une voix.

Un éclair révéla l'arrivée d'un homme d'armes depuis le camp anglais. Il portait une cotte de mailles et des jambières, mais pas de surcot et, au lieu d'un casque, un chapeau de cuir à large bord.

— Qui es-tu ? demanda Hook.

— John Swan. Et vous autres ?

— Les hommes de sir John Cornewaille.

— Si tous les hommes de cette armée étaient comme sir John, dit Swan qui devait presque crier dans le vacarme de la pluie, les Français seraient bien avisés de fuir ! Vos arcs sont encordés ?

— Par ce temps ? certes non ! répondit Hook.

— Et s'il pleut ainsi demain matin ?

— Nous raccourcirons les cordes, messire, et nous tirerons, mais elles se détendront.

— Et finiront par se rompre, ajouta Will du Dale.

— Qu'arrivera-t-il demain matin, alors ? demanda Swan en s'accroupissant près des archers, mal à l'aise en présence de cet inconnu.

— Dites-le-nous, messire.

— Je veux savoir ce que vous pensez, insista Swan. (Il y eut un silence gêné, car aucun des archers ne voulait faire état de ses craintes. Le vent apporta soudain les rires et les vivats du camp français.) Au matin, dit Swan, bien des Français seront ivres. Nous ne le serons point.

— Oui, car nous n'avons nulle ale, observa Tom Scarlet.

— Alors, qu'advient-il selon vous ? insista Swan.

— Ce seront de maudits ivrognes qui nous attaqueront, dit Hook après un long silence.

— Et ?

— Et nous les occirons, répondit Scarlet.

— Et nous gagnerons la bataille ?

Personne ne répondit. Hook se demanda pourquoi Swan était venu les trouver pour les forcer ainsi à parler. Comme personne ne se décidait, Hook prit finalement la parole.

— C'est à Dieu d'en décider, messire.

— Dieu est avec nous, déclara fermement Swan.

— Nous l'espérons certainement, opina Scarlet sans conviction.

— Amen, ajouta Will.

— Dieu est à nos côtés, reprit Swan avec véhémence, parce que la cause de notre roi est juste. Si les portes de l'enfer s'ouvrent demain à l'aube et que les légions de Satan viennent nous combattre, nous serons tout de même victorieux. Dieu est avec nous.

Et Hook se rappela ce lointain jour ensoleillé à Southampton, quand deux cygnes étaient passés à tire-d'aile devant la flotte, et il se souvint que le cygne était l'un des emblèmes d'Henry, roi d'Angleterre.

— Vous pensez vraiment, demanda Swan, que la cause de notre roi est juste ?

Aucun des archers ne répondit, mais Hook reconnaissait la voix, à présent.

— J'ignore si la cause du roi est juste, dit-il durement.

Il y eut un silence et Hook sentit que l'homme qui disait s'appeler Swan se raidissait d'indignation.

— Et pourquoi ne le serait-elle point ? demanda Swan d'un ton glacial.

— Parce que la veille du jour où nous traversâmes la Somme, dit Hook, le roi a fait pendre un homme pour vol.

— Il avait dérobé un bien de l'Église, répondit Swan, désinvolte. Bien sûr qu'il devait mourir.

— Mais jamais il n'avait volé la boîte, dit Hook.

— Certes non, ajouta Scarlet.

— Jamais il ne la vola, et pourtant, le roi le fit pendre, continua Hook. Et pendre un innocent est péché. Alors pourquoi Dieu serait-il aux côtés d'un pécheur ? Dites-moi, messire ? Dites-moi pourquoi Dieu favoriserait un roi qui assassine un innocent ?

Il y eut un autre silence. La pluie cessa un instant, et Hook entendit la musique provenant du camp français et des éclats de rire. Des lanternes faisaient luire les tentes. L'homme qui disait s'appeler Swan se redressa un peu.

— Si l'homme était innocent, dit-il à voix basse, alors le roi a mal agi.

— Il l'était, s'entêta Hook. Et je gagerais ma vie là-dessus. (Il marqua une pause, se demandant s'il oserait aller plus loin, et décida de prendre le risque.) Par Dieu, messire, je gagerais la vie du roi là-dessus !

L'homme qui se faisait appeler Swan émit un sifflement, mais ne répondit pas.

— C'était un brave garçon, dit Will.

— Et jamais il ne fut jugé ! s'indigna Scarlet. Au pays, messire, au moins nous avons le droit de dire notre fait devant la cour avant qu'on nous pendre !

— Oui, nous sommes des Anglais, ajouta Will, et nous avons des droits.

— Connais-tu le nom de l'homme ? demanda Swan.

— Michael Hook, répondit Nick.

— S'il était innocent, dit lentement Swan, comme s'il réfléchissait à sa réponse tout en parlant, alors le roi fera dire des messes pour son âme, et priera lui-même chaque jour pour le repos de Michael Hook.

Un autre éclair déchira le ciel et Hook vit le long du nez du roi la balafre laissée par une flèche à Shrewsbury.

— Il était innocent, messire, affirma Hook. Et le prêtre qui a dit autrement mentait. C'était une querelle de famille.

— Alors des messes seront dites et Michael Hook ira au Ciel avec les prières du roi, promit Henry. Et demain, par la grâce de Dieu, nous combattons ces Français et nous leur enseignerons que Dieu et les Anglais ne doivent pas être gaussés. Tiens, dit-il à Hook en se levant et en lui tendant une outre remplie. Voici du vin pour vous réchauffer pour le reste de la nuit.

— C'était un sacré drôle, dit Geoffrey Horrocks quand l'homme qui se faisait appeler Swan se fut éloigné.

— J'espère seulement qu'il a raison, dit Scarlet.

— Maudite pluie, grommela Will. Seigneur, que je hais cette satanée pluie.

— Comment pourrions-nous être victorieux demain ? demanda Scarlet.

— Tire bien, Tom, et prie que Dieu t'aime, répondit Hook.

Il espérait que saint Crépinien rompe son silence, mais le saint resta coi.

— Si ces maudits Français percent nos rangs demain... commença Tom.

— Quoi donc ?

— Rien !

— Parle !

— J'allais dire que je te tuerais et que tu pourrais me tuer avant qu'ils nous torturent, mais ce serait difficile, n'est-ce pas ? Tu serais mort et tu ne pourrais me tuer alors.

Il se mit à rire, et soudain tous se joignirent à lui, sans vraiment savoir pourquoi. *Des hommes morts qui rient*, songea Hook. Mais cela valait mieux que de pleurer.

Ils partagèrent le vin, qui ne les réchauffa guère, et lentement, grise comme l'acier, l'aube chassa la nuit. Hook alla se soulager dans les bois et vit un petit village au-delà des arbres. Des hommes d'armes français qui avaient pris leurs quartiers dans les masures montaient sur leurs chevaux et se dirigeaient vers le camp principal. Revenu sur le plateau, Hook regarda les Français former leurs bataillons sous leurs étendards trempés.

Et les Anglais firent de même. Neuf cents hommes d'armes et cinq mille archers arrivèrent sur le champ d'Azincourt au petit matin, et en face d'eux, derrière les profonds sillons creusés pour recevoir le blé d'hiver, trente mille Français les attendaient.

Pour le combat de la Saint-Crépin.

QUATRIÈME PARTIE

Le jour de la Saint-Crépin

L'aube fut froide et grise. Les averses de la nuit étaient passées, même si quelques gouttes tombaient encore par à-coups sur le plateau. Des lambeaux de brume s'accrochaient aux sillons et dans les arbres ruisselants.

Les tambours au centre des lignes anglaises frappaient à une cadence soutenue, ponctuée par les sonneries des trompettes. Les musiciens étaient rassemblés sous la bannière du roi, la plus grande de l'armée, flanquée de celles de la croix de saint George, d'Édouard le Confesseur et de la Sainte-Trinité. Ce quatuor d'étendards, flottant au sommet de très hauts mâts, était au cœur de la bataille centrale, tandis que les flancs, composés de l'arrière et de l'avant-garde, étaient dominés par les bannières de chaque chef. Une bonne cinquantaine d'étendards flottaient ainsi dans l'air humide au-dessus des hommes d'armes d'Henry, mais ce n'était rien face au déploiement de soie des Français. D'après Thomas Evelgold, compter les bannières en attribuant un seigneur et une vingtaine d'hommes à chacune permettrait d'estimer le nombre des Français, mais même Hook, malgré son regard acéré, ne parvenait pas à les distinguer les uns des autres. Il y en avait tout simplement trop.

— Ces gueux sont des milliers, grommela Evelgold. Et vois tous ces maudits arbalétriers !

Les archers français étaient sur les flancs, mais en retrait des hommes d'armes.

— Attendez que je lance mon bâton ! ordonna un homme d'armes grisonnant monté sur un hongre souillé de boue, en levant un bâton enroulé d'une étoffe verte frangée d'or. C'est le signal pour tirer.

— Qui est-ce ? demanda Hook à Evelgold.

— Sir Thomas Erpingham.

— Qui est-il ?

— Celui qui lance le bâton.

— Je le lancerai fort haut ! cria sir Thomas. Ainsi !

Il le lança si vigoureusement qu'il tourbillonna dans la pluie au-dessus de sa tête et le manqua lorsqu'il retomba. Hook craignit que ce fût un mauvais présage.

— Va le chercher, dit Evelgold, et sois vif, mon garçon !

Horrocks ne pouvait courir, tant les sillons étaient profonds et remplis de boue, il rapporta néanmoins le bâton au chevalier qui le remercia et continua son chemin le long des troupes. Hook remarqua que son cheval peinait à avancer.

— Ils ont dû plonger le soc fort profond, dit Evelgold.

— Pour le blé d'hiver, il faut labourer plus profond, expliqua Hook.

— Jamais je n'ai eu à faire cela, dit Evelgold, qui était tanneur et avait été nommé vinténier auprès de sir John.

— Profond en automne et léger au printemps, dit Hook.

— Eh bien, cela épargnera à ces gueux de creuser nos tombes. Ils n'auront qu'à nous pousser dans ces tranchées et rabattre la terre par-dessus.

— Le temps se lève, dit Hook.

À l'ouest, au-dessus des remparts du petit château d'Azincourt qui pointait par-delà les arbres, le ciel s'éclaircissait.

— Au moins les cordes seront sèches et nous pourrions abattre quelques-uns de ces maudits avant qu'ils nous massacrent.

L'ennemi n'avait pas seulement davantage de bannières, mais aussi plus de musiciens. Les trompettes anglais jouaient des sonneries brèves, puis ils laissaient les tambours marquer la cadence, mais les trompettes français ne cessaient jamais. Ils déchiraient les oreilles des Anglais d'un vacarme porté par le vent. La plupart des soldats français étaient à pied, comme les Anglais ; mais sur chaque flanc, Hook aperçut nombre de chevaliers montés sur des destriers caparaçonnés et drapés de cottes d'armes brodées. Leurs cavaliers les échauffaient en les faisant aller et venir. Des lances se dressaient contre le ciel.

— Ces maudits vont bientôt déferler, dit Tom Scarlet.

— Peut-être, mais peut-être pas, dit Hook, partagé entre le désir que les Français s'élancent et que l'épreuve soit terminée, et l'envie d'être chez lui sain et sauf.

— N'encordez pas avant qu'ils arrivent, ordonna Evelgold aux archers de sir John.

Il répétait cela constamment, mais aucun des hommes ne semblait lui prêter attention. Des prêtres disaient la messe parmi les archers qui, un par un, venaient recevoir la communion et l'absolution. Le roi était ostensiblement agenouillé devant l'un de ses aumôniers au beau milieu des troupes. Il était passé une fois le long des lignes sur un petit cheval blanc, la couronne de son heaume brillant étrangement dans les premières lueurs de l'aube.

— Dieu est avec nous ! avait-il crié aux archers qui commençaient à s'agenouiller par déférence et qu'il avait fait relever aussitôt. Dieu est avec nous ! Ayez foi !

— J'aurais bien aimé que Dieu ait envoyé d'autres Anglais, osa lancer une voix.

— Certes non ! avait répondu le roi d'un ton enjoué. La providence de Dieu suffit ! Nous sommes suffisamment nombreux

pour accomplir Son œuvre !

Hook espéra que le roi avait raison et alla s'agenouiller devant le père Christopher qui portait un froc noir et une chasuble élaboussée de boue brodée de colombes blanches, croix vertes et des lions de Cornewaille.

— Mon père, j'ai péché, avoua Hook.

Et il confessa ce qu'il avait toujours tu : qu'il avait tué Robert Perrill et comptait bien assassiner Thomas Perrill et sir Martin. Il eut du mal à le dire, mais il était mû par la pensée, la quasi-certitude, qu'il vivait son dernier jour en ce monde. Les mains du père Christopher se crispèrent sur sa tête.

— Pourquoi as-tu commis ce meurtre ?

— Les Perrill ont tué mon grand-père, mon père et mon frère.

— Et maintenant, tu as tué l'un d'eux, dit sévèrement le prêtre. Nick, cela doit cesser.

— Je les hais, mon père.

— C'est un jour de bataille, et tu dois aller trouver tes ennemis, implorer leur pardon et faire la paix. D'autres le font, continua le père Christopher, voyant que Hook ne répondait pas. Tu devrais faire comme eux.

— J'ai promis de ne point le tuer durant la bataille.

— Cela ne suffit point, Nick. Veux-tu affronter le jugement de Dieu avec la haine dans ton cœur ?

— Je ne peux faire la paix avec eux, maintenant qu'ils ont tué Michael.

— Le Christ pardonna à Ses ennemis, Nick, et nous devons aussi L'imiter en cela.

— Je ne suis point le Christ, mon père, je suis Nick Hook.

— Et Dieu t'aime, soupira le père Christopher en faisant le signe de croix sur son front. Tu ne tueras aucun de ces deux hommes, Nick. C'est un commandement de Dieu, m'entends-tu ? Tu n'iras point dans cette bataille avec la haine dans ton cœur. Ainsi, Dieu posera un regard bienveillant sur toi. Promets-moi de ne pas penser au meurtre, Nick.

Après un long combat intérieur, Hook hocha brusquement la tête.

— Je ne les tuerai point, mon père.

— Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Tu le jures ?

Il y eut un long silence. Hook repensait à toutes ces années, à cette haine enfouie, à sir Martin et Tom Perrill qu'il détestait, puis il songea à ce qu'il allait devoir affronter en ce jour et sut qu'il n'irait au Ciel que s'il faisait cette promesse au père Christopher.

— Je le jure.

— Ta pénitence sera de bien tirer aujourd'hui, Nicholas Hook. Pour Dieu et pour ton roi. *Te absolvo*. Tes péchés sont pardonnés. Maintenant, regarde-moi. (Hook leva les yeux. La pluie avait enfin cessé. Il plongea son regard dans celui du prêtre qui tira un morceau de charbon de sa manche et écrivit sur son front.) Voilà.

— Qu'est-ce, mon père ?

— J'ai inscrit sur ton front *IHC Nazar*. Certains pensent que cela protège un homme d'une mort soudaine.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Au Nom du Christ, le Nazaréen.

— Faites-en de même pour Mélisande, mon père.

— Je le ferai, Hook, bien sûr. À présent, apprête-toi à recevoir le corps du Christ. (Hook prit le sacrement puis, comme l'avaient fait le roi et d'autres, il prit une pincée de terre humide et l'avalait avec l'hostie pour indiquer qu'il était prêt à la mort. Le geste signifiait qu'il se préparait à recevoir la terre tout comme elle le recevrait peut-être.) Dieu te bénisse, Hook.

— J'espère que nous nous reverrons quand tout sera fini, dit Hook en coiffant son casque par-dessus son camail.

— Je prie moi aussi pour cela.

— Ces mangeurs de merde vont bientôt arriver, grommela Will du Dale quand Hook rejoignit ses hommes.

Pourtant, les Français ne montraient nul désir d'attaquer. Ils attendaient, leurs rangs serrés remplissant presque tout l'espace entre les bois. Les hérauts anglais, resplendissants dans leurs livrées et portant leurs baguettes blanches, avaient rejoint les lignes ennemies, où ils avaient retrouvé les hérauts français et bourguignons, et formaient un groupe multicolore abrité à l'orée de la forêt près d'une mesure en ruine. Ils devaient observer la bataille ensemble et désigner à la fin le vainqueur.

— Allez, maudits gueux ! gronda un homme.

Mais les maudits gueux ne bougeaient pas. Leurs trompettes continuaient de hurler, mais les longues rangées d'acier ne bronchaient pas. Ils attendaient. Les destriers bardés se rassemblaient pour dissimuler les arbalétriers à l'arrière. Un bref rayon de soleil brilla sur eux, éclairant l'oriflamme, l'étendard rouge à trois pointes qui annonçaient que les Français ne feraient pas de prisonniers et tueraient tout le monde.

— Evelgold ! Hook ! Magot ! Candeler ! cria sir John Cornewaille. Venez ici tous les quatre ! (Hook suivit les trois autres sergents. C'était incroyablement pénible de marcher, car l'argile rougeâtre était devenue une boue gluante qui s'accrochait aux bottes. Ce l'était

encore plus pour sir John, qui portait les soixante livres de son armure de plates et les attendait à une quarantaine de pas devant les lignes.) Vous avez toujours voulu voir quelle allure avait votre armée, de la voir comme la voit l'ennemi. Regardez, à présent.

Hook se retourna vers l'armée crottée de boue et déguenillée. Son armée. Le centre était formé de trois bataillons, chacun d'environ trois cents hommes. Celui du milieu était commandé par le roi, celui de main droite par lord Camoys, et le gauche par le duc d'York. Entre chaque bataillon se trouvaient de petits groupes d'archers, qui étaient en plus vastes contingents sur chaque flanc. Ces deux groupes de flanc, avec leurs épieux, étaient disposés obliquement en avant afin de pouvoir tirer de biais.

— Que vont faire les Français ? interrogea sir John.

— Attaquer, grommela Evelgold.

— Attaquer qui et pourquoi ? demanda durement sir John. (Les quatre archers restèrent cois en contemplant leur petite armée, cherchant quelle réponse souhaitait sir John.) Réfléchissez ! Vous êtes français ! Vous demeurez en quelque manoir crotté et infesté de rats et souris. Que voulez-vous ?

— De l'argent, avança Hook.

— Alors qu'attaquerez-vous ?

— Les étendards, dit Evelgold.

— Si fait, car c'est là que se trouve l'argent. Ces maudits font flotter l'oriflamme, mais cela ne signifie rien. Ils veulent des prisonniers. Des riches. Ils veulent le roi, le duc d'York, le duc de Gloucester, ils me veulent moi, car ils veulent rançons ! Puisqu'il n'y a nul profit à massacrer des archers, ils attaqueront les hommes d'armes. Ils s'en prendront aux bannières, mais comme d'autres viendront sur vous, repoussez-les au centre de vos flèches. Voilà ce que vous ferez ! Parce que, au centre, c'est là que je les pourrai tuer !

— Si nous avons assez de traits, dit Evelgold.

— Épargnez-les ! Car si vous êtes à court, vous devrez combattre d'homme à homme et vous n'y êtes point entraînés, certes non.

— Vous nous avez enseigné, sir John, dit Hook en songeant à l'hiver passé, à combattre avec épées et haches.

— Tu l'es à demi, Hook, mais qu'en est-il des autres ? (Hook comprit que ses compagnons ne seraient pas de taille pour affronter les hommes d'armes français. Les archers étaient des tailleurs et cordiers, fumeurs, charpentiers, meuniers et bouchers. Des artisans qui avaient l'extraordinaire talent de bander la corde d'un arc d'if et d'envoyer une flèche mortelle. C'étaient des tueurs, mais ils n'étaient pas endurcis par les tournois, ni entraînés depuis l'enfance à la

discipline des lames. Nombre d'entre eux n'avaient d'autre armure qu'un gambison rembourré, et certains n'avaient même pas cette maigre protection.) Plaise à Dieu que les Français ne se jettent point sur eux !

Aucun des sergents ne répondit. Ils pensaient à ce qui arriverait quand les hommes d'armes français, ces fervêtu, viendraient les tuer. Hook frissonna et fut distrait par la vue de cinq cavaliers qui avançaient sous la bannière royale anglaise au-devant des lignes françaises.

— Que font-ils ? demanda Evelgold.

— Le roi les a mandés appeler à la paix, dit sir John. Ils exigeront que les Français cèdent la couronne à Henry et nous accepterons de ne point les massacrer en retour. (Incrédule, Evelgold resta bouche bée. Hook réprima un rire et sir John haussa les épaules.) Ils refuseront ces termes, et nous nous battons, mais cela ne signifie point qu'ils nous attaqueront.

— Vraiment ? demanda Magot.

— Puisqu'ils sont sur la route de Calais, peut-être devons-nous nous frayer un chemin au fil de l'épée.

— Mon Dieu... murmura Evelgold.

— Ils veulent que ce soit nous qui attaquions ? demanda Magot.

— Je le voudrais, si j'étais eux ! s'exclama sir John en se tournant vers l'ennemi. Ils ne veulent pas avancer plus que nous, mais ils n'en auront point besoin. Nous irons à eux. Nous devons atteindre Calais ou nous mourrons de faim ici. Dès lors, s'ils ne nous attaquent point, nous les attaquerons.

Hook tenta d'imaginer quel effort il faudrait pour traverser ces quatre cents toises de boue aussi glissante que gluante. *Que les Français attaquent*, se dit-il en frissonnant. Il avait froid et faim et il était épuisé. La peur l'assaillait et lui liquéfiait le ventre, et il n'était pas le seul.

— Il faut que j'aille dans le bois, dit-il.

— Si tu dois te soulager, que ce soit ici ! répliqua sir John, qui redoutait que les hommes, perdant courage, n'y restent pour s'y cacher. Personne n'ira dans les bois. Vous chiez où vous êtes !

— Et vous y mourrez, dit Evelgold.

— Et vous irez en enfer avec vos braies crottées, gronda sir John. Peu me chaut. Cette bataille n'est point perdue. N'oubliez pas que nous avons des archers et eux non.

— Mais nous n'avons point assez de flèches, protesta Evelgold.

— Alors que chacune compte, s'irrita sir John. Et toi, dit-il à Hook, ne peux-tu point éviter de faire sous le vent ?

— Pardonnez-moi, sir John.

— Au moins, tu peux chier. Songe à moi qui suis en armure. Je vous assure, vous ne sentirez point la rose une fois cette journée finie. Et une dernière chose : que personne ne prenne de prisonnier avant que j'en aie donné l'ordre.

— Vous croyez que nous prendrons des prisonniers ? s'étonna Evelgold.

— Oui, et si nous le faisons trop tôt, nous affaiblirons nos lignes. Vous devez combattre et tuer jusqu'à ce que ces gueux n'en puissent plus, et seulement alors vous pourrez chercher à rançonner. Evelgold, dis à tes hommes que nous festoierons avec les vivres des Français ce soir.

Ou bien nous mangerons ce qui nous sera servi en enfer, se dit Hook. Il retourna péniblement vers ses hommes. Leurs épieux, plus de deux mille sur le flanc droit, hérissaient le sol. Un homme pouvait se déplacer entre eux, mais nul destrier n'aurait pu s'y aventurer.

— Que voulait sir John ? demanda Will du Dale.

— Nous dire que nous mangerons les vivres des Français ce soir.

— Il croit qu'ils nous feront prisonniers ?

— Non, que nous serons victorieux.

Ses hommes eurent un rire amer. Hook l'ignora et observa l'ennemi. Le premier rang d'hommes d'armes à pied s'étendait sur tout l'horizon, hérissé de lances. Pourtant, personne ne bougeait et les Anglais attendaient. Les chevaliers français continuaient d'échauffer leurs chevaux et, comme les bêtes n'aimaient guère les sillons embourbés, beaucoup étaient partis dans les pâturages herbeux au-delà des bois. Le soleil montait derrière les nuages épars. Les émissaires du roi partis proposer la paix revinrent, et un peu plus tard le bruit courut un instant que les Français acceptaient de laisser passer les Anglais.

— S'ils ne veulent point se battre, dit Scarlet, peut-être veulent-ils rester ici toute la journée !

— Nous devons passer, Tom.

— Mon Dieu, nous n'avons qu'à fuir cette nuit et retourner à Harfleur.

— Le roi refusera.

— Pourquoi donc ? Il désire mourir ?

— Dieu est à ses côtés, dit Hook.

— Dieu aurait pu nous envoyer de quoi manger.

Les femmes apportèrent ce qu'elles avaient pu garder en réserve pour cette journée. Hook eut droit à une galette d'avoine.

— Partageons-la, proposa-t-il à Mélisande.

— Elle est pour toi, insista-t-elle. (Elle était un peu moisie, néanmoins Hook en mangea la moitié et lui donna l'autre. Ils burent de l'eau de la rivière qu'elle avait apportée dans une outre. L'eau avait un goût rance.) Ils sont si nombreux, dit-elle en contemplant l'armée ennemie.

— Ils ne bougent point.

— Que va-t-il advenir, alors ?

— Nous allons devoir les attaquer.

— Penses-tu que mon père est parmi eux ?

— J'en suis sûr.

Elle ne répondit rien. Ils attendirent. Encore et encore. Trompettes et tambour continuaient de sonner, mais les musiciens se fatiguaient et la musique manquait d'entrain. Hook entendit des rouges-gorges chanter çà et là dans les arbres dénudés qui se dressaient sur le ciel comme des potences. D'autres oiseaux voletaient et picoraient dans les sillons. Hook pensa à son village, aux vaches qu'on menait à traire, aux cerfs qui couraient dans les bois et aux feux que l'on allumait dans les maisons. Un brouhaha le fit revenir à la réalité et il vit que le roi, toujours monté sur son petit cheval blanc et accompagné seulement de son porte-étendard, s'était avancé devant les premières lignes. Il s'approchait des archers du flanc droit, et son cheval, gêné par la boue glissante, avançait précautionneusement. Le roi avait ôté son heaume couronné et la brise ébouriffait ses cheveux courts, le faisant paraître plus jeune que ses vingt-huit ans. Il arrêta sa monture à quelques pas des épieux, et les centeniers ordonnèrent à leurs hommes de se découvrir et de mettre un genou en terre. Cette fois, le roi accepta leur hommage et attendit que les deux mille cinq cents archers soient agenouillés.

— Archers d'Angleterre ! s'écria-t-il. (Un silence se fit.) Nous combattons aujourd'hui pour cause de ma querelle ! Notre ennemi me refuse la couronne que Dieu m'a accordée ! Aujourd'hui, les Français croient qu'ils nous humilieront ! Ils croient qu'ils me traîneront enchaîné devant les foules de Paris ! (Un murmure de protestation s'éleva parmi les soldats.) Notre ennemi a menacé de couper les doigts de tout Anglais qui tirera une flèche ! (Le murmure s'enfla en un grondement indigné, et Hook se rappela les doigts tranchés à Soissons qui avaient été le prélude du massacre.) De tout Gallois qui tirera une flèche ! continua le roi tandis qu'une vague d'acclamations s'élevait dans les rangs. Ils croient tout cela, mais ils ont oublié la volonté de Dieu. Ils ignorent saint George et saint Édouard qui veillent sur nous, et qui ne sont pas les seuls à nous offrir protection ! Aujourd'hui est la fête de saint Crépin et saint Crépinien, qui réclament vengeance pour

le mal qui leur fut infligé à Soissons. (Pour la plupart des archers, Soissons n'évoquait rien, ils écoutaient malgré tout avec attention.) Il nous a été dévolu d'exercer cette vengeance et vous devez savoir, aussi sûrement que je le sais, que nous sommes en ce jour les instruments de Dieu ! Le Seigneur est dans vos arcs et vos flèches, dans vos armes comme dans votre âme et votre cœur ! Dieu nous protégera et anéantira nos ennemis ! (Un murmure parcourut de nouveau la foule.) Avec votre aide et votre force ! Nous vaincrons aujourd'hui ! (Il y eut un bref silence, puis les archers poussèrent des vivats. Le roi attendit qu'ils décroissent, puis :) J'ai offert la paix à notre ennemi ! Je lui ai demandé de m'accorder ce qui me revient de droit en échange de la paix, mais il n'y a nulle paix dans son cœur ni merci dans son âme et c'est pourquoi nous sommes ici pour le jugement ! (Il se détourna un instant des archers et contempla le champ entre les deux armées.) Je vous ai amenés ici, continua-t-il, à ce champ de France, mais je ne vous y abandonnerai point ! Je suis, par la grâce de Dieu, votre roi, mais en ce jour je ne suis pas davantage ni moins que vous. Aujourd'hui, je combattrai pour vous et je vous confierai ma vie ! (Il leva la main pour interrompre les acclamations qui redoublaient.) Si vous trépassiez ici, il en sera de même pour moi ! Je ne serai point captif ! Mais je ne m'attends ni à mourir ni à être fait prisonnier, car je vous demande seulement de combattre pour moi aujourd'hui comme je combattrai pour vous ! (Il étendit la main d'un geste qui embrassa tous ses hommes. Son cheval se cabra, mais il le retint adroitement.) Aujourd'hui, nous combattons pour nos foyers, nos épouses, nos mères, pères et enfants. Pour nos vies, et pour l'Angleterre ! Aujourd'hui, nous sommes des frères ! Nous sommes nés en Angleterre, en pays de Galles, et je jure par la lance de saint George et la colombe de saint David que je vous ramènerai chez vous en Angleterre et en Galles avec une gloire nouvelle sur vos noms ! Combattez comme Anglais ! Je ne vous demande point davantage. Et je promets que je combattrai à vos côtés et pour vous. Je suis votre roi, mais aussi votre frère, et je jure sur mon âme immortelle que je n'abandonnerai point mes frères ! Dieu vous garde, mes frères !

Et sur ces mots, le roi tourna son cheval et alla faire le même discours à ses hommes d'armes.

— Par Dieu, dit Will du Dale, mais il pense vraiment que nous allons gagner !

Et à l'autre bout du champ, une rafale de vent souleva la soie rouge de l'oriflamme au-dessus des lances. Pas de prisonniers.

Et les Français ne bougeaient toujours pas. Les archers avaient fini par s'asseoir sur le sol détrempé. Certains même dormaient. Les prêtres continuaient d'apporter l'absolution. Le père Christopher écrivit sur le front de Mélisande le talisman du nom de Jésus.

— Tu resteras avec le convoi de l'intendance, lui dit-il.

— Je le ferai, mon père.

— Et garde ton cheval sellé, lui conseilla-t-il.

— Pour m'enfuir ?

— Pour t'enfuir.

— Et revêts le surcot de ton père, ajouta Hook.

— Je le ferai, promit-elle. (Elle le sortit de la besace qui contenait tous ses biens et le déplia.) Donne-moi ton couteau, Nick. (Elle prit la dague des archers, coupa une lanière d'étoffe au bas du vêtement et la lui tendit.) Tiens.

— Je dois la porter ?

— Bien sûr, répliqua le père Christopher. C'est ce que fait un soldat. Il porte les couleurs de sa dame.

Il désigna les hommes d'armes anglais qui portaient pour la plupart un mouchoir de soie ou une faveur à leur cou. Hook en fit autant et la prit dans ses bras.

— Tu as entendu le roi, dit-il. Dieu est à nos côtés.

— J'espère que Dieu le sait, répondit-elle.

— Je le prie également, dit le père Christopher.

Soudain, il y eut un mouvement. Non pas du côté des Français, mais d'un groupe d'hommes d'armes anglais qui étaient montés à cheval et passaient devant les premières lignes.

— Nous allons avancer ! cria l'un d'eux. Prenez vos épieux !

— Compagnons ! s'écria le roi en personne en se haussant sur ses étriers. Allons !

— Oh, mon Dieu... fit Mélisande.

— Retourne avec l'intendance, lui enjoignit Hook en extirpant son épieu de la terre gluante. Va, mon amour. Rien ne m'arrivera. Aucun Français ne peut me tuer.

Il n'en pensait pas un mot, mais il se força à sourire pour la rassurer. Son ventre se nouait. La peur le glaçait. Il se sentait fragile et faible, mais il parvint à dégager son épieu et le posa sur son épaule. Sans un regard pour Mélisande, il se mit en marche dans la boue épaisse comme tous ses compagnons. Ils avançaient à une lenteur pitoyable, pas après pas, au-devant des Français qui se contentaient de les regarder faire.

— Si ces maudits avaient un peu de raison, ils nous attaqueraient,

à présent, dit Evelgold.

— Peut-être vont-ils le faire, dit Hook.

Quelques cavaliers revenaient à présent vers les flancs de l'armée, mais ils ne semblaient pas se presser. Les trompettes ne changèrent pas leur sonnerie. Les Français paraissaient se satisfaire que les Anglais traversent tout le champ et les pensées de Hook s'entrechoquaient sous son crâne. Était-ce bien le roi qui était venu leur parler dans la nuit ? Il avait oublié de renforcer le milieu d'une de ses cordes. Et le roi, prierait-il vraiment pour Michael ? La mort serait-elle prompte ? Piers Candeler laissa échapper une bordée de jurons et ôta ses bottes pour faciliter sa marche dans le bournier. Hook se rappela l'archer qu'il avait pendu à Londres et se demanda si l'homme avait éprouvé la même peur quand il avait vu l'armée écossaise se précipiter pour la bataille sur la verte colline d'Homildon, puis il songea à tous les autres Anglais qui portaient un arc de guerre pour leur roi. Ils avaient combattu les Écossais, les Gallois, s'étaient battus entre eux et toujours, toujours, ils avaient combattu les Français, ceux-là mêmes qui ne bougeaient toujours pas. Leur immobilité le terrifiait. Ils avaient l'air de savoir que la petite armée anglaise ne pourrait que se jeter sur leurs lames.

Il se débarrassa à son tour de ses bottes et continua à avancer déchaussé. C'était bien plus simple.

— S'ils bougent, cria Evelgold, nous arrêtons, nous cordons nos arcs et nous plantons les épieux.

Les Français restaient immobiles. Hook voyait d'autres hommes qui rejoignaient l'armée depuis l'est. Sur les flancs, les hommes d'armes à cheval les observaient sans broncher, leurs lances dressées, certaines garnies de fanions. Leurs visières étaient relevées et Hook voyait leurs visages. Il était glacé, malgré la sueur qui ruisselait sur lui. Il portait un gambison rembourré par-dessus sa cote de mailles ; cela pourrait arrêter un coup d'épée, mais une lance transpercerait sans peine cette protection. Il essaya d'imaginer esquiver un coup de lance dans cette boue épaisse : ce serait impossible.

— Au pas ! ordonna une voix.

Les archers étaient trop en avant des hommes d'armes anglais qui, encombrés par leurs armures, peinaient à avancer. Pourtant, l'armée commençait à remplir l'espace entre les deux forêts. Le groupe de hérauts français, anglais et bourguignons avançait eux aussi vers les Français pour rester à mi-chemin des deux armées.

— Par le Christ crucifié, grommela Evelgold, mais jusqu'où veulent-ils nous faire aller ?

Une voix cria aux archers de planter leurs épieux. L'ennemi était

proche, à présent, à deux cents pas tout au plus, comme les cibles des tournois d'archerie, et Hook se rappela ces journées d'été avec jongleurs, montreurs d'ours et ale à volonté, quand les archers tiraient sous les acclamations de la foule.

Il enfonça sans peine son épieu dans le sol meuble. Comme l'ennemi ne bougeait toujours pas, il en profita pour affûter la pointe émoussée par les coups de hache, puis il sortit l'arc de son étui de cuir. Tout autour de lui, les archers faisaient de même. Il planta une poignée de flèches, pointes larges à main droite, pointes longues à main gauche, et posa un baiser sur le ventre de l'arc, là où le bois sombre joignait le clair. *Mon Dieu*, pria-t-il en silence avant de s'adresser à saint Crépinien. Son cœur était comme un oiseau pris au piège, il avait la bouche sèche et les jambes tremblantes, et les Français ne bougeaient toujours pas, et saint Crépinien ne lui répondait pas davantage.

Les archers étaient déployés. Leurs épieux ne formaient pas une ligne ininterrompue, mais ils s'étendaient sur un espace aussi vaste que la place du marché où Henry avait fait brûler et pendre les Lollards. Ils étaient espacés de deux pas, assez pour qu'un homme les franchisse, mais trop peu pour qu'un cheval manœuvre sans peine. Étant alignés sur plusieurs rangs, ceux de l'arrière ne pouvaient voir l'ennemi, mais cela n'avait pas d'importance, car à deux cents pas la dernière ligne devrait tirer en l'air pour atteindre les Français. Hook était en première ligne. Il vit Thomas Perrill enfoncer son épieu quelques pas à l'arrière sur sa droite. Sir Martin n'était nulle part en vue, et Hook se demanda si le prêtre n'était pas retourné au camp. Il craignit pour la sécurité de Mélisande, mais ce n'était pas le moment de songer à cela car Evelgold criait ses ordres.

Hook crut que l'ennemi se décidait enfin à avancer, mais les Français restaient sur leurs positions. Leur centre était occupé par une longue et épaisse rangée d'hommes d'armes à pied, en surcots éclatants et armures polies, flanquée de part et d'autre par deux énormes groupes de cavaliers armés de lances. Les étendards brillaient sur le ciel gris et en plein milieu, dans une forêt de bannières, flottait l'oriflamme rouge.

Hook scruta les rangs ennemis en quête du sire de Lanferelle, en vain. Mais il vit les armes. Épées, lances, haches, vouges, halberdes et masses d'armes, certaines hérissées de pointes. Il encocha une flèche, ferma les yeux, se campa fermement dans la terre glissante et adressa une prière fervente à saint Crépinien.

— Seigneur Jésus-Christ, dit Scarlet.

— Oh, mon Dieu... murmura Will.

Sir Thomas Erpingham, tête nue, juché sur son petit cheval, s'était avancé de quelques pas devant les lignes. Derrière, les hommes d'armes anglais attendaient, neuf cents sur quatre rangs, avec le roi au centre, resplendissant dans son armure étincelante et son casque couronné. Sir Thomas, revêtu d'un surcot vert frappé de la croix écarlate de saint George, tourna le dos aux Français et attendit.

— Sois avec moi en cet instant, dit Hook à saint Crépinien.

Mais le saint restait coi.

— En joue ! ordonna Evelgold.

Hook leva son arc, tira la corde de chanvre jusqu'à son oreille et sentit la puissance du bois qui se pliait. Il visa un cheval juste devant lui, sachant qu'il aurait de la chance s'il l'atteignait. À cinquante pas de moins, il aurait fait mouche à tout coup, mais là il était sûr de le manquer. Il retint la corde et son bras trembla. Cinq mille archers avaient bandé leurs arcs. Cinq mille flèches attendaient.

Une volée d'étourneaux s'éleva au-dessus des bois de Tramecourt dans un claquement d'ailes, comme un tourbillon de fumée noire qui disparut aussi vite qu'il avait surgi. Tout au long des lignes françaises, les visières se baissaient. Hook n'avait plus devant lui que des visages d'acier.

— Dieu soit avec nous... murmura un archer.

Sir Thomas lança son bâton vert si haut qu'il tournoya dans l'air humide. Le silence se fit sur le champ d'Azincourt, tandis que les franges d'or étincelaient.

— Tirez ! cria sir Thomas.

Le bâton retomba. Hook lâcha la corde. Les flèches volèrent.

Ce fut d'abord le claquement sec de cinq mille cordes comme des doigts courant sur la harpe du diable. Puis le soupir de l'air sur les plumes, comme le rugissement du vent, et deux nuages de flèches, tel un vol d'étourneaux, montèrent dans le ciel gris. Tout en saisissant une autre flèche, Hook les vit comme flotter un bref instant en atteignant le ciel avant de retomber.

C'était la Saint-Crépin en Picardie. Pendant un instant, ce fut le silence. Puis les flèches frappèrent, avec un claquement d'acier sur l'acier, comme l'averse de Satan.

Et le premier cri de douleur de la journée s'éleva. Celui d'un cheval qui se cabra, une flèche dans la croupe, et désarçonna son cavalier. Ce fut le signal que suivirent d'autres chevaux, puis tous les cavaliers éperonnèrent leurs montures et, alors que la cavalerie chargeait, les lignes françaises poussèrent une immense clameur :

— *Saint Denis ! Montjoie* !*

— Saint George ! cria dans les rangs anglais une voix que reprirent toutes les autres ! Saint George !

Et la clameur monta dans le ciel avec les sonneries des trompettes, tandis que la deuxième flèche de Hook prenait son essor.

Ghillebert, seigneur de Lanferelle, était en première ligne. C'était l'un des huit mille hommes d'armes à pied formant le premier des trois bataillons français. À son côté pendait une longue épée de guerre, à son épaule une masse d'armes hérissée de pointes et dans ses mains une lance de frêne courte de sept pieds à pointe de fer. Il portait une armure de plates polie sous son surcot au soleil et faucon, et il était coiffé d'un camail et d'un casque italien, la visière relevée, pour voir l'ennemi et son armée ridiculement petite.

Les Français étaient bouillonnants. Henry d'Angleterre avait osé faire marcher sa pitoyable armée de Normandie en Picardie, pensant pouvoir humilier son ennemi en paradant insolemment avec ses bannières sur les terres de France, et à présent il était pris au piège. Lanferelle, qui regardait l'ennemi depuis l'aube, l'avait estimé à seulement un millier d'hommes d'armes, un chiffre si ridiculement mince qu'il avait refait deux fois son calcul. Un millier d'hommes d'armes étaient face à trois bataillons français comptant chacun au moins huit mille hommes d'armes. Mais il y avait aussi les deux ailes anglaises. Les archers.

Des milliers, trop nombreux pour qu'il puisse les compter, même si les éclaireurs avaient avancé entre quatre mille et huit mille hommes. Ces archers qui portaient le long arc d'if et des carquois de flèches à pointe d'acier capables de transpercer la meilleure armure de la chrétienté. La sienne était façonnée de courbes afin de les dévier, mais un coup bien placé pouvait être fatal. Et c'est pourquoi Ghillebert, le seigneur de l'Enfer, le sire de Lanferelle, ne partageait pas l'enthousiasme bouillonnant de ses compagnons. Il ne doutait pas un instant que les hommes d'armes français puissent massacrer les hommes d'armes anglais ; mais avant d'atteindre cette minuscule troupe, il faudrait endurer les flèches.

Dans la nuit, pendant que les autres buvaient, le sire de Lanferelle était allé trouver un astrologue, un homme de Paris réputé pour lire l'avenir. L'homme, barbu et grave, drapé dans un manteau noir bordé de fourrure, après maints gémissements et soupirs, lui avait déclaré qu'il ne voyait rien d'autre que la gloire.

— Tu tueras, mon seigneur, lui avait-il dit. Tu tueras encore et

encore, et tu remporteras gloire et richesses.

Et en quittant la tente sous la pluie battante, Lanferelle s'était senti vide.

Il tuerait encore et encore, il n'en doutait pas ; cependant son ambition n'était pas de massacrer l'Anglais, mais de le capturer... et au centre même de la ligne ennemie, sous la plus haute des bannières, se trouvait le roi d'Angleterre. Il suffisait de faire Henry prisonnier pour que son royaume mette des années à rassembler sa rançon. Les Français en étaient impatients. Il y avait aussi dans l'armée anglaise des ducs royaux et de grands seigneurs : un seul pouvait enrichir son gêôlier au-delà de ses rêves les plus insensés.

Mais entre ces rêves et la réalité, se dressaient les archers. Et Ghillebert de Lanferelle connaissait la puissance de l'arc d'if.

C'est pourquoi, lorsque les Anglais avaient entrepris leur longue et laborieuse avancée sur le champ entre Tramecourt et Azincourt, Lanferelle avait crié au connétable que le moment était venu d'attaquer. Les Anglais, gênés par leur marche, n'étaient plus en formation de bataille, mais une bande désorganisée peinant dans les traîtres sillons ; et Lanferelle, voyant le désarroi des archers, avait enjoint au maréchal Boucicault et au connétable d'Albret de lancer la cavalerie.

Les cavaliers, de part et d'autre des lignes françaises, étaient des gaillards montés sur des destriers masqués et bardés de fer. Ils avaient pour tâche de charger les archers sur les flancs et de les massacrer sans pitié ; mais nombre d'entre eux étaient partis échauffer leurs montures dans les prairies au-delà des bois, et ceux qui restaient se contentaient d'observer l'ennemi.

— Ce n'est pas à moi d'en décider, avait répondu Boucicault.

— À qui, alors ?

— Pas à moi, avait sèchement répondu le maréchal.

Et Lanferelle avait compris que Boucicault redoutait les archers autant que lui.

— Pour l'amour du Christ ! cria Lanferelle en voyant qu'aucun ordre ne venait. Qui nous mène ?

Personne n'avait adressé aux Français un discours passionné avant la bataille, contrairement à Henry. Qui parlait alors pour la France ? Ni le connétable ni le maréchal ne commandaient l'immense armée. Cet honneur semblait revenir au duc de Brabant, ou peut-être au jeune duc d'Orléans, qui venait d'arriver et regardait l'ennemi avancer en supputant sans doute le montant des rançons à venir. Le duc semblait se contenter de regarder les Anglais avancer péniblement vers leur destin, et c'est ainsi que nul ordre ne fut donné aux cavaliers.

Lanferelle regarda, incrédule, les Anglais arriver à portée de flèche. Les Français avaient des arbalétriers, et même une poignée d'hommes capables de manier l'arc d'if, et jusqu'à de petites bombardes prêtes et chargées, mais les cavaliers se tenaient immobiles devant eux. L'arbalète avait une portée plus longue que l'arc, mais les hommes ne pouvaient tirer, alors que les archers anglais les criblaient de flèches. *Mon Dieu*, pensa Lanferelle, *c'est là folie*. Les archers auraient déjà dû être dispersés et massacrés, mais ils avaient eu le temps d'avancer à portée de flèche et de planter leurs épieux.

— Mon Dieu, murmura-t-il, elle entre, se dévêt, s'allonge sur la couche et écarte les jambes, et nous n'agissons point.

— Messire ? demanda son écuyer.

— Visières ! cria Lanferelle sans relever.

Il se retourna pour vérifier que ses seize hommes d'armes avaient obéi avant de baisser la sienne. Il fut aussitôt plongé dans l'obscurité. Un instant plus tôt, il avait même aperçu le cercle d'or du casque d'Henry d'Angleterre ; mais à présent s'était rabattu sur ses yeux un volet de fer percé de vingt minuscules trous, pas assez larges pour laisser passer la pointe d'une flèche, ni pour voir véritablement.

Pourtant, il vit le cavalier solitaire surgir des lignes anglaises et le bâton vert voler dans les airs, et il entendit l'ordre de tirer. Il baissa la tête en entendant le sifflement des flèches et serra les dents quand elles frappèrent.

Ce fut un fracas terrible quand les milliers de pointes s'enfoncèrent dans l'acier des armures. Un homme poussa un cri de douleur et Lanferelle sentit un choc sur son épaule droite. Bien que déviée, la flèche eut suffisamment de force pour le déséquilibrer, puis il en sentit une deuxième frapper sa lance. À l'arrière, un imprudent qui avait gardé sa visière relevée gargouilla quand une flèche tombée du ciel s'enfonça dans sa bouche et lui traversa la gorge. L'homme tomba lentement à genoux et vomit une giclée de sang. D'autres flèches s'enfoncèrent dans la terre ou ricochèrent sur des armures. Un cheval poussa un hennissement et se cabra non loin de lui.

— *Saint Denis ! Montjoie* !* s'écrièrent les Français.

Et Lanferelle, tournant brusquement la tête sous son heaume, distingua les cavaliers qui s'élançaient. Un autre ordre jaillit du milieu de l'armée sous l'oriflamme, et le premier bataillon tout entier se précipita vers l'ennemi en poussant son cri de ralliement. Lanferelle pouvait à peine bouger, mais il parvint à dégager son pied de la boue et à avancer. Ce n'étaient qu'hommes de boue et d'acier, sans visage, marchant lourdement vers les Anglais qui poussaient des hurlements comme des démons enragés à la poursuite d'âmes chrétiennes.

Et la deuxième averse de flèches tomba. La pluie diabolique crépita et d'autres cris s'élevèrent. Et les Français, enfin, attaquèrent.

Les cavaliers furent les premiers. Hook vit un cheval se dresser sur ses jambes et renverser son cavalier avant de disparaître dans la meute qui chargeait, lances baissées, en poussant son cri de guerre. Des mottes de terre volèrent sous les énormes sabots tandis que les cavaliers pressaient leurs montures.

Toute la finesse d'une charge de cavalerie consistait à partir lentement, en rangs serrés, genou contre genou, afin qu'une ligne compacte de lourds chevaux s'abatte en même temps sur l'ennemi. C'est seulement à la dernière minute qu'un homme pouvait lancer sa bête au galop, mais le sol était si détrempé et la pluie de flèches si soudaine que les cavaliers éperonnèrent instinctivement leurs montures pour y échapper. Personne n'avait donné l'ordre : ce fut plutôt cette première averse de traits qui déclencha la charge. Trois cents cavaliers attaquèrent l'aile droite anglaise, et moins encore se portèrent sur la gauche. Il aurait dû y avoir un millier de chevaux de part et d'autre, mais la plupart étaient restés à l'arrière à échauffer leurs bêtes.

Et les archers continuèrent de tirer.

Hook prit des flèches à large pointe. Elles étaient vaines sur l'armure, mais elles pouvaient percer les bardes rembourrées qui protégeaient le poitrail des chevaux. Et à mesure que l'ennemi approchait, les flèches étaient tirées de plus en plus droit, ne perdant aucune force et s'enfonçant directement dans les chevaux qui chargeaient. L'espace d'un instant, Hook crut qu'elles manquaient leur but, mais un cheval s'effondra dans une gerbe d'éclaboussures avec cavalier et lance, puis le cheval suivant trébucha à son tour. Il continua de tirer et le monde se remplit de la clameur des hommes piétinés, des sabots et des flèches, tandis que les chevaux continuaient de tomber les uns sur les autres en entraînant leurs cavaliers.

Les archers tiraient vite. Les trois cents cavaliers n'avaient guère de distance à parcourir, mais la boue les ralentissait et, dans la minute qu'il leur fallut pour parvenir sur l'aile droite anglaise, quatre mille flèches s'étaient déjà abattues sur eux. Pourtant, seuls les deux premiers rangs anglais tiraient, tandis que les rangs suivants continuaient de lancer leurs flèches vers le ciel.

Pourtant, quelques-uns atteignirent les lignes anglaises.

— Arrière ! crièrent les centeniers.

Les premiers rangs des archers reculèrent pour laisser leurs

épieux face à l'ennemi et continuèrent de tirer. Leurs visières baissées, les cavaliers ne voyaient guère et leurs montures, coiffées de chanfreins, étaient presque aussi aveugles qu'eux. La charge fondit sur l'ennemi et s'empala sur les épieux qui déchiraient les poitrails tandis que les flèches criblaient les cavaliers. Chevaliers et bêtes s'effondraient dans un désordre d'acier et de lances, tandis que les archers les achevaient à coups de hache.

La charge s'était terminée sur les épieux et la première attaque française se soldait par un échec. Les cavaliers devaient disperser les archers, mais les flèches avaient accompli leur cruelle besogne et les épieux avaient empêché les survivants d'aller plus loin. Quelques hommes d'armes tournaient déjà bride, poursuivis par des flèches, tandis que des chevaux sans cavaliers, rendus fous de douleur, chargeaient leurs propres lignes. Un homme, plus brave que jamais, avait jeté sa lance et tiré son épée en essayant de manœuvrer son cheval entre les épieux, mais la bête criblée de traits tomba à genoux, pendant qu'une flèche transperçait la poitrine du cavalier qui resta là, affalé sur un cheval agonisant, sous les huées des archers.

C'était étrange, songea Hook, que la peur se soit envolée. À présent, l'excitation courait dans ses veines et une voix aiguë l'encourageait dans sa tête. Il retourna à son épieu et prit une flèche. Les cavaliers étaient partis, vaincus par les flèches, mais le gros de l'attaque française continuait. À pied, car un fantassin en armure est moins vulnérable aux flèches qu'un cheval. Ils avançaient sous leurs bannières éclatantes, mais leurs rangs étaient désorganisés par les chevaux paniqués qui fuyaient aveuglément et les chargeaient. Des hommes tombèrent et furent piétinés. Hook tira flèche sur flèche, et d'autres archers se joignirent à lui, mais l'ennemi continuait d'avancer. Toute la grande noblesse de France était dans le bataillon de tête. Huit mille hommes d'armes à pied contre neuf cents.

Puis une bombarde française tira.

Mélisande priait. Ce n'était pas vraiment conscient, mais plutôt une supplication muette et désespérée qu'elle adressait vainement au ciel gris.

L'intendance, qui devait suivre l'armée sur le plateau, était presque entièrement restée aux alentours du village de Maisoncelles, où le roi avait passé la majeure partie de la nuit. Les chariots royaux étaient gardés par dix hommes d'armes et vingt archers jugés trop malades ou infirmes pour combattre. Le père Christopher y avait amené Mélisande, lui affirmant qu'elle serait plus en sûreté qu'avec les

quelques chevaux de bât amenés à l'arrière du champ de bataille, puis il avait écrit sur son front les mystérieuses lettres, *IHC Nazar*.

— Cela te protégera, lui avait-il promis.

— Écrivez-le aussi sur le vôtre, avait dit Mélisande.

— Dieu me tient dans le creux de Sa paume, mon enfant, avait-il souri en se signant. Et Il te préservera. Mais tu dois rester ici, tu y seras plus à l'abri.

Il l'avait laissée avec les autres épouses d'archers entre les deux charrettes vides qui avaient contenu les flèches, s'était assuré que sa jument était là et sellée, puis il avait pris l'un des chevaux de sir John et était remonté vers le champ de bataille. Elle l'avait regardé s'éloigner puis s'était mise à prier. Les autres épouses faisaient de même.

Sa prière prit lentement forme. Commenant comme un cri incohérent, elle s'était forcée à choisir soigneusement ses mots pour s'adresser à la Vierge. Nick est un brave homme, dit-elle à la Mère du Christ, mais comme il est parfois âpre et coléreux, aidez-le à être fort et à survivre. Qu'il ait la vie sauve. Voilà ce qu'elle voulait : que son époux vive.

— Que ferons-nous si les Français arrivent ? demanda Matilda Cobbold.

— Nous fuirons, dit une autre femme.

Au même instant s'éleva un rugissement depuis le plateau. Elles venaient d'entendre le cri de guerre de saint George, mais à cette distance ce n'était qu'un grondement et elles comprirent que quelque chose devait se passer là-bas.

— Dieu nous garde, dit Matilda.

Mélisande ouvrit sa besace pour prendre le surcot de son père, mais elle vit aussi l'arbalète que Nick lui avait offerte trois mois plus tôt et s'en saisit.

— Tu te battras seule ? demanda Matilda.

Mélisande sourit, mais elle ne sut que répondre. Elle était si inquiète et effrayée de savoir que ce qui se passait là-bas déciderait du cours de sa vie et qu'elle-même était impuissante. Elle pouvait seulement prier.

— Monte là-haut, ma petite, dit Nell Candeler, et tire sur ces maudits.

— Elle est encore armée, s'étonna Mélisande. Je ne l'ai jamais tirée. (Elle contempla l'arbalète, se rappelant le jour où Matt Scarlet était mort, quand elle avait pointé l'arme sur son père. Elle n'avait jamais remarqué qu'elle était restée armée depuis ce jour. Elle faillit appuyer sur la gâchette mais la rangea brusquement dans sa besace et

en sortit le surcot. Elle regarda le vêtement éclatant, tentée de l'enfiler, mais sentit soudain qu'elle ne pourrait porter les couleurs de l'ennemi alors que Nick se battait, puis une autre certitude l'envahit : elle ne reverrait jamais Nick si elle était tentée de porter les couleurs de son père. Elle devait les jeter.) Je vais à la rivière, dit-elle.

— Tu peux pisser ici, dit Nell.

— Je veux marcher.

Elle prit sa lourde besace et descendit au sud, loin des armées et de l'intendance. Elle passa près des bêtes de somme qui paissaient. Elle se disait qu'elle jetterait le surcot dans la Ternoise et le regarderait dériver ; mais comme la rivière des Épées se trouvait trop loin, elle se contenta d'un torrent grossi par les pluies de la nuit. Il coulait à travers l'enchevêtrement de petits champs et forêts au sud du village. Elle s'accroupit au bord sous les saules jaunis. Elle ferma les yeux et présenta le surcot à deux mains comme une offrande.

— Veille sur Nick, pria-t-elle. Laisse-lui la vie.

Et sur ces mots, elle jeta l'étoffe et la regarda s'éloigner au fil de l'eau. Plus loin elle irait, se dit-elle, plus Nick serait protégé.

Puis la bombarde française tira et l'explosion qui résonna dans toute la vallée lui fit tourner la tête vers le nord. Et là, elle vit sir Martin, ses cheveux gris collés sur son crâne maigre, un sourire narquois sur les lèvres.

— Bonjour, petite dame, dit-il avidement.

Mélisande ne pouvait appeler personne à son secours.

Elle était seule. Un nuage de fumée s'éleva sur l'horizon.

— Toute seule, dit sir Martin. Nous ne sommes que toi et moi.

Il émit un gargouillement en guise de rire, troussa son froc et descendit vers elle.

La bombarde tira en vomissant sa fumée au-dessus du flanc gauche de l'armée française.

Hook vit le boulet s'élever au-dessus du champ sans le reconnaître. L'espace d'un instant, ce ne fut qu'une forme noire et fugitive qui fondait sur lui, puis la détonation déchira le ciel, faisant s'envoler en piaillant les oiseaux. Le boulet fracassa le crâne d'un archer à quelques pas de lui dans une gerbe de sang et d'éclats d'os, puis continua en laissant une traînée sanglante pour s'écraser à deux cents pas dans la boue derrière les lignes anglaises, manquant de peu les destriers des hommes d'armes gardés par des pages.

— Par le Christ ! fit Tom Scarlet, horrifié, en regardant son arc éclaboussé de cervelle.

- Continue de tirer, dit Hook.
- Mais as-tu donc vu ? s'exclama Scarlet.

Ce que Hook voyait, c'étaient des chevaux morts ou agonisants, des cavaliers terrassés et, derrière eux, une masse de fantassins qui fondaient sur eux. Les carreaux sifflaient autour de lui, mais très peu d'arbalétriers français étaient assez bien placés pour viser correctement. Leur troupe était dans le bataillon de l'arrière, trop loin pour assurer le tir, et la plupart ne voyaient même pas l'ennemi. Pis encore, lorsque le premier bataillon français se déploya entre les bois de Tramecourt et d'Azincourt, ils perdirent entièrement de vue les Anglais et cessèrent le tir.

Le premier bataillon français s'étendait sur tout l'espace entre les arbres, mais comme les bois se resserraient, le champ formait un entonnoir. Bien que les rangs des Français fussent bien décimés, les soldats étaient à l'étroit et les flèches continuaient de pleuvoir sur eux.

Hook tirait sans relâche. Il avait déjà épuisé une gerbe de flèches et en réclama d'autres. Des pages ne cessaient d'en apporter régulièrement, mais il en fallait des centaines de milliers. En effet, cinq mille archers pouvaient tirer soixante mille traits à la minute et, lorsque la cavalerie avait chargé, ils avaient multiplié les tirs. Certains continuaient, mais Hook ralentit. Plus l'ennemi se rapprochait, plus les flèches étaient mortelles, et il se contentait d'user de pointes larges.

Ces flèches ne pouvaient en aucun cas percer une armure, mais l'impact suffisait à renverser un homme, et chaque chute désorganisait la troupe et la ralentissait. Les Français devaient lutter non seulement contre la boue mais aussi contre cette incessante pluie de traits qui claquaient sur l'acier comme une bourrasque. L'ennemi se trouvait encore à cent cinquante pas et Hook vit que ses bannières étaient chacune percées d'une dizaine de flèches. Il visa un homme en surcot jaune et sa flèche le renversa. Les cordes vibraient tout autour de lui et, sous le ciel noir de traits, les lignes ennemies se resserraient encore. Dépités de ne pouvoir tirer, plusieurs archers anglais remontèrent, se déployèrent le long des taillis du bois de Tramecourt et commencèrent à faire pleuvoir leurs flèches sur le flanc des Français.

Les plus braves cherchaient à atteindre les Anglais au plus vite, tandis que les plus prudents reculaient derrière eux pour se protéger. Hook vit les hommes d'armes se regrouper en trois troupes qui se dirigeaient vers les étendards des trois bataillons anglais. Ce seraient hommes d'armes contre hommes d'armes, les Français espérant sans doute faire trois percées sanglantes dans les lignes anglaises. Et quand cette ligne de neuf cents hommes serait dispersée, il régnerait un

chaos mortel. Hook jeta un coup d'œil au nord, redoutant que le resserrement du bataillon français permette aux arbalétriers ennemis de tirer, mais les archers français semblaient avoir reculé, comme s'ils perdaient tout intérêt à ce combat.

Hook retrouva l'homme en surcot jaune ; il encordait une autre flèche quand il vit l'homme tomber à genoux. Les flèches perçaient à présent à cette distance, et Hook continua de tirer tandis que les ennemis tombaient les uns après les autres. Autour de lui, les hommes réclamaient des flèches. Il lui en restait une douzaine. Les Français étaient à moins de cent pas, mais l'averse se tarissait à mesure que les archers étaient à court. Il les épuisa l'une après l'autre et cria pour qu'on lui en apporte. Mais il n'en restait plus qu'entre les mains des hommes de l'arrière, qui épargnaient leurs tirs. À présent, les archers étaient réduits au rôle de spectateurs, entre leurs épieux, à quelques pas de l'avant-garde française. Ils avaient accompli leur tâche. Il incombait maintenant aux hommes d'armes anglais de poursuivre le combat. Tandis que les Français, libérés des flèches, poussaient un grand cri à l'unisson et se précipitaient sur eux.

Le sire de Lanferelle était capable de sauter sur sa monture revêtu de toute son armure ; il lui arrivait même de danser avec, pas seulement parce que les femmes adoraient les hommes en tenue guerrière, mais pour montrer qu'il était plus élégant et souple en armure que la plupart des hommes quand ils n'en portaient pas. Pourtant, là, il parvenait à peine à bouger. Chaque pas était un combat contre la boue poisseuse. Par endroits, il s'enfonçait jusqu'à mi-mollet et n'avait nul point d'appui pour libérer son pied ; il parvenait néanmoins à avancer, s'appuyant parfois sur son plus proche compagnon pour s'extirper de la boue. Il tentait de marcher dans les sillons remplis d'eau, car c'est là que le sol était le plus ferme, mais il y voyait à peine par les trous de sa visière close. Et il n'osait la relever, car les flèches ne cessaient de claquer et crépiter tout autour de lui. Il reçut en plein front un trait qui lui rejeta la tête en arrière, et il serait tombé à la renverse si l'un de ses hommes ne l'avait retenu. Une autre frappa son plastron, déchirant une bonne longueur de son surcot et éraflant l'acier avec un bruit suraigu. Son armure résista aux deux coups, mais d'autres furent moins chanceux. Régulièrement, au milieu de l'averse métallique, s'élevait un cri ou un appel à l'aide. Lanferelle ne voyait personne tomber, il entendait seulement les hurlements et sentait que l'attaque perdait sa cohésion, car des hommes se massaient depuis main gauche, où volaient la plupart des flèches, et resserraient

la formation. Il fut lui-même tellement poussé contre son compagnon qu'il eut le bras droit coincé. Il tournait la tête de part et d'autre pour tenter de distinguer les alentours. Les Anglais, eux, avaient leurs visières relevées, remarqua-t-il. N'étant pas menacés par les flèches, ils pouvaient voir la bataille.

Il haletait sous son heaume. Il s'estimait robuste, mais il était à bout de souffle à force de patauger dans cette glu épaisse. La sueur ruisselait sur son visage. Il trébucha et s'affala près du cadavre d'un homme d'armes. Deux de ses hommes le relevèrent, mais à présent couvert de boue il tenta vainement d'essuyer sa visière dont quelques trous étaient obstrués. *Contente-toi d'avancer*, se répéta-t-il. Plus près, le massacre pourrait commencer et il avait confiance en ses capacités. Peut-être n'était-il pas fait pour patauger dans la boue, mais c'était un tueur et, dans un dernier effort, il essaya de se dégager de la cohue afin d'avoir l'espace suffisant pour se servir de ses armes. Il tourna de nouveau la tête, scrutant les alentours par les quelques trous encore libres et vit, droit devant lui, la grande bannière aux armes royales de l'Angleterre impudemment frappées du lys français. Celles-là étaient à lambel d'argent, chaque pendant chargé de trois besants de gueules, brochant sur le tout, et il reconnut l'écu d'Édouard, duc d'York. Il ferait un bon prisonnier, songea-t-il. La rançon pour un duc royal ferait de lui un homme riche, et cette perspective donna une nouvelle force à ses jambes épuisées. À présent, il grondait. Les lignes anglaises étaient proches.

— Es-tu avec moi, Jean ? cria-t-il à son écuyer.

— Oui ! s'écria celui-ci.

Janferelle avait l'intention de frapper de sa lance et, l'ennemi repoussé, d'abandonner cette arme encombrante pour user de la masse d'armes qu'il portait à l'épaule. Et si elle se rompait, il prendrait quelque arme de rechange parmi celles que portait son écuyer. Il éprouva une brusque exaltation. Il avait survécu jusqu'ici, essuyé l'averse de flèches, et allait porter sa lance à l'ennemi, quand soudain une pointe droite se ficha dans l'un des trous de sa visière et déchira l'acier en entaillant son nez et sa joue, manquant de peu son œil et projetant sa tête en arrière.

Brusquement, il pouvait voir par la déchirure causée par la flèche, qu'il arracha d'une main. Il ne voyait guère, mais il aperçut juste devant lui le duc d'York à quelques pas. Il serra sa lance, respira un bon coup et poussa son cri de guerre. Il chargea péniblement, hurlant à pleins poumons, dans un mélange de fureur contre cet ennemi impudent et d'exaltation d'avoir survécu aux flèches. Il était arrivé au cœur de la bataille.

Sir John Cornewaille était lui aussi en proie à la fureur. Depuis le jour où l'armée avait débarqué en France, il avait été l'un des chefs de l'avant-garde. Il avait mené la brève marche sur Harfleur, combattu au premier rang lors de l'assaut de cette cité entêtée, puis mené l'armée depuis la Seine jusqu'à ce borbier en Picardie, et à présent un parent du roi, le duc d'York, avait reçu le commandement de l'avant-garde. Et ce pieux duc, selon sir John, n'était pas un chef de taille à inspirer les hommes.

Pourtant, le duc commandait et sir John, à quelques pas sur sa droite, ne pouvait que se plier à son autorité. Cela ne l'empêcherait pas de donner ses consignes à ses hommes quand les Français déferleraient sur eux. Il observait l'approche des hommes d'armes qui piétinaient dans la boue, ébahi devant l'averse de flèches qui tombait de part et d'autre pour blesser et tuer. Aucun des Français n'avait sa visière relevée : ils étaient à demi aveugles et empêtrés dans la boue, et sir John les attendait de pied ferme avec lance, vouge et épée.

— Écoutez ! brailla-t-il à ses hommes. Quand ils viendront sur nous, ils feront les derniers pas en courant, parce qu'ils veulent nous frapper de toutes leurs forces. Ils veulent en finir avec cette bataille. Sur mon ordre, nous reculerons de trois pas ! C'est bien compris ?

Il savait que ses hommes lui obéiraient, tout comme ceux de William Porter. Il les avait entraînés à cette manœuvre. L'ennemi allait se précipiter en pensant planter ses javelots droit sur le visage ou l'entrejambe des Anglais ; mais si ceux-ci reculaient brusquement, ce ne seraient plus que coups d'épée dans l'eau. Et à ce moment, lorsque l'ennemi serait déséquilibré, sir John contre-attaquerait. Après avoir donné sa consigne, il éprouva cependant un instant de doute. Peut-être était-il dangereux de reculer sur un terrain aussi traître, mais il estimait que l'ennemi courait beaucoup plus le risque de glisser et tomber que ses hommes. Ils étaient disposés en trois rangs qui passaient à six à l'endroit où la grande compagnie du duc d'York était rassemblée autour de son seigneur. Le duc, l'expression inquiète, ne s'était pas retourné quand sir John avait crié. Il avait continué de regarder droit devant lui, la pointe de son épée du meilleur acier de Bordeaux posée sur le sol.

— Quand ils arriveront pour frapper, répéta sir John en guettant une réaction du duc, leurrez-les en reculant ! Et quand ils hésiteront, attaquez !

Le duc ne broncha pas davantage et continua de fixer la horde française en débandade. Les flancs se repliaient vers le centre pour

échapper aux flèches, et les premiers se précipitaient vers les bannières anglaises qui étaient la promesse d'extravagantes rançons. Pourtant, si désorganisé qu'il fût, c'était encore un bataillon complet, huit fois plus nombreux que les hommes d'armes anglais. C'était une troupe hérissée de lances et de lames, une vague d'acier grondante qui semblait se soucier des flèches à peine moins qu'un taureau ignore une nuée de taons. Certains tombèrent, faisant chaque fois trébucher les suivants, et sir John les regardait se pousser et s'entrechoquer. Certains se battaient pour être les premiers, avides de gloire ; d'autres hésitaient à porter le premier coup, mais tous, il le savait, convoitaient rançons, richesses et triomphe.

— Dieu soit avec toi, John, dit sir William Porter en se rapprochant de lui.

— Je crois qu'il nous apportera la victoire, répondit sir John.

— J'aurais préféré qu'il nous donne mille hommes d'armes de plus.

— Tu as entendu le roi, répliqua sir John. Ne regrettez pas d'être en petit nombre, car pourquoi vouloir partager la victoire ? Nous sommes anglais ! Serions-nous seulement la moitié encore, nous serions suffisamment pour massacrer ces merdeux enfantés par des putains !

— Dieu nous aide... murmura sir William.

— Fais comme je dis, répondit sir John sans s'émouvoir. Laisse-les venir à toi, recule, puis frappe. Le premier homme abattu fera obstacle aux suivants. M'entends-tu ?

Sir William hocha la tête. Les deux armées étaient maintenant assez proches pour que chacun puisse distinguer les cottes d'armes des autres, mais celles des Français étaient tellement souillées de boue et déchirées par les flèches qu'elles étaient illisibles.

— Ensuite, tue le suivant, continua sir John. N'use point de ton épée, elle est inutile en pareil combat. Martèle-les de ta vouge, assomme-les, tranche-leur les jarrets, fracasse leurs crânes. Et le troisième ne pourra t'atteindre sans trébucher sur deux cadavres.

— Je préférerais user de ma lance, répondit sir William.

— Alors plante-la dans les visières, qui sont le défaut de leur cuirasse. Enfonce-la et que le gueux souffre ! (Les Français n'étaient plus qu'à cinquante pas. Les tirs de flèches avaient presque cessé. Les archers postés à mi-chemin entre les bataillons s'apprêtaient à combler les rangs des hommes d'armes, afin que les lignes anglaises restent compactes. Ils tirèrent leurs dernières flèches en attendant l'ordre de se rabattre.) Nous sommes sur trois rangs, continua sir John, et eux sur au moins vingt. Ceux de l'arrière pousseront ceux de l'avant sur

nos lames. (Il eut un sourire carnassier.) Et nous avons l'esprit clair, William, car nous n'avons point bu de vin, alors que je gage que leur armée en est imbibée. Dieu est avec nous, William.

— Le crois-tu ?

— Si je le crois ? s'esclaffa sir John. Je le sais ! Maintenant, préparez-vous !

La clameur des cris de guerre de l'ennemi enfla. À main gauche, une masse se précipitait vers la bannière du roi. Sir John vit l'oriflamme écarlate et cruelle flotter au sommet de son mâât, puis il oublia le symbole, car l'ennemi venait de faire un dernier effort. Leurs lances étaient brandies, prêtes à frapper.

— Saint Denis ! Montjoie ! Montjoie !

Et les Anglais hurlaient comme des chasseurs fondant sur leur proie.

— Maintenant ! cria sir John.

Sir Martin poussa si violemment Mélisande qu'elle tomba entre les arbres sur la berge de la rivière.

— Voilà, dit-il. Reste là comme une gentille fille. Non ! cria-t-il. (Il leva la main alors qu'elle tentait de s'enfuir à quatre pattes et elle s'immobilisa, terrifiée. Il sourit de ses chicots jaunâtres.) J'ai une dague quelque part, dit-il en fouillant sa bourse. J'en suis sûr. Et une bonne lame, qui plus est. Oh, la voici ! s'extasia-t-il en brandissant la courte dague. Pose une lame sur ta gorge, dit le saint livre, si tu es homme d'appétit, et je le suis, oh, oui, mais je ne veux point trancher ta jolie gorge, ma fille. Cela gâche tout de répandre du sang. Sois donc sage, reste allongée là comme une gentille fille et ce sera promptement fait. (Il éclata de rire et s'assit à califourchon sur elle.) Mais je crois qu'il faut que tu sois nue. Car dans la nudité est la vérité. Telles sont les paroles de Notre Seigneur et Sauveur.

Il avait inventé cela de toutes pièces, mais il trouvait que cela avait une allure assez solennelle. Il posa une main sur les seins de Mélisande. Elle gémit. Il sourit et elle vit dans ses yeux l'étincelle de la démente. Elle osait à peine bouger, car le couteau était tout près de sa gorge, mais elle parvint à empoigner sa besace et la tira lentement vers elle.

— Et qu'est-ce qui nous sépare de l'amour du Christ ? demanda-t-il d'une voix rauque. Dis-le-moi ? C'est la question que nous posent les Saintes Écritures, ma fille ! Qu'est-ce qui nous sépare, toi et moi ? Ni les tribulations, dit la parole de Dieu, ni la détresse, ni la persécution, ni la faim. M'entends-tu, ma fille ?

Mélisande hocha la tête tout en cherchant à tâtons l'ouverture de la besace.

— Les paroles de Dieu, ma petite, continua-t-il, écrites pour conforter notre âme par le très saint Paul lui-même. Ni le danger ni l'épée ne nous éloigneront de l'amour du Christ, pas plus, dit l'apôtre, que la nudité !

Et il fendit l'étoffe de sa robe d'un coup de lame avant de la déchirer et de découvrir ses seins.

— Oh, mon Dieu. Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu... s'extasia-t-il. La nudité ne t'éloignera point de l'amour du Christ, mon enfant, car telle est la promesse des Écritures. Tu seras heureuse de mon avènement. Tu y trouveras joie.

Il s'était écarté pour continuer de déchirer le vêtement, puis il contempla avec révérence son corps pâle. Mélisande resta immobile, une main dans sa besace.

— Nous allions nus, mon enfant, avant que la femme apporte le péché en ce monde. Et il n'est que justice que la femme soit punie

pour ce premier péché. N'en conviens-tu point ? (Une rafale de vent apporta la rumeur de la bataille, et le prêtre se détourna un instant. Mélisande en profita pour chercher dans la besace les carreaux empennés de cuir et s'immobilisa lorsqu'il se retourna vers elle.) Ils s'amuse à leurs petits jeux là-haut, reprit-il. Ils aiment se battre, oh, oui, mais les Français seront victorieux ! Ils sont milliers ! Ton Nick tombera, ma fille, sous l'épée du Français. Et toi aussi tu es française, n'est-ce pas ? Une bien jolie petite Française. Je regrette seulement que ton Nick ne sache jamais que je t'aurai punie pour tes péchés, mais c'est la volonté du Seigneur. Mon Thomas périra sans doute aussi et c'est bien pitié, car je l'aime, mais j'ai d'autres fils. Peut-être m'en donneras-tu un ? sourit-il en retroussant laborieusement son froc. Je ne mourrai point. Les Français ne tueront point un prêtre, car ils ne veulent point aller en enfer. Et si tu es bonne avec moi, mon enfant, tu ne mourras point non plus. Tu vivras et tu auras mon enfant. Peut-être l'appellerons-nous Thomas ? Bien ! Écarte-moi ces cuisses !

Mélisande ne bougea pas, mais il la força à coups de pied.

— Notre Henry a mené ses hommes dans les latrines du diable, et maintenant tous vont connaître le trépas. Et comme il n'y aura plus que toi et moi, tu ferais bien d'être aimable avec moi. (Il releva son froc et sourit.) C'est beauté, n'est-ce pas ? À présent, ma petite, accueille-le, ajouta-t-il en lui écartant les cuisses de ses genoux. Cela fait si longtemps que je désire cela. (Il s'appuya sur une main, tout en gardant de l'autre la lame posée sur sa gorge.) Nous n'avons point besoin de cela, dit-il en arrachant le crucifix et la bourse qui pendaient à son cou. Cela ne fait que nous encombrer. (La bourse tomba avec un tintement qui le fit sourire.) C'est de l'or français, ma fille, que j'ai trouvé à Harfleur, et si tu es sage je t'en donnerai un peu. Car tu seras sage, n'est-ce pas ? Sage et gentille comme une bonne petite fille ?

Mélisande enfonça la main dans sa besace et trouva ce qu'elle cherchait.

— Je serai gentille, dit-elle d'une voix étranglée.

— Oh, mais que oui, croassa sir Martin en reposant la lame sur sa gorge. Tu le seras assurément.

Sir John recula. Deux pas suffirent. Au premier abord, il crut qu'il avait donné l'ordre trop tôt, puis il craignit que ce fût trop tard, car ses pieds étaient aspirés par la boue, mais il parvint à se libérer et à reculer. En face, les Français poussèrent un cri, pensant que leur ennemi prenait la fuite, et ils furent déséquilibrés dans leur élan par leurs lances qui frappèrent le vide. C'est l'instant que sir John choisit

pour riposter.

Il enfonça sa lance dans l'entrejambe du premier venu. Comme celles des Anglais, les lances françaises étaient raccourcies, mais davantage, et elles ne pouvaient atteindre aussi loin. Il vit son adversaire se plier en deux et s'effondrer, et il porta un nouveau coup.

Les Français, qui avaient frappé dans le vide, trébuchèrent. Ils étaient épuisés et ne parvenaient plus à se dégager du borbier, tandis que les coups des Anglais les renversaient. De part et d'autre de sir John, des hommes étaient tombés à genoux. Il en attaqua un premier, puis il lâcha sa lance et tendit la main droite derrière lui.

— Vouge !

Son écuyer lui tendit son arme. Et le massacre commença.

Une lance le frappa au crâne. Sa visière était relevée et le Français avait voulu l'atteindre aux yeux, mais la pointe dévia sur le heaume et sir John avança d'un pas, leva sa vouge et l'abattit sur le casque de son assaillant qui s'écroula. Puis sir John se campa fermement sur ses jambes et commença à choisir ses victimes.

Les Français étaient déjà bien mal en point. Leur premier rang était presque entièrement tombé dans un enchevêtrement sanglant de corps et de lances éparses, et les rangs suivants qui devaient les enjambrer se retrouvaient nez à nez avec des haches, des masses d'armes et des lances. Cela n'aurait eu aucune importance si les Français avaient pu prendre le temps de franchir les obstacles, mais la masse qui les suivait les poussait inexorablement vers leur destin.

— Tuez-les ! Tuez-les ! clamait sir John, en proie à l'ivresse de la bataille et à la joie sans mélange du guerrier, cuirassé, armé et invincible.

Et il assenait force coups de masse autour de lui. Peu d'armes pouvaient transpercer une armure, mais le simple poids de la masse suffisait à assommer un homme ou le laisser infirme. Les Français lui semblaient avancer avec une pénible lenteur, alors qu'il se sentait doué d'une agilité divine, terrassant l'un tout en prévoyant déjà comment les deux suivants tomberaient sous ses coups. Les rangs français portaient des armes courtes – masses, épées et haches –, mais ils n'avaient pas le temps de s'en servir qu'ils étaient précipités sur les cadavres et accueillis par les lames des Anglais. Les corps étaient si nombreux qu'ils finissaient par gêner même les mouvements de sir John. Les Anglais menaient l'offensive. Neuf cents hommes en attaquaient huit mille, mais les neuf cents pouvaient avancer en regardant où ils mettaient les pieds, sans craindre que les rangs suivants ne les poussent en avant.

— Venez ici, maudits ! Je vous attends ! hurlait sir John.

Il riait. En cet instant, l'idée ne l'effleurait même pas que certains Français puissent convoiter le renom que leur vaudrait la mort ou la capture de sir John Cornewaille. Ils avançaient et tombaient, victimes de la boue et des obstacles qu'ils ne pouvaient voir, puis ils arrivaient devant une hache qui s'abattait impitoyablement sur eux.

— Serrez les rangs ! beugla-t-il en s'assurant qu'il y avait bien un homme à main gauche et sir William à main droite.

Il fallait combattre épaule contre épaule pour n'offrir à l'ennemi aucune occasion de percer la ligne, et les hommes d'armes de sir John combattaient comme il le leur avait appris. Ils avaient enjambé les premiers cadavres français et leur deuxième ligne soulevait les visières pour enfoncer leur lame dans les yeux et les gorges des blessés afin qu'ils ne puissent se relever. Les Français poussaient des hurlements en voyant la lame plonger, se tortillaient dans la boue et mouraient un par un dans d'horribles convulsions. Et pourtant, d'autres continuaient d'accourir pour finir égorgés, fracassés ou embrochés. Certains, s'estimant à l'abri des flèches, avaient relevé leur visière, et sir John enfonça la pointe de sa vouge dans un visage, tandis que sir William en perçait d'autres de sa lance et choisissait ses victimes en grondant, lui qui était d'ordinaire un homme calme et renfermé.

— C'est le sang de Dieu, William ! lui cria sir John. Mais c'est de la joie !

Le fracas ne cessait pas. Acier contre acier, hurlements et cris de guerre. Les Français étaient tombés si nombreux qu'ils formaient une barricade impossible à franchir sans éviter les lames anglaises. Les sillons se remplissaient de sang et des hommes tombés se noyaient dans la boue. Sir John prenait lui aussi des coups, mais ils étaient trop faibles, jusqu'au moment où un Français parvint à lui assener un coup de hache dont la violence lui fut épargnée parce que le manche se brisa. Sir John poussa un cri de défi et abattit sa hache sur les jambes de l'homme qu'il trancha net aux genoux. Ses hommes et lui faisaient une percée dans les rangs français. Sur sa gauche, sans qu'il puisse le voir, le duc d'York mourut.

L'assaut français avait d'abord frappé l'avant-garde anglaise. Une centaine d'hommes étaient morts dans ce combat avant que l'oriflamme parvienne jusqu'aux hommes d'Henry, et parmi les premiers se trouvait Ghillebert, seigneur de Lanferelle. Les Anglais sur sa gauche avaient reculé au moment de la charge, mais le duc d'York et ses hommes étaient restés sur leur position en brandissant leurs lances.

— Lanferelle ! cria-t-il en attaquant.

Il tenait à ce que l'Anglais connaisse le nom de son agresseur. Ce

n'était pas le lieu pour faire montre de la courtoisie des tournois ou de ses talents d'escrimeur. C'était le lieu où l'on tranche, embroche et tue, où l'on cloue l'ennemi de peur.

— Cédez ! cria-t-il au duc qui avait rabattu sa visière et qui, pour toute réponse, lui donna un coup d'épée.

Lanferelle abattit sa masse d'armes sur son épaule, l'accrocha et le fit tomber en avant de tout son long !

— Il est mien ! hurla Lanferelle.

Et c'est alors que la joie de la bataille le gagna avec l'exultation du combattant qui domine son ennemi. Il se dressa au-dessus du duc, un pied posé sur son dos, et tua quiconque essayait de le sauver. Quatre de ses hommes d'armes le secondaient.

— Je veux l'étendard ! cria Lanferelle. (Il trouvait que la grande bannière ducale ferait bel effet dans son manoir, suspendue sous les solives noircies de suie de sa galerie, afin que le duc, devenu son prisonnier, soit condamné à la voir chaque jour.) Viens mourir ! cria-t-il au porte-étendard.

Mais les Anglais mirent l'homme en sûreté et fondirent sur Lanferelle, qui esquivait et ripostait, tout en criant à ses hommes de défendre ses arrières, faisant goûter de sa masse quiconque osait l'approcher. Lanferelle estima qu'il pourrait, avec ses quatre compagnons, fendre la mince ligne anglaise et les mener jusqu'à l'arrière-centre anglais. Et pourquoi ne pas capturer le roi aussi ?

— En avant ! s'écria-t-il.

Malheureusement, il trébucha sur les cadavres et, le temps qu'il se reprenne, un brusque assaut anglais le priva de sa chance de percer : il n'eut d'autre choix que de reculer.

Il laissa le duc d'York face contre terre dans la boue. Le duc, assommé et piétiné, s'était noyé dans une flaque de sang, et à présent les Anglais avançaient par-dessus sa dépouille pour s'emparer de Lanferelle et de sa bannière au soleil et faucon. Lanferelle les repoussait de vifs coups d'épée. Il ignorait que le duc était mort, regrettant seulement de l'avoir perdu, puis il vit à main gauche une autre bannière s'enfoncer dans les rangs français et pensa que la rançon pour le lion de gueules rampant couronné d'or de sir John Cornewaille l'enrichirait suffisamment.

— Avec moi ! cria-t-il en taillant son chemin vers sir John.

Loin à main droite, une furieuse bataille faisait rage autour des quatre bannières du roi. Des dizaines de Français convoitaient l'honneur de capturer le souverain, mais ils devaient affronter les mêmes horreurs que leurs compagnons. Englué dans la boue et décimé par les flèches, leur premier rang était rapidement tombé sous les

coups de haches et de masses des gardes du corps du roi. Mais ils continuaient leur avance et une lance française transperça la braconnière d'Humphrey, duc de Gloucester et frère cadet du roi, qui s'effondra dans les sillons. Des Français se précipitèrent pour le capturer, mais Henry se dressa devant son frère blessé et, son épée à deux mains, tint tête à l'ennemi. Il combattait avec l'épée, car il la considérait comme l'arme royale ; et si elle le désavantageait face à des hommes armés de masses et de vouges, il s'en gaussait, car il savait que Dieu était avec lui. Il l'éprouvait dans son cœur, il sentait qu'il lui donnait sa force et qu'il le protégeait, même lorsqu'une masse s'abattit sur son heaume et l'aveugla presque. L'une des fleurs d'or en fut arrachée et son casque cabossé ; mais l'acier ne s'étant pas brisé et le rembourrage de cuir ayant amorti une bonne partie du choc, Henry plongea son épée dans le flanc de son attaquant en poussant son cri de guerre.

Henry d'Angleterre était rempli de la joie de Dieu. Jamais de toute sa vie il ne s'était senti aussi proche de Dieu et il eut presque pitié de ces hommes qui venaient se faire tuer, car ils étaient occis par Dieu. Son garde du corps se tenait à ses côtés, et ensemble ils abattirent dix-huit Français qui, la veille seulement, avaient solennellement juré de trucider ou de capturer le souverain d'Angleterre. Liés par leur serment, ces hommes s'étaient avancés de concert et à présent ils étaient morts ensemble. Leurs cadavres gisaient, entremêlés, et empêchaient d'avancer ceux qui cherchaient encore la gloire en capturant un roi. Un Français beugla un défi en brandissant sa masse, et le roi lui enfonça son épée en plein visage. Un autre brandit sa lance vers lui.

— Saint George ! s'écria Henry en sentant la puissance divine courir dans ses veines.

Par la visière relevée, Henry vit la peur dans les yeux du Français, puis une imploration muette quand il lui arracha sa lance, mais Dieu ne voulait nulle merci pour les ennemis d'Henry et le roi lui fendit le crâne d'un coup d'épée.

Et la ligne anglaise tenait bon. Par endroits, elle avait été repoussée par le poids des hommes d'armes qui attaquaient ; mais elle ne se rompait pas, désormais protégée par des remparts de cadavres et de mourants. Ailleurs, elle faisait des percées dans la formation française. Et l'ennemi, incapable de forcer son avance, commença à déborder sur les flancs. Où les archers étaient à court de flèches.

La voix était lointaine et amusée, comme si celui qui parlait se moquait bien du destin de Nicholas Hook.

— Ils viennent sur nous, Nick, dit Tom Scarlet d'une voix étranglée.

Les archers avaient reculé derrière les premiers rangs d'épieux et virent les hommes d'armes enfoncer la ligne anglaise. À présent, cet ennemi qui avait été jusqu'ici repoussé s'avançait vers eux.

— Nous pouvons combattre ou mourir, dit Hook.

Il jeta son arc, devenu inutile puisqu'ils n'avaient plus de flèches.

« Alors bats-toi », dit la voix.

Et Hook se rendit compte que c'était saint Crépin, le plus dur des deux frères, qui lui parlait.

— Tu es là ! s'écria-t-il dans un mélange d'émerveillement et d'étonnement.

« Bien sûr que nous sommes là, répondit saint Crépin avec agacement. Nous sommes là pour nous venger ! Alors combats-les, sottard ! Qu'attends-tu ? Accomplis l'œuvre de Dieu, par le Christ ! Massacre ces maudits gueux ! »

Hook trembla de peur. Un Français s'avançait en titubant vers les épieux, le bras gauche inerte sous sa spallière brisée et ensanglantée.

— Que devons-nous faire, Nick ? demanda Scarlet.

— Tuez-les ! s'écria Hook en prenant sa vouge sur son épaule. Tuez tous ces misérables ! Par saint Crépin, tuez-les !

Son exhortation ranima les archers qui poussèrent un grand cri et se glissèrent entre les épieux pour affronter le flanc français. Les archers étaient armés de haches, épées et masses. La plupart étaient pieds nus, aucun n'avait de jambières et peu d'entre eux pouvaient s'offrir un plastron, mais dans la boue ils étaient capables de se mouvoir plus vite que leurs adversaires.

— Tuez-les ! clama Evelgold, dont le cri fut repris par d'autres archers encore.

Dans l'air flottaient une sauvagerie, un désir de tuer ces hommes qui avaient juré de couper les doigts des archers. Et Gallois comme Anglais, leurs bras endurcis par les années à l'arc, ils allèrent massacrer la noblesse de France.

Hook laissa à son sort l'homme blessé et s'attaqua à un colosse en surcot écarlate. Son premier coup lui aurait valu le mépris de sir John s'il l'avait vu, et le géant l'esquiva avant de frapper de sa lance. Il le manqua, et Will du Dale assena sur son heaume un coup de masse qui le terrassa. Geoffrey Horrocks s'agenouilla sur lui, souleva sa visière et y enfonça sa dague. Hook renversa d'un coup de vouge un homme en surcot noir et blanc qu'un autre archer acheva d'un coup de masse. Les

Français, embourbés, pouvaient à peine bouger pour les éviter, et leurs coups se perdaient dans le vide à chaque esquive agile des archers.

Ce fut une bagarre comme il y en avait dans les tavernes. Comme le jeu de balle-au-pied de Noël, quand les hommes de deux villages se rencontraient dans une mêlée de coups de pieds et de poings et de crocs-en-jambe. Mais cette partie se jouait avec du plomb et de l'acier. Deux ou trois archers attaquaient un homme, le faisaient trébucher ou l'assommaient, puis un troisième l'achevait au sol d'un coup de poignard au visage. Le plus rapide était de viser l'œil et les Français imploraient la pitié en voyant la lame plonger et leur cri mourait quand elle atteignait la cervelle. Et durant tout ce temps, les trompettes anglaises sonnaient dans le vacarme d'acier et de cris.

C'était l'heure de la vengeance. Hook se battait en se rappelant Soissons. Il savait que les deux saints étaient avec lui. C'était leur fête et en ce jour ils rendaient à la France chaque coup qu'elle avait porté à leur ville. Il y avait tant de morts et de blessés français que Hook devait les enjamber pour atteindre ses prochains adversaires. Tom Scarlet, le robuste Will Sclate et Will du Dale l'accompagnaient et d'autres archers se joignirent à eux en hurlant comme des démons. Une épée s'abattit sur Hook, mais le coup fut amorti par sa cotte de mailles et son haubergeon, et Sclate terrassa l'homme d'un coup de hache. Hook en abattit un autre et Will lui ouvrit la cuisse d'un coup de hache. Les archers étaient couverts de boue et de sang, pieds nus et hurlants : leur peur s'était changée en rage.

Un chevalier français, resplendissant dans son surcot de drap d'or, esquiva le coup de Scarlet et riposta avec sa masse pour écraser l'insolent archer, mais Hook lui assena un coup de hache qui fendit son gorgerin et acheva l'homme à terre. Un hurlement d'agonie remplit le ciel au-dessus du champ ensanglanté d'Azincourt.

Puis un Français, qui portait un ruban bleu à son cou et un lion d'argent sur son heaume, mit un genou en terre et ôta son gantelet droit pour le tendre à Hook. Celui-ci était à quelques pas et allait abattre sa vouge sur le lion étincelant, quand il comprit ce que demandait l'homme.

— Prisonniers ! cria-t-il en arrachant le gant. Ôte ton heaume, ordonna-t-il à l'homme.

Personne n'avait encore donné l'ordre de faire des prisonniers, et sir John, avant la bataille, avait insisté : il n'y aurait nul prisonnier tant que le roi n'aurait pas déclaré cette bataille gagnée, mais Hook s'en moquait. Les Français se rendaient.

De plus en plus nombreux, ils brandissaient leur gantelet. Leurs

heumes demeurèrent dans la boue tandis que les Anglais les emmenaient.

— Que faisons-nous d'eux ? demanda Will du Dale.

— Lie-leur les mains, répondit Hook. Use de cordes d'arcs !

Le premier bataillon français battait en retraite, à présent. Trop nombreux étaient les morts, et les survivants n'avaient plus assez de cœur pour un combat qui avait rempli les sillons de sang. Hook, appuyé sur sa vouge, vit un archer en surcot bleu souillé de sang qui frappait les blessés à coups de vouge.

— C'est comme casser des œufs ! criait-il en fendant les crânes malgré les supplications.

Hook n'eut pas la force de s'interposer. L'homme semblait n'avoir en tête que l'envie de tuer et s'acharnait encore, alors même que ses victimes étaient déjà mortes. Un mastiff aboya auprès de son maître et subit le même sort.

— Tu voulais me couper les doigts ! hurla-t-il au cadavre en le déchiquetant. Eh bien, c'est moi qui te trancherai le vit !

— Mon Dieu, dit Tom Scarlet, qui avait le visage couvert de sang, tout comme son haubergeon, et les jambes souillées de boue.

Le point le plus avancé de l'assaut des Français était marqué par un amoncellement de cadavres. Leur premier bataillon avait battu en retraite devant l'horreur et les Anglais ne les avaient pas pourchassés. Les hommes étaient épuisés. Les prisonniers étaient emmenés derrière les lignes, où Anglais et Gallois se dévisageaient, comme étonnés d'être encore en vie. Puis d'autres trompettes sonnèrent et Hook vit apparaître le deuxième bataillon français, aussi imposant que le premier. Le combat allait devoir reprendre.

— Ils mourront tous là-bas, ricana sir Martin, par vingtaines ! Tu es probablement déjà veuve, à présent. Car j'ai ouï dire que tu étais mariée. Pourquoi, ma fille ? Le mariage est pour les gens de bien, et non pour les mangeurs de brouet comme Hook, mais peu importe à présent. Tu es veuve ! Mais quelle belle veuve ! Reste tranquille, ma fille, reste tranquille ! « Le maître de chaque femme est l'homme », c'est ce que disent les Saintes Écritures, la parole sacrée du Seigneur. Aussi m'obéiras-tu. Qu'est-ce que cette tache noirâtre sur ton front ? demanda-t-il soudain.

— Une bénédiction, dit Mélisande.

Elle avait enfin trouvé un carreau et tentait de le glisser à tâtons sur l'arbalète ; mais l'arme étant dans le sac, elle peinait à trouver le mécanisme. Sir Martin, toujours agenouillé entre ses cuisses, se

pencha vers elle. Un filet de bave coulait de sa bouche.

— Cela ne me plaît point, dit-il en retirant sa main d'entre ses jambes pour l'effacer. Tu dois être jolie pour moi. Et tu ne restes point tranquille, ma fille ! Voudrais-tu que je te frappe ?

— Je ne bouge point, dit Mélisande.

En réalité, elle se contorsionnait désespérément pour essayer de se dégager. Sir Martin renonça à effacer le signe sur son front et glissa sa main entre ses cuisses. Mélisande poussa un cri qui arracha un sourire mauvais au prêtre.

— La femme est la gloire de l'homme. Ainsi parle le Tout-Puissant. Faisons donc un enfant.

Il lui sembla que le carreau était en place, mais elle ne pouvait attendre de s'en assurer. Elle tira à elle le sac alors que sir Martin se redressait afin de pouvoir entrer en elle.

— *Ave Maria*, psalmodia-t-il tandis que Mélisande glissait le sac entre son ventre et le sien et appuyait sur la gâchette.

Rien n'arriva. L'arbalète était restée longtemps armée sans servir dans son sac et le mécanisme avait dû rouiller. Une goutte de bave s'écrasa sur sa joue tandis qu'elle appuyait de nouveau. Cette fois, le cliquet céda et libéra la corde, l'arc vibra cruellement et le carreau d'acier fendit l'étoffe du sac.

Sir Martin sembla soulevé en l'air. Il la contempla bouche bée en ouvrant de grands yeux. Puis il poussa un hurlement de sanglier qu'on châtre. Une giclée de sang tiède jaillit de son bas-ventre et ruissela sur les cuisses de Mélisande. Elle se contorsionna de plus belle tandis que sir Martin s'agrippait vainement en hurlant aux lambeaux de son froc comme si ce geste avait pu le sauver. Mélisande réussit à lui échapper en lui abandonnant sa robe, et il se recroquevilla sur la berge détrempée en gémissant et en se débattant.

— Tu vas mourir, lui dit Mélisande en se penchant sur lui. Perdre tout ton sang et mourir. Et pendant tout ce temps, je rirai.

Un autre cri s'éleva. Il provenait du village et Mélisande vit des inconnus dans le convoi d'intendance. Elle en vit d'autres courir vers les chariots, et des gens descendre le long de la rivière. C'étaient des gens du cru, armés de houes et de haches, des paysans en quête de pillage. Un homme l'aperçut et se dirigea vers elle avec la même expression avide qu'elle avait vue sur le visage de sir Martin.

Et Mélisande était nue. Elle se rappela alors le surcot. Elle jeta un dernier regard à sir Martin qui agonisait dans d'atroces souffrances, ramassa d'un geste vif sa besace et la bourse d'or du prêtre, puis elle sauta dans l'eau.

Le sire de Lanferelle se répandit en jurons. À ses pieds, un homme à la visièrre cabossée et ruisselant de sang haletait et gémissait, la jambe droite tranchée.

— Un prêtre, supplia l'homme. Pour l'amour de Dieu !

— Il n'y a point de prêtres, répondit Lanferelle avec irritation. (Il avait jeté sa masse, jugeant qu'une vouge serait une arme plus vicieuse – et il faudrait l'être pour tirer une victoire de ce qui tournait au désastre. Les Français, épuisés par leur marche dans la boue et à demi aveuglés par leurs visièrres baissées, avaient été des victimes faciles pour les hommes d'armes anglais. Seulement, ceux-ci ne pouvaient étendre leurs rangs trop peu fournis pour remplir l'espace entier entre les deux bois. Sur chaque flanc se trouvaient les archers qui, apparemment, n'avaient plus de flèches.) Nous prendrons à main gauche, ordonna-t-il en baissant sa visièrre déchiqetée.

Aucun de ses hommes ne répondit. Le premier bataillon français avait reculé d'une vingtaine de pas et les Anglais n'avaient pas suivi. Les deux armées étaient épuisées et les hommes s'appuyaient sur leurs armes pour reprendre haleine. Entre les deux s'entassait un amas de corps et de fer, certains étaient morts, d'autres seulement blessés. Les armures étaient entaillées, ruisselant de sang et de boue. Les Anglais avaient ramassé les bannières tombées pour les rapporter fièrement là où leurs prisonniers étaient rassemblés. L'oriflamme, qui clamait la résolution impitoyable de la France, avait disparu.

Voyant l'ennemi se passer des outres d'eau et de vin, Lanferelle se sentit soudain la gorge desséchée.

— Où est le vin ? demanda-t-il à son écuyer.

— Je n'en ai point, mon seigneur. Vous ne m'avez pas demandé d'en prendre.

— Dois-je te dire aussi quand tu dois pisser ? Par le Christ, que tu empestes ! Te serais-tu conchié ?

L'écuyer hocha piteusement la tête. Il n'était pas le seul dans ce cas, mais le mépris de Lanferelle lui cuisait.

— Nous prenons à main gauche ! cria de nouveau Lanferelle. (N'ayant pas réussi à atteindre sir John, il s'était mis en tête de s'en prendre aux archers trop légèrement armés. Certes, ils avaient masses et vouges, mais c'était toujours mieux que de les voir avec leurs arcs d'if et leurs flèches de frêne. Il les réduirait en pièces et, les épieux contournés, il prendrait les hommes d'armes anglais à revers.) Cette bataille n'est point perdue ! s'écria-t-il. Elle n'a point même commencé ! Ils n'ont plus de flèches, nous pouvons donc les occire ! Vous m'entendez ! Les occire !

Des trompettes sonnèrent au nord. Le deuxième bataillon français, ses armures encore resplendissantes et ses bannières intactes, avançait à pied dans le borborygme piétiné par les chevaux et les huit mille hommes du premier assaut. Il passa devant le petit groupe de hérauts qui continuaient à observer la bataille depuis les bois de Tramecourt. Les renforts, soit huit mille autres hommes, allaient atteindre le champ de bataille d'un instant à l'autre.

Lanferelle, qui ne voulait pas finir écrasé par les siens, avança vers le flanc des hommes d'armes français. Il avait onze hommes avec lui et cela suffirait pour se frayer un chemin parmi les archers. S'ils y parvenaient, d'autres se joindraient à eux.

— Ces maudits archers ne sont point entraînés au combat, dit-il à ses hommes. Ce sont des artisans ! Des tailleurs et des vanniers qui savent à peine se servir d'une hache ! Aussi, ne les attaquez point. Laissez-les s'épuiser, puis esquiviez et tuez. Est-ce entendu ?

Les hommes acquiescèrent. Ils comprenaient, mais la terre était empuantie de sang, l'oriflamme avait disparu et une douzaine de grands seigneurs de France étaient morts ou perdus. Lanferelle savait que cette victoire ne viendrait que lorsque ses hommes commenceraient à y croire. Il allait donc leur donner cette foi en franchissant la ligne anglaise, et il apporterait un triomphe à la France.

Voyant approcher l'assaut, les Anglais se redressèrent et reprirent leurs armes. Le deuxième bataillon français avait rejoint le premier et poussait son cri de guerre :

— Saint Denis ! Montjoie ! Montjoie !

— Saint George ! répondirent les Anglais.

Et les rugissements reprirent, ponctués de défis et de railleries.

Mais le deuxième bataillon ne put atteindre les Anglais, car les rescapés du premier leur bloquaient le chemin. Ils ne purent que repousser et entraîner dans la boue ces hommes épuisés pour franchir les monceaux de cadavres et arriver sur les lames anglaises. La clameur enfla, ce fut à nouveau un fracas d'acier, de cris d'agonie et de sonneries de trompettes, tandis que huit mille soldats français allaient au-devant de la mort.

Pendant que Lanferelle fondait sur les archers.

Femmes et serviteurs fuyaient le convoi de l'intendance pour rejoindre le champ de bataille, tandis que serfs et paysans se précipitaient sur les chariots en quête d'un butin facile.

Mélisande était plongée dans la rivière glaciale, boueuse et

gonflée par les pluies. Elle pataugea sous les branches et aperçut le surcot pris dans un saule. Elle s'en empara, puis se fraya un chemin entre les ronces et les orties de la berge, avant de l'enfiler. L'étoffe trempée lui collait à la peau, mais elle la couvrait et elle put remonter lentement vers le nord à travers les buissons. C'est alors qu'elle aperçut les cavaliers.

Ils étaient une cinquantaine à l'ouest du village et observaient le camp anglais. Ils n'avaient point de bannière. Quand bien même, Mélisande n'aurait pu la reconnaître, mais elle était certaine que la petite armée anglaise n'aurait jamais laissé sans réagir autant de cavaliers derrière ses lignes. C'étaient donc des Français et Mélisande, bien que française aussi, les considéra comme des ennemis et se tapit derrière les buissons.

L'angoisse la rongea : le surcot la couvrait, certes, mais elle était gagnée par le remords.

— Pardonnez-moi de porter le surcot, pria-t-elle la Vierge. Laissez à Nick la vie sauve.

Elle ne sentit nulle réponse. Elle avait juré de ne pas porter le surcot, convaincue que revêtir les armes de son père vouerait Nick à la mort sur le champ de bataille ; mais à présent elle portait le soleil et le faucon, et la Vierge n'avait pas répondu. Elle savait qu'elle avait rompu son pacte avec le Ciel. Elle frissonna, glacée et trempée. Nick allait mourir, elle en était certaine. Elle ôta alors le vêtement, afin qu'il ait la vie sauve. Et elle s'accroupit. Elle pria, nue, transie et terrifiée. Et au nord, derrière les cavaliers et le village, à l'horizon, la clameur de la bataille s'éleva de nouveau.

— Nous les avons déjà massacrés, cria Evelgold. Nous le referons ! Tuez pour l'Angleterre !

— Et les Galles ! cria un homme.

— Et saint George !

— Et saint David ! répondit le Gallois.

Et à ce cri, tous les archers se précipitèrent sur ce nouvel ennemi.

Ils s'élancèrent ; désormais, ils savaient comment s'y prendre pour abattre les hommes d'armes empêtrés dans l'épaisse boue. Ils s'abattirent sur le flanc français et le martelèrent. Un nouveau monceau de corps commença à s'élever, la plupart terrassés d'un coup de masse et achevés d'un coup de dague dans l'œil. Les cris étaient incessants. Le plateau bouillonnait d'une masse de fervêtu crottés de boue qui s'avançaient lourdement vers les archers, poussés par les rangs denses qui les suivaient, et ils trébuchaient sur les corps, se faisaient fracasser et déchiquter, mais ils continuaient de déferler. Certains portaient autour de leur cou des chaînes d'or ou d'argent, ou

des armures somptueuses indiquant leur fortune ou leur rang : ceux-là, les archers tentaient de les capturer. Ils trucidèrent les compagnons de l'homme riche et, comme des chiens autour d'un cerf acculé, le harcelaient jusqu'à ce qu'il ôte son gantelet.

— Viens donc, misérable ! lança Tom Scarlet à un homme au surcot frappé d'un cygne rouge et accompagné d'un autre dans la même livrée. Il nous le faut, Will ! Ce maudit est riche !

Tandis que Will Sclate abattait sa masse sur le second, Scarlet continuait d'assener ses coups de vouge, convaincu qu'il avait un noble en face de lui. L'homme brandit sa lance et Scarlet la lui arracha. Scarlet le saisit par le bas de son heaume et le traîna à l'arrière. Pendant ce temps, Sclate continuait d'abattre des Français, aidé par une douzaine d'archers de sir John. Scarlet retourna son prisonnier et s'accroupit afin de le regarder en face.

— Tu es riche, n'est-ce pas ? (L'homme lui jeta un regard de haine et Scarlet tira son couteau en posant la lame juste sous son œil.) Si tu es riche, tu vivras. Si tu es pauvre, tu mourras.

— *Je suis le comte de Pavilly*, dit l'homme. *Je me rends ! Je me rends* !*

— Cela veut-il dire que tu es riche ?

— Derrière toi, Tom ! cria Hook.

Tom Scarlet se retourna et vit des Français fondre sur lui. Le comte profita de cet instant pour tirer sa dague et l'enfoncer dans son ventre. Scarlet poussa un cri perçant et au même moment la hache de Will Sclate s'abattit sur le visage du comte et le fracassa. Les deux corps, le riche et le pauvre, gisaient ensemble tandis que Sclate essayait sa lame avant de reculer devant l'avancée de l'ennemi.

Hook aussi était repoussé. Un groupe de Français enfonçait la ligne des archers. Jusque-là, ceux-ci avaient le dessus parce qu'ils attaquaient et étaient plus mobiles que leur ennemi, mais les Français avaient enfin trouvé le moyen de reprendre l'offensive. Ils arrivaient, épaule contre épaule, et les laissaient s'épuiser en parant leurs coups plutôt qu'en portant les leurs. Qu'un archer glisse ou mette du temps à retrouver son équilibre, et une lame l'embrochait.

— Tuez-les ! criait Lanferelle à la tête de ce groupe. Dieu nous donnera le temps de tous les occire ! *Saint Denis ! Montjoie !*

Il sentait la victoire venir, à présent. Jusqu'à ce moment, les Français paniqués s'étaient laissé mener comme bétail à l'abattage ; mais Lanferelle était calme, ses coups étaient mortels et assurés, et de plus en plus de Français le rejoignaient, sentant enfin que quelqu'un avait pris les rênes de leur destinée.

Hook vit le faucon dans toute sa gloire solaire, juste après avoir

vainement averti Scarlet. Lanferelle était devant lui et brandissait sa vouge, non pas pour le tuer, mais pour le forcer à reculer encore. Il tenta de riposter, mais Lanferelle esquiva et frappa encore, et la pointe d'un épieu qui se prit dans son haubergeon cloua Hook sur place. La panique l'envahit.

« Rapproche-toi », dit saint Crépin.

Hook porta un coup de vouge en essayant de retrouver son équilibre, et Lanferelle fut si surpris de cette contre-attaque qu'il porta le coup suivant plus prudemment. Dans l'élan, le haubergeon se décrocha et Hook put reculer juste à temps pour éviter l'attaque d'un des compagnons de Lanferelle, qui lui aurait broyé la main.

— J'espérais que nous nous reverrions, dit Lanferelle.

— Tu désires tant mourir ? gronda Hook.

La panique le faisait encore trembler, mais il était soulagé d'avoir survécu et parvint à parer les coups de lames destinés à ses jambes nues. Tom Evelgold et Will du Dale vinrent à sa rescousse.

— Tom Scarlet est mort, dit Will en arrachant une lance d'un coup de hache.

— Comment se porte Mélisande ? demanda Lanferelle.

— Pour autant que je sache, elle est vivante, répondit Hook en frappant, mais avec si peu de force que Lanferelle parut à peine le remarquer.

— Elle vit, sourit-il. Et toi tu vas mourir.

Il commença à porter des coups vifs et répétés, tantôt hauts, tantôt bas, et Hook, incapable de parer et encore moins de contre-attaquer, ne put que reculer. Lanferelle avait un peu de sang séché sous un œil, mais son visage était d'un calme si étrange qu'il effraya Hook. Le Français ne le quittait pas des yeux. Hook savait qu'il mourrait s'il ne parvenait pas à se débarrasser de cette lame qui le harcelait. Evelgold le comprit et parvint à écarter une lance pour s'approcher et, sa vouge à deux mains, viser le ventre du Français. Le coup aurait pu percer l'armure jusqu'aux chairs, mais d'un habile mouvement Lanferelle para et en atténua la force. L'acier milanais résista au coup.

« Rapproche-toi ! » hurla saint Crépin à Hook.

— Je ne puis, répondit Hook.

Tom Evelgold frémit. De plus en plus de Français se joignaient à Lanferelle et, bien que les archers résistassent, l'ennemi grossissant faisait enfin une percée. Les épieux les aidaient en leur fournissant des points d'appui sur le sol traître et les archers succombaient sous le nombre. Hook tenta de les rallier, mais comme ils n'avaient pas d'armure pour résister à ces hommes d'armes bardés de fer, ils

reculaient. Les rangs n'étaient pas encore brisés, mais ils ne cessaient de battre en retraite.

Hook essayait de tenir pied. Il échangeait coup sur coup avec Lanferelle mais savait qu'il ne pourrait le battre : le Français n'avait pas la force de l'archer, mais il était bien plus vif.

— J'ai peine pour Mélisande, dit Lanferelle, car elle portera ton deuil.

— Maudit ! gronda Hook.

— Mais les femmes se remettent de leur chagrin en trouvant un autre homme, continua Lanferelle sans cesser de l'aiguillonner. Ou bien peut-être la remettrai-je au couvent pour devenir une épouse du Christ.

« Écarte-toi ! » aboya saint Crépin.

— Je le combattrai, répliqua Hook. Et je le tuerai !

Soudain, la haine le submergea et il eut envie de massacrer le Français. Il tenta d'avancer, mais Lanferelle le repoussa de son épée.

— Écarte-toi, par Dieu ! gronda une voix.

Cette fois, ce n'était pas saint Crépin : Hook se sentit poussé sans ménagement par sir John Cornewaille, tandis que ses hommes d'armes croisaient leurs lances avec les Français. Hook recula en titubant auprès de Will Sclate qui s'acharnait sur les compagnons de Lanferelle. Celui-ci répondit en poussant son cri de guerre et en chargeant sir John. Une vouge s'abattit sur le casque de Hook qui, déjà en périlleux équilibre, tomba. Le coup n'avait pas été très violent, Hook était néanmoins sonné, et la lame avait glissé sur son casque et presque fendu la maille de son haubergeon. Il vit son adversaire et lui donna comme il put un coup dans le bas-ventre. L'homme se plia en deux, puis Will du Dale aida Hook à se relever ; celui-ci acheva son adversaire en lui enfonçant sa vouge en pleine poitrine.

Se servant du cadavre comme d'un bélier, il enfonça les rangs des Français, suivi de Will et de Sclate qui hurlaient « saint George ! ».

— Saint Crépin ! brailla Hook. Tuez-les ! Tuez-les tous !

Des archers le suivirent, ragaillardis par le renfort de sir John. Celui-ci combattait Lanferelle, et les deux hommes étaient si rapides qu'il était difficile de les suivre. Tacitement, personne ne se mêlait de leur combat. Ils étaient l'un et l'autre des champions des tournois de la chrétienté et, comme tels, habitués à la gloire des lices : l'admiration des femmes, les étendards flamboyants, la courtoisie chevaleresque. Mais à présent ils se battaient parmi les cadavres, les cris et les gémissements des mourants, sur un champ empuanti par l'odeur fétide du sang.

La fin arriva par accident. Lanferelle feinta avec une vivacité

étonnante ; sir John glissa et Lanferelle, vif comme un serpent, fit tournoyer sa vouge et le frappa violemment sur le crâne. Sir John tomba de tout son long sur le cadavre d'un cheval et, tandis qu'il tentait de se relever, Lanferelle leva son arme pour le coup de grâce. Et frappa.

Le deuxième bataillon français avait forcé les rescapés du premier à retourner au cœur de la mêlée où les Anglais attendaient derrière un rempart de cadavres et d'agonisants. Bon nombre des membres de la noblesse de France étaient déjà morts ou ensanglantés, fracassés, éviscérés, décervelés et déchiquetés. Des hommes pleuraient, d'autres appelaient Dieu, leur épouse ou leur mère, mais il n'y avait ni Dieu ni femme pour les reconforter.

Le roi d'Angleterre avançait à présent entre les morts pour porter son épée vers l'ennemi qui avait osé contester le choix de Dieu pour le trône de France. Ses hommes d'armes marchaient avec lui et taillaient leur chemin à coups de haches, masses et épées dans les rangs d'un ennemi épuisé et découragé. Et leurs pas se jonchaient de nouveaux cadavres et de cris auxquels nul ne répondait. Henry était en tête malgré ceux qui l'exhortaient à se protéger. Son casque était entaillé et cabossé, une fleur de sa couronne étincelante avait été arrachée, mais le roi d'Angleterre était empli d'une joie sainte et vertueuse en voyant que l'ennemi souffrait selon la volonté divine. Les hommes pataugeaient dans un bournier couleur de sang et l'âme d'Henry s'élevait. Dieu était avec lui et cette certitude lui donnait des forces nouvelles.

Lanferelle frappa brutalement à l'instant où la lame d'une vouge accrocha sa spallière et le tira en arrière. Il manqua sir John mais, ayant miraculeusement gardé son équilibre, il se retourna et s'immobilisa en voyant son nouvel adversaire.

La vouge qui l'avait privé de sa victoire sur sir John et dont la pointe était appuyée sur ses lèvres était celle de Hook.

— Quand vous avez combattu naguère, dit celui-ci, il vous a laissé vous relever. N'en feriez-vous point autant ?

— Nous sommes dans une bataille, répondit péniblement Lanferelle. Naguère, c'était un tournoi.

— Puisque c'est une bataille, rétorqua Hook, pourquoi ne devrais-je pas vous tuer ?

Sir John se releva mais se contenta de les observer.

— Parce que Mélisande ne te le pardonnerait jamais. Lanferelle vit l'hésitation sur le visage de Hook et se tendit, prêt à brandir son arme, mais la pointe appuya de plus belle sur ses gencives.

— Allons, essayez, dit Hook. Le voulez-vous, sir John ?

— Il est tien, Hook.

— Tu es mien, dit Hook à Lanferelle.

— *Je me rends**, dit Lanferelle en laissant tomber son arme.

— Ôte ton casque, ordonna Hook en baissant la sienne.

Lanferelle enleva son casque, son ventail et le capuchon de cuir, libérant ses longs cheveux noirs. Il tendit à Hook son gantelet de main droite. Hook, triomphant, ramena son prisonnier avec les autres captifs français. Le sire de Lanferelle parut soudain gagné par la lassitude et le désarroi.

— Ne me lie point les mains, le supplia-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai de l'honneur, Nicholas Hook. Je me suis rendu et j'ai donné ma parole de ne plus me battre, ni de tenter de m'enfuir.

— Alors attends ici.

— J'attendrai.

Hook cria à un page d'apporter de l'eau au Français et retourna à la bataille qui se terminait à son tour. Le deuxième bataillon français n'avait pas fait mieux que le premier. De nouveaux cadavres avaient rejoint les précédents, et les survivants battaient en retraite en pataugeant dans la boue, abandonnant morts, blessés et prisonniers. Des captifs par centaines. Ducs, comtes, seigneurs et hommes d'armes, tous revêtus de surcots crottés et détrempés de sang, retenus derrière les lignes anglaises, regardaient avec incrédulité les restes des deux bataillons français reculer en clopinant.

Il restait le troisième bataillon. Ses bannières flottaient tandis que ses hommes montaient en selle en réclamant leurs lances à leurs écuyers.

« Des flèches, souffla saint Crépinien à Hook. Il te faut des flèches. »

Car la journée n'était pas terminée.

Mélisande était aux aguets. Le convoi d'intendance anglais était dans le village de Maisoncelles et les pâturages alentour, et une autre partie remontait sous la conduite de pages et serviteurs vers la protection de l'armée anglaise, si toutefois il en restait une. Mélisande n'en savait rien.

Elle avait vu des hommes à l'horizon descendre dans la vallée de

Maisoncelles, mais ils étaient peu nombreux et, d'après leur allure, semblaient blessés. Peu après, d'autres hommes étaient arrivés, lentement : ce n'étaient donc pas des fuyards paniqués mais elle n'avait pas vu qu'il s'agissait de prisonniers qu'on amenait au village. Cette absence de panique laissait entendre que l'armée anglaise tenait toujours sa position sur le plateau, mais elle redoutait de la voir soudain apparaître, poursuivie par des Français vengeurs.

Au lieu de cela elle avait vu des cavaliers français arriver de l'ouest et piquer vers le village, où ils abattaient les pages et sautaient de selle pour commencer à piller le convoi.

Ils chassèrent les paysans qui étaient arrivés les premiers. Une poignée d'hommes d'armes et d'archers blessés avaient été laissés pour garder le camp, mais ils n'étaient qu'une trentaine et, ayant déjà utilisé leurs flèches sur les serfs, ils battirent en retraite vers la colline en emmenant les femmes. Les cavaliers trouvèrent les quartiers du roi d'Angleterre. Le prêtre et les deux pages qui gardaient ses trésors furent promptement expédiés et le pillage commença, sous les yeux de Mélisande. Elle vit un homme parader avec une cape rouge bordée de fourrure et une couronne sur la tête pendant que ses compagnons s'esclaffaient. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Et ne pouvant que prier pour que Nick soit encore en vie, elle ferma les yeux, s'accroupit et joignit les mains.

Hook était sain et sauf.

Les deux bataillons français avaient battu en retraite en laissant un champ de bataille jonché de cadavres en armure. Le troisième bataillon était prêt. C'était le plus petit, il dépassait néanmoins tous les Anglais en nombre. Les cavaliers brandissaient leurs lances, certaines ornées de fanions. Des trompettes sonnèrent. Le troisième bataillon ne pouvait charger alors que les survivants revenaient vers lui, mais il avança ses chevaux de quelques pas et s'arrêta.

— Aux flèches ! cria Hook à ses hommes.

— Nous n'en avons point ! répondit Will du Dale.

— Mais si, rétorqua Hook.

Il mit son arc en bandoulière et mena ses hommes jusqu'aux cadavres où le sol était jonché de traits. Certains étaient inutiles parce qu'ils avaient frappé une armure solide et tordu leur pointe, mais beaucoup étaient en parfait état. Il en ramassa une provision et en profita pour piller les cadavres. Il trouva une chaîne d'argent qu'il fourra dans son carquois. Des hommes d'armes fouillaient aussi ce carnage, écartant les cadavres des vivants, achevant les hommes trop

grièvement blessés pour survivre ou trop pauvres pour être rançonnés et sauvant les riches.

— Nick ! cria Will.

Hook leva les yeux et vit un cavalier français solitaire qui avait franchi la ligne des fuyards. Il était petit et menu et portait seulement une épée à la ceinture. Il était revêtu d'une armure de plates, mais il montait une petite jument pie et non un destrier. Son surcot blanc était orné de deux haches écarlates, et à son cou brillait une lourde chaîne d'or. Visière relevée, il semblait chercher parmi les cadavres, mais il arrêta sa monture en voyant que les archers l'observaient.

— Il cherche noise, dit Will.

— Non, il nous regarde seulement et ce n'est qu'un enfant. Laisse-le, dit Hook. (Il ramassa une flèche et vit soudain que le cavalier avait tiré son épée et lançait son cheval.) Peut-être qu'il cherche vraiment noise, dit Hook en prenant son arc.

Le cavalier s'arrêta de nouveau, cette fois pour examiner un enchevêtrement d'armures et de cadavres. Les morts entassés semblaient le fasciner. Il les contempla longuement, à moins de vingt pas des archers puis, soudain, il poussa un cri de défi et lança sa monture vers Hook.

— Pauvre sot, s'irrita Hook.

Il encocha une flèche et banda son arc tandis que le cavalier approchait. Par la visière relevée, il vit ses yeux étincelants et lâcha la corde. Sa flèche se ficha dans l'œil droit de l'homme qui fut renversé en arrière sous le choc. La jument ralentit et s'arrêta à quelques pas de Hook. Les autres archers n'avaient pas bougé.

Des vivats s'élevèrent des lignes anglaises alors que le cavalier glissait lentement de selle.

— Prends son cheval, dit Hook à Horrocks.

Il s'approcha du cadavre, arracha la flèche et s'apprêtait à lui prendre sa chaîne quand il s'immobilisa en voyant le pendentif. C'était un gros médaillon en ivoire monté sur un disque d'argent et orné d'une antilope de jais.

— Pauvre petit sottard ! s'exclama Hook en ôtant le heaume trop grand pour le jeune homme et en voyant le visage ravagé de Philippe de Rouelles.

— Ce n'est qu'un enfant ! s'étonna Horrocks.

— Un petit imbécile, voilà ce qu'il était, dit Hook.

— Que faisait-il ?

— Il voulait jouer les braves, dit Hook. (Il enleva la lourde chaîne d'or et s'approcha de l'endroit où le garçon avait regardé un amas de cadavres. Et là, gisant sur deux autres hommes, il vit un corps en

surcot tellement imprégné de sang qu'il eut du mal à en distinguer les armes, mais il vit les deux haches rouges. Le casque du mort était tombé et sa gorge était tranchée jusqu'à l'os.) Il est venu retrouver son père, dit Hook à Horrocks.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout. Pauvre petit. Il cherchait seulement son père.

Il fourra la chaîne dans son carquois ramassa une autre flèche et se tourna vers les lignes anglaises. Où le roi, coiffé de son heaume entaillé et revêtu de son surcot tailladé par les lames ennemies, était monté sur son cheval blanc pour mieux contempler les Français. Il vit les survivants du massacre remonter laborieusement vers le nord et, derrière, les lances levées du troisième bataillon. Il savait que ses archers avaient peu de flèches ou plus du tout.

Puis un messager vint l'avertir que les Français étaient au convoi et le roi se retourna. Il vit que des centaines de ses hommes gardaient les prisonniers. Dieu seul savait combien ils étaient, en tout cas bien plus nombreux que ses hommes d'armes. Il contempla les alentours. Il avait commencé avec neuf cents hommes d'armes, mais ses forces étaient nettement réduites. Les archers avaient eux aussi fait des prisonniers. Quelques-uns s'affairaient à ramasser des flèches, et il leur en était reconnaissant, mais jamais ils n'en auraient assez pour abattre les chevaux du troisième bataillon.

Son armée était désorganisée. Certes, les lignes se reformeraient quand le dernier bataillon français chargerait, mais il y avait aussi derrière les lignes des centaines de prisonniers qui pouvaient encore se battre. Ils n'avaient plus ni armes ni casques, mais ils pouvaient encore attaquer ses arrières. La plupart avaient les mains liées, mais les hommes libres pouvaient les détacher. Il importait de contenir cette troisième charge française et pour cela il lui fallait jusqu'à la dernière lame de sa petite armée. La charge des cavaliers serait gênée par les centaines de cadavres, mais elle finirait par franchir cet obstacle et les lances s'enfonceraient dans ses lignes. Il lui fallait des hommes.

Et ses hommes le regardaient. Ils le virent fermer les yeux et comprirent qu'il priait son Dieu sévère, Celui qui avait épargné jusque-là son armée. Henry Lui demandait de se montrer encore miséricordieux et, alors qu'il murmurait sa prière, la réponse lui fut donnée. Elle le laissa si stupéfait qu'il s'immobilisa un instant. Puis il se répéta que Dieu lui avait parlé et ouvrit les yeux.

— Tuez les prisonniers, ordonna-t-il.

— Sire ? demanda un homme d'armes, doutant d'avoir bien

compris.

— Tuez tous les prisonniers ! répéta le roi.

Ainsi, ils ne pourraient pas se battre et les hommes qui les gardaient pourraient revenir en première ligne. Il désigna de sa main gantée les captifs. L'un de ses hommes d'armes les avait estimés à plus de deux mille. Puisque les Français avaient brandi l'oriflamme qui promettait qu'il n'y aurait nulle pitié, le roi ne ferait pas de quartier. Les prisonniers allaient mourir.

Le seigneur de Lanferelle errait tristement derrière les lignes anglaises. Il fut stupéfait de voir que le duc d'Orléans, le neveu du roi, était prisonnier. Ce n'était qu'un jeune homme, charmant et plein d'esprit, mais là, avec son surcot crotté, aux mains d'un archer anglais en livrée royale, il semblait désorienté et au plus mal.

— Sire, dit Lanferelle en mettant un genou en terre.

— Qu'est-il advenu ? demanda le duc.

— La boue, dit Lanferelle en se relevant.

— Mon Dieu... frémit le duc, accablé. Alençon est mort, tout comme Bar et Brabant. Sens est mort.

— L'archevêque ? demanda Lanferelle, plus bouleversé par la mort d'un prince de l'Église que par celle de trois des plus grands ducs de France.

— Ils l'ont éventré, Lanferelle. Et Albret est mort aussi.

— Le connétable ?

— Oui. Et Bourbon a été fait prisonnier.

Lanferelle fut consterné, non parce que le connétable de France était mort ou que le duc de Bourbon, le vainqueur de Soissons, avait été fait prisonnier, mais parce que le maréchal de Boucicault, reconnu comme l'un des hommes les plus coriaces de France, était amené vers eux. Boucicault les regarda et secoua sa tête grisonnante.

— Il semble que nous soyons tous condamnés à l'hospitalité anglaise, dit-il.

— Je fus assez bien traité quand j'étais prisonnier, dit Lanferelle.

— Par le Christ, vous allez devoir amasser rançon une seconde fois ? s'exclama Boucicault. (Son surcot blanc à l'aigle bicéphale écarlate était déchiré et souillé de sang. Son armure, polie la veille, était zébrée d'entailles et crottée. Il contempla avec amertume la masse des prisonniers.) Comment est-ce, là-bas ?

— Le vin est aigre et l'ale bonne, dit Lanferelle. Et il pleut, bien sûr.

— La pluie, se lamenta Boucicault. C'est elle qui a causé notre

perte. La pluie et la boue. (Il avait déconseillé d'affronter l'armée d'Henry, qu'il pleuve ou pas, redoutant les archers. Mieux vaut, avait-il dit, les laisser regagner Calais dans la honte et s'attacher à reprendre Harfleur, mais les ducs royaux, ces têtes brûlées, comme le jeune Orléans, avaient tenu à livrer bataille. Il se retint néanmoins de lui cracher sa bile.) L'Angleterre est trempée, donc, dit-il. ConteZ-moi, leurs femmes le sont-elles aussi ?

— Oh, certes oui, dit Lanferelle.

— Il m'en faudra, dit le maréchal de France en levant les yeux vers le ciel gris. Je doute que la France puisse lever rançons, et nous mourrons sans doute en Angleterre. Il nous faudra bien de quoi passer le temps.

Lanferelle se demanda où se trouvait Mélisande. Il avait soudain envie de la voir, de lui parler, mais les seules femmes en vue étaient celles qui apportaient de l'eau aux blessés veillés par les médecins. Des prêtres offraient à d'autres les derniers sacrements. Lanferelle vit un homme dont la jambe avait été à demi tranchée par un coup de hache ; on lui avait fait un garrot d'une corde d'arc, mais le sang continuait de couler.

— Je suis navré, Jules, dit Lanferelle. (Jules ne put répondre. Il agitait la tête en se mordant la lèvre à en faire couler le sang.) Tu vivras, Jules, dit Lanferelle, sans conviction.

Il se retourna en entendant soudain un cri de colère et resta pétrifié, incrédule. Des archers anglais abattaient les prisonniers. Un instant, Lanferelle crut qu'ils étaient saisis de démence, puis il vit qu'un homme d'armes en livrée royale était à leur tête. Des prisonniers, mains liées, tentaient de s'enfuir, mais les archers les rattrapaient, les retournaient et les égorgeaient d'un coup de coutelas. Certains prisonniers étaient entraînés à l'écart, les Anglais désirant d'évidence assurer la perspective de rançons, tandis que les captifs les plus précieux et les plus nobles, comme le maréchal de Boucicault et les ducs d'Orléans et de Bourbon, étaient protégés du massacre, mais tous les autres étaient tués sans pitié. Lanferelle comprit. Le roi d'Angleterre redoutait que ces prisonniers ne se retournent contre ses arrières quand le troisième bataillon attaquerait. Puis il vit les archers venir à lui et tapota l'épaule de Jules.

— Fais semblant d'être mort, Jules, dit-il, ne voyant aucun autre moyen de le défendre.

Puis il se lança à la recherche de sir John qui, il en était sûr, le protégerait. Et s'il ne le trouvait pas, il tenterait de gagner les bois de Tramecourt et se cacherait dans les buissons de ronces.

Les archers se déplaçaient sans peine dans la boue et tuaient avec

une affreuse efficacité. Certains prisonniers tentèrent de se défendre, mais ils étaient désarmés et furent abattus à coups de vouge. D'autres cherchèrent à gagner le millier de destriers anglais encore harnachés parqués au bout du champ, mais les pages qui les gardaient montèrent en selle et les repoussèrent vers les archers qui les tuèrent. Ce fut une panique sanglante et un massacre. Lanferelle atteignit le flanc droit des lignes anglaises, où se trouvait une petite cabane de forestier. Elle était en feu et il entendit hurler des hommes enfermés à l'intérieur. Repéré par les archers qui l'avaient incendié, il obliqua vers le nord, mais d'autres archers l'empêchaient d'atteindre la bannière de sir John. C'est alors qu'il reconnut avec soulagement la silhouette de Nicholas Hook, qu'il appela en vain.

— Mélisande ! cria-t-il, espérant percer le vacarme. (Les trompettes sonnaient de nouveau le rappel des Anglais sous leurs bannières.) Hook !

— Que lui veux-tu ? demanda un homme. (Lanferelle se tourna et vit quatre archers. Celui qui avait parlé était un grand gaillard maigre au menton en galoche qui brandissait une vouge ensanglantée.) Tu le connais ? (Lanferelle recula.) Je t'ai posé une question, continua l'homme avec un sourire narquois en se lançant à sa suite, enchanté de le voir terrifié. Tu es riche, hein ? Car si tu l'es, peut-être que nous te laisserons la vie. Mais il faudra que tu le sois beaucoup.

Il balança sa vouge en espérant lui couper un jarret, mais Lanferelle parvint à reculer sans trébucher et à éviter le coup.

— Je suis riche, dit-il, désespéré. Fort riche.

— Il parle l'anglais, dit l'archer à ses compagnons. Il est riche et parle l'anglais. Alors, pourquoi appelles-tu ainsi Hook ? demanda-t-il en levant de nouveau sa vouge.

— Je suis son prisonnier, tenta de l'apaiser Lanferelle.

— Notre Nick ? Il aurait un riche prisonnier, alors ? Cela ne se peut. (Il le frappa au plastron de la pointe de sa vouge, et Lanferelle tituba en cherchant du regard quelque arme oubliée. L'archer portait un haubergeon par-dessus sa cotte de mailles, et le vêtement entaillé laissait échapper des touffes de bourre de laine. La croix écarlate de saint George avait déteint sous la pluie et le vêtement, orné d'une lune et d'étoiles, était rouge sang.) Nous ne voulons point que Hook soit riche, dit l'homme en levant son arme, prêt à l'abattre sur le crâne de Lanferelle.

À cet instant, le Français aperçut l'épée qui tournoyait dans l'air. Elle était courte et de piètre façon. Il crut qu'on la lui avait lancée pour le tuer, mais c'était en réalité pour l'aider. Il la saisit alors qu'elle passait par-dessus l'épaule de l'archer, dont la hache s'abattait déjà.

Lanferelle n'eut pas le temps de parer et dut se lancer en avant pour culbuter son adversaire. Le manche de la hache le toucha au bras et Lanferelle porta un coup de son épée, mais il ne parvint qu'à déchirer le carquois de l'homme. Un autre archer se jeta sur lui, mais Lanferelle, toujours aussi extraordinairement vif, lui taillada le visage.

Sur les trois archers qui restaient, deux n'avaient pas le cœur à combattre et Lanferelle se retrouva face au grand maigre, qui se retourna en voyant Hook arriver.

— Maudit, lui cracha-t-il. Tu lui as donné une épée !

— C'est mon prisonnier, dit Hook.

— Et le roi a ordonné de tous les occire !

— Alors, tue-le, Tom, s'amusa Hook. Vas-y !

Tom Perrill se retourna vers le Français. Il vit son regard féroce et, se rappelant la vivacité avec laquelle il avait esquivé et paré, baissa son arme.

— Tue-le, toi, Hook, ricana-t-il.

— Mon seigneur, dit Hook à Lanferelle. Il fut promis à cet homme de l'argent pour violer votre fille. Il n'y parvint point, mais aussi longtemps qu'il vivra Mélisande sera en péril.

— Alors tue-le, dit Lanferelle.

— J'ai promis à Dieu de ne point le faire.

— Mais moi, je ne Lui ai rien promis, déclara Lanferelle en pointant son épée sous le nez de Perrill, qui recula.

Perrill jeta un regard effrayé et étonné vers Hook, puis il se retourna vers Lanferelle, qui souriait. L'arme du Français, médiocre, n'était pas de taille devant une vouge, mais Lanferelle s'avança avec une assurance inébranlable.

— Tuez-le ! cria Perrill à ses compagnons, qui ne bronchèrent pas.

Il tenta de porter un coup désespéré au ventre de son adversaire, mais le Français esquiva avec une aisance déconcertante et porta son coup.

La lame trancha la gorge de Perrill. L'archer le regarda, tandis que le sang qui jaillissait s'écoulait lentement le long de la lame jusque sur la main dégantée de Lanferelle. Un bref instant, les deux hommes furent immobiles, puis Perrill s'écroula et Lanferelle rendit l'épée à Hook.

— Assez ! Assez ! cria un homme d'armes à cheval en s'approchant. Cessez le massacre !

Hook retourna vers les lignes anglaises. Il vit des nuages gris qui couvraient la plaine d'Azincourt. Et, devant l'armée anglaise, un champ rempli de morts et d'agonisants. Plus de morts que le roi

n'avait amené d'hommes ici. Innombrables, enchevêtrés, ensanglantés, hommes et chevaux mêlés avec les armes et les bannières tombées et les espoirs étouffés. Un champ semé de blé d'hiver avait donné une récolte de sang.

Et au bout de ce champ, au-delà des morts, de ceux qui agonisaient et de ceux qui pleuraient, le troisième bataillon français tournait bride.

La puissance de la France battait en retraite vers le nord et, quittant Azincourt, fuyait l'armée ridiculement petite qui avait amené l'horreur.

Tout était fini.

Épilogue

En ce jour de novembre, sous le ciel clair et froid, l'air résonnait des carillons des cloches, des vivats et des chants.

Hook n'avait jamais vu une telle foule. Londres fêtait le triomphe de son roi. Les réservoirs d'eau avaient été remplis de vin, des châteaux miniatures décoraient les coins des rues, et des chœurs de garçonnets costumés en anges, de vieillards grimés en prophètes et de filles en vierges chantaient des hymnes à la gloire du souverain qui traversait la cohue, modestement vêtu, sans couronne ni sceptre. Les plus grands aristocrates français et bourguignons prisonniers le suivaient : Charles, duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le maréchal de France, d'autres ducs et d'innombrables comtes étaient exhibés sous les railleries de la foule. Des enfants couraient auprès des chevaux des archers et tendaient la main pour toucher arcs et épées.

— Tu étais là-bas ? demandaient-ils.

— J'y étais, répondait Hook, qui s'était écarté du cortège et des envols de colombes.

Il avait pris avec quatre compagnons les petites rues qui serpentaient au nord de Cheapside. À leur tête, le père Christopher les emmenait dans des ruelles de plus en plus étroites où ils ne pouvaient aller qu'à un de front en baissant la tête pour éviter les balcons des maisons. Hook portait une cotte de mailles, deux paires de braies pour se protéger du froid, un haubergeon rembourré, des bottes prises sur le cadavre d'un comte à Azincourt, et un surcot neuf arborant fièrement le lion rampant de sir John. À son cou pendait une chaîne d'or, symbole de son rang de centenier de sir John Cornewaille. Son heaume, en acier milanais à peine rayé par un coup de hache, pendait au pommeau de sa selle. Son épée avait été fabriquée à Bordeaux et la garde était décorée d'un cheval, arme du Français auquel il avait pris casque et épée.

— J'y étais, dit-il à un petit garçon déguenillé. Nous y étions tous.

Il baissa la tête pour éviter un buisson qui servait d'enseigne à une taverne et arriva sur une petite place qui empestait les ordures. Une église se dressait sur le côté nord. Elle était misérable, avec ses murs de torchis et son pauvre clocher en bois où un carillon fêlé se joignait au chœur des cloches de la ville.

— Nous y sommes, dit le père Christopher en la désignant.

Hook sauta de selle. Il éloigna d'une taloche un gamin curieux, puis aida Mélisande à descendre de cheval. Elle portait une robe de velours bleue qu'elle avait reçue à Calais de lady Bardolf, l'épouse du gouverneur. Par-dessus, elle avait une cape de lin blanc doublée de laine et bordée de renard. Un mendiant à béquilles boitilla vers elle, et elle lui donna une pièce avant de suivre Hook et le prêtre dans l'église.

— Tu y étais ? demanda un enfant au dernier homme à descendre de sa monture.

— J'y étais, dit Lanferelle.

Il donna une pièce à Will du Dale qui gardait les chevaux et entra dans l'église.

Le sol était en terre battue. Seul le chœur était dallé. Il y faisait sombre, car elle était encaissée entre de hautes maisons qui touchaient presque ses fenêtres sans vitres. Le prêtre qui sonnait la cloche s'arrêta en voyant entrer les trois hommes et la femme richement vêtue, mais son inquiétude se dissipa quand il reconnut le père Christopher et son froc noir éclatant.

— Vous êtes revenu, mon père, s'étonna-t-il.

— Je te l'avais promis, répondit aimablement le prêtre.

— Alors soyez tous les bienvenus.

L'autel était une table de bois recouverte d'un drap élimé où trônaient un crucifix de cuivre doré et deux chandeliers vides. Derrière était accroché un panneau de cuir piètement peint qui représentait deux anges agenouillés devant Dieu. Les quatre visiteurs firent une brève gémuflexion en se signant, puis le père Christopher attira Hook vers un second autel, encore plus insignifiant que le premier : ce n'était qu'une table branlante sans la moindre nappe ni crucifix ni cierges. L'une des jambes du Christ était cassée. Au-dessus de Lui, un autre panneau de cuir peint représentait une femme en robe blanche à la peinture jaunie et écaillée, dont l'auréole était fanée.

Hook la contempla. Malgré la faible lumière, il vit le visage long et triste.

— Comment saviez-vous qu'elle se trouvait ici ? interrogea-t-il.

— J'ai demandé, sourit le prêtre. Il y a toujours quelqu'un qui connaît les étrangetés de Londres. J'ai trouvé l'homme et j'ai posé la question.

— Une étrangeté ? demanda Lanferelle.

— Il m'a été assuré que c'était ici la seule chapelle de toute la cité consacrée à sainte Sarah.

— C'est vrai, dit le prêtre.

C'était un homme maigre au visage grêlé qui frissonnait dans son froc élimé.

— Sarah ? sourit Lanferelle. Une sainte française ?

— Peut-être, dit le père Christopher. On raconte tantôt qu'elle fut une servante de Marie Madeleine, tantôt qu'elle lui accorda refuge dans sa maison en France. Je ne sais.

— Ce fut une martyre, coupa brusquement Hook. Elle mourut non loin d'ici, tuée par un méchant homme. Et je ne pus la sauver.

Il fit signe à Mélisande qui s'approcha de l'autel, s'agenouilla et sortit de sous sa robe une bourse qu'elle déposa sur l'autel.

— Pour Sarah, mon père, dit-elle au prêtre.

L'homme ouvrit la bourse et écarquilla les yeux. Il regarda Mélisande, presque effrayé, comme s'il craignait qu'elle ne se ravise et lui reprenne cet or.

— Je l'ai pris, dit-elle, à l'homme qui viola Sarah.

Le prêtre tomba à genoux et se signa. Il s'appelait Roger et le père Christopher, qui lui avait parlé la veille, avait assuré à Hook que c'était un brave homme.

— Un brave homme et un sot, bien sûr, avait-il ajouté.

— Pourquoi ?

— Il croit que les humbles hériteront de la terre. Que le devoir de l'Église est de reconforter les malades, nourrir les affamés et vêtir ceux qui vont nus. Sais-tu que j'ai trouvé ton épouse toute nue ?

— Vous avez toujours eu de la chance, avait répondu Hook. Alors, quel est le devoir de l'Église ?

— Reconforter les riches, engraisser les bons vivants et vêtir les évêques du plus beau linge, bien sûr. Mais le père Roger s'accroche à sa vision du Christ Rédempteur. Je te l'ai dit, c'est un sot.

— Père Roger ? demanda Hook.

— Mon seigneur ?

— Je ne suis point seigneur, mais simplement archer, et je vous donne ceci. (Il lui tendit la chaîne d'or et son pendentif à l'antilope.) Et avec l'argent que vous en tirerez, vous élèverez un autel à saint Crépin et saint Crépinien.

— Je le ferai, acquiesça le prêtre, qui se rembrunit, car Hook n'avait pas lâché la chaîne.

— Et chaque jour, vous direz une messe pour l'âme défunte de Sarah.

— Je le ferai.

— Et une prière pour ton frère ? proposa Mélisande.

— Un roi prie pour Michael, dit Hook, il n'a nul besoin de davantage. Une messe quotidienne pour Sarah, mon père.

— Je le ferai.

— C'était une Lollard, dit Hook, cherchant à l'éprouver.

Le père Roger esquissa un sourire.

— Alors je dirai la messe deux fois chaque jour.

Et Hook lâcha la chaîne.

Les cloches sonnèrent de nouveau. On chantait des *Te Deum* dans la cathédrale, les abbayes et les églises de la ville. On remerciait Dieu parce que l'Angleterre avait fait voile pour la Normandie, qu'elle avait été prise au piège dans un coin de Picardie et que, là-bas, son roi et son armée avaient frôlé la mort.

Mais les flèches avaient volé.

Hook et Mélisande prirent la route de l'ouest. Ils rentraient chez eux.

FIN

Note historique

La bataille d’Azincourt fut l’un des événements les plus remarquables de l’Europe médiévale, une bataille dont la réputation dépassa de loin l’importance. Dans la longue rivalité franco-anglaise, seuls Hastings, Waterloo, Trafalgar et Crécy partagent cet honneur. On arguera que Poitiers fut une bataille plus importante, et même une victoire plus complète encore, ou que Verneuil fut un triomphe tout aussi stupéfiant, et il est certain que Trafalgar et Waterloo modifièrent davantage le cours de l’Histoire, mais Azincourt occupe toujours une place extraordinaire dans la légende anglaise. Un événement remarquable survint le 25 octobre 1415 – la bataille ayant eu lieu longtemps avant la réforme calendaire de la chrétienté, son anniversaire actuel serait aujourd’hui le 4 novembre. Si remarquable que son souvenir persiste encore presque six siècles plus tard.

Pendant des années, les Français appelèrent le 25 octobre 1415 *la journée malheureuse**. Même après avoir chassé les Anglais de France, cela resta un triste souvenir. Ce jour avait été un désastre.

Pourtant, il faillit en être de même pour Henry V et sa petite armée pourtant bien équipée. Cette armée qui avait quitté Southampton avec de grands espoirs, principalement la capture rapide d’Harfleur. Une victoire aurait démontré, du moins dans l’esprit pieux d’Henry V, que Dieu soutenait ses prétentions au trône français. Mais le siège d’Harfleur dura plus longtemps que prévu et l’armée anglaise fut presque décimée par la dysenterie.

Le récit de ce siège est juste dans ses grandes lignes, bien que j’aie pris une grande liberté en racontant le percement d’une galerie devant la porte de Leure. Il n’y en eut aucune, le sol ne le permettait pas ; mais je voulais donner une idée, si inexact que soit cet épisode, des horreurs qu’affrontaient les hommes dans les combats souterrains. La défense d’Harfleur fut remarquable, et l’honneur en revient à Raoul de Gaucourt, l’un des chefs de la garnison.

Harfleur se rendit finalement, et il lui fut épargné le sac et les horreurs de la chute de Soissons en 1414. On raconte que des mercenaires anglais furent payés pour trahir la ville, ce qui explique les agissements du personnage fictif de sir Roger Pallaire ; mais dans le contexte de la campagne d’Azincourt, Soissons tient une place significative en raison de ses saints patrons, saint Crépin et saint

Crépinien, dont la fête tombe réellement le 25 octobre. Pour beaucoup en Europe, les événements de la Saint-Crépin de 1415 furent une sorte de vengeance céleste pour les atrocités commises à Soissons l'année précédente.

Henry aurait dû renoncer à toute idée de campagne après la reddition d'Harfleur. Mais dépenser autant d'argent pour ne gagner rien de plus qu'un port normand serait passé pour un piètre exploit. Certes, la ville était désormais anglaise (et le resterait pendant vingt ans), mais sa prise avait fait perdre un temps précieux. Cependant, Henry préféra entraîner sa petite armée éprouvée dans une marche d'Harfleur à Calais.

Ce n'était pas un défi insurmontable. Il s'agit d'une distance d'environ cent quatre-vingt-dix kilomètres, et l'armée, entièrement montée, pouvait la parcourir en huit jours. La marche n'était pas destinée à accomplir des pillages : Henry souhaitait tout au plus humilier les Français en démontrant qu'il pouvait traverser leur territoire en toute impunité.

Cette démonstration aurait bien fonctionné si les gués de la Somme n'avaient pas été gardés. Henry fut forcé de pousser dans les terres pour trouver un autre passage, et les huit jours en devinrent dix-huit – ou seize, les chroniqueurs étant d'une imprécision horripilante sur ce point –, les vivres manquèrent et les Français finirent par concentrer leur armée.

C'est ainsi que la ridiculement petite armée d'Henry rencontra son ennemi sur le plateau d'Azincourt à la Saint-Crépin en 1415. Sans le savoir, l'armée venait d'entrer dans la légende.

On s'accorde généralement à estimer à six mille les Anglais et à trente mille les Français. Shakespeare a donc pu écrire dans *Henry V* « notre petite bande, notre heureuse petite bande de frères ».

Nous avons la chance que plusieurs témoins oculaires aient consigné la bataille et nous possédons d'autres sources par les écrivains qui en laissèrent des récits peu après, mais leurs estimations des effectifs varient considérablement. Les chroniqueurs anglais estiment les forces françaises à soixante mille et jusqu'à cent cinquante mille, alors que les sources françaises et bourguignonnes offrent une fourchette de huit mille à cinquante mille. J'ai finalement décidé que le chiffre généralement accepté était le bon et qu'environ six mille Anglais affrontèrent trente mille Français. Il ne s'agit pas, je le souligne, du résultat d'une étude universitaire minutieuse de ma part, mais plutôt d'un instinct : la réaction suscitée à l'époque par cette bataille indique que quelque chose d'étonnant était survenu, et le plus étonnant dans les divers récits d'Azincourt est la disparité des

chiffres.

Un fait demeure incontestable : la disparité qui régnait dans l'armée anglaise. C'était au départ une armée d'archers qui, au moment de quitter l'Angleterre, étaient trois fois plus nombreux que les hommes d'armes, et à l'aube de la Saint-Crépin, six fois plus.

J'ai essayé, autant que possible, de suivre les événements réels qui eurent lieu en cette pluvieuse Saint-Crépin en France. En bref, il semble certain que les Anglais aient avancé les premiers (et qu'Henry s'écria « Allons, compagnons ! ») et se soient positionnés juste hors de portée de flèche des Français qui, imprudemment, les laissèrent faire. Les archers provoquèrent ensuite la première attaque française avec une volée de flèches. Ce premier assaut fut constitué d'hommes d'armes censés disperser et défaire les archers si redoutés ; mais ces attaques échouèrent, en partie parce que les chevaux, même revêtus d'armures, étaient mortellement vulnérables aux flèches et parce que les épieux formaient un obstacle suffisant pour arrêter une telle charge dans son élan. Certains des chevaux français, affolés par les flèches, semblent avoir galopé jusque dans les rangs serrés des Français, les désorganisant totalement.

Ce premier bataillon, probablement composé d'environ huit mille hommes d'armes, rencontrait déjà de graves difficultés. Les champs d'Azincourt étaient fraîchement labourés pour le blé d'hiver et il est exact, comme le déclare Nicholas Hook, que le sillon est plus profond pour le blé d'hiver que pour le blé de printemps. Des pluies torrentielles étaient tombées la veille, les Français pataugeaient donc dans un borbier visqueux. Ce dut être cauchemardesque.

Pendant tout ce temps, les flèches pleuvaient. Et plus les Français approchaient des lignes anglaises, plus les frappes étaient mortelles. Un bon archer pouvait tirer quinze flèches à la minute – je l'ai vu faire avec un arc d'une force de cinquante kilogrammes, soit dix à quinze kilos de moins que les arcs d'Azincourt, mais bien plus que n'importe quel arc de compétition moderne. Si l'on estime que les archers d'Azincourt tiraient en moyenne douze flèches à la minute et qu'ils étaient cinq mille, en une minute soixante mille flèches frappaient les Français, soit mille à la seconde et six cent mille en dix minutes. Ce déluge de flèches parvint à forcer les flancs désorganisés des Français à se replier vers le centre, c'est-à-dire sur les hommes d'armes anglais.

La bataille dura entre trois et quatre heures, mais elle peut être considérée comme ayant été réglée dès les premières minutes où le bataillon français atteignit les lignes anglaises. Ce premier bataillon comprenait la plupart des grands noms de l'aristocratie française : c'est ainsi que périrent les ducs d'Alençon, de Bar et de Brabant,

l'archevêque de Sens, le connétable de France et au moins huit comtes. Les Anglais ne furent pas pour autant totalement épargnés : le duc d'York fut tué, tout comme le comte de Suffolk (dont le père mourut de dysenterie à Harfleur).

Le deuxième bataillon français devait renforcer le premier, mais entre-temps les Français en étaient réduits à tenter de combattre par-dessus un rempart de cadavres et de mourants, tout en affrontant les archers anglais qui avaient délaissé leurs arcs et attaquaient avec vouges, épées et masses.

Peu après l'assaut du deuxième bataillon français, une petite troupe de cavaliers, menés par le sire d'Azincourt, attaqua le convoi d'intendance anglais. Cet événement, et l'apparent empressement des derniers Français à attaquer, convainquit Henry de faire exécuter les prisonniers. À ce stade, il y avait environ deux mille prisonniers français à l'arrière des lignes anglaises. Henry envoya un écuyer et deux cents archers perpétrer ce massacre, qui cessa manifestement assez rapidement quand il devint clair que la menace du troisième bataillon français s'était évanouie. Les Français en avaient eu pour leur compte, les survivants commençaient à battre en retraite : Henry venait de remporter l'extraordinaire victoire d'Azincourt.

La bataille fut un massacre qui, comme le sac de Soissons, bouleversa la chrétienté. Soissons et Azincourt, étrangement liés par saint Crépin et saint Crépinien, furent considérés comme extraordinaires.

Hormis Thomas Perrill, j'ai pris tous les noms des archers d'Azincourt dans les registres d'enrôlement de l'armée d'Henry, qui sont conservés aux Archives nationales. Il y eut réellement un Nicholas Hook à Azincourt, même s'il ne servit pas sous sir John Cornewaille, qui fut réellement un champion des tournois en Europe. Son nom est souvent orthographié Cornwell, ce qui est un peu embarrassant puisque nous ne sommes pas parents.

Le champ d'Azincourt est resté remarquablement intact, bien que les forêts adjacentes se soient quelque peu clairsemées et que le château qui donna son nom à la bataille ait disparu depuis longtemps. Il y a un splendide petit musée dans le village ainsi qu'un mémorial et une carte de la bataille au bourg voisin de Maisoncelles.

Harfleur a disparu en tant que telle pour devenir une banlieue du Havre, mais il reste encore des traces de la cité médiévale. Un complexe pétrochimique occupe aujourd'hui le lieu du débarquement anglais.

Le sens du commandement d'Henry V fut incontestablement l'une des clés de la victoire improbable des Anglais. Il finit par forcer les

Français à accepter ses prétentions de roi légitime, et on lui promit qu'il serait couronné à la mort du roi Charles VI le Fou, mais Henry mourut avant lui. Son fils fut couronné roi de France à sa place, mais les Français chassèrent les Anglais de leur territoire. Le maréchal Boucicault, un grand combattant, mourut en captivité en Angleterre, tandis que Charles, duc d'Orléans, passa vingt-cinq ans en détention et ne fut libéré qu'en 1440. Il écrivit nombre de poésies durant ces années et Juliet Barker, dans *Azincourt*, cite des vers qui apportent une conclusion à ce récit d'une bataille de temps révolus :

Paix est trésor qu'on ne peut trop loer,
Je hé guerre, point ne la doit prisier,
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

[La paix est un trésor que l'on ne peut trop louer
Je hais la guerre que l'on ne doit point priser
Et qui m'a longtemps privé, à tort ou à raison
De voir la France que ne peut qu'aimer mon cœur.]

[1] * En français dans le texte. [Applicable pour tout le livre]